

21

= 10

.....

~~H 5304~~.

1. 2. 3. 4.

11

12

13

14

15

16

17

18

19

Res. H. 6567.

LES ~~H 5304~~
EPISTRES

FAMILIAIRES DE
Marc Tulle Cicero, pere
d' Eloquence
Latine.

*

Traduites en François par Estienne
Dolet natif d'Orleans.

Avec leurs Sommaires, & Arguments, pour
plus grande intelligence d'icelles.



A LYON,
Par Thibauld Payan.

1549.



AV LECTEUR.



A My Lecteur, en tant que la langue *La langue*
 Françoisse n'est si copieuse, quelle *Françoisse*
 puisse exprimer beaucoup de choses en tel- *moins co-*
 le briueté que la Latine: Je te veulx aduer *pieuse que*
 tir, que si quelque fois i'vse de circonlocu- *la Latine.*
 tions commodes, tu ne le trouues estrange,
 puis qu'autrement ne se peult faire. Ce qui
 aduient pour la diuersité des langues, car
 ce, que lune exprime en vn mot, l'autre l'ex-
 prime en plusieurs. Et ce quicelle ha en plu-
 sieurs, l'autre l'ha en vn. En quoy il faut a-
 uoir raisõ de la phrase, & proprieté de cha-
 que langue, pour se trouuer excellēt inter-
 preteur & parfait.

Dauantage si en ce liure tu trouues quel- *Les mots*
 ques mots d'antiquité, cõme Auspices, Au- *antiques*
 gures, Sesterces, Terunces, Comices, Calen- *ne se doi-*
 des, Ides, Nones, Cõsuls, Questeurs, Pre- *uent au-*
 teurs, Dictateurs, Tribuns, Ediles, & plu- *trement*
 sieurs autres dictions du siecle Rommain, *traduire.*
 garde toy de les vouloir reprendre, ou re-
 ietter: car cela seroit confondre la venera-
 ble antiquité. Qui plus est, ilz ne se peuuent
 autrement traduire en nostre langue. Et si
 tu en veux sauoir, & entendre la significa-

EPIST. AV LECTEUR.

tion, il te faut auoir recours aux Autheurs Latins, ou François, qui expliquēt telz termes. Et faisant ton deuoir de lire, & entendre, tu ne ignoreras rien de tous ces mots antiqs. Qui est vn des principaux poincts, qui te conduira à la vraye intelligence des bons Autheurs de la langue Latine, si tu y adioustes la congnoissance des Magistrats, des offices publiques, de la creation, & fonction diceux, de lordre des Iuges, Senateurs, & Preteurs. Et generalement de tout ce, qui esclercit le sens des histoires. A Dieu

Lecteur.

De

Lyon ce premier iour
de Mars,

1543.

LE PREMIER

LIVRE DES

EPISTRES FA-

miliaires de

M.T.Ci

cero.

ARGUMENT.

Ptolomee Auletes estant dechassé de son Royaume, se retira vers les Rōmains, pour estre secouru d'eux, & restitué en sondit Royaume. Or à auoir la charge de le remener pretendoient fort Pompeius, & Lentulus. Ce qui fut debatue au Senat en grand' diuersité d'opinions & sentences. Mais Cicero tenoit totalement le party de Lentulus (pource que par son moyen il auoit esté reuocqué d'exil) & taschoit de tout son pouuoir de luy faire auoir ceste commission.

M. T. Cicero à P. Lentulus

Proconsul Salut.

1



VRAY est, que le deuoir, que ie fais en tō affaire, & le grād vouloir que ie te porte, satisfait à vn chacun, mais quant à moy, il ne me satisfait iamais. Car la grādeur de tes merites enuers moy est telle, que pour autant que tu nas cessé, que la chose, que tu auois entreprin-

Ego omni officio, ac potius pietate.

se pour moy, n'ayt esté du tout faite: & que ta cause ie nen puis faire autant, pour cela ie vis en regret, & desplaisance. Et ce, qui sensuit, en est cause: Hammonius legat du Roy Ptolomee nous assaut apertemēt par les dons, & argēt, quil baille au Senat. Et la chose se fait par les mesmes creditours, qui cōduisoient la mēee, quād tu estois parde ça. Sil se trouuēt aucūs (q̄ certainemēt sōt

*Le dit, & aduertisse-
ment de la Sibylle estoit, que sil aduenoit que le roy de gypte eust affaire dayde & se retirast vers les Rōmains, il ne le deuoient secourir aucunement par armes.*

peu) procurās la reductiō du Roy, ilz veulēt tous la charge, & cōmissiō en estre baillee à Pōpee. Lēpeschemēt que lon te dōne quāt à ce cauteleusement souz lauthorité des dits de la Sibylle, nest pas approuuē par le Senat, cōme ayāt foy à ladmonitiō dicelle, mais plustost par vn despit, & detestatiō de ceste corruptiō Royale. Ie ne cesse dexhorter, & prier, & assez priuēment remōstrer à Pompee, qu'il euite la grād' infamie quil pourra encourir en ceste cause. Mais en son endroit noz prieres, & admonitiōs nont aucun lieu. Car (tant il dissimule biē) soit en propos ordinaire, ou au Senat manifestement, il ha soustenu ta cause en telle forte, qu'il nest possible, que aucū la puisse deffendre, & soustenir avec plus grāde eloquence, plus grande ardeur, & plus courageuse altercation, avec grande declaration des plaisirs, q̄ luy as faits, & de la singuliere amour,

amour, quil te porte. Tu scez assez, comme Marcelin est courroucé cōtre toy. Toutefois excepté en ceste royale cause de la reductiō du Roy Ptolomee, en toutes autres choses il se demōstre à laduenir estre tō defenseur tresapré & courageux. Ce, quil offre, & fait en ta faueur, nous le prenōs pour agreable. Mais il ne peult estre destourné de la fantasie, quil ha, de referer au Senat touchāt le scrupule des dits Sibyllins: desquelz il ha ia souuēt fait rapport au Senat. Ceste cōtentiō nha esté ainsi faite deuāt les Ides de Iāuier: & ay escrit ces choses le quatorzieme iour au matin. La sentēce d' Hortēsius, la miēne, & celle de Lucullus accorde avec le dit de la Sibylle: cest, que le Roy Ptolomee ne doit point estre remené en son Royaume avec exercite Rōmain. Car sans ce poinct nous ne pouuons obtenir ce, que voulōs pour toy. Mais par la consultation, & deliberatiō du Senat, qui fut faite à ta requeste, & relatiō, il est decerné, que tu accompagneras le Roy en son Royaume, & ce avec ta cōmodité. Laquelle deliberation ha esté faite, à fin q̄ la religiō, & authorité des liures de la Sibylle te oste lexercite en le remenāt, & le Senat te retiēne authcur de sa reduction. Crassus ordonne trois Legats, pour cōduire le Roy en Egypte: & ne

exclust point Pompee. Car il determine en son ordonnance les trois Legats pouuoir estre esluz de ceux, qui sont en Magistrat, & degré de puissance. Bibulus aussi ordonne trois Legats pour ce fait, qui pourront estre prins de ceux, qui sont sans Magistrat, & en estat priué. A la sentence de Bibulus adherent tous les Consulaires, hors mis Seruilius, qui tient totalement le Roy ne deuoir estre remené en son Royaume. Hors mis aussi Volcatius, lequel, à lintercession de Lupus, ordõne à Pompee, la reduction du Roy. Hors mis pareillement Afranius, qui se consent à l'opinion de Volcatius. Laquelle chose augmẽte la suspicion du vouloir, & affectiõ de Pompee, qui est de remener le Roy: car on cõgnoit, que tous les familiers de Pompee adherent à Volcatius. Il y ha grand brigue de tous costez. La trop aperte concurrence, & contẽtion de Libo, & Hipseus, & l'affectiõ vehemente de tous les familiers de Pompee ha concité telle opinion, quil semble, que Põpee cherche, & desire ceste reductiõ royale, nonobstant quil dissimule pour toy. Ceux qui ne veulent ceste commissiõ aduenir à Pompee, ne te sont pas trop amys, pource que tu l'as esleué en hõneur. Quãt à moy, d'autant que ie te suis plus attenu pour les

plaisirs

plaisirs que mas tousiours faits, dautant moins ay dauthorité en ceste cause. Et la-quit de mō deuoir est empesché, & atteint par la souspeçon daucuns, qui se pensent fort gratifier à Pompee, luy procurāt ceste reductiō. Or nous sommes en tel estat, que nous estions long temps deuant, que partis des de Rōme: car la cause est tousiours corrompue secretement par le Roy, & par les familiers, & domestiques de Pōpee: & par après tant & si apertement exagitee par les Consulaires, que à la fin elle est tombee en grand' haine, & fascherie de chacun. Ceux qui sont par deça pour toy, congnoitront laffection, & fidelité, de laquelle ie vse enuers toy absent. O que sil y auoit fidelité en ceux, ausquelz elle deuroit estre extreme, & souueraine, nous ne serions pas en ce trouble, & trauail! A Dieu.

A R G V M E N T.

Il recite les choses faites au Senat le lendemain des Ides, & les controuerses des actes: & narre modestement ce, quil fait lors pour Lentulus. Et luy promet de le faire certain de toutes choses faites par apres.

M. T. Cicero à Publius

Lentulus Salut.

2

LE iour des Ides de Ianuier il nha rien Idibus Ia
esté conclud au Senat, pource que la nuarijs.

a 5 plus

pluspart du iour ha esté cōsommee en lal-
 tercation de Lentulus Consul, & de Cani-
 nius Tribū du peuple. Ce mesme iour iay
 fort parlé pour toy: & ha semblé, que iaye
 esmu le Senat grandement par la comme-
 moration de la bonne volonté, que tu luy
 portes. Il ha donques esté arresté par le Se-
 nat, que le lendemain nous dirions brieue-
 ment noz sentences. Et ce pour ton bien:
 car desia il y auoit quelque apparence, que
 la volonté du Senat nous estoit recōciliee:
 ce que iauois au parauant congnu tant en
 remonstrant ta cause, quen appellant, &
 priant vn chacun de fauoriser a icelle. Par-
 quoy quand la sentēce de Bibulus eut esté
 prononcee la premiere, qui estoit, que trois
 Legats remeneroient le Roy: la seconde
 d'Hortense, qui tenoit, que tu deuois le re-
 mener sans exercite: la tierce de Volcatius,
 qui vouloit ceste commission estre baillee
 à Pompee, il ha esté requis, que la sentencē
 de Bibulus fust diuisee. Quāt à ce, quil de-
 battoit du dit des Sibylles, (& à cela on ne
 pouuoit plus resister) que le Roy ne deuoit
 estre remené avec exercite, on luy ha accor-
 dé totalement. Quant est des trois Legats,
 la plus grand' partie ha consenti toute au-
 tre chose, sinon cela. La prochaine sentēce
 estoit celle d'Hortensius: cōtre laquelle Lu-

pus Tribun du peuple cōmença à obiecter, & resister (pource que ia il auoit proposé la chose au Senat pour Pompee) disant, quil failloit, que par luy premierement fussent verifiees les sentēces, & opiniōs, que par les Cōsulz. Au dit duquel on ha generalemēt, & fort repugnē: car il estoit inique, & nouveau. Les Consulz ne sy accorderoient pas autrement, & ny repugnoiēt pas trop aussi: ilz vouloient seulement, que le iour se passast ainsi, ce qui ha esté fait. Car ilz cognoissoiēt biē, que nō obstant quilz fussent apermēt de lopiniō de Volcatius, la meilleure, & plus grād' partie suiuroit la sentence d'Hortēsius, Plusieurs estoient interrogez de leur aduis, & ce cōtre le vouloir des Cōsulz, car iceux desiroiēt la sentēce de Bibulus estre valable. Ce differēt demené iusq̄s à la nuit, le Senat sest departi. Et de fortune ce iour là ie souppay chez Pōpee: & trouuāt lors meilleure occasiō, q̄ ie nauois encore eue iamais au parauant (pource q̄ depuis ton depart ce iour là estoit le premier, auquel iauois receu le plus dhōneur dedēs le Senat) ie luy tins telz p̄pos, quil m'estoit aduis, que ie l'auois destourné de toute autre affectiō, pour maintenir & deffendre ta dignité. Or quād ie l'oy pler, ie ne le soupçonne en riē du pourchas de ceste reductiō royale:

royale; mais quand ie voy la brigade de ses familiers (de quelque estat quilz soiēt) ie congnois (ce qui est manifeste à tous) ceste affaire auoir esté de tout tēps corrompue par certains personages, avec le consentement du Roy, & de ses conseillers. Iay escrit ces choses le seizieme deuant les Calendes de Feurier bien matin. Ce iour mesme se deuoient assembler les Senateurs. Et cōme iesperere, ie tiendray mō degré au Senat, & cōserueray ma reputatiō, & dignité, tant quelle se pourra maintenir en si grāde deffoyauté, & iniquité des hōmes. Quāt, à ce, qui appartient au fait populaire, nous auōs gaigné ce poinct, quil ne se fera rien avec le peuple sans que les cerimonies des auspices soient obseruees, & les loix gardees: & finalement sans grande force & violēce. Le iour deuant, que ie te mandasse toutes ces menées, la conclusion & autorité extreme du Senat se estoit opposee à toutes ces choses. Laquelle, combien qu'à icelle Cato, & Caninius se fussent opposez, ha esté escrite, & receue. Et pense, quelle t'ayt esté enuoyee. Au demeurant ie tescriray tout ce, qui se sera fait: & pouruoiray de toute ma diligence, & credit, que les choses aillent bien, & se facent à ton auantage. A Dieu.

En ceste Epistre il recommande Aul. Trebonius à Lentulus, avec telle grace, que les enfans la doibuent auoir pour exemple dhonneste recommandation.

M. T. Cicero à Publius
Lentulus Salut. 3

DEpuis l'og temps iay singuliere amitié, & familiarité avec Aulus Trebonius, lequel ha de grãds affaires en ta Prouince, & non trop facheux à expedier. Ce mien amy ha tousiours esté fort agreable en ta Prouince tant pour sa magnificence, & splendeur, que pour ma recommandatiõ, & dautres siens amys aussi: mais il ha maintenant grand' confiance, que par ces mien nes lettres il aura faueur, & support enuers toy à cause de lamour, q̄ tu me portes, & de la familiarité, qui est entre nous deux. Je te prie affectueusement que ceste esperã ce ne le trompe point, & te recommande toutes ses affaires, les procureurs, les seruiteurs, & sa famille. Sur tout, que tu approuues, & confirmes ce que Appius ha ordonné de son affaire, & le traites si amyablement en toutes choses, quil congnoisse ceste mien ne recommandation pour luy nauoir esté de petite estime enuers toy. A Dieu.

Aulo Trebonio.

Il narre comme il ha deffendu au Senat virilement la dignité de Lentulus, & quil ha seulement obtenu que rien ne sera innoué sinon sauues les auspices, & loix.

M. T. Cic. à P. Lentulus Salut. 4

Ad xv l.
Caléd. Fe
bruar.

LE feizieme iour deuant les Calendes de Feurier, tenant bon pour toy au Senat, pource que le iour de deuant auions annullé la sentence de Bibulus touchant les trois Legats: & ny auoit plus quvn different à debatre, cestasauoir la sentence de Volcatius: la cause ha esté prolongee par noz aduersaires souz lombre de plusieurs, & diuerses calumnies. Car sans cela nous obtenions la reduction royale, en grande assemblee, & nombre du Senat, en grand' diuersité de sentences, & avec grande haine concitee contre ceux qui tauoient voulu voller, & destourner ceste commission. Ce iour iay eu Curio fort aduersaire: Bibulus fest mōstré plus raisonnable, & presque amy. Caninius, & Cato ont refusé ordonner aucune loy deuant le iour des electiōs des magistrats. Comme tu scez, le Senat ne se peult assembler selon lordonnance de la loy Pupia deuant les Calendes de Feurier: & mesmement pour tout le moys de Feurier, sinon que les legations soient ac-

comp

complies ou reiettes . Toutesfois l'opinion du peuple est telle, que le scrupule des dits Sibyllins ha esté induit par tes enuieux , & detracteurs , non point tant pour tempescher, que à fin que aucun nallast en Alexandria avec exercite. Et quant à ta dignité, il ny ha nul, qui ne pense que le Senat ny ayt eu esgard: car il nest nul, qui ne sache, que tes aduersaires seulz ont empesché, que le lection des sentences ne fust faite pour toy. Lesquelz aduersaires filz sefforcēt faire quelque chose souz le nom du peuple Rōmain, ou plus tost à la verité par larrecin, & pillerie tresineschâte, on ha assez pourueu, quil ne se fera rien, sinon la constitution des auspices, & la raison, & autorité des loix garde: ou sans grād effort, & iniure . Je ne tescriray icy ny de la diligence, que ie fais, ny du tort que te font aucū de pardeça . Car pourquoy feray ie ostentatiō de mō deuoir en ton affaire, attēdu, que encores ie exposasse ma vie pour tō honneur, & dignité, ie ne faurois satisfaire à la moindre partie des plaisirs, & biēs q tu mas faits? Ou pour quoy feray ie complainte des iniures des autres? ce que ie ne puis faire sans grand' douleur . Certes ie ne puis rien faire pour toy, mesmement en ceste imbecillité, & peu de vertu des magistrats . Mais cela excepté,

cepté, ie te puis asseurer, que ton amplitude, & autorité demeurera entiere avec grand' faueur du Senat, & du peuple Romain. A Dieu.

A R G V M E N T.

Lentulus auoit rendu graces à Cicero pour l'affection singuliere, quil auoit monstree en la deffense de sa cause. Cicero respondant, dit quil se deult, que Lentulus soit tombé es temps, quil est contraint experimenter la foy, & beneuolence des siens, & principalement de luy: il se dit aussi douloir, que Cato ha fait vne loy pour reuoquer Lentulus de sa Prouince, ce que Lentulus craignoit fort quil nauuint. Quant à la commission de remener le Roy, il se dit en auoir bonne esperance, veu quil semble, que le Roy mesme se veult bien.

M. T. Cic. à P. Lentulus Salut. 5

*Tamet si
mihi.*

Combien que naye rien plus souhaité, que toy premierement, puis tous autres congussent la bonne souuenance, que iay des plaisirs, que tu mas faits: toutesfois ce mest grand' douleur, quil est aduenu apres ton depart, quen ton absence tu sois contraint experimenter ma foy, & beneuolence enuers toy, & celle des autres aussi. Iay cõgnu par tes lettres, que tu aperçois vne mesme fidelité des hõmes en la tuiõ de ta dignité, que iay experimenter en

mon

mon salut. Ainsi que ie mefforçois par conseil, estude, labeur, & faueur à te procurer la reduktion du Roy, subitement est surue

l'illite promulgation de Cato, pour empêcher noz faueurs, & au lieu d'une petite sollicitude (que nous prenions pour toy) transporter nostre esperit en vne grande crainte. Toutesfois combien que ce trouble toutes choses font à craindre, nous ne craignons rien plus que desloyauté, & en quelque maniere que la chose se porte nous résistons à Cato. Quant à ce qui appartient à l'affaire d'Alexandrie, & à la cause royale, ie te puis seulement promettre, que de ma partie satisferay amplement à toy absent & aux tiens presens. Mais ie crains seulement une chose, cest, ou que la connoissance de ceste cause royale nous soit ostée, ou que l'on la laisse là. Desquelles choses ie ne sçay laquelle ie voudrois le moins. Mais si y ha contrainte d'une part ou autre, iay ia trouué un tiers moy, qui ne desplaist à Selicius, ny à moy : qui est de ne permettre la cause du Roy ainsi se delaisser, & que la reduktion de celuy ne soit offerte au personnage, auquel on la pèse desia estre baillée. Je mettray diligence à tout, de sorte, que si se peut obtenir quelq chose par debatre, & contention, nous l'obtiendrons: & si ne se peut rien obtenir,

pour le moins nous ferons si bien, quil ne
 semblera point, que ayons esté refusez, &
 forclus de nostre entreprinse. Il appartient
 à ta sapièce, & hauteur de courage, estimer,
 que ton amplitude & dignité est situee en
 ta vertu, en tes illustres faits, & en ta graui
 té. Il faut aussi, que tu estimes, que si la mes
 chāseté, & desloyauté daucūs diminue quel
 que chose de ce, que fortune tha departi, &
 esslargi, cela leur retourner à plus grād' per
 te, & dōmage, qu'à toy. Je nobmets aucun
 temps, ou occasion de penser, & faire tout
 ce qui concerne tes affaires: & vse en tout
 du conseil, & travail de Selicius: lequel ie
 ne pense estre surmōté par aucun des tiēs,
 soit en grandeur de loyauté, ou amour, &
 beneuolence enuers toy. Ce qui se fait, ou
 ha ia esté fait par deça, ie cuyde, que tu len
 tēs par les lettres, & messages de plusieurs:
 mais il me semble estre necessaire, que ie
 taduertisse des choses, qui se peuuēt presu
 mer par cōiecture, & qui doibuent aduenir
 selon mō iugemēt. Apres que Pompee fut
 vexé de la clamcur, & cōuices du peuple,
 ayāt oraison pour Milo: & quil fut aspre
 ment, & aigremēt accusé au Senat par Ca
 to, avec grand silence de tous il me sembla
 estre fort perturbé. Et ainsi il semble quil
 perde toute affectiō de la cause Alexandri
 ne, qu

ne, q̄ nous est encores entiere: car le Senat ne tha riē osté, ny rescindé, quant à icelle, si nō ce, qui par lauthorité des dits Sibyllins ne se peult donner, ou accorder à vn autre. Maintenant telle est mon esperance, & tafche à ce poinēt, que le Roy congnoissant, quil ne peult estre remené par Pompee, cōme il pretendoit, & se voyant desert, & de laissé, sil nest conduit par toy, se retire en ta Prouince. Ce quil fera sans aucune doute, si Pompee deniōstre (tant peu soit) cela luy agreer. Mais tu congnois la tardité, & taciturnité de lhōme. Quant à moy ie ne laisseray riē en arriere, qui puisse seruir à ton fait. Aux iniures, qui ont esté proposees par Cato, nous resisterons facilemēt, comme iespere. De tous les Consulaires ie nen voy pas vn, qui te soit amy, hors mys Hortensius, & Lucullus. Lune partie des autres rest couuertemēt aduerse: lautre partie est corroucee cōtre toy sans aucune dissimulation. Fais, que tu ayes bō, & grand courage, & ayes esperance, que leffort rompu de Cato homme tresleger, lors tu recouueras ta premiere gloire, & dignité. A Dieu.

A R G V M E N T.

Pource que Pollio sen alloit en Cilice pardeuers Lētulus, Cicero luy escrit, quil pourra cōgnoitre toutes choses par luy. Et pource que les nouvelles

uelles ne sont pas trop bonnes, il exhorte Lentulus à constance, & magnanimité de cœur. Et luy offre tout ce, quil pourra pour luy en son affaire.

M. T. Cicero à Publius

Lentulus Salut.

6

Que ge-
runtur.

TV congnoitras par Pollio les choses, qui se font à Romme : lequel ne sest seulement trouué à toutes les affaires, mais ausi y ha esté des principaux. En la grand' douleur, & facherie, que ie prens en tes affaires, vne esperance me console grandement: car iay opinion, quil aduiendra, que liniquité des hommes, qui te sont aduersaires, sera reduite à neant par le conseil de tes amys: & avec le temps, par lequel les cogitations des ennemis, & traytres sont debilitées. En second lieu, me console le souuenir de mes infortunes : desquelles ie voy la vraye figure en tes affaires. Car si en moindre chose ta dignité est violee, que mon salut nha esté affligé, si est ce, qu'il y ha si grande similitude entre ta fortune, & la miene, que iespere nestre reprins de toy, si ie nay point craint les choses, que tu nestimas iamais deuoir estre craintes, ou redoutees. Monstre toy maintenât tel, que ie tay congnu des tō enfance, & des tes premiers ongles (comme disent les Grecs en leur proverbe) croissans. Croy moy, que liniure,
que

que te font tes aduersaires, illustrera ton amplitude, & dignité. Quant à moy : ie veux, que tu en attendes toutes faueurs, & offices d'amytié, & tu ne seras point trompé en opinion. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il respond à l'epistre de Lentulus, disant, que non sans cause, & volontiers luy escrit de ses affaires: & luy promet, quil ne laissera aller aucun certain messagier sans lettres. En apres il taxe aucuns qui ont empesché les desirs de Létulus Puis il le loue de ce, quil auoit escrit humainement à Pompee: il luy descouure son conseil touchant la reduction du Roy, il deteste la desloyauté d'aucuns: & à la fin il lexcite à vertu

M. T. Cicero à Publius

Lentulus Salut.

7

IAy leu tes lettres, par lesquelles tu me mandes, le plaisir testre grand, que souuent ie tescriis de toutes choses, & que par lettres tu ayes facile & claire cõgnoissance de la bõne affectiõ, que ie te porte. Desquel les choses il faut necessairement que ien fa ce lune, qui est de tayer, si ie veux estre ce luy, que tu mas tousiours voulu estre. Autre ie la fais volontiers, à fin que ie parle souuēt avec toy par lettres, puis que nous sommes separez par interualle de lieu, & de tẽps. Ce que si ne fais si souuent, que tu

*Legi tuas
litteras.*

voudrois bien, cest pource que les lettres, que ie tescris font de telle importance, que ie ne les ose pas bailler temerairement aux messagiers. Mais toutes les fois, que pourray trouuer hōme seur, ie ne faudray de tescrire. Quāt à ce, que tu veulx sauoir, quelle est la foy, & volunté de chacun enuers toy, il est biē difficile de le te dire de chacun en particulier. Iose bien maintenant tescrire pour chose vraye, ce quautre fois ie tay signifié: qui est, que aucuns, & ceux principalement, qui te deuoient & pouuoient fort ayder, ont pourté enuie à ta dignité: & quen diuerse chose il y ha vn mesme estat du tiē accidēt present, & du mien ia passé: tellement, que ceux, ausquelz tu as contreuenue pour la conseruation de la Republique, te oppugnent apertemēt, & ceux, desquelz tu as soustenu, & defendu lautorité, la dignité & volunté, ne font tant records de ta vertu que ennemys de ta renommee, & louēge. Auquel trouble, cōme ie tay ia escrit, iay congnu Hortensius fort addonné à toy: & non moins Lucullus. Des magistrats, iay cōgnu L. Rutilius estre plein de grāde loyauté, & affection singuliere enuers toy. Leffort, que ie fais pour la deffence de ta dignité, ha parauēture plus de lieu pour la reconnoissāce, que iay de tes biēsfaits, que nha pas

pas l'authorité de ma sentence. En outre, quant aux Consulaires, ie ne puis porter tesmoignage daucun diceux, soit d'affectiō vehemente enuers toy, soit de plaisir, ou bõ ne volonté. Tu scez, que Pompee durāt ces choses ha peu esté au Senat: lequel souuent non seulement prouqué par moy, mais aussi de sa volonté propre ha coustume me communiquer, & tenir propos de toy. Et comme iay peu congnoitre, il ha prins grand plaisir aux lettres, que tu mas enuoyees dernièrement. Pour vray iay trouué ton humanité (ou plus tost ta sapsience) non seulement agreable, mais aussi de grande admiration Car par ton espistre tu as retenu en amytié Pompee, personnage excellent, & à toy obligé par la grande liberalité, dont tu as vsé enuers luy: lequel auoit souspeçon, que pour l'opinion daucuns touchant son affection de remener le Roy, tu te fusses aliené de luy. Et outre ce, que tousiours il mha semblé fauoriser à ta louenge, mesmement en ce temps redoutable de Caninius encores plus clerement mha donné à entendre apres tes lettres leües, quil pensoit de tout son courage à tes honneurs, & profits. Parquoy pense, que ce que ie tescris par cy apres, ie te tescris fuyuant la sentence, & authorité de

Pompee, ayant communiqué souuent ceste chose avecques luy. A cause quil ne se trouue aucune ordonnance du Senat, par laquelle la reduction du Roy te soit ostee: & que lauthorité escripte de ceste cause (à laquelle y ha eu opposition telle, que aucun ne rēmenast totalement le Roy) ha telle puissance, quelle semble mieulx estre quelque affection dhommes transportez par courroux, que le conseil dun Senat cōstant: tu peux congnoistre ce, que tu peux faire, toy qui tiens la Cilice, & la Cypre. sil se peut faire par aucun moyē, que tu puisses tenir Alexandrie, & Egypte, il appartient à ta dignité, & à la maiesté de nostre empire, que (le Roy laissé à Ptolemaide, ou autre lieu prochain) tu ten ailles avec armee de mer en Alexandrie: à fin que quand tu lauras bien reduicte en paix, & assuree par garnisons, le Roy retourne en son royaume. Et par ainsi il sera restitué par toy, comme le Senat lha ordonné des le commencement & sera remené sans multitude, & exercite: cōme ceux qui sont pleins de scrupules, & religion, ont dit debuoir estre fait par ledit de la Sibile. Mais Pompee, & moy auions ceste opinion, que selon lissue, les hommes feroient iugement de ton conseil, & entreprinse: que si la chose aduient, cōme nous

voulons

voulons, & desirons, on dira, que tu as fait sagement, & constamment: mais si aduient quelque chose au contraire, ceux mesmes, qui approuuoient ton conseil, diront que tu as vsé de trop grande couuoitise, & que tu as fait follement. Parquoy il ne nous est tant facile à iuger ce, que tu peux faire, que à toy mesme, qui as Egypte presque deuant les yeux. Certainemēt telle est l'opinion de Pompee, & de moy, que si tu congnois seulement, que tu peux iouyr du royaume d'Egypte, il ne te faut point tarder: mais si cela est douteux, tu ne ty dois efforcer. Dune part ie te puis bien promettre, q̄ si tu viens au dessus de ceste affaire, encores que tu sois absent, tu auras louēge de plusieurs: & de tous, quād tu seras retourné: de lautre costé ie tauertis, qu'une faute est icy perilleuse à raison dudit de la Sibyle, & de l'autorité interposée. Quād à moy, tout ainsi q̄ ie texorte à acquerir louenēge en ce fait, ainsi ie te veux retirer de trop grande ardeur dicelle, & conclus ce, que ie tay escrit au commencement, cest, que lon fera iugement de ton fait, non pas selon la prudēce, & conseil, don tu y auras vsé, mais selon ce quil en aduidra. Si ce moyen te semble perilleux, nous trouuions bon, que si le Roy se fut acquité vers tes amys, qui luy

ont presté argent par ta Prouince, tu luy eusses aydé de tes gents darmes, & forces militaires: & q̄ la nature, & estat de ta Prouince, est tel, que tu peux confirmer son retour, en luy donnât secours: ou lempescher, & retarder en nen faisant conte. En ceste affaire tu congnoistras tresbien, & facilement ce, que la chose, & le temps requiert: toutefois il mha semblé estre necessaire, que tu sceusses par moy mon aduis. De ce, que tu te resiouis de nostre estat, & de la familiarité, que iay avec Milo, & de la legereté, & imbecillité de Clodius, ie ne mesmerueille pas si cōme excellent Ouurier tu te resiouis de tes ouurages excellents. Toutesfois la peruersité daucū est incredible (ie ne veux icy vsfer de mot plus graue) qui au lieu de nous retenir par faueur en la cause cōmune, par enuie nous ont estrāgez: par les mauuaises paroles desquelz sache, que ie suis presque destourné de ceste mienne vieille, & continuele volonté du bien public: non pas que ie naye tousiours esgard à ma dignité: mais à fin aussi que ie pouruoye à mon salut. Et pouuois faire ces deux choses noblement, sil y auoit foy, & constāce aux Consulaires: mais il y ha si grand' legereté en daucuns, que plus les offense la splendeur, & bonne fortune dautrui, q̄ constance ne leur plaist
en lad

en l'administratiō de la Republique. Je t'escriis cecy affectueusement, pourcc que non seulement tu as esté autheur, & promoteur du bien, & hōneur, qu'ay a present, mais aussi as iadis fauouilé a la premiere naissance de ma louēge, dignité, & vertu. Je te l'escriis pareillement, pourcc que ie voy (ce que ie ne cuidois au parauant) que lon porte enuie à la nouueauté de ma fortune. Et ay congny semblables vices des enuieux contre toy, homme le plus noble de tous les hōmes. Toutesfois ilz ont biē souffert, que tu fusses au nōbre des premiers: mais ilz n'ont pas voulu, que tu vollaisses plus haut. Or ie suis ioyeux, que ta fortune nest semblable à la mienne: car il y ha grand differēce, que la louenge soit diminuee, ou q̄ le salut soit desert. Toutesfois tu as fait par ta vertu, q̄ ie ne me puis trop plaindre de ma fortune. Car tu as donné ordre, que plus ayt esté adiousté a la memoire, & celebrité de mō nom quil ne m'ha esté diminué de mon estat. Maintenant comme incité des plaisirs, que tu mas faits, & de lamour, que ie te porte, ie t'admoneste, que par toute diligence, & industrie tu tasches de paruenir à la gloire, à laquelle tu as esté enfiāmé des ta ieunesse: & q̄ pour iniure de personne tu ne flechisses, ou amoindrisses ceste hauteur de cœur, q̄ i'ay
 toujours s

toufiours admiree, & aymee en toy. Chacũ ha grande opinion, & attente de ta vertu: ta liberalité est fort prisee, & la memoire des choses, que tu as faites durant ton Confulat, dure de plus en plus. Iuge par là, combien toutes ces choses seront plus illustres, & mieux cognues, quand de ladministration de la Prouince, & estat, auquel tu es, il t'aduendra quelque louenge. Je veux que de longue main, & par bonne prudence tu penfes, & te prepares, & exerces aux choses, que tu dois faire en ta Prouince, & souz ton exerce: & que tu retiennes en ta fantasia, que maintenant ayant ce, que tu as toufiours esperé, fans aucune doute tu peux obtenir le supreme degré de Romme. Laquelle mienne adnotation à fin quelle ne te semble faite sans cause, ou de nul effect, vne raison m'a induit à t'aduertir, que à l'exemple de mes accidens tu consideres au demeurant de ta vie, à quelles gens tu dois croire, & quelles personnes tu dois fuyr, & euitier. De ce que tu mandes, que tu faurois volontiers, quel est lestat de la Republique, sache quil y ha grand' dissention: mais leffort des parties nest pas egal. Car ceux, qui sont plus puiffans de richesses, & armes ont si grand auantage par la sortie, & inconstance de leurs aduersaires, que ia ilz les surmontent

en autorité. De sorte, que maintenant biē peu de gens leur contrariēt, & ont desia obtenu par le consentemēt du Senat, ce quilz n'esperoient seulement obtenir du peuple sans sedition. Et quainsi soit, les gages stipendiaires ont esté decretez à Cesar, item dix Legats pour aller avec luy en Gaule: & ha esté decreté sans grand refus, que selon la Loy Sempronia ne sera succedé à Cesar, iusques à ce quil ayt accōpli son entreprinse de Gaule. Je tescriis briuelement de cecy, pource que cest estat de la Republique ne me plaist point: ie ten escriis toutesfois, à fin que ie tadmoneste, que nous ne deuous auoir esgard à nostre salut sans dignité, ny à nostre dignité sans salut: ce que iay plus cōgnu par experience, que ie ne lay appris par lettres, ausquelles iay esté addonné des mon ieune aage: & de ta part tu le dois apprendre, estant encores ta fortune en son entier. Quād à ce, que tu te resiouis du mariage de ma fille, & de Piso Crassipes, ie recognois en cela ton humanité, & espere, & desire, que ceste alliance, & conionction me donnera ioye. Fais, que Lentulus ton filz (ieune hōme de grand' vertu) soit instruiēt aux arts, ausquelz tu as tousiours estudié: mais sur tout reduis le, & adresse à t'imiter: car cest la meilleure doctrine qu'on luy sauroit

fauroit bailler. Pource quil est tien , & quil est digne dun tel pere : & pource quil mayme, & quil mha tousiours aymé, ie layme grandement, & le tiens bien cher. A Dieu.

A R G V M E N T .

Il monde à Lentulus, que Emplatorius luy donnera toutes les choses, qui appartiennent à ses affaires . Et pour ceste raison il luy loue fort , à fin quil adiouste foy à ses dits.

M. T. Cic. à P. Lentulus Salut. 8

De omnibus rebus

TV entendras bien au long par Emplatorius tout ce , qui ha esté faict de ton affaire, & ce qui ha esté arresté, & ce que Pópeius ha entrepris. Lequel Emplatorius ne sest seulement trouué present en ces choses, mais y ha eu autorité principale: & nha obmis enuers toy aucun office dhomme vray amy, prudēt, & diligēt. Par luy mesme tu entendras de tout lestat des choses communes : lesquelles il est bien difficile te descrire, & exprimer. Certainement elles sont en la puissance de noz amys: & y sont tellement, que lon nen verra aucune mutation de nostre temps. Selon mon deuoir, & comme tu mas instruit, & ainsi que ma dignité, & vtilité me contraint, ie me ioints aux raisons, & conseilz de celuy , lequel tu tes adioint en mō infortune. Tu n'ignores pas cō
bien

bien il est difficile, changer l'opinion, & iugement (principalement quand il est iuste & ia confirmé) que lon ha consu, & prins de la Republique. Toutesfois i'adhere, & me conferme à la volonté de celuy, auquel ie ne puis honnestement contrarier. Et ne fais point cela (cōme par aduventure il semble à aucuns) par simulatiō: car l'induction de mon courage, & certainement lamour, que ie porte a Pompee, peut tant enuers moy, que iay opiniō que toutes choses, qui luy sont vtiles, & quil veult, son droictes & iustes. Aussi selon ma fantasie ses aduersaires n'erreroiēt point, si cōgnoissās, quilz ne peuuent estre ses pareilz, desistoient de limportuner par leurs debiles effors. Quāt à moy vne chose me console, pource que ie suis celuy, auquel vn chacun permet sās murmurer, ou que ie soustiēne, & deffende les choses que Pompee veult, ou que ie me taisē, ou que ie retourne à lestude des lettres: ce qui me plaist grandement, & ce que certainement ie feray, si ie le puis faire par le cōsentement de Pōpee, & sans offencer l'amytiē de luy, & de moy. Car toutes les choses, qui me estoient proposees, apres auoir vacqué à plusieurs grans offices, & auoir soustenu de grans labeurs, icelles sont abolies non plus pour moy, que pour tous autres,

comme

comme est le degré à dire sa sentence, & la liberté au gouuernemēt de la Republique. A cause quil faut adherer à aucuns personages sans aucune grauité, ou leur contraire en vain. Toute la façon de faire du Senat est changee, lordre des iugemens est peruertit, & toute la Republique confuse: de sorte, que quant à moy ie ne demande que repos, & vacation des affaires publiques: lequel repos nous peuuent donner ceux, qui dominant: mesmement si aucuns peuuent souffrir patiemment leur puissance, & domination. Ce seroit folie, de peuser a la Consulaire dignité dun vertueux, & constant Sénateur: icelle est perdue par la coulpe de ceux qui ont aliené du Senat lordre à luy fort conioint: & estragé aussi Cesar personnage tresillustre. Ie veux reuenir au propos, qui touche de plus pres tes affaires. Iay congneu, que Pōpee est fort ton amy: & luy estāt Cōsul (cōme ie voy) tu obtiēdras tout ce, q̄ tu voudras: en laquelle chose il m'aura tousiours addonné à luy: & ne laisseray rien en arriere, que ie cōgnoitray cōcerner ton hōneur ou profit. Et ne craindray pour cela, que ie sois moleste ou importū à Pompee lequel prendra plaisir en ceste miennē affectiō, pource quil verra, que ie ne suis in grat enuers; toy. Ie te prie, que tu vuelles
crōyre,

croire, & te persuader, quil ny ha si petite chose, qui appartienne à ton bien, qui ne me soit plus chere, & recommandee, que toutes mes affaires propres. Ayant ceste opiniõ ie me puis bien satisfaire, quant à la diligence, que ie fais pour toy: mais en effect ie ne me satisfais pas, pource quil est impossible non seulement que ie te puisse rendre les plaisirs que tu mas faits, mais aussi les rememorer ainsi quil faut. Le bruit ha esté pardeça, que tu faisois bien tes besongnes en ta Prouince. On attendoit aussi tes lettres, desquelles iauois ia tenu propos à Pompee: quand nous les ayons receues, nous ferons nostre deuoir de parler aux Magistrats, & Senateurs. Et en toutes autres choses, qui te attoucherõt, encores que nous nous efforcions plus, que ne pouuõs, nous ferons moins, que nous ne deuõs faire pour toy. A Dieu.

A R G V M E N T.

*Ceste Epistre ha tant de petites parties, que lar-
gument en seroit plus long, que l'Epistre mes-
me. Et pource quelle nest pas de grande diffi-
culté, nous nuserons do'stentation en chose si le-
gere, & intelligible.*

M. T. Cicero à P. Lentulus Salut. 9

TEs lettres mont donné vn grãd plaisir. *Periucñ-*
par lesquelles iay entëdu, que tu con- *da mibi*
c gnois

*Fuerūt li-
tera tue.*

gnois ma pieté enuers toy : pourquoy di-
rayie beneuolence, quād encores ce graue,
& saint nom de pieté est moindre, que tes
merites, & plaisirs enuers moy? Quāt à ce,
que tu escriis, que les diligēces, que iay fai-
tes pour toy, te sont agreables, il te procé-
de d'abondance d'amour, que ce, à quoy ie-
stois tenu, & q̄ ie ne pouuois obmettre sans
grāde meschanceté, & ingratitude, te vien-
ne ainsi à plaisir. Mon bō vouloir teust biē
esté plus manifeste, & congnu, si durant le
temps, que nous auons esté absens lun de
l'autre, tu eusses esté à Rōme, & avec moy.
Car nous eussions triomphé aux sentences
Senatoires, & en toute actiō, & administra-
tion de la Republique, comme tu te mon-
stres vouloir faire, & cōme tu le peux faire
seurement, & cōme ie m'attens fort, que fe-
ras. De laquelle Republique ie te demon-
streray tātost quel est lestat, & quelle en est
mon opinion : & te respondray aux choses
que tu demādes. A la verité ieusse peu vser
de ton cōseil, & conduite, & authorité, com-
me d'un miē amy, & sage personne: & tu euf-
fes peu vser du mien, comme de celuy, qui
nest point trop ignorant, ou lourd en affai-
res, & qui pareillemēt test fidele, & biēueu-
lant: toutesfois cōme ie doy, iay grād' ioye
pour l'amour de toy, que tu es Empereur,
& que

& que bien faisant tes besongnes tu admi-
nistres ta Prouince avec exercite victo-
rieux. Mais estât présent pardeça, tu eusses
receu les plaisirs, qui de moy te sont deuz,
plus amples, & plus excellens. Je me fusse
aussi adioint à toy du merueilleux coura-
ge pour te venger de ceux, que tu entens
estre tes ennemys à cause de la deffense,
que tu as faite pour mon salut, & reductiõ:
& te porter enuie pour lamplitude, & gloi-
re de l'action dessusdite, Neantmoins que
Clodius eternal ennemy de ses amys, apres
auoir esté tant esleué, & aorné par tes plai-
sirs, & biensfaits, ayt conuertit sa force rom-
pue, & debilitée contre toy principalemēt,
il ha vengé nostre facherie sur soy mesmes:
car il ha entrepris des choses, lesquelles
auoir esté descouertes, il sest priué, & for-
clus a laduenir de toute dignité, & liberté.
Quant à toy, combien que ie voudrois
mieux, que tu eusses experimēté la foy des
hōmes en mes affaires, qu'aux tiennes: nō-
obstant ce encores suis ie bien aise en ceste
facherie, que tu as congnu leur desloyau-
té, non avec li grand' perte, que moy avec
grād' douleur, & tristesse. De laquelle cho-
se il me semble, que iay temps commode de
ten faire assez long discours, à fin que ie te
respōde aux choses que tu demādes. Tu dis

auoir entédu par lettres que ie suis retour-
 né en amitié avec Cesar, & Appius : & que
 tu ne reprens cela. Tu demōstres ausi, que
 tu voudrois biē sauoir, quelles raisons mōt
 esmu à deffendre, & louer Vatinius. Pour
 clerement texposer ce, que requiers, il est
 besoin, de te deschiffrer par le menu les fon-
 demens, & raisons de mon conseil. Entens,
 Lentule, qu'au commencement des choses
 & de tes actiōs ie cuydois estre restitué non
 seulement aux miens, mais ausi à la Repu-
 blique. Et pource q̄ ie te deuois vne amour
 incredible, & toute affection, & faueur sin-
 guliere, par ceste mesme raison ie me pen-
 fois deuoir à la Republique (laquelle tha
 beaucoup aydé à me restituer) par son me-
 rite laffection, qu'au parauant ie luy auois
 portee par vn commun office & acquit de
 eitoyen, & non par aucū benefice, ou plai-
 fir receu d'elle. Toy estant Consul, le Senat
 ha entendu par moy mesme, que iestoie en
 ce vouloir, & las ausi congnu en noz pro-
 pos, & deuis: combien que des lors iestoie
 troublé, & offensé de plusieurs choses, quād
 toy tefforçant à restituer entieremēt le de-
 meurant de ma dignité, ie apperceuois les
 inimitiez oceuertes daucuns contre moy, ou
 les affections, & faueurs par trop obscures.
 Car en mes affaires tu nas eu aucune ayde
 de ceux

de ceux là, qui le deuoient faire: & ne tont
secouru aussi, quand par violēce treflache,
& meschante ie fus deietté avec mon frere
hors de ma maison. Aussi peu ont ilz fait
leur deuoir, comme ie mattendois, aux cho-
ses lesquelles cōbien quelles me fussent ne-
cessaires à cause de tant de detrimēs de mō
bien domestique, toutesfois ie les estimois
de peu de valeur, & consequence en la recō-
pense de mes dommages, qui se deuoit fai-
re de l'authorité du Senat. Voyant tout ce-
là (ce qui estoit facile à voir) il ne m'estoit si
grief, que les choses m'estoient agreables,
lesquelles ilz auoiēt faites pour moy. Par-
quoy, cōbien que par ton tesmoignage mes-
me ie deusse beaucoup à Pompee, & que ie
laymassé non seulement pour les plaisirs,
que i'auois receus de luy, mais aussi d'une
certaine amour volūtaire, & d'un iugemēt
certain, que i'ay de luy: toutesfois ne confi-
derāt point ce, quil vouloit, ie demeuroids,
& persistois en toutes les opinions, & sentē-
ces premieres, que i'auois eues de la Repu-
blique. Pōpee estant assis, quand P. Sestius
fut entré en la ville pour louer iceluy, & q̄
le tesmoin Vatinius eut dit, que moy inci-
té par la bonne fortune, & heur de Cesar,
luy auois cōmencé à estre amy, ie respōdis,
que ie preferois à tous triumphes, & victoi-

res, la fortune de Bibulus, laquelle Vatinus cuydoit estre deprimee, & miserable: & dis en vn autre lieu celuy mesme estant tesmoin, ceux la mesme estre, qui auoient engardé Bibulus de sortir de sa maison, & qui mauoient cōtraint de sortir de la mienne. Or mon interrogatiō nauoit autre chose, que la reprehension de ce Tribunat: & lors touchant de la violence des auspices, de la donation, & distribution des Royaumes, ie dis toutes choses avec vne grād' liberté, & courage: & non point seulement en ceste cause, mais souuent constamment au Senat. Mesmement Marcellin, & Philippe estans Cōsulz, aux Nones d'Auril, le Senat m'accorda, qu'aux Ides de Mars il seroit rapporté, & tenu cause en pleine assemblee du Senat touchant la distribution, que Cesar vouloit faire à ses gens de guerre du champ, & territoire de Campanie. Ie neusse peu plus virilement oppugner ceste cause, ou plus eoustantement delaisser la souuenance, & memoire de mes infortunes, & me souuenir de mes actions. Ceste sentēce dite, & proferee par moy, il y eut grand' emotion faite tant de ceux, quil failloit, que de ceux aussi que ie neusse iamais euidé. Car ceste ordonnance faite par le Senat selon ma postulation, & requeste, Pōpee, lequel ie mauoit

uoit donné à entendre, quil fust offensé, ou
 courroucé, sen est allé en Sardaigne, & en
 Afrique: & en ce voyage il est venu à Lu-
 ques vers Cesar. Là Cesar ha fait de gros-
 ses plaintes de ce, que i auois proposé au Se-
 nat contre luy, lequel auoit veu Crassus à
 Rauenne, & par iceluy auoit fort esté enflâ-
 né cōtre moy. Pour vray, Pompee nestoit
 point cōtent de cela, cōme i ay entendu par
 plusieurs, & cōme i ay congny par mon frere.
 Auquel parlât, Pompee en Sardaigne, vn
 peu apres quil fut departi de Luques: Cest
 moy, dit il, que ie cherche, & ne pouuoit ve-
 nir chose mieux à point. Si tu ne reduis tō
 frere Marc, tu me feras bon de ce, q̄ tu mas
 promis pour luy. Quest il besoin de tāt de
 paroles: Il ha visé de grand' complainte, il
 ha ramentu ses plaisirs & seruices: & luy ha
 mis au deuāt, cōme souuent il luy auoit te-
 nu propos des actes de Cesar, & ce quil luy
 auoit iadis promis de moy: le prenāt à tes-
 mon, que ce, quil auoit fait pour mon sa-
 lut, il auoit fait par volunté de Cesar: puis
 ia prié, quil me recommandast sa cause, & di-
 gnité, & que ie ne luy contrariaffe, si ie ne
 luy uoulois, ou pouuois ayder. Quand mon
 frere m'eut rapporté tout cela, & que Pom-
 pee m'eut enuoyé avec certaine instructiō
 Vibullius, me priāt de reseruer la cōclusiō
 c 4 de la

de la cause Căpane iusques à son retour, iay prins conseil en moy, & ay comme parlé avec la Republique, quelle me permit (à moy, qui ay tant souffert, & enduré de choses pour elle) que ie ne me môtrasse ingrat enuers ceux, qui mont fait tāt de plaisirs: & que ie tinse la foy, que mon frere auoit baillee pour moy: quelle souffrist au si moy estre trouué, hōme de biē, & entier, lequel elle auoit tousiours eu bon eitoyen. Or en mes actions, & sentences, par lesquelles il sembloit, que ie offensasse Pompee, on me rapportoit les propos daucūs hommes, que tu peux ia presumor, qui sont. Lesquelz ayans eu vne mesme opinion de la Republique, que moy mesme, toutesfois ilz se disoient estre ioyeux, que ie ne contento pas Pompee, & que i'auois Cesar pour ennemy. Cela me deuoit estre grief: mais encores plus ce poinct: cest, quen ma presence ilz cherissoient, & embrassoient mon ennemy Clodius (que dy ie mon ennemy? mais ennemy des Loix, des iugemēs, de la tranquillité publique, du païs, de tous gēs de bien) ilz le traitoient, ilz l'entretenoiet, ilz le baïsoient, non pas pour me mettre en colere, laquelle iay toute perdue, mais pensant de my pouuoir mettre, ou me faire quelque grand desplaisir. Lors tāt que i'ay

peu

peu faire par conseil humain, apres auoir bien regardé à toutes mes affaires, & calculé, & considéré toutes mes entreprinſes, iay prins à la fin vne resolution de tous mes cōseilz: laquelle ie texposeray, si ie puis, briuement. Si ie congnoissois, que la Republique fust detenue par citoyens mauuais, & meschans (comme ie scay estre aduenu en mon temps, & ay entendu estre aduenu en aütres) ie ne me ioindrois à leur cause ny par loyers, & recompenses (qui peuuent peu enuers moy) ny par perilz, & dangers qui toutesfois esmeuent bien les plus constants) non silz mauoient fait tous les biens & plaisirs du monde. Mais veu que Pompee est le principal de la Republique, hōme tel, quil ha acquis ceste puissance, & gloire par graues seruices, quil ha fait à icelle, & par plusieurs hautes entreprinſes vertueusement par luy executees: de la dignité duquel des ma jeunesse iay esté fauteur, & en ma Preture, & en mon Cōsulat: veu aussi, que de son autorité, & sentence particuliere, & de conseil & affection mha aydé avec toy, & quil lia eu mon ennemy pour le sien seul ennemy en la cité, ie nay point crain de tomber en infamie dinconstant, si ie me changeois vn peu en aucunes sentences, & si ie ioingnois mon vouloir à

c 5 la digni

la dignité dun si grand personnage, & tant ayant fait pour moy. En ceste sentéece il falloit comprendre Cesar, cōme tu vois, puis que de Pompee, & de luy estoit vne mesme cause, & dignité. Et en cecy ha beaucoup serui à Cesar lamitié (comme tu scez) que moy, & mon frere Quintus auons de long tēps avec luy: & en outre, son humanité, & liberalité, que nous auons congneu en peu de temps tant par lettres, que par plaisirs. Plus, la Republique ma fort esmu, qui ne veult point (tant, & si graues choses faites par Cesar) auoir de contention, ou debat avec ces personnages: & se garde tāt quelle peult, que cela nauienne. Mais sur tout la foy, que Pompee auoit baillee à Cesar pour moy: & celle, que mō frere auoit baillee à Pompee, mha induit en ceste sentéece. Il failloit aussi considerer en la cité ce, que Plato ha escrit diuinement: Telz que sont les princes en la Republique, telz ont de coustume estre les citoyens. P'auois souuerainance, que moy estant Consul, telles preparatiues auoient esté faites aux Calēdes de Ianuier pour confirmer, & retenir le Senat en constance, quil ne se failloit esmerveiller, si les Senateurs auoient eu si grād courage aux Nones de Decembre, ou vse de si grāde authorité. Plus, il me souuenoit que

nayant

n'ayant point encores eu de magistrat ius-
 ques au Cōsulat de Cesar, & Bibulus, mes
 sentences auoient grand' estime au Senat,
 & estoit vn seul accord de tous gēs de biē,
 quant à l'entretènement de la Republique.
 Par apres, lors que l'Espaigne citerieure
 te fūt baillée en charge avec puissance im-
 periale, & que la Republique eut pour
 gouuerneurs non point veritablement des
 Consulz, mais marchans de Prouinces, &
 verss, & ministres de seditiōs, ie ne scay quel
 cas fortuit precipita ma vie, & salut, com-
 me par maniere de combat, au mylieu de
 la contention, & dissention ciuile. Auquel
 danger, & peril quand le merueilleux con-
 sentement du Senat, & l'incroyable ardeur
 de toute l'Italie, & le singulier vouloir de
 tous gens de bien se monstra en ma tui-
 tion, & deffense, ie ne diray point ce, qui
 aduint (car la faute, & coulpe est de plu-
 sieurs en cecy) mais brief ie dis, que lors ie
 n'euz point faute d'exercite, mais dun bon
 conducteur. Et posé le cas, que la coulpe
 soit en ceux, qui ne mont pas deffendu, el-
 le n'est moindre en ceux qui mont delais-
 sé: & sil faut accuser ceux qui ont eu crainte,
 il faut encores plus reprédre ceux là, q̄ ont
 feint auoir crainte. Certainement on ne
 peut q̄ louer à bō droit mō cōseil, qui nay
 voulu

voulu les citoyens Rommains autresfois
 par moy deffenduz, & maintenât desirans
 me deffendre, estre mis sans conducteur, &
 chef au deuant d'une canaille de seruiteurs
 armez par Clodius: & qui ay mieux aymé
 dōner à entēdre, quelle puissance pouuoit
 estre au consentemēt des bons filz ne se ful-
 sent deportez de combatre pour moy non
 encores expulsé de Romme, veu quil estoit
 bien en eux de me tirer hors de ceste infor-
 tune, & me remettre en mon estat, & digni-
 té premiere. Le vouloir desquelz tu nas
 seulement apperceu, & cōgnu, quand tu pour-
 chassois mon retour: mais aussi l'as confir-
 mé, & retenu en son ardeur. Et en ce mieu
 accidēt telle sera tousiours ma souuenāce,
 & propos, que tu t'ais aydé daucuns nobles
 hommes, plus forts, & courageux en ma re-
 stitution, quilz nauoient esté à me retenir à
 Romme: en laquelle volonté filz eussent
 persisté, ilz eussent recouuert leur authori-
 té avec mon salut. Car il ny eust eu si mes-
 chant, qui eust peu aucunemēt violer la Re-
 publique, veu que tous les bons estoiet re-
 creés, & maintenus par mō Cōsulat, & que
 tes actiōs pleines de cōstāce, & equité estoiet
 remises sus: veu principalemēt que Pōpee
 estoit adioint à la cause, & que Cesar apres
 tant de choses faites par luy, & apres auoir
 esté

esté aorné par les sentences du Senat d'honneurs singuliers, & nō accoustumez, estoit adioint à l'authorité dudit Senat. Mais ie te prie entēs ce, qui s'est ensuiuy. Premièrement la substractiō de la femme de Cesar, que ha faite Clodius la nuit des sacrifices de la bonne Déesse, ne priant plus icelle, que ses propres sœurs: & luy ha esté remise, & pardonnee ceste meschanseté par les sentences de ceux, qui (quād le Tribun du peuple vouloit avec le consentement des bōs, que en iugemēt on constituat peine contre le citoyen seditieux) ont tollu, & osté de la Republique tout hōneste exemple à l'aduenir de punir seditiō. Ces mesmes iuges ont souffert, que la maison, que le Senat mauoit fait refaire aux despens de la Republique (car celuy ouurage n'estoit point mien, ny de ma conqueste: mais vray tesmoingnage de la bonne volonté du Senat enuers moy) ilz ont souffert ceste edifice à moy attribué par le Senat, être marqué du nom de mes ennemys, & lettres seuglantes. Puis que on ha voulu me reuoquer dexil, cela me viēt à grand plaisir: mais ie voudrois, que lō ne meust seulement restitué le salut, comme les medecins font la santé: mais comme les chirurgiens, & curateurs des maladies restituent la force, & la couleur, on meust

meust aussi restabli en toute mon authorité, & dignité. Tout ainsi, que Apelles excellent peintre par art singulier le chef, & le dessus de l'estomach de Venus, & laissa toute l'autre partie du corps seulement esbauchée, & imparfaite: en ceste sorte aucuns ont trauaillé en mon salut, & en la garde de ma vie, laissant le residu, & demourant du corps (cest adire les choses, qui appartiennent au restablissement de ma totale dignité) imparfait, & seulement commencé. En laquelle chose iay deceu l'esperoir, & opinion non seulement de mes enuieux, mais aussi de mes ennemis: qui autresfois ont ouy un faux propos d'un personnage fort hautain, & magnanime, & à mon iugement le plus excellent de tous autres en courage, & constance: cest Quintus Metellus filz de Lucius: lequel ilz disent apres son retour auoir esté de cœur failly, & bas courage. Côme si estoit vray semblable, celui, qui se estoit allé de Rome de son plein uoloir, & qui auoit esté absent d'une grand' gayeté de cœur, & nauoit iamais pourchassé son retour, auoir perdu courage pour la chose, en laquelle il auoit surmonté par grauité, & constance tous hommes, & nommément M. Scaurus, personnage singulier. Mais ce, qu'ilz auoient ouy dire, ou soupçonné

connoient de luy, ilz le pensoient semblablement me deuoir aduenir : contre l'opinion desquelz la Republique me donnoit plus grand courage, que ie nauois jamais eu, ayant declaré, quelle ne se pouuoit passer de moy : attendu aussi, que Metellus auoit esté reuocqué par la remonstrance, & requeste dvn seul Tribun du peuple : mais moy par toute la Republique, par la conduite du Senat, par la cōgregation de toute l'Italie, par loy publique, à la relation, & postulatiō du Consul, par les comices des centuries conuoquees : tous estats, tous hommes, facilement toutes les forces de la Republique à ce employees, & trauaillâtes pour me recouurer, Et toutesfois ie ne me fais rien attribué depuis, & encores à present ma tribue rien, qui puisse à iuste cause offenser aucun de mes plus mal vueillans. Seulement ie me force, que de mon conseil, & labeur mes amis, & autres estrangers ne puissent auoir faute. Possible est, que cest honneste cours de ma vie offense ceux, qui considerent la splendeur, & figure dicelle : mais ne peuuent considerer ma sollicitude, & labeur. Et font complainte apertement, que par mes sentences ie procure honneur à Cesar, comme si ie desistois de
 mā

ma premiere cause, & defenſiõ de la Republique. Apres tauoir narré au long ce, que iauois propoſé, il ne faut pas laiſſer cõme choſe de nulle conſequence, ce dequoy ie tauois fait ouuerture au commẽcemẽt. Leſtule, tu ne trouueras les choſes en tel eſtat, que tu les laiſſas : ny tel laduis, & accord des bons: lequel confirmé par noſtre Cõſulat, & quelque fois depuis interrompu, & affligé deuant que tu fuſſes Conſul, & qui depuis ha eſté tout recreé par toy, maintenant eſt deſaiſſé par ceux là, qui le deuoiet deffendre, & maintenir. Et cela bien demõſtrent ceux, qui durant noſtre eſtat Conſulaire eſtoient nommez, & appellez les gens de bon vouloir en la Republique: & le demõſtrent non point ſeulement par leur viſage, & contenance (par leſquelz on peult facilement feindre quelque choſe) mais auſſi par leurs ſentences, & par tables, & eſcritures publiques. Et ainſi toutes les ſentences, & voluntez des ſages citoyẽs (deſquelz ie veux eſtre & de fait, & de renommee) ſont deſia toutes changees. Telle eſt inſtructiõ, & commandement du grãd Plato (duquel ie ſuis volontiers lauthorité) que lon ne doit point plus entreprendre en la Republique, que ce quon voit eſtre trouué bon par ſes citoyens, & quil ne faut faire violence

ce ny

ce ny à ses parens, ny à son pais. Et dit, que la cause, qui le garda de sentremettre au gouuernemēt de la Republique, ce fut, q̄ apres quil eut trouué le peuple d'Athenes presque rassortant de vieillesse, & quil eut veu, que par persuasion, ny par cōtrainte il ne pouuoit estre gouuerné, soy deffiant de le pouuoir reduire par persuasion, ne trouua point bon dy vser de force. Ma cōsideratiō, & aduis en tel cas ha esté autre: car le peuple Rommain estoit en son bon sens, & n'estoit la chose en son entier, que ie peusse deliberer, & prēdre conseil, si ie me deuois empescher des affaires, & gouuernemēt de la Republique: parquoy ie me trouuois en grāde perplexité. Toutesfois ie me resiouifsois, quil m'estoit loysible, & permis en ceste cause deffendre choses à moy vtiles, & iustes pour tous gens de bien. En ceste miēne deliberation auoit grand lieu, & autorité la diuine, & non iamais assez racontee liberalité de Cesar enuer moy, & mon frere: & pour cela deuois tenir bon pour luy, quelques choses quil entreprint. Et maintenāt en si grand heur, & felicité, & en tant de victoires, encores quil ne fust tel enuers nous quil est, nous luy deurions procurer tout honneur. Et veux bien, que tu estimes, qu'apres vous autres autheurs de mon sa-
d lut,

lut, il n'y ha aucun, par les plaisirs, & bienfaits duquel ie confesse, & me restouille estre tant obligé, qu'à Cesar. Puisque ie t'ay declairé ce poinct, il m'est facile de te respondre à ce, que tu me demandes de Vatinius, & de Crassus. Quant à ce, que m'escriis, que tu ne reprens ce, que i'ay fait en laffaire d'Appius, & Cesar, ie suis aise, que tu approuues mon conseil. Touchant de Vatinius, premierement Pompee nous auoit appointez, & faits amys, incontinent quil fut Preteur, combien que ieusse empêché par sentences tresgraues au Senat, quil ne paruint en cest office, & non point tant pour luy nuire, ou fascher, que pour deffendre, & aorner Cato. Par apres Cesar instà fort enuers moy, q' ie deffendisse ledit Vatinius. Quant à ce, que ie lay loué, ie te prie, que ne me demandes, pourquoy i'ay fait cela en cestuy cy coupable, ou autres: à fin que ie ne te rende la pareille, quand tu reuierdras à Rome: combien que ia ie le puis faire à toy absent. Souuienne toy, à qui tu as enuoyé lettres de recommandation, & louège, ouy presque depuis le bout du monde. Et n'aye point crainte pour cela, car iceux mesmes font, & serôt louez par moy. Or vn esguilla principal ha esté de me faire deffendre Vatinius, & ne le celay au Senat,

nat, disant, que ie faisois ie ne sçay quoy de
 semblable à ce que le parasite Gnato con-
 seille au gendarme Thraso dedens l'Eunu-
 que de Ferèce. Et voicy ses paroles: Quand
 la paillarda Thais fera mention (pour te fai-
 re despit) de son amoureux Phedria, fais
 lors mention de ton amie Pamphila: si elle
 dit, faisons entrer Phedria pour bāqueter:
 ay toy, prouquons Pamphila a chanter: si
 elle loue la beauté de son amy: toy au con-
 traire, loue la beauté de t'amie: finablemēt,
 sens luy la pareille, quand elle te voudra
 piquer de quelque chose. En telle maniere
 j'ay requis aux Iuges, que pource quaucū
 nobles hommes (qui mont faits plusieurs,
 & grans plaisirs) aymoient par trop mon
 ennemy, & quen ma presence dedens le Se-
 nat aucunesfois ilz le tyroient à part, avec
 vne grande seuerité, puis le brassioient fa-
 miliarment, & ioyeusement: & pource que
 iceux auoient leur Publius, ilz me bailla-
 sent vn autre Publius: au traitement du-
 quel ie les peusse vn peu poindre, apres a-
 uoir esté legerement irrité par eux. Je nay
 point seulement dit cela: mais ie le fais sou-
 uent, avec l'approbation des Dieux, & des
 hommes. Je t'ay respondu à ce, que tu demā-
 des de Vatinius: maintenant entēs ce, que
 ie te manderay de Crassus. Apres que nous

fusmes recõciliez, & que pour le respect de
 la tranquillité commune, par vne certaine
 oubliance volontaire i'euz mis hors de ma
 fantasie les grands iniures, quil mauoit fai-
 tes, si sans moutrager il eust entrepris (ce
 quil ha fait avec vne grãde soudaineté) la
 deffense de Gabinius, certainement ie leuf
 se soufferte, combien, que ledit Gabinius
 peu de iours au parauant eust esté par moy
 aigrement assailli. Mais quand il me vint à
 piquer, & offenser, moy qui seulement de-
 battois de la cause, & ne lirritois aucune-
 ment par mes dits, ie fus subitement enflã-
 mé d'ire, & fureur non seulement de celle,
 qui pour lors deuoit estre en moy (car par
 aduventure elle neust esté si vehemête) mais
 le residu du despit de beaucoup de ses iniu-
 res contre ma dignité (lequel ie cuydois
 auoir tout hors mis) se trouuant (sans mon
 sceu) encores en moy enclos, apparut tout
 soudainement. Auquel temps quelcuns, &
 ceux mesmes, lesquelz souuent i'appelle par
 signe, & demonstrance, apres auoir dit,
 quilz receuoient vn grãd fruit par la liber-
 té, de laquelle i'vsay en ce courroux: & que
 lors il leur sembla, que tout tel, que i'auois
 tousiours esté, ie suis restitué à la Republi-
 que: apres aussi, que ceste contetiõ m'ha ap-
 porté fruit bié grãd hors le Senat, ilz se di-
 soient

soient auoir grande ioye que Crassus me-
 stoit ennemy, & que ceux, qui estoient en
 semblable, & telle cause, que la sienne, ne
 me feroient iamais amis. Quand les mes-
 chantes paroles des dessusdits me furent
 rapportees par personnes honnestes: quãd
 aussi Pompee m'eut requis en toute instan-
 ce (& tellement, que iamais ne me pria si
 fort de chose) que ie retournaſſe en amitié
 avec Crassus: & que Cesar m'eut donné à
 entendre par lettres, quil estoit fort faché
 du different, & contention, qui estoit entre
 moy & Crassus, iay eu esgard non seulemēt
 au temps, qui court, mais aussi à ma natu-
 re, qui est de ne porter haine. Et à fin que
 Crassus donnast plus grãd tesmoignage au
 peuple Rômain de nostre amitié recôciliee
 il sest presque departi de ma maison, quãd
 il sen est allé en la prouince Parthique.
 Car quand il m'eut aduertí, quil vouloit,
 que deuant son depart nous souppissions en-
 semble, il souppa chez moy aux iardins de
 mô gendre Crassipes. Et pour ces raisons
 (ce que tu mãdes auoir entédu) iay defen-
 du sa cause au Senat avec grande recom-
 mendation de luy, comme ma foy, & loyau-
 tée le requiert. Je t'ay narré ce, q' m'ha esmu,
 & q'lle chose, & cause iay defendue, & q' est
 mô estat (touchãt mon pouuoir, & deuoir)

en l'administration de la Republique. Duquel tu feras tel iugement, & auras telle opinion, que si ie pouuois disposer de toutes choses avec liberte, on me trouueroit tousiours tel, que dessus. Car mon aduis n'est point de prendre querelle contre personnes si puissantes en biens, & richesses : & ne suis point aussi d'aui, qu'on abolisse la principale (combien que cela se peut faire) des plus grans, & principaux citoyens : & que voyant la reuolution des choses, & les voluntés des bons changees, on ne doit s'opiniastres, & persister en vne deliberation, & vouloir, mais plus tost obeyr, & sacōmoder au temps. Iamais on n'ha trouuē louable, que personnes excellentes au gouuernement d'une Republique fussent opiniastres, & persistantes en vn propos, & sentence. Mais tout ny plus ny moins qu'en nauigant, l'art du nautonnier est, d'obeyr à la tempeste, & encores qu'il ne puisse venir à port : & si l'y peut venir en remuant, & changeant ses voiles, cest chose sorte de tenir plus tost avec dangier & peril, le cours, & chemin ia commencē, que iceluy changē & muē par uenir, ou lon veult. En telle maniere, puis que en l'administration de la Republique nous nous deuons tousiours proposer (comme iay souuēt dit) tranquillitē avec honneur, & digne

& dignité, nous deuons bien tousiours auoir vn but de nostre bon vouloir, mais non pas tousiours dire vne chose. Parquoy, (cōme iay dit vn peu deuant) si toutes choses m'estoient loysibles, ie ne serois point autre en la Republique, que ie suis. Mais veu que, par les benefices daucuns ie suis attiré en ce sens, & contraint à iceluy mesme par les iniures des autres, il ne m'est grief de sentir, & dire choses de la Republique, lesquelles ie pense mestre proufitables, & à l'estat de la Republique mesme. Et fais cecy plus appertement, & plus souuent, pource que mon frere est Legat de Cesar, & que ie ne fais, ou dis rien (tant soit petit) pour Cesar quil ne reçoie en telle sorte, quil donne à congnoître, quil est mon obligé, & attenu. Donques i' vse de son autorité, & credit (qui est souverain) & de ses richesses, & biens (lesquelz tu scez estre grās) cōme des miens propres. Et ne voy aucun moyen, par lequel ieusse peu rompre le conseil, & effort des meschans contre moy, si maintenant ie neusse adioint la beneuolence, & amitié des puissans aux forces desprit, & eloquence, que iay tousiours eues. Mon opiniō porte aussi, que si tu fusses icy present, ieusse vsé de ce mesme conseil: car ie congnois lattrepance, & modestie de ta nature: ie congnois ton

vouloir à moy amy, & à nul ennemy, nō in-
 fect de maleuolence contre aucun, mais au-
 contraire hautain, magnanime, ouuert &
 simple. Iay veu aucũs estre telz enuers toy,
 que tu les as peu voir estre enuers moy : &
 certainement les choses, qui mont esmeu,
 eussent pareillement esmeu. Mais en quel
 que temps que te pourray auoir avec
 moy, tu seras modérateur de tous mes con-
 seilz, & entreprinſes: & ne seras moins affe-
 ctionné à maintenir ma dignité, que mon
 salut. Sans aucune doute, tu mauras touſ-
 iours compaignou, & adherant à tes actiõs,
 sentences, & voluntez: & ne me sera iamais
 chose si recommandee, que la deliberation
 que iay de de te donner occasion dauoir de
 iour en iour plus grand' ioye de ma uoir
 par le passé fait tant de plaisirs. Quant à ce
 que tu me pries, que ie tenuoye mes escriz,
 & compositions, que iay faites depuis ton
 depart: ce sont aucunes oraisons, que ie
 bailleray à Menocritus: & ne sont en si grand
 nombre, que tu dolues craindre. Iay cõposé
 aussi quelques carmes: car ie me retire quel-
 ques fois des oraisons & retourne à l'art
 poétique, qui me delecte fort, comme touſ-
 iours ha fait depuis ma jeunesse. Iay pareil-
 lement composé à la forme Aristotelique
 (& ainsi iay voulu faire) trois liures de l'Art
 oratoi

oratoire (& ce en façon de dispute, & dialogue) lesq̄lz ie pence quilz ne seront inutiles à ton filz Lentulus. Car en iceux ie n'ensuy pas les preceptes vulgaires, & communs, & y comprends toute l'institution oratoire des antiques, d'Aristote, & d'Isocrates. Plus iay escrit en vers trois liures de ce temps: lesq̄lz ie t'eusse enuoyez par cy deuant, si ie les eusse p̄sés dignes d'estre mis en lumiere. Car ilz sont tesmoins, & seront à iamais de tes plaisirs, & biensfaits enuers moy: & de la recongnissance, que ien ay. Or en l'editiō de ces Liures ie ne craignois pas ceux, qui se pensent blessez par moy (car iay fait cela à peu de gens, & sans grād' rigueur) mais ie doutois de non pouuoir satisfaire à mes auxiliateurs, & bienfaiteurs, lesquels il est impossible de nombrer. Nonobstant tout cela, si ie trouue homme, à qui ie puisse bail-
 ler seurement ces dits Liures, ie donneray ordre, quilz te seront pourtez. Du plaisir, que ie prens à present aux lettres, & de la tranquillité, que iay, ie ten puis attribuer toute loccasion, comme au seul autheur de ce bien, le te fais aussi offre de bon cœur de tout le profit, que ie feray aux lettres, & estude (mienne premiere delectation) & t'en fais offre, pource que ie scay, que tu aymes, & reçois bien telles choses. Touchât ce, que

tu mescriis de tes affaires domestiques, & des choses, que tu me recõmandes, elles me sont si recõmandees, quil nest besoin de me solliciter : & de me prier en cest affaire, ce mest faire vn grand tort, & facherie : car ie my sens par trop tenu, & obligé. Quand à ce, que tu me mandes du fait de mon frere, que tu ne las peu despescher cest esté passé, pource que te trouuant detenu de maladie tu ne passas en Cilice, mais que tu cheras tous moyens pour le despescher, sache, que ceste affaire est de telle importãce, que mondict frere tiendra son patrimoine par toy establi, & confirmé, si ce fond, & champ hereditaire, dont il est question, luy est adiugé par ta sentéce. Je voudrois bien, que tu me feisses participant de toutes tes nouvelles, & que tu me feisses certain familiarierement, & souuent des estudes, & exercitacions de ton petit Lentulus : & veux que tu estimes, que iamais homme ne fut mieux aymé dhomme, que tu es de moy : en quoy feray tant, q non seulement toy, & toutes nations le congnoitrõt, mais q aussi la posterité lentendra. Par cy deuant Appius disoit en particulier, puis lha dit publiquement au Senat, que sil luy estoit licite faire approuuer cela par loy confirmee du peuple, il se feroit avec son Collegal, leql d'eux deux

auroit

auroit la Prouince : & si la loy n'estoit faite
 de ce par legitime assemblee du peuple, il
 partiroit sa brigue avec son Collegal, & te
 succederoit : plus, quil estoit requis, mais
 non necessaire, que le Cōsul procurast telle
 loy estre faite par le peuple : dauātage, que
 puis quil auoit la Prouince par le dit, & or-
 donnāce du Senat, il auroit aussi puissance
 par la loy Cornelia iusques à ce, quil seroit
 retourné à Rome. Je ne scay, que tescri-
 uent tes amis & familiers : quant à moy ien
 tens plusieurs paroles, & opiniōs. Il y en ha,
 cuident, que lou ne te peult demettre de la
 Prouince, pource que sans loy faite en
 iuste assemblee du peuple on te bailla vn
 successeur. Il y en ha dautres, qui cuident,
 q̄ si tu te despars, tu peux mettre quelcun
 en ta place pour gouverner, & regir la Pro-
 uince. Ton droit ne mest pas tant certain
 (cōbien quil nest pas fort douteux) qu'vne
 chose mest certaine : cest, quil appartient
 à sa supreme amplitude, dignité, & libera-
 lité (en laquelle ie scay que tu prens plaisir)
 que sans demeure tu quittes ta Prouince
 à ton successeur, attendu principalement,
 que tu ne peux resister à sa couuoitise,
 sans tomber en reputation de mesme vice.
 Mon office, & deuoir est, te demonstret
 mon opinion, & deffendre ce, quauras
 fait.

fait. Estant ia escrite mon epistre, iay receu
 † Publi- tes lettres touchât laffaire des † Publicains
 cains esto- ausquelz iay fort remonstré ton equité, tât
 sēt ceux q. quilz lont approuuee. Tu eusses bien peu
 l'ouïēt les faire par douceur, & humanité, que tu ne
 Tribūs, et les eusses greuez, ny contreueni à leur vo-
 reuenus de lunté, & proufit: eux principalement, les-
 la republi quelz tu as tousiours voulu auâtager. Cer-
 que, & le tainement ie ne cesseray de deffendre, &
 noient ce, maintenir tous tes edits: mais tu congnois
 qui est deu la coustume de ces gens, & scez bien, quelle
 aux ports. inimitié ilz ont portee à Sceuola. Toutef-
 & peages. fois ie te conseille, sil se peut faire par au-
 Maitenāt cūi moyen, que tu les reconcilies, ou miti-
 on les peut gues. Combien que cela soit difficile, il me
 appeler les semble, que ta prudence est assez grande
 maîtres pour ce faire. A Dieu.
 des ports,
 ou peages.

A R G V M E N T.

Il se moque de Valerius, qui se faisoit appeller
 Iuriconsulte en Cilice. Puis il ladmoneste,
 quil retourne à Romme, & non pas en son
 pays. Car sil y retourne, il ne sera congnu de
 nul: non plus que Vlysses fut congnu, quand
 il retourna de Troie, & fut tué par son filz
 Telegonus. Or pour bien entendre le comence-
 ment de ceste Epistre, il faut prendre garde à
 la salutation, ou Cicero appelle Valere Iurif-
 consulte.

M. T. Cicero à Valerius Iurifcon-
sulte Salut. 10

IE ne voy riē, parquoy ie doute te saluer *Cur enim tibi.*
par ce beau tiltre, veu principalement,
que lon peult vser maintenant d'audace,
au lieu de sapience. Iay remercié Lentulus
par lettres en ton nom. Mais ie voudrois
que tu ne me feisses plus escrire, & que tu
retournasses à Romme, & que tu aymasses
mieux estre en vn lieu, ou tu fusses nom-
bré pour sauant, que demeurer là, ou tu es
tenu pour seul sauant. Toutesfois ceux,
qui viennent depardela, disent, que tu es
en partie superbe, pource que tu ne respōs
rien, quand on te demande quelque chose
du droit: & en partie iniurieux, pource
que tu respons mal. Ie desire fort, que
rions ensemble. Parquoy donne ordre,
que tu retournes au plustost sans aller en
ton pays d'Apulie, à fin que nous nous
puissions resiouir, que tu es re-
tourné sain, & sauue. Car si
tu vas en ton pays, tu ny
congnoitras person-
ne, non plus que
Vlysses au
sien.
A Dieu.
FIN.

LE II. LIVRE DES
EPISTRES FAMIL.
DE M. T. CI-
CERO.

✱
A R G V M E N T.

Cicero respond à lepiſtre accusatoire de Curio, par laquelle Curio le taxoit de paresse. & tardité à escrire: & dit, que combien que ceste accusation ne soit raisonnable, toutesfois luy estre agreable, attendu quelle ne parloit que d'admonition. Puis il le loue de son eloquence, & le xuse à la vertu de ses ancestres.

M. T. Cicero à Curio Salut.

Quantqu'à
me nomi-
me.



CERTAINEMENT il m'est bien grief, que ie te sois suspect de negligence, & paresse: toutesfois il ne mha tant fasché, que tu accuses le defect de mon deuoir, que iay prins de plaisir, de le voir requis, & desiré par toy: mesmement pour autant quen la chose, de laquelle tu maccusois, il ny auoit aucun mien defect: pource aussi quen cela tu demontres ton amour euers moy: laquelle combien que iaye assez esproouee, & congneue, neantmoins telle demōstration men est plaisante, & agreable. Pour vray, ie nay trouué personne, que ie pensasse aller par deuers toy, à qui ie naye bail lélet

les lettres. Car qui est plus diligent à escrire, que moy? Mais quant à toy, ie nay receu que deux ou trois paires de lettres pour le plus, & encores bien brieues. Parquoy si tu me condamnes de paresse à tort & sans cause, ie te condamneray de semblable crime: mais si tu veux eüiter cela, il faut, que tu te montre raisonnable enuers moy. Voila, quant aux lettres: & nay point de doute, que ie ne te saoule descrire principalement si ie congnois, que tu faces conte de mon affection, & diligence en ceste chose. Il me desplaist, que tu ayes esté si long temps absent de nous, pource que iay esté priué du fruit de ta cõpagnie, & familiarité: & en suis ioyeux en partie, pource qu'estant absent diey, tu as obtenu toutes choses avec grand' dignité, & reputation: & selon mes desirs Fortune tha mis au des sus de toutes tes affaires. La chose est brieue, que mon amour incredible enuers toy me contraint te mander & enioindre. Tãc est grande l'expectation de ton hautain courage, & esprit, que ie ne crains te prier, & supplier grandement, que tu retournes vers nous confirmé en telle sorte, que tu puisses maintenir l'expectation, & espoir, que tu as concité de ta vertu. Or pource que ie ne mettray iamais en oubly les merites,

desq

desquelz tu as vſé enuers moy, & les plaisirs que tu mas faits, ie te prie, que tu te recordes, que quelque augmentation de biens, & honneur, qui te viennent, tu ny fuſſes par uenu, ſi tu neuſſes creu à mes conſeilz amiables, & fideles. Parquoy tu ſeras de tel vouloir enuers moy, que dorenauãt mon aage ia viellifsãt ſe puiſſe reposer ſur ton amour & ieuneſſe. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il ſe dit auoir eſté en douleur par la mort du pere de Curio. Et pource, que Curio luy auoit mã dé, pourquoy il auoit appreſté à ſon pere les ieuſ funebres il luy reſpond à cela.

M. T. Cicero. à Curio Salut. 2

Grans
coſte.

LA mort nha priué dun graue teſmoin de ma ſouueraine amour enuers toy: ceſta ſauoir ton tresrenommé pere: lequel euſt ſurmonté l'heur de tous les hommes de ce monde, tant par ſes louenges, & vertus meſmes, que pour auoir vn tel filz, ſi Fortune euſt permis, quil teuſt veu deuãt ſon trespas. Mais ie cuyde, que noſtre amitié nha point beſoind de teſmoins. Les Dieux te vullent bien fortunier le patrimoine, que ton pere tha laiſſé. Certainement tu me ſeras touſiours auſſi cher, & agreable, q̄ tu as eſté à luy. Et ne faut point, que tu penſes, quil y ayt eu faute d'affectiõ ou dilig

ou diligence pour faire exhiber les ieux gladiatoires en ton nom à lhonneur de ton feu pere:mais il n'ha pleu ny à moy ny à personne des tiēs, qu'aucune chose se feist toy absent, qui ne fust en ta puissance, & en son entier, au retour de ta Prouince. Je ten escriray plus amplement mon opinion par cy apres:ou à fin que tu ny penses, ie te prendray au despourueu, & estans ensemble ie debatray ma raison contre la tienne, à fin que ie t'attire à la mienne, ou pour le moins que ie te declare, & donne tesmoinage, quelle ha esté ma fantasie:car par cela (ce que ie ne voudrois aduenir) si ton conseil te commence à desplaire, il te pourra souuenir du mien. Toutesfois entens en peu de langage ce, qui sensuit. A ton retour tu trouueras les choses en tel estat, que plus aysément tu obtiendras les supremes dignitez, & degrez de la Republique par les dōs de grace, que tu as, & par tō sauoir acquis, & bonne fortune, que tu ne feras par dōs, & presents:car personne ne les ha en estime (pource que cela est fondé en richesses, & nō pas en vertu) & ny ha celuy qui nen soit faoul. Mais ie fais autremēt, que ie nauois demonstré vouloir faire, commençāt desia d'appliquer la raison de ma sentence. Je differeray donc toute ceste dispute, iusques à

ton retour. Ce pendant sache, que tu es en grãde expectation, & que lon attẽd de toy ce, que lon doit attendre dun personnage de grand' vertu, & grãd esperit. Aufquelles choses si tu es preparẽ, comme tu dois, & comme iespere que tu fois, tu auras donnẽ plus, que tous les dons du monde, & à nous tes amis, & à tes citoyens, & à la Republique. En tout aduenement tu congnoistras, quil ny ha homme, qui me soit plus cher, que toy, ny qui me plaise plus.

A R G V M E N T.

Il demonstre, quil y ha trois genres d'Epistres. Et pource quil ne peut vser de nul diceux pour le present, sur la fin il se conuertit à exhorter Curio à vertu.

M. T. Cicero à Curio Salut. 3

Epistolarum genera.

TV n'ignores pas, quil y ha plusieurs sortes d'Epistres: mais celle est la plus certaine, pour la cause de laquelle les Epistres mesmes ont estẽ inuẽtees: cest auoir, à fin que puissions aduertir les absens, sil y ha chose, qui nous touche, ou qui concerne leurs affaires. Certainement tu nattens de moy telles lettres pour ceste heure: car tu as tes messagers ordinaires, & gens, qui tescriuẽt de iour en iour de toutes tes affaires domestiques. Et en tãt, quil me touche, il nest rien suruenu de nouveau en mõ fait.

Reste

Reste maintenant à proposer les deux autres genres d'Epistres, qui me delectēt grandement: dont lun est familier, & recreatif: l'autre graue, & seuer. Or ie ne sçay, duquel des deux ie dois le moins vser. Me ioueray ie avec toy par lettres? Ie ne pense estre citoyē de si ioyeuse nature, qui puisse rire en ce temps. Escriray ie quelque chose graue? Mais qu'y ha il, dequoy ie puisse escrire grauement à Curio, sinon de la Republique? Et toutesfois en ce gēre ie me trouue reduit iusques à là, que veux escrire ce, quil me semble de beaucoup de cas. Parquoy puis que ie suis destitué des trois dessusdits genres d'Epistres, i'vsferay de ma claufule coustumiere, qui est de texhorter à vertu, & au pourchas de louenge singuliere. L'expectation, & attente grande, que lon ha de toy, test preparee cōme ennemie, laquelle tu vaincras, & surmonteras facilement par vne seule chose, si tu proposes, & establis en toy mesmes, quil te faut addonner, & trauailler en tous les moyens, & diligences, par qui sacquierēt les louenges, desquelles tu aymes la gloire. Ie tescrirois plus amplement sur ce propos, si ie nauois confiance, q̄ de toy mesme tu es assez incité. Et ce q̄ ie ten ay touché, ie ne lay pas fait pour t'inciter, ou enflammer, mais pour donner

-toufiours tesmoignage de lamour que ie te porte. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il dit Curio estre heureux, de ce quil ne voit en presence les perturbations de la Republique, & qu'estant absent il nest priué de grand' louenge. Puis ladmonneste, quil retourne en telle sorte preparé, quil puisse remettre la Republique en sa liberte, & dignité premiere.

M. T. Cicero à Curio Salut. 4

*Mac nego-
tia quo-
modo se
habeant.*

IE ne t'oserois seulemēt raconter par epi-
stre, quel est lestat de la Republique.
Toutefois, en quelque lieu que tu sois (cō-
me ie t'ay escrit par cy deuant) tu es en vne
mesme nef, & peril. Mais encores ie te tiens
heureux, ou, pource que tu ne vois les cho-
ses, que nous voyons, ou, pource que ta ver-
tu, & louenge est situee deuant le regard de
plusieurs de noz alliez, & cōfederez: laquel-
le aussi nous entendōs non point par bruit
obscur, ou diuers, mais par vn clair, & cer-
tain bruit de chacun. Vne chose y ha, qui
me rend suspens, si ie te dois reputer heu-
reux, ou craindre l'issue de ta fortune. Cest
lincredible expectation, & attente de ton
retour. Et ne crains pas comme me deffiāt
de ta vertu, ou que tu ne puisses satisfaire
à lopinion des hommes: mais ie crains plus
tost, que apres que seras de retour, tu ne

Trouues pas affaires cōdignes, ou tu te puif
 ses employer: tant sont toutes choses debili-
 tees, & presque estaintes. Je ne sçay, si ie-
 scris seurement cecy: parquoy ie me depor-
 teray den parler plus auant, aymât mieux,
 que tu congnoisses le demeurant par dau-
 tres. Toutesfois, soit que tu ayes esperance
 de la Republique, soit que tu perdes tout
 espoir de l'estat dicelle, songe, excogite, &
 prepare les choses, quil appartient estre au
 citoyen, & l'homme, qui doit remettre en sa
 liberté, & dignité premiere la Republique
 affligee, & opprimee par la misere de ce
 temps, & par les meschantes complexions
 des vicieux. A Dieu.

A R G V M E N T.

*Il recommande à Curio la cause de Milo, qui brî-
 goit le Consulat, & le prie, quil tienne bon
 pour luy, sans favoriser aucunement à son en-
 nemy Clodius. Puis il luy demonstre les moyës
 estre faciles pour ce faire, sil y veult entendre.*

M. T. Cicero à Curio Salut. 5

IL n'estoit encores aucũ bruit, que tu vins *Nondum*
 ses en Italie, quand ienuoyay Sixte Iule *erat au-*
 (hôme fort familier de Milo) vers toy avec *ditum.*
 ces lettres miennes. Mais quãd ientendis,
 que tu approchois, & que desia estoit cer-
 tain entre tous, que partât d'Asie tu auois
 pris ton chemin vers Rõme, la grãdeur, &

nécessité expresse du cas ha fait, que ie nay
 craint de trop tost tenuoyer ces presentes,
 lesquelles ie desirois grâdemēt t'estre in-
 continent rendues. Amy Curio, si les plai-
 sirs, que ie tay faits, estoient seulemēt telz,
 non que ie les estime (car ie les estime peu)
 mais que tu les racōtes, & loues par tout: &
 quil aduint, que ie te deusse demâder quel
 que grâd' chose, ic ten ferois requeste plus
 honteusement. Car cest chose grieve à vn
 homme vergongneux de demander quel-
 que grand cas à celuy, lequel il se pēse obli-
 gé, à fin quil ne semble, quil vse plus tost de
 demande torsionnaire, que de priere, & sim-
 ple requeste: & quil ayt en estime de recom-
 pense, & loyer, & non de plaisir, ce quil re-
 quiert du dessusdit. Mais pource que les
 plaisirs, que tu mas faits en mon aduene-
 ment, & entree de ma fortune, sont à tous
 congnoz & manifestes: & pource aussi, quil
 part dun cœur noble, & franc vouloir de-
 uoir beaucoup à celuy, à qui tu es ia gran-
 demēt obligé, ie nay craint, ou douté de te
 demâder par lettres ce, qui mest de grand'
 importâce, & fort nécessaire. A ce mha en-
 hardi l'assurance, que iay, que ie puis sou-
 stenir, & recōgnoitre les innumerables plai-
 sirs, que tu mas faits: car il nest nulle recon-
 gnoissance en receuât le biēfait, de laquelle
 le mon

le mō courage ne soit plein:& n'est aucune satisfactiō, qui ne se trouue en moy plus illustre & accōplie, quē tout autre. Or pour venir au poinēt de ce, que ie veux, que tu fasses pour moy, tu dois entendre, que iay mis toute ma fantasie, estude, cure, industrie, diligence, faueur, & credit pour faire tāt, que Milo soit eslu Cōsul:& ay deliberé de uiter en cest affaire nō seulement le nom dingrat, mais y acquerir aussi loz, & bruit de pieté. Et croy que iamais son salut & biē ne fut plus cher à hōme, ny en plus grande recōmendation, que mest lhonneur de luy: en la deffense, & tution duquel ie veux cōsommer, & reduire toutes mes affections, & traueux. Au surplus ie sçay vne chose, que si tu luy veux ayder en la brigade de son Cōsulat, il ne nous faut plus demander rien. Car nous auōs toutes ces choses pour no^o. Premieremēt la faueur des bons citoyens cōciliee à Milo par ladministration de son Tribunat, & en partie (cōme ie pēse que tu lentens) pour lamour de moy:& auons aussi la faueur, & voix du peuple de la magnificence, dont il ha vsé aux ieux, quil ha fait faire en son Magistrat, & à cause de la liberalité naturelle: plus nous auōs pour nous toute la ieunesse Rōmaine, & le support de ceux, qui sont en credit, quāt à la creation

des Magiltrats : lesquelz il ha tous à sa deuotion, cōme celuy, qui sçait pratiquer les hōmes avec bonne grace, & grand' diligence: item si nostre brigue, & pourchas du Cōsulat nest par trop puissant, pour le moins il nest point reprouuē, mais il est trouuē iuste, & licite: & pour ceste cause possible est, quil en aura plus grād' faueur. Brief, il ne nous faut qu'vn bon conducteur, modérateur, & gouuerneur des choses, que iay cy dessus proposées: mais si nous en auions cherché vn' entre tous les hommes de ce mode, il ny en ha point, qui soit à cōparer à toy. Parquoy si tu me reputes homme non ingrat, & de bō vouloir, par cecy mesme, que ie traueille tant pour Milo: finalement si tu mestimes digne de receuoir plaisir de toy, ie te prie, que tu remedies à ceste mienne sollicitude, & que tu dedies ton affection & faueur à ceste mienne louenge, ou (pour dire plus veritablemēt) à ce mien salut: car Milo estant Consul ie ne puis perir. Or de luy ie te puis promettre, & assēurer ce, quil sensuit: cest, que si tu luy fais plaisir en son affaire, tu ne trouueras iamais homme de plus grand courage, de plus grand' grauité & cōstance, ny de plus grande amitié enuers toy. Et quāt à moy, tu m'augmenteras de tāt dhōneur, & dignité, que ie te recon-

gnoi

gnoitray estre celuy mesme en ma louenge, que tu as esté à mon salut, & en ma réduction dexil. Si ie sauois, quand ie t'escriis ces choses, que tu ne congusses, quel deuoir ie dois faire en ceste affaire de Milo, & cōme ie y dois traouiller en toute instance, & effort, ie ten escrirois plus amplemēt. Pour ceste heure ie te recōmande toute l'affaire, & remets tout lhonneur, & auantage, qui me peut venir de ceste cause, à ta faueur, & secours. Et veux, que tu entēdes, que si ie impetre cecy de toy, ie me sentiray presque plus obligé à toy, qu'à Milo. Car ie n'euz iamais en si grande recommandation ma vie, & mon salut, en la cōseruation duquel iay tousiours esté fort secouru par luy, que mest recommandé le deuoir, que ie dois faire, pour luy donner à entendre, que ie ne suis ingrat, & que luy veux bien rendre la pareille en ce, que pourray. Mais ie nay aucune esperāce de pouuoir venir à bout de cela, que par ton moyen. A Dieu.

A R G V M E N T.

Au temps que Curio retourna à Romme, & quil fut fait Tribun, Cicero gouernoit la Prouince de Cilice. Là donc quand il eut entēdu lauthorité de Curio, il luy congratule, sexcusant de la tardité de ceste congratulation. Puis il lexhorte, que par le conseil daucun il ne se re-

tire de l'affection, quil porte à la Republique: & en ce il taxe couuertement Cesar, par lequel il entendoit Curio estre pratiqué: & par celuy mesme Curio fut corrompu pour aucun payement, quil feit de ses debtes. A la fin il le prie, quil dōne ordre, que la charge de la Province ne luy soit prolongee.

M. T. Cic. au Proconsul Curio &
Tribun du peuple Salut. 6

Sera gratulatio.

LA congratulation dun amy combien quelle soit tardiue, nest coustumierement reprise: principalement si elle nest point intermise par negligence, ou paresse: car quant à moy, ie suis loin de Romme, & entens biẽ tard les choses, qui sy font. Mais à la fin ie te congratulate du biẽ, qui test aduenue: & desire, que ce Tribunat te soit à hōneur, & louenge perpetuelle. Je taduertis aussi, que tu gouernes toutes choses par ta prudence, & que ne te laisses transporter par les conseilz dautrui. Il ny ha homme qui te puisse mieux conseiller, que toy mesme: iamais tu ne faudras, si tu prens cōseil en toy, delaisant tous les autres. Je nescris point cecy temerairement, ou sans cause: ie scay à qui ie lescris, ie congnois ton courage, ie cōgnois ton cōseil: & ne crains point, que tu faces quelque chose imbecillement, ou à la volce, si tu deffens ce, qui te semble
ra est se

ra estre raisonnable. Puis que de ton motif tu es venu, & non pas tombé par cas fortuit en ce trouble de la Republique (car de plein vouloir, & de ton bõ gré tu as entrepris ton Tribunal en ces affaires tant perilleuses, & douteuses) certainement tu vois, quelle force de temps, & quel regne court en la Republique, quelle varieté & diuersité des choses, combien sont incertaines les yssues dicelles, combien sont flexibles, & muables les voluntez des hõmes: ie ne doute aussi que tu ne penses quelles tromperies, & vanitez se trouuent en la vie humaine. Sur autant, que tu veux, que ie t'ayme, ie te prie ne t'adonnez à choses nouvelles, mais demeure en ce, que ie t'ay escrit au commencement: prens conseil en toy mesmes, sans te laisser mener par les conseilz, & persuasions daucuns curieux, & innouateurs de choses. Il ny ha homme, qui puisse donner meilleur conseil à autruy que toy: qui le te donnera donc meilleur q̃ toy mesme te le peux dõner? Dieux immortelz pourquoy ne suis ie avecques toy pour contempler tes louenges, & honneurs, ou pour estre participãt, & cõpaignõ de tes cõseilz, ou biẽ ministre, & executeur diceux? cõbiẽ que tu nen as besoin, toutefois la grãdeur & vehemẽce damour, que ie te porte,

te porte, pourroit faire, que ie tayderois de quelque cōseil. Je tescriray plus à plein vne autre fois, car dedens peu de iours ie te dois enuoyer mes messagers domestiques, à fin que iescriue au Senat par vnes mesmes lettres les choses, que iay faites tout cest esté: ausquelles iay eu grand heur, & le tout ha esté fait au grand bien de la Republique. Quant à ta dignité, & reuenu de prestrise, tu congnoitras par les lettres, que iay baillees à Thraso ton libertin, quelle diligence iay faite, & quelle difficulté iay eüe en ceste facheuse cause. Amy Curio, ie te prie par la singuliere, & incredible amitié dentre toy, & moy, que tu ne souffres, que la charge ennuyeuse de ceste Prouince me soit prolongee. Estant avec toy à Romme ie tay tenu propos de ceste affaire, lan que nesperois, que tu deusses estre Tribun, & depuis ten ay souuēt prié par lettres: mais ie te demandois cela alors, comme à noble Sénateur, & à vn ieune homme de grand credit: maintenant ie te requiers, comme Tribun, & comme Curio Tribun, non pas quil me soit decreté quelque chose de nouveau (ce que coustumierement est plus difficile) mais qu'aucune chose nouvelle ne me soit decretee (comme est la continuatiõ de puissance aux Prouinces) & que tu def-

fendes

fendes l'edit, & les Loix du Senat: aussi q̄ la condition souz laquelle ie suis parti de Romme, me soit gardee, & maintenue: qui est, que le temps legitime de ma charge expiré, ie retourne à ma maison. Le te prie bié affectueusement, que tu faces cela pour moy. A Dieu.

A R G U M E N T.

Pour bien entendre neuf, ou dix epistres, qui sensuyuent, il te faut lire le huitieme livre de ces epistres mesmes, qui est tout de Celius. Or Cicero allant en Cilicie luy avoit laissé charge de l'advertir souvent des menées de la Republique. & pource que Celius luy escrivoit d'un tas de choses legeres, & de nulle importâce, il le reprend icy, & luy respond assez brusquement.

M. T. Cicero Proconsul à

M. Celius Salut.

Q Voy? estimes tu, que ie t'aye donné charge de me mander les cōpositiōs des gladiateurs, les dilations des litigants, les larrecins manifestes de Chrestus, & autres choses, quil ny ha homme, qui neust honte de me raconter, quand ie suis à Rome? Voy, quelle opinion iay de toy, & quelle louenge ie te donne par mon iugement. Je nay encores congnu homme plus entendu au fait politique, ny plus civil, que tu es. Et ne me chaut, que tu mescriues ce, qui se fait

Quid? tu me hoc.

se fait tous les iours aux plus grands affaires de la Republique, si ce n'est, quil matouche aucunement. Autres que toy men escriront assez, plusieurs men feront le rapport, & en sauray assez par le bruit commun. Parquoy ie voudrois entēdre de toy non point les choses passees, ou presentes, mais les futures, cōme de personne, qui preuoit les choses de loin, à fin qu'apres que iauray veu par tes lettres la forme, & figure de la Republique, ie puisse sauoir, quel en sera le total edifice. Toutesfois ie nay encore iuste cause de te reprēdre en cecy: car il n'est rien escheut, que tu eusses peu plus preuoir, qu'aucun de vous, & mesmemēt moy, qui ay esté plusieurs iours avec Pōppee, sans tenir autres propos, que de la Republique: lesquelz ne se peuuent, ny ne se doiuent escrire. Contente toy, que Pompee est gentil citoyen, & bien appareillé de courage, & conseil pour suruenir à tout ce, quil faut pouruoir pour la Republique. Parquoy accōmode toy à luy, & me croy, quil te receura volūtiers. Ceux qui au parauant me sembloient bons, ou mauuais citoyens, maintenant me semblent telz, que dessus. Apres q' i'euz esté dix iours à Athenes (ou nostre amy Caninius mha fait bonne cōpaignie) ie me departois le iour deuāt
les

les Nones de Iuillet, ainsi que ie t'euz escrit les presentes. Or entre toutes les choses, que ie desire testre fort recommandees par moy, ie te recommãde principalmēt, que tu faces, que le temps de la Prouince, que iadministre, ne me soit prolongé, car en cela gist toute mon affaire. Tu congnoistras tresbien de toymesmes les moyens, le temps, & les personnes, qui nous pourront seruir. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il congratule à Celius, pource quil auoit obtenu l'Edilité, à la confusion de son competitor. C'est vne epistre vn peu obscure, comme sont celles, ou il veult estre perplex, & obscur. Plusieurs pensent, que le competitor de Celius estoit Attilius, homme glorieux, & rempli de sotte iactance.

M. T. Cicero à Celius Rufus

Edile Curule Salut.

8

PREMIEREMENT ie te congratule, & me reioiuis pour la presente, & de nous esperer dignité, laquelle test aduenue: & le fais vn peu tard, non pas par negligence, ou paresse, mais pour ne la uoir entendu plus tost. Car ie suis en lieu, ou nous auõs bien tard nouvelles de toutes choses; tant pour la longueur du chemin, que pour les dangers, & perilz des passages, & des

Primum tibi, vt de beo, gratulor.

larc

larcins, qui sy cōmettēt. Plus en te cōgrat^ulāt, ie ne sçay bōnement, en quelles parole^s ie te rende graces, pource quil est aduenu que tu nous ays proposé (cōme tu nous auois escrit) vn hōme, duquel nous puissiōs à iamais rire. Incōtinent donques, que iay entēdu, que tu estois Edile, iay tenu telle mine, que deuoit tenir ton cōpetiteur (tu sçez bien que ie veux dire) & contrefaisois toutes ces ieunes gēs, de la faueur desquelz il faisoit tāt de mines. Il est difficile de parler, tāt il y ha à rire. Mais quand ie contemplois en mō entēdemēt, & que ie faingnois parler à toy, ie n'auois point d'esgard à ce, que tu as fait, ny à si noble acte, en surmontant Attilius; & pource que cecy est aduenu outre mon espoir, ie me referois à telle admiration, quil m'estoit aduis, que ce fait ne peust aduenir. Nonobstāt soudainement ie tressaillis tout de ioye. En quoy quand on me reprenoit, que ie me resiouyssiōs outre mesure, ie me deffendois en ceste maniere, & respondois ce, qui sensuit: Pensez vous, que iestime aucune ioye pouuoir estre trop grāde en vn hōme pour le bien, & honneur de son amy? Quest il besoin de tāt de paroles? Me riāt du personnage, dont il est question, ie me suis presque trouué semblable à luy. Je rescriray de cecy plus à plein, & tes

écrieray aussi plusieurs autres choses, & de
 toy, & à toy, incontinent que iauray quel-
 que peu de loysir. Sans fiction, amy Rufe,
 ie t'ayme: lequel Fortune m'a donné am-
 plificateur, & augmentateur de ma dignité,
 & vindicateur non seulement de mes enne-
 mys, mais aussi de mes enuieux: de sorte,
 quilz se repentissent en partie de leurs mes-
 chansetez, & en partie de leurs legeretez, &
 folies. A Dieu.

A R G V M E N T.

*Il se plaint, quil n'ha point receu de lettres de
 Célius, depuis quil est Edile: & en riette la faute
 en la crainte des messagiers qui n'osent porter les
 lettres en Cilice, à cause des brigants & latrecins,
 qui se faisoient sur le chemin. Parquoy il craint,
 que Célius n'ayt point aussi receu ses lettres. Tou-
 tesfois à la fin il luy escrit les choses, quil auoit
 faites en Cilice, & non sans grande amplificatiõ
 de sa gloire.*

M. T. Cic. Empereur, à M. Célius

Rufus Edile Curule Salut. 9

IE te prie voy, avec q'lle crainte, & quand *Tu vides,*
 peu souuēt on m'apporte icy tes lettres, *qu'âm ti-*
 car ie ne me puis persuader, que depuis, *maule.*
 que tu es Edile, tu ne m'ays escrit quelque
 chose: attēdu sur tout, que la chose, qui test
 aduenue, est si grāde, & que tāt de cōgratu-
 lations tont esté faites. Ie desire dōc sauoir
 f des

des nouvelles de toy, à qui la chose est ad-
 † *Il pince* uenue, que iesperois, & de Hillus. † (ie suis
icy, sans ri begue, & ne puis pronocer Hirus) auquel
re Hirus il est aduenue ce, que ie ne pensois, veu la
cōpetiteur gloire, & ostentatiō. Brief, sache, que ie nay
de Celius, receu aucune epistre de toy, depuis la bri-
faignāt, gue de ton Edilité, laquelle mha fort res-
quil ne iouy. Et par là ie crains que mes lettres te
peult pro- soiēt aussi peu rēdues, qu'à moy. Certaine
ferer son mēt ie nescris iamais à ceux de ma maison,
nom. & famille, q'ny ayt qlque epistre pour toy,
 & ne mest riē plus cher, ne plus agreable,
 que tu es en mō endroit. Mais nous ne som
 mes plus begues: parlōs vn peu de mes affai
 res. Les choses sont cōme tu desirois, car tu
 dis, q' tō vouloir estoit, que ieusse seulemēt
 charge suffisante, pour me faire auoir qlq
 courōne, & espee de triōphe. Tu crains les
 Parthes pour ce q' tu te deffies. de noz for-
 ces. & de la multitude de nostre exercite: &
 est aduenue selō ton opiniō. Car incōtinēt,
 que la guerre Parthique ha esté denoncee,
 ayāt la cōmodité des lieux estroits, & passa-
 ges des mōtaignes, iay amené mō exercite
 du mōt Aman, assez biē augmēté, & fortifié
 des ay des estrāgeres, & redouté, pour lau-
 thorité de mō nom enuers ceux, qui ne me
 cōgnoissoiēt point. Car ma renommee est grā
 de en ces lieux. Dōt tel estoit le cōmū lāga-
 ge: Est

ge: Est ce cestuy là q̄ ha deffendu la ville, & preserué la Republique Romaine de la cō iuratiō de Catilina? Est ce celuy q̄ le Senat tiét pour son deffenseur vnique? Est ce luy, que toute l'Italie ha reuoqué dexil, en si grand' faueur? Tu scez le demeurāt. Quād ie fus venu au mōt Aman (auquel aussi Bibulus ha son exercite: & ny sommes separez que par vn torrēt, qui diuise ce mōt) la nouuelle vint, que nostre amy Crassus auoit victorieusement dechassé lennemy du pays d'Antioche, ce qui mest tourné à grād plaisir, & liesse. Bibulus auoit receu la Prouince. Ce pendāt avec mon exercite iay vexé à toute outrāce les Amanieses (ennemis sempiternelz de la Republique) desquelz plusieurs ont esté occis, les autres prins, les autres gastez, & dissipez: nous auōs prins aussi, à limprouiste plusieurs chasteaux & fortes bien garnies, & enuitailles: & icelles auons bruslees en partie. Et ainsi par iuste victoire iay esté appellé Empereur à Isse: auquel lieu (comme iay autresfois entendu de toy) Clitarche tha raconté que Darius fut surmonté par Alexandre. Apres ceste victoire iay amené mon exercite en la plus hostile partie de Cilice, ou desia iay assailli vne forte ville dite Pindessus avec tous engins †, & instrumens

† Ie me suis deporté icy de traduire de mot à mot les termes latins, dōt vse Cicero: cōme sont vineæ aggeres, turrēs desquelz termes i'auois ueras lexepositiō en Vegece: et eust esté lourd de les mettre en nostre lāgue. Et pour dire,

ay assul oppugnatoires, en telle, & si grand' dil-
ly la ville ligence, & deuoir de guerre, que pour le
avec mon comble de ma gloire il ne me defaut rien,
ceaux de que le nom de ceste ville:laquelle si ie près
terre, vi- (comme desormais iespere de faire) *incon-*
gnés, & tinent ie tēuoieray lettres publiques pour
tours de reciter au Senat. A present ie tay escrit ce-
bois, tu ne cy, à fin de te donner espoir, que selon ton
cōprēdras desir ie paruiendray à quelque couronne
la manie de victoire. Pour reuenir au propos des
re antique parthes:cest esté ha eu assez heureuse yssue,
des assaux & auons fait vne partie de ce, que vou-
si tu nē as lions contre eux:mais pour laduenir nous
plus am- sommes en grand' crainte: & est à dou-
ple decla- ter, que nostre heur ne durera pas. Par-
ration la- quoy, amy Rufe veille pour moy en ce-
quelle, cō- cy, & fais en sorte, que lon enuoye vn
me iay dit autre en ma place: ou si ie demande ce-
tu trouue la trop tard (comme tu mescriis, & com-
ras dedens me ie presume) fais à tout le moins (ce
Vegece, q qui test facile) que lon ne me prolonge
traite am ge point ma charge. Quant aut fait,
plemēt de & estat de la republique, ie mattens
l'Art mili den sauoir par tes lettres (comme ie tay
taire, & escrit par cy deuant) non point les cho-
des instru- ses presentes, mais plus tost les futures.
mens de Parquoy ie te prie bien fort que tu me
guerre. rescriues à tout diligenment. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il dit, que les paroles luy faillent, tant il est en grande sollicitude, & quil desire grandement de retourner a Romme: & quāt aux Pauheres, que Celius luy demandoit, quelles estoient difficiles à prendre.

M. T. Cicero Empereur à M. Celius Edile Curule Salut. 10

Q Vi eust iamais cuide ny toy, ny autre, que les paroles meussent peu failir? ientens paroles non point pleines d'Art oratoire, & rhetorique, comme sont les vostres: mais langage commun, & epistolaire. Ce defaut de parolles procede de la grande sollicitude, en laquelle ie suis touchāt ce qui sera decerné des prouinces. Iay vn merueilleux desir de retourner à Romme, & vne incredible affectiō de voir mes amys, & principalement toy: mais au contraire, ie suis merueilleusemēt saol de demeurer en ceste Prouince, pource que ma renommee est ia si espādue, & ay acquis tel bruit, que desormais doit plus craindre diminutiō de celuy par quelq malheur, qu'aucū accroissement, ou au^c mētation. Vn autre cas y ha, pourquoy ie desire partir dicy, pource que toute ma charge nest point digne de mon effort, car on sçait bien, que ie puis, & que iay de coustume de faire plus grands choses

*Putas me
vnuquam.*

ses en la Republique: pource aussi que lon se doute pardeça dyne grand' guerre, laquelle ieuiteray, si ie me depars au temps prefix. Quant aux Pantheres, que tu demãdes, iay donnẽ charge expresse à ceux, qui ont coustume de chasser à telles bestes, de ten prendre quelques vnes: mais il sen trouue merueilleusement peu pardeça: encores les chasseurs disent, que elles se plaignent fort, que lon ne pourchasse outrage en ma Prouince, sinon à elles: & pour cela elles ont deliberẽ de se retirer en Carie. Toutefois on met toute diligẽce de tẽ recouurer, & principalemẽt Patiscus sy employe. Autãt, qui sen trouuera, ce sera pour toy: mais ie ne sçay, & ne te puis asseurer, combien il y en peut auoir. Certainemẽt lhonneur de ton Edilitẽ m'est en singuliere recommandatiõ: & à ceste cause ieusse bien voulu, que le iour, que tu exhibes les ieux publiques au peuple, tu eusses eu les Pantheres: & le souuenir dudit iour me folicite assez à te pourchasser cela: mesmement iay escrit ces presentes le iour des Megalenses. Au demeurant, ie voudrois biẽ, que tu mescriuis-
ses diligemment de tout lestat de la Republique, car ie ientendray en cela les choses certaines, lesquelles ientendray par toy.

A Dieu.

A R G U M E N T.

Derechef il se serueille, quil nha receu aucunes lettres de Celsus, veu que par les assemblees du peuple, qui se sont faites le iour des Quinquatres, il auoit peu entendre plusieurs choses nouvelles.

M. T. Cicero Empereur à M. Celsus Edile Curule Salut. 17

IEstois en grande sollicitude, attendant des nouvelles de Rome, à cause des concions, & assemblees tumultueuses, que lon me rapportoit auoir esté faites à la solennité des Quinquatres : car des choses, qui se sont faites oultre cela, nous nen entendons rien. Or en ce il ny ha rien, qui me contriste plus, que de nauoir esté avec toy en ces facheries pour rire, sil y auoit de quoy rire : car ie scay, quil y ha plusieurs choses dignes de gaudisserie, mais ie ne les ose escrire. Ie suis aussi marry, que ie nay lettres de toy, touchât ces affaires. Parquoy non obstant que, quand tu liras ces lettres, iauroy accompli l'an de mon office, toutefois ie voudrois biẽ, quẽ retournât à Rome ieusse de tes lettres par le chemin, lesquelles me donnassent à entendre tout lestat de la Republique, afin que ie nariue comme vn estrangier, & ignorât des affaires publiques. Il ny ha hõme, q me puisse mieux instruire

en cela, q̄ toy. Ton Diogenes (homme modeste) s'est departi de moy avec Philo Pessinunte : & alloient tous deux pardeuers le Roy Laius, combien quilz ne leussent icy congneu ny trop liberal, ny trop abondant. Si tu me crois, amy Rufe, tiens toy à Rome, & vis en ceste lumiere, & congnoissance publicq̄ de tes vertus. Car toute peregrination (cōme iay tousiours iugé de mon premier aage) ne peut qu'oscurcir, & deprimer le renom de ceux, desquelz l'industrie peult estre illustre, & congneue à Rome. Que pleust à Dieu, puis que ie le sauois si bien, que ie fusse demeuré en mon opinion. Certes tous les fruits, & emolumens, que ie puis tirer de ceste Prouince, ne sont point à comparer au plaisir, que ie prens à vn de noz seulz propos, que tenons, nous pourmenant ensemble. Il est bien vray, que iay acquis pardeça le nom d'homme de bien, & entier: mais ie ne deuois moins esperer de triomphe en reiettant la charge de la Prouince, qu'en la conseruant. En laquelle ie me penserois assez triompher, si ie n'estois detenu dun si grād desir de voir mes amys, & les personnes, que ie tiens si cheres. Mais (comme i'espere) ie te verray en bref. Ie te prie enuoye moy de tes lettres par le chemin. A Dieu.

A R G U M E N T.

Il dit, que peu souuent il recoit lettres de Célius. toutesfois quelles luy sont merueilleusement agreables & mesmement celles, par lesquelles Célius le xhortoit, quil se reconciliast avec Appius: ce quil confessede uoir faire pour beau coup de causes, lesquelles il declaire. Derechef il dit, quil ha grãd desir de retourner à Rome, pour rire avec ses amis.

M. T. Cicero à M. Célius Edile

Curule Salut.

12

IE reçoÿ peu de lettres de toy (possible est aussi, q̄lles ne me sont pas rédues) toutes fois ausquelles ie prens grand plaisir: mesmement en celles, que iay receües dernièrement: ô de quelle prudence elles sont pleines! quel deuoir d'amy elles representent! quel bon conseil elles donnent! Toutesfois (à dire la verité) i'auois deliberé de faire tout ainsi, que tu m'amonnestes: mais le conseil, que i'auois prins en moy mesme, me semble plus assuré & confirmé, quand ie voy, que personnes de prudẽce, & de bon & fidele aduertissement l'approuent. I'ayme grãdement Appius (cõme souuẽt ie ten ay tenu propos) & ay congneu, quil m'ha commencé à aymer, incontinent qu'auõs laisné la facherie, qui estoit entre luy & moy. Car luy estant Consul, il m'ha pourchassé

Raras
tuas qui-
dem.

· tout lhonneur, quil ha peu, & mha mōstré tous signes damitié, ouy iusques à estre affectiōné en mes affectiōns. De moy, tu es tesmoin, que tout ce, q̄ iay peu faire pour luy, ie lay tousiours fait de bon cœur, & de

† *Prens* ce aussi mest tesmoin † domestique (cōme *biē garde* ie pence) son libertin Phania, lequel iay à ce mot, plus estimé, pource iay congnu, quil taylor *domestiq̄*, moit. Quāt à Pompee, tu scez, que ie suis *car en ma* tout sien: tu entens bien aussi que iayme *traductiō* Brutus. Qui men gardera donc, que ie ne *de nay pas* desire receuoir en amitié Appius, homme *suuy les* en aage florissant, puissant en biens, en hō- *exemplai-* neurs, & dignitez, en esperit, en enfans, en *res cōmūs*, prochains, en affins, en amys? attendu mes- *à cause q̄* memēt quil est mon Collegat, & cōpaignō *ce passage* d'Augure, & quen la louenge, & science de *de Cicero* cest office il sest monstré studieux de mon *est corrom* honneur, & mien grand amy. Ie tay escrit *pu.* de cecy vn petit plus amplement, pource quil me sembloit par tes lettres, que tu dou- tois, de quel vouloir iestois enuers luy. Et croy, qu'auois entendu quelque chose tou- chant cela: mais tu me peux croire, que si tu en as rien entendu autrement, que bien, cela est faux. Il est bien vray que sa façon de faire, & la mienne, touchant ladmini- stration de sa Prouince, nest pas semblable, & que mon gouuernemēt est autre, que le *sieu.*

sien. Pour cela aucuns ont eu souspeçon ,
 que nous estions en pique ensemble, & non
 seulement contraires en opinion . Si est ce,
 que ie nay iamais rien fait, ou dit, que ie pē
 fasse estre cōtre sa renomēe . Or apres ceste
 affaire, & apres la temerité de Dolabella, ie
 intercede pour son peril. Dedēs ta mesme
 Epistre tu faisois mentiō de loysiuete de la
 citē: dont ie me resiouissois, & estois biē aise,
 que nostre amy estoit deuenue tout gelé de
 trop grād repos, & paresse. En la fin de ton
 Epistre tu mas poingt, cōme de tō ganiuet.
 Que dis tu? Cicero deffend maintenāt Ce-
 sar? Qui pēseroit cela, sinō moy? car sur le
 chemin iauois debatue cela en mō cerueau,
 & lauois preueu par certaines coniectures.
 Dieux immortelz, que ie desire fort, que so-
 yōs ensemble, pour rire à plaisir de ces cho-
 ses ! Apres le tēps de ma iurisdicțiō expiré,
 & que i'euz enrichi les viles, & cōseruē aux
 Publicains le remenāt de ce qui leur estoit
 deu de cinq annees precedentes (& ce sans
 aucune querelle de noz alliez & cōfederez)
 apres aussi, que i'euz satisfait à vn chacun
 tāt grans, que petis, tant gēs doffice, q̄ gens
 destat priuē, ie deliberois mē aller en Cilice
 aux Nones de May & incontinent sus lesté,
 apres auoir donné ordre à lestat militaire,
 me departir du tout selon l'edit du Senat.

Je souhaite fort de te voir en ton Edilité, & ay vn merueilleux desir deſtre à Romme avec mes amis, & avec toy ſur tous. A dieu.

A R G V M É N T.

Il recommande Fabius à Célius, & luy prie, quil deſſende ſa cauſe : combien quelle ſoit indigne de ſon effort, comme cauſe petite, & de baſſe entreprinſe.

M. T. Cicero Empereur à M. Célius
Edile Curule Salut. 13

*Fabio vi-
ro optimo.*

ILy ha grande familiarité entre moy, & Fabius treſhomme de bien, & fort docte, lequel iayme merueilleuſement tant pour ſon grand eſperit, & ſauoir, que pour ſa ſinguliere attrempance, & modeltie. Je voudrois, que tu deſſendiffes ſa cauſe, comme ſi ceſtoit mon affaire propre. Toutesfois ie congnois bien le naturel, & couſtumes de vous autres grans Orateurs : il fault, que celuy, qui vous veult employer, & eſtre deſſendu par voſtre tant grand' eloquence, ayt fait quelque meurtre: ce neantmoins il ne faut vſer de telles excuſes au fait de ce mien amy. Bref, ſi tu maymes, tu laifferas toutes choſes pour luy faire plaiſir, ſil te veult employer en ſon affaire. Iattens fort des nouvelles de leſtat de Romme : & ſur tout ie deſire ſauoir, que tu fais : car pour la grandeur de lhiuer on ne nous apporte
rien

rien de nouveau de par delà. A Dieu.

A R G V M E N T.

Cicero ayant bien fait les besongnes de la Republique en Cilice, Celsus, & Curio pourchasserent pour luy, que la supplication luy fut decretee. Et pour ceste cause il leur rend graces de ce plaisir & dit en outre quil espere le triomphe. A la fin il fait mention de Dolabella, auquel, luy absent, sa fille auoit esté mariee.

M. T. Cicero à M. Celsus Curule Edile Salut.

O neust peu faire mieux, ny plus prudemment, que toy, & Curio auez fait, quant à la supplication, qui m'ha esté decretee: car la chose ha esté faite tout ainsi que ie voulois, tant pour la soudaineté dicelle, que pource aussi, que ton competeur, & icelluy mesme mien competeur qui estoit tant courroucé, ha adheré à celuy, qui illustre noz actes de plus que diuines louenges. Pour ces causes sache, que i'espere, & attens de toy ce, qui sensuit, & ty prepare hardiment. Je suis aise en premier lieu, que tu loues Dolabella: puis apres ie suis ioyeux, que tu laymes. Des choses que tu te dis esperer pouuoir estre moderees par la prudence de ma Tullia, ie sçay, à quelle Epistre tu me respons. Mais que dirois tu, si tu auois leu celle, que i'ay enuoyee à Appius,

comp

*Nō potuit
accuratus
ag.*

composee sur la matiere de la tienne? Qu'y
 voudrois tu faire? tel est le cours des choses
 humaines. Quant à ce qui ha esté fait, les
 Dieux le vueillent approuuer. Iespere, que
 iauray vn gendre de bonne sorte, & qui me
 donnera ioye: & en cela ton humanité me
 peult beaucoup ayder. Le fait de la Republi
 que me tient en grand' perplexité: ie fauo
 rise à Curio, ie ne quiers, que lhonneur de
 Cesar, ie ne craindrois mouoir pour Pom
 pee: mais encores nay ie rien plus cher, que
 la Republique, en laquelle tu es bien peu
 ardent, à cause que tu es en ce destroit, que
 tu veux faire le deuoir de vray amy, & de
 bon citoyen, qui sont deux affections pres
 que incompatibles. Me departant de la
 Prouince, iay baillé la charge, & gouerne
 ment dicelle à Celius Questeur. Vn enfant
 peux tu dire. Ouy enfant, mais toutesfois
 Questeur, & noble adolescent, & exemple
 de vertu à tous ceux de son aage, & ne trou
 uois pour lors personne plus idoine à ceste
 charge que luy. Fontinius sen estoit allé
 long temps deuant: & de mon frere Quin
 tus, il ny auoit ordie d'impetrer de luy, quil
 voulust vaquer à ceste affaire. Lequel aussi
 si ieusse laissé en ma place, les gens de mau
 uais vouloir diroient, que selon l'edit du
 Senat ie ne serois parti de la Prouince
 apres

apres mon an expiré, attédu quen y laissant
 mon frere, il sembleroit, que ie y demeu-
 rasse tousiours. Ilz diroient en outre parad-
 uenture, que le vouloir, & intention du Se-
 nat n'est pas, que ceux, qui au parauant a-
 uoient gouverné quelques Prouinces, euf-
 sent derechef telles charges, & que pource-
 que mon frere auoit eu la charge trois ans
 de l'administratiõ d'Asie il estoit forclus de
 ceste commissiõ. Finablement, ie ne suis à
 present en aucun soucy: & si ie y eusse laissé
 mon frere, ie serois en mille craintes. Outre
 plus, ie nay point tant fait ce, que dessus,
 de mon plain vouloir, que à lexemple de
 deux puissans, & riches personnages (Cesar
 & Pompee) qui ont porté faueur, & souste-
 nu tous les Cassius, & Antonius. Pour ceste
 raison donc, ie nay point tant voulu attrai-
 re à moy ce ieune homme, que l'aliener, &
 repoulsér. Tu peux bien approuuer ce
 mien conseil, car de le changer il ny ha or-
 dre. Touchant d'Ocella, tu men escriis bien
 couuertement: & nen trouue rien aux a-
 ctes, que lon mha enuoiez. Quant aux cho-
 ses, que tu fais, elles sont si congneues, que
 desia outre le mont Taurus le bruit court
 de ton mariage. Si les vents d'Automne ne
 me retardent, ie vous verray (comme i'espe-
 re) en brief. A Dieu.

A R G V M E N T.

Après que Cicero eut acheué le temps de son Magistrat, ainsi que de partant de sa Prouince il se preparoit pour retourner à Romme, il ouyt le bruit de la guerre ciuile entre l'ompee, & Cesar: & pour ceste cause il ne voulut retourner à Romme, mais se retira au Cuman: se complaignant par lettres à Celius des calamitez de son temps, par lesquelles le triomphe luy estoit empesché, & quil ne pouuoit auoir lieu en la Republique digne de soy. Celius auoit entendu, quil demeureroit au Cuman, à fin de plus aysiemment passer vers Pompee contre Cesar: & de ce faire les deshortoit, sur auant quil aymoît la vie, & salut de son filz, & de son gendre. Parquoy maintenant Cicero se excuse, inclinant tousiours toutesfois à la partie de Pompee.

M. T. Cicero Empereur à

M. Celius Salut. 15

Magno dolore. **L** Estat de la Republique, que tu me mândes par tes lettres, meust engendré vne grand' douleur, si par raison ie neusse desia dechassé toutes facheries, & si par vne longue desesperation des choses, ie nestois endurci à toute douleur nouvelle. Toutesfois ie ne sçay cōme il seït peu faire, que par mes lettres tu ayes eu suspeçon de ce, q̄ tu m'escriis. Car qui auoit il en icelles (outre quel que

que plainte que ie faisois de ce tēps) qui me deust plus contrister que toy? Certes ie ne tay point cōgnu si lourd desprit, q̄ ie cuyde, q̄ tu ne preuoyes les choses, lesquelles pareillemēt ie preuoy par certaines coniectures, & iugement. Dune chose ie mesmerueille, que toy, qui me dois congnoitre entierement, me ayes reputé ou de si peu de prudence, que ie voulusse delaisser la bonne & fleurissante fortune de Cesar, pour suyure celle de Pōpee ia cassee, & presque du tout abbatue: ou si incōstāt, que ie perdisse la grace dun si puissant personnage (grace par moy acquise en si grād' diligence) & que ie contreuinsse à moy mesme: plus, que ie me meslasse de la guerre ciuile, laquelle des le commencement iay eüe en horreur, & me suis tousiours deporté dy estre. Quel est donc mon triste conseil: que ie me retirasse parauenture en quelques lieux solitaires? Tel. certainemēt pourroit estre: car tu cōgnois mon naturel (nō trop contraire au tien par le passé) qui est, que non seulement ie me fasche de me mesler de ces affaires, mais aussi de voir les meschancetez, & indignitez dhommes tāt insolens. Pareillement laffection, que iay de me retirer en quelque lieu solitaire, est empeschée par ceste pompe importune de gens,

qui m'accōpaignent, & par ce nō d'Empereur, lequel on m'attribue. Mais si iestois deliuré de ceste charge, ie me tiédrois cōtēt du moindre lieu solitaire d'Italie. D'autre part, lhōneur, que ie pretēs de ma victoire, est reduit à ce, quil faut, quil passe nō seulemēt deuāt les yeux de mes ennemys & detracteurs, mais ausi il tōbe en leur caquet, & gaudissierie. Estāt les choses en tel estat, ie nay toutesfois riē preparé, quāt à mon retour, qui ne fust approuué par vous. Tu cōgnois mes petis heritages, & possessions. Il mest de besoin dy estre, à fin que ie ne soye moleste à mes amis. Or pource, que ie me tiens en lieux prochains de la mer, ie puis dōner souspeçon à aucuns, que ie me veux trāsporter par nauigatiō en quelque part, ce que ie ne refuserois de faire, si ie pensois trouuer telle tranquillité, que ie desire. Car que mest il de besoin de chercher guerre? principalement cōtre celuy, auquel ie cūde auoir satisfait: ou laisser le parti de celuy auquel on ne peult satisfaire? Outre ce, tu peux aysément cōgnoitre ma fantasia deslors, que tu vins au deuant de moy au champ Cumane: car tu fus participāt de mon vouloir, & propos touchant cecy. Est lors mesme ne cōgnuz tu pas, cōbien il me estoit grief de laisser Romme? Puis apres
 auoir

auoir entendu les causes de ce faire, ne tafirmáy ie pas, que iendurerois plus tost toutes choses, que de sortir hors d'Italie pour aller en la guerre ciuile? Quest il donc aduenü, pourquoy iay changé daduis? Liffue des choses nha elle pas esté telle, que ie deuois demourer en ma premiere deliberation? Croy dun cas (& pense, que telle est tó opinion) croy certainemét, que ie ne quiers autre chose de ces miseres, sinon que ló entende quelque fois, que nay rien eu plus cher, que la paix: & apres auoir perdu lespoir dicelle, ie nay rien plus fuy, que les armes ciuiles. De laquelle cōstance ie cuyde, que iamais ne me repentiray. Car iay souuenâce, quen pareil cas nostre amy, & familier Hortensius se souloit glorifier, que iamais nauoit esté en guerre ciuile. Mais en cecy ma louenge sera plus illustre, que la sienne, pource que lon attribuoit cela à sa couardise, & imbecillité desprit: ce que lon ne peult (cōme ie pense) estimer de moy. Et les choses q tu me proposes pour mespouuerter (ce que toutesfois tu fais fidelemét, & dune grãde amour) ne me font peur aucunement. Car il nest mal si grief, ny nulle truauté q ne semble deuoir escheoir à tous en ceste perturbatió du mōde vniuersel: laquelle ieusse tresvolútiers destournee de la

Republique, quelque perte, que ie y eusse deu faire, ouy iusques à me submettre aux dōmages, & incōueniens que tu madmōnestes, que i'euite. Quant à mon filz (lequel ie suis ioyeux, que tu aymes tant) la memoire de mō nom luy sera assez ample, & riche patrimoine, si à laduenir la Republique demeure en son entier: mais si elle est abolie, & opprimee, en cela il ne luy aduendra aucū mal particulier, qui naduient ne ausi aux autres citoyens. Et quant à ce, que tu me pries, que iaye esgard à mon gēdre (bon ieune hōme, & fort aymé de moy) veu que tu scez, cōbien ie le prise, & cōbien

† ou quen la vigilā ce, q̄ ie ferois, pour les preser- uer de ces troubles. Je te bail le icy don ble inter- pretatiō: pource, que le sens peut estre tel de lu-

ie tiens chere ma fille TULLIA sa femme, doutes tu, que ceste sollicitude ne me touche de pres? & encores plus, pource que ces maux, & miseres cōmunes ie ne me delectois en autre chose, † qu'en ma petite esperance Tullia. Je voy en outre, que nostre amy Dolabella sera hors des facheries, lesquelles il se estoit forgees par sa trop grande liberalité, Je voudrois, que tu tenquisses, quelles iournees il ha soustenues, quand il estoit à Romme: quelles iournees (dy ie) & cōbien à luy diuerses, & aspres, & à moy son beau pere peu hōnorables. Parquoy, quant à moy, ie nattens rien de cest accidēt d'Espagne, lequel ie tiēs pour certain estre tel,

que

que tu mescriis, & ny pense rien par astuce, ne, & de
 ou cautelle. Si la cité est quelque fois en l'autre,
 son premier estat, il y aura lieu pour nous: De lune si
 mais sil aduient autrement, tu te retireras tu près spe
 (comme ie pense) aux lieux solitaires, auf- cula, pro
 quelz tu entendras que residions. Possible parua spe.
 est, que ma diuination est faulse, & que tou De l'autre
 tes ces choses auront meilleure yssue, que si tu prens
 nous nesperons. Car il me souuiét comme specula,
 le desespoir des vieillards, qui viuoient au pro vigi-
 temps de ma ieunesse, ha esté nul, & ne sest lantia.
 ensuiui ce, quilz craingnoiét. En cela par- † Ce pas-
 auenture ie les imite, & vse du vice de vieil sage est
 lesse. Ie voudrois biē, quil fust ainsi. † Tou plein dob-
 tesfois ie cuide, que tu as bien entendu, cō- scurné &
 me la Togue pretexte est tissue à Oppius: ne lay peu
 car quāt à Curtius il ha fantasie den auoir interpre-
 vne de deux couleurs: mais le teinturier le ter autre-
 retarde. Iay meslé cecy en mes lettres, à fin ment sans
 que tu entendes, que encores ie me resiouis longue pa
 en ces facheries. Touchāt ce, que iay escrit raphrase:
 de Dolabella, ie te prie pouruois y, comme de laquelle
 si cestoit ton affaire propre. Pour la fin, ie ie me suis
 taduertis, que ie ne feray rien à lestourdie, deporté.
 ny follement. Toutesfois ie te prie, quen Voy les
 quelque lieu, que ie soye, tu deffendes & comments
 moy, & mes enfans, comme nostre amytié, sur ces E-
 & ta fideité, le requiers. A Dieu. pistres.

Caninius auoit charge souz Bibulus president en Antioche, & auoit enuoyé à Cicero deux Epistres: ausq̄lles respōd Cicero de point en point: & vne autre, par laquelle il demandoit à Cicero, quil le recommandast à Bibulus.

M. T. Cicero à Caninius Sallustius Propreteur Salut. 16

*Literas à
te mihi sta-
tor tuus
reddidit.*

LE sezieme iour deuant les Calendes d'Aouust ton officier me bailla tes lettres. Je respōdray par ordre à icelles, cōme il me semble, que tu veux que ie face. De celuy qui deuoit venir en mon lieu, ie n'ay encores rien ouy: & pēse, quil ny ha personne, qui me doie succeder en ceste Province. Mais il ny ha aucune raison, que ie ne me departe dicy au temps prefix, attendu mesmement, quil ny ha plus de crainte des Parthes. Et cuyde, que ie ne marrestey en lieu, qui soit. Possible est, q̄ ie pourray aller à Rhodes, pour voir mon filz Cicero, & aucuns miens ieunes neueux: toutesfois ie nay encores arresté cela. Je voudrois bien toutesfois venir incontinent à Rōme: mais lestat de la Republique, & des affaires ciuiles me dōnera à entendre, ou ie dois dresser mon chemin. Ton successeur ne peut faire telle diligence en aucune maniere, que tu puisses parler à moy en Asie.

Quant

Quant à la redditiõ des cõtes de ta Questure, il n'est que bon, que tu ne les rendes point deuant les deputez : & de ce faire tu mescri, que Bibulus ten ha dõné puissance : toutesfois il me semble, que tu le peux faire par lauthorité de la loy Iulia, laquelle Bibulus nobserue point pour certaine raison : mais ie suis daduis, que tu la gardes diligẽmẽt. De ce que tu mãdes, quil ne failloit point remuer la garnison d'Apamee, lopinion de tous estoit telle, & me faisoit bien mal dentendre les propos des maldifans, quant à ce. Que les Parthes soyẽt passez ou nõ, ie ne voy personne, qui en doute, que toy : & à ceste cause, induit du commun bruit certain, iay cassé les garnisons, lesquelles iauois preparees en grãd nõbre, & de grãd courage. Quãt aux cõtes de mõ Questeur, il nestoit raisonnable que ie te les enuoyasse, & si nestoiẽt encores dressez alors : ie deliberois les laisser en garde en la ville d'Apamee. Outre les Questeurs de la ville, cestadire le peuple Rõmain, il ny ha personne, qui ayt touché vn seul terũce de ma prõye, ny qui en doũe participer. Ie pẽse, que ie prẽdray à Laodicee des pleiges, & fideiussieurs de la pecune publique, à fin que moy, & le peuple Rommain soyons assurez dicelle, sans aucun danger de la voi-

ture. De ce, que tu mescris des trois cens cinquante trois drachmes, en cela ie ne saurois faire plaisir à aucun. Car toute la pecune est traitée, & administrée en telle sorte, que la proye est en la main & cure des Prefectz: & ce, qui men est attribué, est en la main du Questeur. Quant à ce, que tu demâdes, quil me semble des Legions, que lon ha ordonnees pour la Syrie: ie doutois au parauât, si elles deuoient venir, ou non: maintenant ie ne fais doute, que si le bruit est, que la Syrie soit en tranquillité, elles ne viêdront point en ce país. Ie cõgnois bien, que Marius ton successeur viendra tard, pource que le Senat ha ordonné, quil iroit avec les legions. Iay respondu à vne de tes Epistres: ie viês maintenât à lautre. Tu me requiers, que ie te recommande singulièrement à Bibulus, & de ce faire iay biẽ bõne affection, mais il me semble, que ie me dois plaindre vn peu de toy. Car de tous ceux, qui sont avec Bibulus, toy seul ne mas iamais aduertí, cõme laffectiõ, quil me portoit, estoit changee, sans cause. Qu'ainfi soit, plusieurs mõt signifié, que quand Antioche estoit en grand' crainte de laduènement des Parthes, & quelle auoit grãd' esperance en moy, & en mon exercite, il souloit dire, quil endureroit plus tost toutes choses, que

ſes, que deſtre veu auoir eu affaire de mon
 ſecours. Toutesſois quāt à ce, q̄ tu ne meſ-
 criuois riē de tout cela, ie nen eſtois marri
 autremēt, pēſant q̄ tu ne voulois mal par-
 ler de ton Preteur, à cauſe de loſſice de
 Queſteur, laq̄lle tu adminiſtres ſouz luy:
 cōbien, q̄ ie ſauois aſſez, q̄ tu eſtois mal trai-
 té de luy. Ce q̄ ie trouue plus eſtrange, ceſt,
 q̄ quād il eſcriuoit à Thermus de la guerre
 Parthique, iamais ne men ha enuoye vne
 ſeule lettre, nonobſtāt, quil ſceuſt, q̄ le peril
 de ceſte guerre mattouchaſt. Il mha ſeule-
 mēt eſcrit de l'Auguratiō de ſon filz, & cō-
 me il eſtoit adopté aux colleges des Augu-
 res. A cela, comme eſmu de miſericorde, &
 pource q̄ iay touſiours eſté fort ſon amy, ie
 luy ay reſpōdu le plus humainement, q̄ iay
 peu. Quant à luy, ſil veult mal à vn chacū
 (ce q̄ iamais ie nay eſtimé de ſon naturel)
 ie me ſens le moins offenſé: mais ſil ſeſtrāge
 plus de moy, q̄ des autres, mes lettres ne te
 proufiterōt en riē. Dedēs les lettres, quil ha
 enuoyecs au Senat, il ſattribue à luy ſeul,
 ce qui me deuoit eſtre cōmū avec luy. Et ſe
 dit auoir donné ordre, que la pecune du peu-
 ple Rōmain fuſt permutée, & baillee aux
 negociateurs de la prouince, & autre pecu-
 ne fuſt receue à Rōme avec gain. Et quād à
 ce, que iauois fait par mon ſeul cōſeil, qui
 g s eſtoit,

estoit, de ne sayder point des cheualiers alaires transpadanes, il dit cela auoir esté fait par son moyen, & quil nha voulu greuer le peuple. Mais il me fait participât de ce, qui ha esté fait par luy seul: car nous demandans plus de froment, il dit, quil ha affaire des cheualiers auxiliaires. Vne autre chose y ha, qui luy procede dun poure courage, & imbecille par maleuolêce: cest, que dedens ses lettres il nappelle point Ariobarzanes Roy, mais filz de Roy, lequel le Senat ha appellé Roy par moy, & me lha recommandé. Ceux, qui sont de tel vouloir, se font pires en les priant, & otroyent moins ce, quon demande. Toutesfois ie tay bien voulu complaire, & luy ay escrit vne lettre pour toy, laquelle apres que tu auras receüe, tu en feras, comme tu voudras. A Dieu.

A R G V M E N T.

Thermus Propreteur, ou Proconsul de Bithynie auoit escrit à Cicero, que ce, quil auoit fait pour luy. & pour Rhodon, luy venoit grandement à gré, dont Cicero luy escrit, quil en est fort ioyeux. Puis il ladmonnesté quil ne pretere les Legats au Questeur, veu quil ne le peut faire sans la grand' iniure du Questeur homme noble, & genereux: & quil est dangereux, & de grand' consequence faire iniure à
homme

homme tant puissant, & appuyé de si grand nombre de freres.

M. T. Cicero Empereur à Q.

Therme Propreteur Salut.

17 *Officium*

IE me reiois grandement, que le plaisir que iay fait à Rhodō, & que les choses, que iay faites pour toy, & pour les tiens, te soient agreables, à toy mesmement, que iayme tāt. Et sache. que de iour en iour iay en plus grāde recomendation ta dignité, laquelle certainemēt est si amplifiee par tō integrité, & clemēce, q̄ lon ny peut riē adiouster. Pensant à tes affaires tous les iours de plus en plus, ce miē cōseil, que ie declairay au cōmēcemēt à nostre amy Aristō, me plaist certes grādemēt: cest que tu tōberas en vne grande inimitié & dāgereuse, si cest adolescēt puissant & noble reçoit quelque ignominie de toy: & certainement ce sera ignominie, car tu nas aucun superieur en degré dhonneur. Quant à luy outre sa noblesse, il surmonte tes legats (gēs de biē toutesfois, & personnes innocētes) pour ce q̄ est Questeur: & mesmement le tien. Je sçay biē, quil ny ha personne, q̄ te puisse nuire, quelque courroucé quil soit cōtre toy: toutesfois ie ne veux point, q̄ tu ayes pour ennemis (principalemēt avec cause) trois freres for

miū erga Rhodonē.

res fortis de grand, & noble lieu, prompts, diferts:lesquelz ie preuoy par cy apres deuoir estre Tribuns du peuple par trois ans fuccessiument. Qui ſçait, quelz ſeront les temps, & estat de la Republique? Quant à moy, il me ſemble, quil ny aura que troubles. Pourquoy donc voudrois ie, que tu tombaſſes en menaces, & terreurs des Tribūſ? attendu meſmement, que ſans reprehéſion daucū tu peux preferer ton Queſteur aux Legats. Lequel ſil ſe monſtre digne de ſes anceſtres (cōme ieſpere & deſire) ce ſera en partie ton honneur, & louenge: mais ſil fait quelque faute en ſon office, elle ſera toute ſiēne, & ne tattouchera en riē. Pour ce que i'allois en Cilice, il mha ſemblé eſtre neceſſaire, que ie mādaiſſe les choſes, que ie penſois t'appartenir. Ie voudrois bien que les Dieux approuaſſent ce, que tu ſeras, & que liſſue en fuſt bōne. Toutesſois ſi tu me crois tu euiteras de prendre inimitié avec perſonne, & pouruoyras à la tranquillité, & repos du demeurant de ta vie. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il gratule à Celius la Queſture par luy obtenue. & diſ: quil ha grand' ioye dauoir vn tel Queſteur, veu quil ne luy en pouuoit aduenir vn plus agreable, plus acceptable; & plus ſouhaité, ceſtaſauoir, à fin que leur amitié croiſſe

croisse conuersant ensemble.

M. T. Cicero Empereur à Celi-
lius filz de Lucius Salut. 18

LA desirée nouvelle entendue, que tu *Cū opta-*
estois mō Questeur, iay eu espoir, que *tissimam*
ceste fortune m'apporteroit d'autant plus *nuntians.*
de ioye, & plaisir, que plus lōg temps tu de-
meurerois avec moy en la Prouince. Car
ce n'est petite chose pour toy, & pour moy,
que à lamitié, & cōionctiō, q est entre nous
deux conciliee par vn vouloir de fortune,
vne cōuersatiō familiere soit adiointe. Par
apres, voyāt que ny toy, ny autre ne m'escri-
uoit de ta venue, ie craignois (ce q ie crains
encores à ceste heure) que la chose n'aduint
en telle maniere, que deuāt ta venue en ce
lieu, ie partisse de la Prouince. Mais iay re-
ceu lettres de toy enuoyees de la prouince,
ainśi que iestois aux têtes le douzieme iour
deuant les Calendes de Iuillet. Lesquelles
estoyent escrites fort humainement : & par
icelles mesmes on pouuoit facilement con-
gnoitre ton esprit, & vouloir debonnaire.
Mais elles ne signifoyēt point, ou tu les a-
uois baillees, ny à quel iour, ny en ql temps
ie te deuois attēdre : & celuy, qui les auoit
apportees, ne les auoit pas receūes de toy :
parquoy il ne me pouuoit informer, en ql
lieu elles auoiēt esté escrites, ny en ql tēps.

Ces

Ces choses estants ainsi incertaines, il mha
semblé estre bon, que ie tenuoyasse mes

† Aye sou † Stateurs, & Liéteurs avec lettres, lesquel
uenâce icy les si tu as receües assez à téps, tu me feras
de ce que vn grand plaisir, si incontinent tu viés vers
iay du en moy en Cilice. Car quant à ce, que Curius
mon Epi- filz de la sœur de ta mere, mien grand amy
stre preli- (cōme tu scez) & familier: quant à ce ausi,
minaire, que Caius Virginius mien prochain, & mié
cest, q̄ telz fort familier mha escrit de toy diligēment,
termes du & bien affectueusemēt, cela vaut beaucoup
sicle Rom enuers moy, comme certainemēt doit va-
main ne se loir la diligente recommandation de ceux,
peuuet bō que nous aymons: mais les lettres, q̄ tu mas
nemēt ex escrites faisant mention de ta dignité, & de
primer en nostre conionctiō, & amitié, ont beaucoup
nostre lan plus destime en mon endroit. Et te puis di-
gue. Par re, & asseurer, quil ne me pouuoit aduenir
quoy ie les vn Questeur plus desiré. Parquoy en tout
laisse en ce, que te pourray faire plaisir, & honneur,
leur estre ie mefforcera de faire en sorte, que tous
Et si tu en entédront, que iay eu expres esgard à ta di-
veux sa- gnité, & à celle de tes ancestres. Ce que ie
voir la si- pourray faire plus aysemēt, si tu viens vers
gnifica- moy en Cilice. Qui est vn poinct, qui con-
tiō, ly Fe- cerne grandemēt & mes affaires, & le prou-
nestella. fit de la Republique, & le tien ausi, comme
me ie pense. A Dieu.

F I N.

LE III. LIVRE DES
EPISTRES FAMIL.
DE M. T. CI-
CERO.

✽
A R G V M E N T.

Il loue premierement la prudence de Phania: puis
il narre modestement lamour sienne enuers
Appius, & loue iceluy grandement. A la fin il
loue aussi Valerius, pour ce quil estoit homme
de bien, duquel par cy deuant il sest moqué, à
cause qui se disoit Iurisque. *consulte.*

M. T. Cicero à Appius Pulcher
Empereur Salut.

SI la Republique mesme te pou-
uoit raconter, en q̄l estat elle se
trouue, tu ne le saurois mieuk
congnoitre d'elle, que tu lentē-
dras par Phania ton Libertin, tant il est
homme non seulement prudent, mais aus-
si (ce que iay veu) curieux. Parquoy il te de-
clairera le tout: car cela est pour le meil-
leur à cause de brieueté, & pour plus pru-
demment regarder à toutes choses. Quant
à lamour, que ie te porte; combien que tu
la puisses congnoitre par Phania, tou-
tesfois le deuoir aussi requiert, que ie
ten die ce, qui en est. Persuade toy donc,
que tu es vn des hommes de ce monde, qui
m'es

*Si ipse
Respubli-
ca tibi
narrare
posset.*

m'es le plus cher, & lequel iayme le mieux tant pour les douceurs de ton esperit, promptitude à faire plaisir, humanité, que aussi pource q̄ iay entendu par tes lettres, & par le rapport de plusieurs, que tout ce, que ie fais pour toy, test grãdemēt agreable. Ce que estant ainsi, ie feray certainement. en sorte, que la longue intermision de nostre conuersatiō familiere sera recōpensee par les choses, ou memployeray souuent pour toy en toute faueur, & extremité d'afectiō amiable. Et pense (puis que tu le veux ainsi) que ie ne feray cela maugré Minerue, & ma naturelle industrie: laquelle Minerue si daduēture ie lemploye en tes affaires, ie la nommeray nō seulement Pallas, mais aussi Appiade. Cilix ton Libertin m'estoit peu cōgnu parcy deuant: mais apres quil mha baillé tes lettres pleines damour, & gratieuseté, il mha semblé fort approcher de lhumanité dicelles. Le discours mha esté fort plaisant, lequel il mha fait du bon vouloir, que tu me portes, & des propos, que tu tiēs ordinairement. Que demandes tu plus? En deux iours il mha esté fait familier: en telle sorte toutesfois, que ie desireray tous iours fort Phania, lequel quãd tu renuoyeras à Romme (ce que, comme ie pense, tu dois faire bien tost) ie voudrois bien, que

tu luy baillasses instructions de toutes les choses, que tu veu que ie face, & procure pour toy. Je te recommande fort L. Valerius Iurifconsulte: ouy encores quil ne fust Iurifconsulte, car ie veu mieux pouruoir à son affaire, quil ne fait à celles des autres. Certainement ie layme fort, & est de mes domestiques, & plus familiers. Brief, il te rend graces: mais il me mande, que mes lettres vaudront beaucoup pour luy enuers toy. Je te prie affectueusement quil ne se trouue trompé en cela. A Dieu.

A R G V M E N T.

En ceste Epistre Cicero vse dyne conciliation biē subtile, pource quil estoit designé successeur à Appius. Ce que congnoissant ne plaire pas trop à Appius, il dit cela estre aduenu outre son opinion, & contre son espoir: toutesfois quil portera proufit à Appius, & quil deuoit desirer vn tel successeur, & tant sien amy. Car si vn successeur est de mauuais vouloir, il peut beaucoup donner de facherie à celuy, en la place duquel il vient.

M. T. Cicero Proconsul à Appius
Pulcher Empereur Salut. 2

Estant aduenu contre ma volūté, & ou
tre mon opiniō, & espoir, quil m'estoit
nécessaire aller en la Prouince avec charge, & puissance Imperiale, en beaucoup de
fache

*Cū & cō-
tra volun-
tatē meā.*

facheries, & pensement, que iauois, vne seule consolation me venoit au deuant, cest, que personne ne te pouuoit succeder plus amy, que moy : & q̄ ie ne pouuois receuoir la Prouince daucun autre, qui mieux ay-
 maist la me bailler bien desmellee, & redui-
 te en sorte à moy conuenable . Et si tu as
 telle esperance de ma volunté enuers toy,
 certainement elle ne te deceura iamais. De
 mon costé, ie te prie, & supplie, que pour la
 conionctiō, qui est entre nous deux, & pour
 ta singuliere humanité, en toutes choses,
 que tu pourras (& si pourras en plusieurs)
 tu regardes, & pouruoyes à mes affaires,
 Tu vois comme par lordonnance du Sen-
 nat ie dois auoir la Prouince, laquelle si
 tant, quen toy est, ie reçoÿ de toy en bon
 ordre, & bien expediee, le cours du temps,
 que ie y dois estre, me sera beaucoup plus
 facile. Cest à toy, de regarder ce, q̄ tu peux
 faire pour moy en ce cas. Toutesfois ie te
 prie me faire plaisir en tout ce, que pēseras
 concerner mō honneur, & proufit. Ie ten es-
 crirois plus amplement, si ton humanité at-
 tendoit plus long propos, ou si nostre ani-
 tié souffroit ce faire, ou si la chose requē-
 roit grandes paroles, & ne parloit quasi de
 soy mesme, tant est grande lexigence de ce
 fait. Or ie veux, que tu te persuades que, si
 iattens,

iattens, que tu ayes pourueu, & suruenue à mes affaires, tu en receuras vn grãd, & perpetuel plaisir. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il escrit, que par l'aduertissement du Legat d'Appius il auoit sollicité le renfort des garnisons pour la tuition de la Prouince. Puis il prie Appius, quil face tout ce, quil cõgnoitra estre utile, & commode à vn sien amy, qui doit succeder à sa Prouince, à laquelle il se dit estre destiné. A la fin il signifie couuertement, pourquoy il est besoin de renforcer les garnisons, cest a sauoir, pource quil auoit entendu, que Appius auoit cassé tout plein de ses gens.

M. T. Cic. à Appius Pulcher. Salut 3

LE seizieme iour deuant les Calendes de *Ad xv i.*
 Iuin estant arriué à Brunduse, *Calēd. Iu-*
 tus Fabius ton legat me trouua, là, & selon *nias.*
 ton commandement madmonnesta de ce qui n'estoit seulement venu en fantasie à moy (auquel il attouchoit) mais à tout le Senat vniuersellement: cest quil estoit besoin de plus grandes forces pour la tuitiõ de la Prouince. Et tous ordonnoient, quil failloit accroitre en Italie mes legiõs, & celles de Bibulus. Ainsi que Sulpitius Cõsul disoit, quil ne souffriroit aucunemēt cela, iē feis certainemēt grãd' plainte cõtre luy: mais si grãde, & telle fut l'humanité des opi-

nions du Senat . quant à mon depart, quil fallut, que i'obeyffe, & ainsi iay fait. Maintenant ie voudrois bien, que tu eusses bien recommandé ce, d'ot t'ay requis par les lettres, lesquelles iay baillées à Romme à tes messagiers, cest, que de toute ta cure, & diligence tu vaqs pour moy aux choses, qu'un departant de sa Prouince peult preparer, & dresser à vn sien tresconioint, & tres amy successeur: à fin que tous entendent, que ie ne pouuois succeder à aucun plus mien amy, que toy, & que tu ne pouuois remettre la Prouince à autre plus tiē amy, que moy. Par les lettres, desquelles tu mas enuoyé le double, & lesquelles tu as voulu estre recitees au Senat, i'auois entendu, que tu auois cassé beaucoup de tes gens de guerre: & Fabius mha dit, que tu auois vne fois deliberé de le faire, mais que le nōbre de tes soldars estoit entier, quād il partit dauec toy. Sil est ainsi, tu me feras vn grand plaisir, si le moins, quil est possible tu diminues le peu dexercite, que tu as eu iusques à present. De laquelle chose ie pense les ordōnāces, que le Senat en ha faites, t'auoir esté enuoyees. Quant à moy, d'autant que ie testi me, i'approueray tout ce, q tu feras. Toutesfois ie me fie, que tu ne feras rien, qui ne soit grādemēt à mō proufit, & commodité.

J'attendois à Brunduse mon Legat C. Pontinius: & pense quil fera icy deuant les Calēdes de Iuin. Lequel estre venu, incontinent que nous aurons bonne & seure commodité de nauiguer, nous ne faudrōs à nous mettre sur mer. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il s'insinue derechef le plus quil peut en la grace d'Appius, à fin de tirer de luy tous les plaisirs, quil pourra en ladministration de la Province à luy assignee par le Senat.

M. T. C. à Appius Pulcher Salut. 4

LE iour deuant les Nones de Iuin, estāt à Brunduse, iay receu tes lettres: dedēs lesquelles estoit escrit, comme tu auois mādē à Clodius, ce que tu voulois, quil me cōmuniquast. Certainement ie lattendois, à fin que ie cōgnusse les choses, quil mauoit à dire de ta part. De moy, combien que ie pense, que ma bonne affection, & deuoir enuers toy, desia te soit assez congnu par plusieurs choses, toutesfois ie le declareray principalement en icelles, par lesquelles ie pourray declarer expressement, que ta dignité, & estimation mest fort chere, & reommādēe. Q. Fabius Vergilianus, & C. Flaccus filz de Luccius, & sur to⁹ M. Ostauius filz de Cneus mha demonstré que tu

*Pridie
Nonas
Iunij.*

mauois en grand' estime:& de ce moy mesme auois fait iugement par plusieurs argumens, principalement par le liure des Augures, lequel tu mas enuoyé dune grand' amour,& dune grande humanité. Je tadult se, que tout deuoir damitié se trouuera en moy en ton endroit. Car outre ce que depuis le temps, que tu me cōmenças daymer ie tay de iour en iour plus estimé, les couiōctions de tes prochains & alliez, ont aussi accreu mon amour enuers toy: & diceux ien estime fort deux de deux aages, cest à sauoir Cneus Pōpeius beaupere de ta fille & Marcus Brutus ton gendre. Plus la conuōction, & societé du college Augural, qui est entre nous deux, mesinement tant honorifiquement approuuee par toy, ha esté vn grand lien pour reunir noz volunteez. Si ie parle à Clodius, selon son propos ie t'escriroy plus amplement, & donneray ordre de t'aller voir au plus tost. Quant à ce, que tu escriis, que la cause, qui tha fait demeurer, ha esté pour parler avec moy, cela (à fin que ie ne mente) mest agreable. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il rend graces à Appius des plaisirs, quil luy auoit faits, & du bon vouloir, quil luy monstrois en la resignation de la Prouince. Puis il de

il refute subtilement ce, quil luy auoit escrit de Scenola.

M. T. C. à Appius Pulcher Salut. 5

IE suis arriué à Tralles le treizieme iour
deuant les Calēdes d'Aouſt, & là ay trou
uē L. Lucilius avec lettres, & instructions
de toy. Pour vray, tu ne meusses peu enuo
yer homme plus mon amy, ny plus prudēt,
ny plus apte (cōme ie pense) pour me don
ner à entendre les choses, que ie voulois ſa
uoir. Iay donques leu voluntiers tes lettres,
& ay ouy diligemment Lucilius. Mainte
nant puis que tu es de cest aduis (car tu mē
mandes, que tu nas point estimē estre neces
saire, ce que ie tauois escrit des plaisirs par
nous faits lvn à lautre: pource que combien
que cela te fust agreable, ie le ramēteuois
de trop loin: & à la verité, depuis que lami
tiē est confirmē, & la foy de lvn & lautre
cōgnue, cest chose superflue, de rememo
rer les plaisirs faits mutuellement) ie laisse
ray ces propos: toutesfois ie te rendray gra
ces cōme ie dois. Car iay cōgnu, & enten
du par tes lettres, quen tout tu as eu esgard
& cōsideratiō de pouruoir à mon cas, & me
restituer, & preparer toutes choses, à fin que
ladministratiō de ma prouince me soit plus
facile, & aisee. Quād ie dy, q̄ ceste honneste
té, & plaisir, duquel as vsē enuers moy, m'est

Tralleis
veni ad 13
Calendas
Sextiles.

grandement agreable, il sensuit, que ie
 veux ton opinion estre telle, que ie suis, &
 seray tousiours en grand soyn, & pensement
 premierement que toy, puis que tous les
 tiens, en apres que les autres puisset sauoir
 que ie suis ton grand amy. Ceux à qui cecy
 nest encores assez congnu, me semblēt plus
 tost non vouloir, que soyons en telle ami-
 tiē, que non lentendre. Certainement si len-
 tendrōt ilz: & ne se fera la chose par person-
 nes obscures, & petites causes. Mais iayme
 mieux cecy estre mis en effect, que le des-
 crire, ou le dire. De ce, que le chemin, que
 ie dois prendre, te met en doute, si tu me
 pourras voir en la Prouince, le cas va ainsi
 qui sensuit: Parlant avec ton Libertin Pha-
 nia en la ville de Brūduse, ie vins en ce pro-
 pos, que ie dis, que premierement ie tire-
 roye volontiers en celle part de la prouince
 en laquelle principalement tu voudrois.
 Luy lors me dist, que tu te voulois despar-
 tir par mer: & que la chose te seroit fort cō-
 mode, si par nauires ie me transportois à
 Side, partie maritime de la Prouince. Il fut
 arresté, que le ferois ainsi: & leusse fait, si L.
 Clodius tien, & mien amy ne meust dit à
 Corcyre, que ie ne deuois faire cela, & que
 ie te deuois trouuer à Laodicee quand i'y
 arriuois. Cela m'estoit plus expedient, &
 plus

plus cōmode, attendu principalement, que tu laymois mieux ainsi, selon mon opiniō. Depuis tu as autremēt ordōné tes affaires. Maintenant tu te resouldras facilement de ce, qui se peult faire: & de moy, ie te exposeray mon conseil, & deliberation. Ie pense que ie seray à Laodicee deuant les Calēdes d'Aouſt, auquel lieu ie demeureray peu de iours, ce pendāt que ie prēdray les deniers, qui me sont deuz par la permutation publique. Par apres ie men iray en l'exercite, de sorte que ie pense estre à Iconie enuiron les Ides d'Aouſt. Mais si maintenant quelque chose me deçoit en escriuāt (car ie suis loin des lieux, & ne puis encore bonnemēt entendre les choses) incōtinent que ie cōmēceray d'aller vn peu en auant, ie feray par lettres le plus soudain, & le plus souuent que ie pourray, que tout lordre de mes iournees, & chemin te sera congnu, & manifeste. Ie ne t'ose, ny ne dois imposer aucune charge. Mais si ce peult faire avec ta cōmodité, il est fort requis, & necessaire pour toy, & pour moy, que nous parlions ensemble, deuant que tu te partes de la Prouince. si par cas de fortune cela ne se peult faire, ie ne laisseray de faire tout deuoir enuers toy non autremēt, q̄ si ie t'eusse veu. De mes affaires ie ne tē māderay riē par lettres, deuāt

h 5 que ie

que ie sois hors despoir de pouuoir parler avec toy , & en ta presence deliberer dicelles. De ce, que tu me mandes, que tu as prié Sceuola, que durant ton absence il administrast la Prouince , ie lay veu en Ephese, & ha esté familiaremēt avec moy trois iours, ainsi que ie sciuernois là: si n'ay ie rien entendu de luy, touchant la charge que tu dis. Certainement ie voudrois, quil eust peu obeyr à ta volūté, car ie ne cuide point, quil ne layt bien voulu faire. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il se plaint grandement d'Appius, pour beaucoup de causes, lesquelles de poinct en poinct il pour suit en ceste Epistre. De laquelle ie ne seray autre sommaire, car le discours en est assez facile de soy mesme.

M. T. C. à Appius Pulcher Salut. 6

*Quum
meum fa-
ctum tuo
comparo.*

Quand ie compare mon fait avec le tien , combien quen la conseruation de nostre amitié ie ne me fauorise non plus qu'à toy, toutesfois ie me delecte beaucoup plus de mon fait, que ie ne fais de tes actes. Car étant à Brunduse , ie menquerois de Phania (duquel iauois congny la fidelité enuers toy: & sauois quel lieu, & degré il tenoit en ta maison) en quelle partie de la Prouince il pensoit, que tu voulusses, que ie me rendisse en te succedant. Quant iceluy

luy m'eut respõdu, que ie ne te saurois faire plus grãd plaisir, que de me transporter par mer à Side, combien que ce voyage me fut peu honorable, & peu commode pour plusieurs choses, ie luy dis que ie le ferois ainsi quil mauoit aduertí. Moy mesme estant à Corcyre, & tenant propos à L. Clodius (homme à toy tant conioint, quil me sembloit parler avec toy, quand ie parlois avec luy) ie luy dis, que ie me rendrois en la partie, en laquelle Phania mauoit prié d'aller. Lors apres quil m'eut remercié, il me pria fort, que i'allasse incontinent à Laodicee, disant, que tu te voulois trouuer à l'entree de la Prouince, à fin de ten partir incontinent: & que si ie n'estois le successeur, lequel tu desirois voir deuant, que lon te succedast, desia tu fusses parti: ce qui estoit conforme, & accourdoit avec les lettres, lesquelles iauois receues à Romme: & par icelles il me sembloit auoir congnu lafection, que tu auois de tost partir de la Prouince. Ie respondis donc à Clodius, que ie ferois ainsi, quil me prioit, & plus volontiers, que si ie deuois faire ce, q' iauois promis à Phania. Parquoy ie changeay de conseil, & incontinent tenuoyay lettres escrites de ma main, lesquelles iay entendu par tes lettres mesmes tauoir esté assez tost rédues.

Je me delecte grandement de mon fait, car il ne se peult rien faire plus plein d'amour & beneuolence. Considere pareillement le tien. Tu ne t'es seulement non trouué au lieu, ou tu me pouuois voir incontinent, mais tu t'es retiré en lieu si lointain, qu'en trente iours ie ne t'eusse sceu attaindre, lesquelz trente iours t'estoiēt prefix par la loy Cornelia (comme ie pense) pour departir au iour dit. De sorte, que ton fait peult donner quelque souspeçon à ceux qui ignorent nostre amitié, que tu es aliené de moy. (à fin que ie n'vse de mot plus aigre) & que tu fuis me rencontrer : mais mon fait ne sent rien, que tour de vray amy, & à toy fort conioint. Toutesfois deuant que i'arriuaſſe en la prouince, on m'ha apporté des lettres de toy, par lesquelles combiē que tu demonstrois, q̄ deuois aller à Tharse, neātmoins tu me donnois certaine esperance, que tu parlerois à moy deuant cela. Ce pendant (cōme ie croy certainement) quelques gens de mauuais vouloir (car ce vice est de grande estendue, & se trouue en plusieurs) toutesfois ayans matiere competente, de mal parler, ignorans de ma constance, seſforçoient m'alienier de toy, disant, que tu exerçois iurisdiction à Tharse, & que tu ordonnois plusieurs choses, nonobstant que

tu peusses ia penser, que tu auois vn succes-
 seur : lesquelles choses nauoient accoustu-
 mé estre faites par ceux mesmes qui pen-
 soient quen bref on leur succederoit. Pour
 les paroles des dessusdits ie ne mesmou-
 uois en rien , mais qui plus est (& ie te prie
 men croire) si tu faisois quelque chose , il
 me sembloit, que iestois releué de peine : &
 me resiouyffois , que la charge de la Pro-
 uince , qui est dvn an (& pource me sem-
 bloit vn peu longue) estoit reduite à onze
 moys , si par ton administration vn moys
 men estoit tronqué. Mais (à vray dire) vne
 chose me fachoit , quen si petit nombre de
 gens de guerre trois cohortes estoient ab-
 sentes, lesquelles sont les plus accomplies :
 & que ie ne sçay , ou elles sont. Sur tout il
 me desplait que ie ne sçay, ou ie te puisse
 voir : & tescriis dautant plus tard , pource
 que de iour en iour ie tattendois : mais ce
 pendãt ie nay receu aucunes lettres de toy,
 qui me demonstraissent , que tu faisois, ou
 en quel lieu ie te deuois voir. Pour ceste
 cause iay enuoyé par deuers toy Antonius
 hõme magnanime, & par moy fort esprou-
 ué , commis aux Cheualiers euoquez : au-
 quel , si ainsi te semble bon, tu bailleras les
 cohortes, à fin quen temps opportun ie puif
 se entreprendre, & faire quelque chose. En
 cela

cela nostre amitié, & tes lettres aussi auoient fait, que iesperois vser de ton conseil, de laquelle chose ie ne perds encores l'esperance. Mais ie ne puis bonnement penser, en quel temps, ou en quel lieu ie te pourray voir, si tu ne me lescris. De moy, ie feray tant, que noz bienuueillās & maluueillans entendront, q̄ ie suis entierement ton amy. Quāt à ton vouloir enuers moy, tu as donné occasiō aux maluueillās den parler (possible est) autrement, que la verité ne porte. Si tu corriges cela, tu me feras vu grand plaisir. Et à fin que tu puisses presumer, en quel lieu tu pourras parler à moy, sans contreuenir à la Loy Cornelia, ie suis arriué en la Prouince le iour de deuāt les Calēdes d'Aoust: ie men vois en Cilice par Capadoce: iay leué le camp d'Iconie le iour deuant les Calēdes de Septembre. Maintenant si par la congnoissance de mes iournees, & de mō chemin tu penses, que tu puisses parler à moy, tu delibereras, en quel lieu cela se pourra faire commodement, & en quel iour. A Dieu.

A R G V M E N T.

Appius estoit party de la Prouince, & se estoit retiré à Rōme, dot il auoit enuoyé des Legats à Cicero avec lettres plaines de plaintes, pource q̄ Cicero auoit empesché ledificatiō, que ceux de la Prouince auoient commencé de faire à la

memoire, & gloire de luy, leuant gros tributs
 sus la Prouince. Ace respond Cicero pleinemēt,
 & sexcuse subtilement, accusant Appius, quil
 ha en telle sorte opprimé la Prouince, quil y en
 ha plus, qui refusent de payer tribut pour ceste
 edification, que dautres. Par apres il se purge
 de ce, quil nestoit allé au deuant d'Appius. A
 la fin il refuse couragement la sentēce d'Ap
 pius, qui lauoit dit moins noble, que Lentulus.

M. T. Cic. à Appius Pulcher Salut. 7

IE tescriray plus amplement, mais que *Pluribus*
 iaye plus de loysir. Iay escrit cecy à la ha *verbis ad*
 ste, quant les lacquais de Brutus vindrent *te scribā.*
 parler à moy à Laodicee, difans, quilz sen
 alloient en diligence à Romme. Par ainsī
 ie ne leur ay baillé lettres, que pour toy, &
 pour Brutus, Les legats d'Apamee mont
 baillé vn volume de ta part plein de com
 plainte non raisonnable, de ce que iauois
 empesché leur edification par mes lettres.
 En ceste mesme Epistre tu me requerois,
 que ie leur donnasse pleine faculté, & puis
 sance d'edifier deuant lhyuer: & ensemble
 tu te plaingeois subtilement, de ce que ie
 les engardois de leuer les tributs, deuant
 que la chose bien congnue, ie leur permis
 se de ce faire: & disois que cestoit vne es
 pece dempeschement, veu que ie n'en
 pouuois congnoistre, sinon quand ie me
 serois

serois retiré de Cilice sur l'hiuer. Escoute ma responce à tout, & entens l'equité de ta complainte. Premièrement, quant ceux vindrent à moy, qui disoient, que lon leur demãdoit des tributs intolerables, quelle iniquité y auoit il, si iescriuis, quilz ne le feissent deuant, que ieusse eu: totale congnoissance de laffaire? Ce que ie ne pouuois (ce croy ie) deuant l'hyuer (car tu escriis ainsi) comme si iestois plus tenu daller vers eux, que eux vers moy, pour auoir cõgonissãce de ceste cause. Tant loin? dis tu, Quoy? Quand tu leur baillois lettres, par lesquelles tu faisois avec moy, que ie ne les empeschasse, quilz n'edifiassent deuant l'hyuer; ne cuidois tu point lors, quilz deuoient venir vers moy? Toutesfois ilz ont vsé de sottie en cela: car les lettres, quilz auoient pour impetrer de moy, & quilz feisēt leur edifice l'esté, ilz me les ont rendues apres automne. Mais ie veux bien que tu saches, quant à cecy, quil en y ha plus qui refusent le tribut, quil ny en ha qui veulent, quil soit leué: neantmoins ie feray ce, que ie penseray, que voudras estre fait. Et voila quãt aux Apameens. Iay entendu de Pausania Libertin de Lentulus, iay entendu aussi de Cesonius, que tu testois plaine à eux, que ie ne testois allé au deuant. Voila le cas: ie t'ay
mespr

mesprisé, & n'est possible de voir riē plus superbe, que moy. Quand ton lacquais vint à moy assez tard de nuit, & quil meust dit que tu deuois arriuer deuant iour, à Iconie, estant incertain, par quelle voye (pource quil y en ha deux) par lune iēuoiaiy au deuant de toy ton grand familier Varro: par lautre voye iēuoiaiy Q. Lepta, mon commis des artisans: & commanday à chacun d'eux, que sentans, que tu approchois, ilz accourussent vers moy, à fin, que ie tallasse au deuant. Lepta vint tout courant, & me signifa, que tu auois ja outre passé les tentes des Rōmains: incontinent ie vins à Iconie: tu congnois le demeurant. Ie te demande, pourquoy ne fusse ie allé au deuant de toy? toy premierement Appius Claudius? en apres, Lieutenant Rommain? Puis selō la coustume des anciens? dauantage (qui est le principal poinct) à mō amy? mesmēt vēu quen telz cas iay de coustume de faire plus affectueusement, & de plus grād zele, que mon honneur, & dignité ne requiert? Mais cest assez parlé de cela. Pausania disoit mesme que ton propos estoit tel. Quoy? disois tu: Appius est allé au deuant de Lentulus: Lentulus en ha fait autāt à Appius: & Cicero ne mha voulu faire cest honneur? Dy moy, ie te prie, est il possible,

que tu ayes vsé de si sot langage? ou que tu ayes telles résueries en la teste? toy homme (selõ mon iugemēt) de grand^s prudence, & grand^s doctrine, non ignorant des choses: à tout ce i'adiousteray vrbanéité, & ciuilité (q^uest vertu, comme tres bien pēsēt les Stoiques) dont tu es plein. Cuides tu, que tout vn Appius, ou vn Lētulus, soit plus estimé de moy, que les aorneimens de vertu? N'estant encores paruenü aux choses, qui sont estimees grādes, & amples par lopinion des hōmes, toutesfois ie ne feis iamais grād cas de voz nōs, ny de voz tiltres: mais ray bien estimé grans ceux, qui vous les ont laissez. Par apres, ayant obtenu, & administré telles charges, & offices en la Republique, q^uie pēse, quil ne me defaut rien ny à honneur, ny à gloiré, certes ie ne me suis point repūtē plus grand, que vous, mais bien à vous egal, & pareil. Et nay point veu, q^uCn. Pōpee, lequel ie prefere à tous ceux, qui furēt oncqués, estimast autremēt: ny P. Lentulus aussi, lequel ie me prefere. Si ton opimō est autre, tu ne erreras point, si tu men escriis vn peu plus diligēment, à fin que lon te dōne à entēdre, que cest, que excellēce, & que cest, que noblesse, combiē que tu ayes assez prins garde à ce, que Athenodorus filz de Sardon dit de ces choses. Mais à fin que ie

retour

retourne au propos de nostre affaire, ie
 veux que tu mestimes nō seulement tō amy,
 mais ton tresgrand amy : & feray par tout
 deuoir damitié, que tu me pourras vraye-
 ment iuger tel. De ton costé, si tu veux dō-
 ner à entendre, que ce pendant, que ie suis
 absent tu dois moins faire pour moy, que
 ie nay fait pour toy, ie suis content de te
 deliurer de ce soucy: car sans toy il y en ha
 dautres, qui me mettront en hōneur, prin-
 cipalement le grand Iupiter mon conseil-
 ler. Et cōbien que de nature tu sois subiet
 à faire plainte de chacun, si ne peux tu fai-
 re, que ie ne sois prest à te faire plaisir: mais
 vne chose feras tu biē, cest, q̄ ie ne me sou-
 cieray gueres, en quelle partie tu prēnes ce
 mien vouloir. Je tay escrit cecy vn peu li-
 bremēt, pource que ie sçay, q̄ iay fait tout
 deuoir enuers toy, & que ie ny ay espargné
 aucune beneuolēce: laq̄lle puis que iay con-
 ceüe en ton endroit non temerairement, &
 sans cause, mais par certain iugemēt de tes
 vertus, ie la conserueray, & demeureray en
 icelle, tant que tu voudras. A Dieu.

A R G V M E N T.

*Ceste Epistre est responsiue à vne d'Appius: sinam
 vers la fin; ou il aduertist Appius de ce, qui
 se fait de nouveau en Cilice. Et le principal
 nest, que purgation des plaintes, que faisoit*

Appius en diuerses sortes.

M. T. Cic. à Appius Pulcher Salut. 8

*Et si, quã
tum ex li
teris tuis
intellige-
re potui.*

Combien que, selon que iay peu enten-
dre par tes lettres, ie congnoissois, que
tu pouuois auoir leu ceste Epistre à ton ar-
riuee à Romme, se perdant ia le sot babil,
& langage de ceux de la Prouince: toutes-
fois, pource que tu mauois escrit si prolix-
ment du propos des malins, iay pensé, que
pour mon deuoir il failloit, que ie respon-
disse briuement à tes lettres; mais le meil-
leur sera de ne respondre aux deux pre-
miers articles dicelles, car il ny ha rien de
definy: ou de certain: si ce nest, que par con-
tenance, & taciturnité, iay declairé, que ie
ne testois point amy: & que cela fest peu en-
tendre au Tribunal, quand il sy traitoit
quelque chose: & en quelques cõuiues aus-
si. Je puis bien entendre, que cela nest rien:
mais encores nestant rien, ie ne puis enten-
dre ce, qui sen dit. Cela scáy ie bien, que ló-
tha peu rapporter à la verité beaucoup de
nobles propos, que iay tenuz de toy tã au
Tribunal, quen lieux inferieurs, & hors de
iurisdic^t.õ, & ce avec ta grand' louenge, &
grande signification de nostre familiarité.
Car quant à ce, qui appartient aux Legats,
qui alloient à Rõme pour toy, quelle cho-
se eussé ie peu faire plus hõneste, & plus ius-
te, que

ste, que de diminuer les frais, & despense des villes tant necessiteuses, sans aucune immu-
 nation de ta dignité: & attendu aussi, que
 les villes le requeroient? Je ne cōgnoissois,
 & n'entendois pas bonnemēt toutes les Le-
 gatiōs, qui alloient à Rome pour donner
 tesmoignage de ta vertueuse administra-
 tiō. Estant à Apamee plusieurs des princi-
 paux des citez, me feirent rapport, que lon
 constituoit trop grans deniers aux Legats
 pour leur despense, attēdu que les citez ne
 estoient point pour payer cela. Lors ie pen-
 say beaucoup de choses ensemble: premie-
 rement ie te tenois pour hōme non seule-
 mēt sage, mais aussi (comme nous auōs de
 coustume de parler) vrbain, & ciuil, ne se
 delectāt de ce gēre de Legations. Et cuide,
 que iay debatū cela au Tribunal à Syn-
 nade en assez long langage. Premieremēt,
 que Appius Clodius estoit assez loué & re-
 commandé de soy mesmes enuers le peuple
 Rommain, sans le tesmoignage des Myn-
 denses: car on faisoit mention de ceste ville
 là. Par apres ie disois, que i'auois veu adue-
 nir à plusieurs, que pour lamour d'eux cer-
 taines Legations estoient venues à Rom-
 me: mais quil ne me souuenoit, que temps,
 ou lieu leur eust esté donné de louer ceux,
 quilz pretendoient: & quant à celles, qui

estoyent venues pour toy, que certainemēt leur affectiō me plaisoit fort, pource quilz ne se monstroient ingrats en ton endroit toutesfois que tout ce, quilz faisoiet, estoit biē peu necessaire. Et sil vouloient faire en cela quelque deuoir, ie le louerois biē, si au gun le faisoit à ses despens: ou ie le permettrois, sil se faisoit avec despense legitime, & raisonnable: mais ie ne le faurois permettre, si la despense estoit excessiue, & infinie. En tout cela que peult on reprendre, sinō q̄ tu dis, quil semble à aucūs, que expressement iay fait mon edit pour empescher ces Legations? Et suis en ceste fantasie, q̄ ceux, qui disputēt, & alterquent de ces choses, ne me font si grand' iniure, que celuy, duquel les oreilles sont tousiours ouuertes à escouter ceste dispute, & altercatiō. Iay composé l'edit à Romme, & ny ay rien adiousté, sinō que les Publicains mont prié quād ilz vindrent vers moy à Samos, que ie transférasse de ton edit au mien quelques poinets en semblables paroles. Sur tout il y ha vn article escrit diligemment, lequel appartient à la diminution des charges, & frais des villes: & dedens iceluy y ha quelques nouuelles ordonnances, fort vtiles, & proufitables aux citez, lesquelles me plaisent fort. Mais quant à ce, dont est sortie la souspeçō, que

i'auois

i'auois cherché quelque moyen pour te fa-
 cher, cela est du tout faux. Et nestois si de-
 spourueu dentendement, que ie pensasse,
 que lon ordonnast les Legations pour la
 chose priuee, & particuliere daucun, mes-
 memēt en tō endroit, auquel on enuoyoit
 Legations, non comme à personne priuee,
 ny pour chose priuee, mais publique: & nō
 point pour te louer, & rēdre graces en lieu
 priué, mais au cōseil public de tout le mon-
 de: cestasauoir dedens le Senat Rommain.
 Quand aussi iay fait l'edit, que personne
 ne se partist sans mon commandement, ie
 nay point prohibé de ce faire à ceux, qui
 ne me pouuoient suyure outre le mont
 Taurus. Et cecy est digne de grand' mo-
 querie en tes lettres, pour nauoir entendu
 ce poinct. Car quel besoin estoit il, quilz
 me suyussent tousiours aux têtes, ou quilz
 passassent le mont Taurus avec moy, attē-
 du que depuis Laodicee iusques à Iconie,
 iay fait mon chemin en telle sorte, que les
 Legatiōs de tous les Dioceses, qui sont ou-
 tre le mont Taurus, & les Magistrats de
 toutes leurs citez venoient à moy pour ac-
 corder de toutes leurs negoces? Si ce nest,
 q̄ tu vueilles dire, quilz ont cōmēcé à ten-
 uoyer leurs Legatiōs apres que iay passé le
 mō Taurus: ce qui nest pas vray. Car quād

iestois à Laodicee, à Apamee, à Synnade, à Philomele, à Iconie (ausquelles villes toutes iay fait sejour) toutes telles Legations estoient cōstituees, & despēchees. Toūtefois ie veux biē, que tu saches, quil n'ha riē esté ordonné par moy, touchant la diminution, ou relaxation de la despense, quil failloit faire en ces Legations, sinon ce, que les Principaux des villes mont requis: qui est, que ceste despēse peu, ou du tout nō neces-

† Cestoit faire, ne montait iusques à la vēdition des *me certai* tributs, & exaction trop aspre, & dure (la- *ne taille* quelle tu n'ignores) des deniers imposez *extreme,* par testes, & huys. Quant à moy, apres *qui se fai* auoit entrepris de ce faire non seulement *soit, que* esmū de iustice, mais aussi de misericorde, *chafque* pour biē releuer de misere ces poutes citez *personne* affligees, principalement par leurs mesmes *payeroit* Magistrats, ie nay peu estre negligent en la *tant, ou* diminutiō de ceste despēse, de Legatiōs nō *chafque* nécessaire. Quant à toy, si on tha rapporte *maisō tāt* autres propos de moy, tu ne les dois pas *Et ceste e-* croire. Mais si tu prens plaisir d'attribuer à *exactiō est* autrūy tout ce, qui te viēt en la fantasie, & *dite par* ce que tu imagines, certes ce faisant tu in- *Cicero e-* trodis en amitiē vne façon de parler bien *exactiō de* peu hōneste. Si ieusse voulu amoindrir, ou *chefz, &* deprimer ta renommee en la Prouince, ie *huys.* neusse pas prins aduis avec ton gēdre Len- tulus,

tulus, ny avec ton Libertin à Brunduse, ny avec le Cōmis des manœuvres à Corcyre, en quel lieu tu voulois, que ie vinisse, & que me trouuasse, pour cōmuniquer des affaires avec toy. Parquoy suyuant l'opinion, & authorité de gens tressauās, desquelz nous auons Liures noblement, & excellemment escrits de l'entretien, & cōtinuation d'amitié, deportte toy de telz propos, & de telle façon de parler: cest auoir (dis tu) ilz disputoient, ie disputois au cōtraire. Ilz le disoient, ie le nyois. Cuides tu, que iamais ne me fut rien dit, ou rapporté de toy? Ouy, iusques à me dire, que apres que tu auois donné à entendre, que tu voulois, que ie vinisse à Laodicee, tu auois passé outre le mont Taurus: & que le mesme iour, que ie faisois mon assemblee, & tenois ma iurisdiction à Apamee, Synnade, & Philomele, tu tenois la tienne à Tharse. Je nen diray plus pour ceste heure, à fin quil ne semble, que ie t'imite en ce, dequoy ie te reprends. Vn cas diray ie, lequel iay sur le cœur: si tu cuides estre vrayes les choses, que aucuns disent, ta coulpe est en cela bien grande: mais si aucuns te narrent ces choses, encores y ha il quelque defaut, & coulpe en toy, pource que tu les escoutes. Et quāt à moy, on trouuera mon conseil, & façon de faire en amitié, con

tié, constante & graue. Et si aucun me fait fin, & cauteleux, quelle chose peult estre plus sotte, & moins cauteleuse, que apres tauoir tousiours deffendu, & soustenu en ton absence (mesmement ne pensant, quen mon absence ie deusse estre deffendu par toy) commettre maintenât, qu'à bon droit tu me puisses delaisser? Iexcepte vne maniere de propos, auquel on dit souuét vne chose, laquelle ie pèse, que tu ne veux estre dite: cest, si aucun de tes Legatz, ou Prefects, ou Tribuns militaires parle mal de toy, ce qui n'est encores aduenu en ma compagnie, & presence: aduenu (dy ie) n'est, que moy escoutant on tint propos de toy plus asprement, & plus impuremēt, que ha fait Clodius estant à Corcyre avec moy, se plaingnāt grandement en ce, que par limprobité, & mauuaitié des autres tu estois malheureux au gouuernement de la Pro- uince. Touchant ces propos, pource quilz sont diuers, & plusieurs, & quilz ne blessent point (cōme ie pense) ton estimation, ie ne les ay iamais guere prouoquez, ny trop re- primez aussi. Sil y ha aucun, qui cuide, que nul ne peult retourner en grace, & se recō- cilier sans deception, & trōperie, celuy ayāt telle opiniō ne prouue point nostre deslo- yauté, mais la siēne: & ne iuge point pis de
 moy,

moy, que de toy. Mais si il y ha aucũ, auquel
 ma forme de gouverner en la Prouince
 ne plaist pas, & qui se trouue offensé pour
 la diuersité de son gouuernemẽt, & du miẽ,
 veu que chacun de nous deux ha fait droi-
 tement, mais nõ pas en vne semblable ma-
 niere, ie nay cure dauoir cestuy là pour
 amy. Et voicy le cas. Estãt en la Prouince;
 ta liberalité, sy est amplemẽt estẽdue, cõme
 dun personnage fort noble. Si la miẽne ha
 esté moindre, & plus estroite, & si lã sũyuãt
 resẽcque quelque chose de ta nature libe-
 rale, & munifique, à cause de la mauuaise
 saison, & certaine tristesse des tẽps, les hom-
 mes ne se doiuent esmeruiller, si, estant de
 ma nature tousiours fort restraint, & chi-
 che à donner du bien dau truy, ie mesmeuz
 des temps, par lesquelz sont aussi les au-
 tres esmuz, & si ie leur suis aspre, à fin que
 ie me sois doux. De ce que tu maduertis
 des choses, qui se font à Rõme, cela de soy
 mest fort agreable, & sur tout pour ce q̃
 tu me mandes, que tu auras pour recomã-
 dé ce, dequoy ie tay dõné charge. Et quoy
 sur tout ie te regers dune chose, cest, qu'à
 mon administratiõ Prouinciale on ne mad-
 iouste ny plus de charge, ny plus de tẽps: &
 q̃ tu pries de ma part mon Collegal & fami-
 lier Hortẽsius, q̃ si iamais il ha riẽ fait pour
 moy,

moy, il se deporté de la sentēce, par laquelle il veult, que ma charge soit prolongee iusques à deux ans, car rien ne me peult estre plus odieux q̄ ceste sentence la. Quāt à ce, que tu veux sauoir de mes nouvelles, ie partis aux Nones d'Octobre de Tharse, tirant vers Aman. Le lendemain ie rescriuis ceste lettre ayant mon ost au champ de Mofestie. Si ie fais quelque chose, ie te lescriray : & nenuoieray iamais lettres à mes amys, & domestiques quil ny en ayt pour toy. De ce que tu me demandes, touchant les Parthes, ie ne cuyde pas, quil y en ayt eu aucuns. On dit, que les Arabes, qui ont esté pardeça avec accoustremēt Parthique, sen sont tout retournez. Les espies aussi, & explorateurs nient, quil y ayt aucun ennemy en toute la Syrie. Je voudrois bien, que tu mescriuisses souuent de tes affaires, & des miēnes, & de tout lestat de la Republique, pour lequel ie suis en facherie, dautāt plus que iay cōgnu par tes lettres, que Pōpce doit aller en Espagne. A Dieu.

A R G V M E N T.

Appius se estoit fort plaint de Cicero, comme on ha peu voir par les Epistres precedentes, Mais apres quil fut retourné à Romme, & quil eut entēdu la faueur, que Cicero luy auoit portée, il luy auoit escrit amiablement : dont Cicero se gaud

se gaudist maintenant avec luy.

M. T. Cicero à Appius

Pulcher Salut.

A Grand' peine ay ie peu auoir à la fin *9 Vix tandē*
lettres de toy, dignes d'Appius Clo- *legi litta-*
dius, cest auoir pleines d'humanité, bon *ras di-*
vouloir, & diligence. Je congnois mainte- *gnas Ap-*
nant par icelles, que l'aspect de la ville tha- *pio Clo-*
rendu ta premiere ciuilité, & vrbanéité. Car *dio.*
quant aux lettres que tu mas enuoyees, les
vnes de ce, que iauois engardé les Legats
d'aller à Romme: les autres de ce, que ia-
uois empesché ledification des Apameens,
ie les ay leües fort enuis, & contre mon gré.
Et pour cela me sentant fort de ma cōsciē
ce, & bonne volonté, que ie tauoye portee
constamment, iay respondu à tes lettres vn
peu en courroux. Mais ayāt leu celles, que
tu auois baillees à ton Libertin Philotime,
iay congnu, & entendu, quil y en auoit eu
plusieurs en la Prouince, qui nestoiēt trop
conrens, que fussions amis, cōme nous som
mes. Et quād tu as esté à Romme, ou (pour
mieux dire) incontinent que tu as esté par-
my tes amis, ie croy, que tu as entendu par
eux, de quelle foy, de quelle obseruance, &
constance iay vsé pour faire tout deuoir
enuers toy. Parquoy combien penses tu,
que iestime ce poinct, qui est escrit en tes
lettres?

lettres? qui est, que sil escher quelque chose, qui appartienne à ma dignité, combien quil soit difficile, toutesfois que tu me rendras la pareille. Ce que tu feras facilement: car il ny ha rien qui ne se puisse faire par affection, beneuolence, & amour. Quant à moy, combien que mon iugemēt estoit tel, & combien que de ce mes gens de pardelà souuēt maduertissent par lettres, ce nonobstant lisant ton Epistre iay prins grād plaisir en lesperāce certaine, & assuree, que tu as de ton triōphe, & non point pource que par cela ie pourray aussi plus facilement paruenir à semblable hōneur (car telle maniere de faire est Epicurienne) mais à la verité, pource que de soy mesme ta dignité, & amplitude mest chere, & recommandee. Parquoy puis quil vient entre tes mains, plus que aux autres, de ceux, q̄ tu scez venir en ceste Prouince (pource, que chascun se va presenter à toy, si tu veux escrire quelque chose par deça) tu me feras vn grand plaisir, si incontīnēt que tu auras eu ce, que tu as cōfiāce dauoir, & ce, que tu souhaites, tu maduertis de ta bonne fortune. Si par la longue cōsultatiō, & tardité des Tribūs & Preteurs, & autres Magistrats (ce que nostre cher amy Pompee appelle iudicatiō de long subselle) fait, que ton triōphe soit differé

feré pour vn iour, ou deux (car q̄ te peut on faire plus?) toutesfois ta dignité tiédra son lieu. Mais si tu maymes, & si tu veux que ie t'ayme. enuoye moy lettres, à fin que ie me resiouisse incontinent. Ie veux aussi, que tu me tiennes du tout la promesse que tu mas faite, & que tu me satisfaces du demeurant de ton don. Car combien que i'aypeté fort dauoir congnoissance de la science Augurale: toutesfois ie me delecte plus de ton affection, & de tes presens. Quant à ce, que tu desires semblable chose de moy, tertes il me faut considerer, en q̄lle sorte ie te remunereray, car pour vray ce n'est point à moy, qui ay de coustume (dont tu tesmer ueilles) d'vser de si grande industrie en escriuant, faire en sorte, quil semble, que sois paresseux en tel acte: mesmemēt que si cela maduenoit, ce ne seroit point seulement crime de negligent, mais aussi de courage ingrat. Nous verrons, quant à cela. Ie voudrois fort (ce que tu me promets) que pour le respect de ta foy, & diligence, & à cause de nostre amitié non maintenant commencee, mais ia inueterée, tu prinsses le soin, & tefforçasses de faire, que la commune supplicatiō du peuple fust bien tost, & le plus honorifiquement que faire se pourroit, decretee pour moy par le Senat.

En somme, iay enuoyé mes lettres plus tard que ie ne voudrois: & en cela la difficulté de nauiger mha esté fort odieuse, dõt ie pense, que mes lettres sont arriuees sur le depart du Senat. Mais iay ce fait par ton autorité & conseil: & cuide que iay bien fait, pource que incontinēt qu'ay esté appellé Empereur par les soudars de mon exercite, ie nay pas enuoyé mes lettres, mais apres plusieurs choses par moy faites, & mō entreprinse, de l'esté acheuee. Tu vaqueras donc a mon affaire, comme tu te monstres y auoir affection, & mauras pour recommandé, & les miens aussi, & tout ce, qui concerne mon proufit, & honneur.

A Dieu.

A R G V M E N T.

Il console Appius, pource quil auoit entendu, quil estoit accusé dambition; & luy promet deffendre son nom en la Prouince. Il le console aussi sur ce, quon luy refusoit le triumphe. A la fin il sexcuse fort, disant, quil nha point empesché la legation, que lon luy enuoyoit, pour le louer au Senat: & rend raison, pourquoy il nha voulu, ny deu faire cela.

M. T. C. à Appius Pulcher Salut. 10

Q Vand par le rapport daucuns i'euz entendu la temerité de ceux, qui taf-
chent

Cum est ad nos alatum.

chent de te faire facherie, cōbien que du cō-
mencement ie fus esmu, pourte que iamais
ie neusse pensé cela pouuoir aduenir. Tou-
tesfois apres estre retourné à moy, le de-
meurāt me sembloit facile, pource que ia-
uois grand' esperance en toy, & aux tiens:
pluseurs choses aussi me venoiēt en la fan-
tasie, par lesquelles ie pensois, que la fache-
rie & trauail, que lon te donne, se tourne-
roit à ton honneur. Mais vn cas y ha que ie
ne pouuois bōnement comporter: cest, que
ie vois le triumphe r'estre osté par ceste en-
treprinse, & conseil de tes ennemis. Laquel-
le chose si tu prises aussi peu, que ie lay
toufiours prisee, tu feras sagement, & cōme
victeur tu triompheras de la douleur de
tes ennemis. En cecy ie cōgnois, quil est be-
soin de grande magnanimité de cœur, &
de cōstance, & quil te faut singulierement
vser de ta sagesse accoustumee, si tu veux
faire repentir tes ennemis de leur intempe-
rance, & temerité. Ie te promets (prenant
tous les Dieux, pour tesinoin de ce) & con-
ferme, que pour la conseruation de ta di-
gnité (iayme mieux dire ainsi, que pour tō
salut) en ceste Prouince, de laquelle tu as
esté gouuerneur, ie feray lofficce de sup-
pliant, v'sant de requestes: de prochain, en
trauillant: d'homme bien ayiné (comme ie
k pense)

pēse) des villes, par authorité: d'Empereur, par grauité. Brief, ie veux, que tu attēdes, & requieres de moy toutes choses: ie surmōteray tes cogitatiōs par tous les plaisirs & seruices que ie pourray. Quintus Seruilius mha apporté lettres de toy, fort brieues, les quelles toutesfois mōt semblé trop lōgues; car ie pense que tu me fais iniure, quād tu me pries de queique chose, attendu nostre amitié. Je voudrois bien, quil ne fust aduenu, que tu sois contraint de congnoitre cōbien ie t'estime, & combiē iestime Pompee (lequel ie prise, comme ie le dois faire, par sur tous) & Brutus (non obstant, que tu eusses peu congnoitre cela en nostre conuersation quotidienne, cōme par cy apres le congnoitras) mais puis quil est ainsi aduenu, ie confesseray auoir commis vn grand crime, & fait vn lasche tour, si i'oublie rien en ton affaire. Pontinius, lequel ha esté traité de toy avec vne foy excellēte, & singuliere (duquel tien plaisir enuers luy, ie suis tesmoin) monstre, & met en execution la souuenance, & beneuolence, quil te doit, lequel (contraint pour ses grands affaires) apres quil se fut parti à grād regret dauec moy, quād il congnut que son depart te touchoit, & que son retour en la Prouince estoit à ton proufit, ia montant en sa nef pour aller en

Italie,

Italie, retourna d'Ephese à Laodicee. Sachant donques, que tu auras plusieurs telles faueurs, & supports innumerables, ie ne puis douter, que ceste sollicitude, en laquelle t'ont mis tes aduersaires, ne te vienne à grand honneur, & amplitude. Et si tu peux tant faire, que tu sois créé Censeur, & que tu administres la Censure cōme tu le peux, & dois faire, ie congnois pour certain, que tu seras à jamais vn grand support, & defense pour toy, & pour tous les tiens. Mets toute diligence, & tefforce, que lon ne me prolonge point le tēps de ma Prouince, à fin que apres tauoir satisfait pardeça, ie puisse pareillemēt pardela mettre en effect la beneuolence, que ie te porte. Touchant ce que tu mescrijs des affections des hōmes, & de la faueur de tous ordres enuers toy, cela ne mha point esté admirable, mais mha fort pleu, & ces mesmes choses mauoiet esté mādées par mes familiers. Et en cela ie prēs grād plaisir, voyāt, q̄ les choses q̄ te sont deūes te sont attribuees (toy, de qui lamitié ne mha point seulemēt esté hōnorable, mais aussi de grād plaisir, & soulas) dauātage ie me suis resiouy, entēdāt, q̄ dedens Rōme par le cōsentemēt p̄sq̄ de tous, les faueurs & bōnes affectiōs demeurēt, & se trouuēt entieres enuers les hōmes magnanimes

& industrieux: ce q ha esté tousiours le seul loyer, & recôpense de mes labettz & vigilâces. Mais vne chose mha semblé fort esmerueillable: cest, quil y ayt eu si grande temerité en ce ieune homme (duquel iay deffen du la vie, en deux iugemens criminelz avec grâd' affectiõ & effort) que pour prendre querelle & inimitié avec toy, il ayt mis en oubli & moy le deffenseur de tous ses biens & fortunes: & mesmes n'ayt eu esgard à ses affaires, & cõmoditez, principalemēt sattachât à toy, qui abondes en tous aornemēz & faueurs, & à luy deffailent (pour en parler legerement) plusieurs choses: duquel le propos sot, & puerile mauoit desia esté escrit par M. Celius nostre amy, & familier, duquel propos aussi tu mas escrit. Quant à moy, ieusse plus tost rompu lamitié, que iay de long temps avec celuy, qui sest fait ton ennemy, que le pourchasser de nouvelle cõionction & amitié. Car tu ne dois douter de laffectiõ que ie te porte: & ce, nest point caché ou obscur à aucũ de ceste Prouince, ny à ceux de Romme. Toutesfois tu te môstres en tes lettres en auoir quelque sospēçõ & doute, de laquelle ie ne me puis maintenant plaindre cõmodement, mais il mest necessaire de men purger. En quel lieu ay ie empesché aucune legatiõ, quelle ne fust

enuoyee à Rome pour ta louenge? Ou en
 quelle chose ay ie peu moins te nuire, & dô
 mager, encores que ie teusse hay apperte-
 ment? ou si ma hayne eust esté occulte, en
 quoy eussé ie mieux, & plus appertemēt de
 çlairé mon inimitié enuers toy? Que si ie-
 stojs plain daussi grande desloyauté, que
 sont ceux, qui mettent sur moy telz cas, ie
 neusse toutesfois esté si sot, & despourueu
 de sens, quen occulte hayne monstrent vne
 inimitié aperte, ou monstrent vne grand' vo-
 lunté de te nuire en ce, qui ne te peult nuire
 aucunement. Il me souuient, que aucuns
 venoient par deuers moy, disant, que lon or-
 donoit trop grās despēs aux Legats: ausq̄lz
 nay point tāt cōmandé, que opiné, que lon
 decernast les despens aux Legats expresse-
 ment selō la loy Cornelia. Et que ie naye
 point persueré en cela, iay pour tesmoins
 les cōtes des citez de ceste Prouince, dedēs
 lesquelz cōtes chascue cité induit ce, qu'el-
 le vouloit estre baillé aux Legats. Mais q̄l-
 les mēteries tōt donné à entēdre les babil-
 larts? ie sçay quilz tōt dit, que nō seulemēt
 les despēs, q̄ estoient ordonnez aux Legats,
 ont esté annullez, mais aussi redemādez, &
 ostez aux p̄cureurs de ceux q̄ estoient ia par-
 tis; & que cela ha esté cause, q̄ plusieurs nōt
 point voulu entreprendre la legation. Le

me plaindrois icy à toy, & me courroucerois de ta trop grãde crudelit , si ce n'estoit (c me iay dit cy dessus) que iayme mieux en ceste tienne perturbati  me purger vers toy, que taccuser daucune faute: p sant auf si, que cela est pour le meilleur, & le plus droit. Or donc ie ne diray rien de ce, que tu as creu les choses que lon t'ha dites de moy: mais ie diray brievement, pourquoy tu ne les deuois croire. Car si tu mas toujours congnu homme de bien, & digne des estudes, & disciplines, auxquelles ie me suis addonné des ma ieunesse: si aussi tu mas congnu homme dasses grand courage, & de non petit conseil en choses grandes, tu ne dois reconnoistre en moy non seulement aucune desloyauté, tromperie, ou faulxice: mais rien aussi qui ne soit de c eur hautain & genereux. Au contraire, si tu me fais cauteleux, & couuert en mes entreprises, y ha il chose, qui puisse moins conuenir en telle nature, que de mespriser la beneuolence dhomme tant triomph t & puissant? ou oppugner en la prouince lestimation de celuy, duquel iay deffendu, & sustenu la louenge   Rome? ou monstrer mauuais courage en ce, en quoy ie ne te puis nuire? ou eslire pour exercer ma desloyauté, ce qui est totalement descouuert pour mon-

strer

frer hayne , & qui est imbecile , & de nulle efficace pour te porter d'omage? Qui auoit il, pourquoy ie fusse tāt implacable enuers toy, veu mesmement, que i'auois entendu par mon frere, q̄ lors tu ne mauois esté en-
nemy, quand presque il testoit necessaire de lestre? Mais quand vn chascun de nous deux eut souhaité de retourner en grace lun avec l'autre, quelle chose as tu requise de moy en ton Cōsulat sans effect, laquelle, tu voulusses que ie feisse, ou que ie conclusse pour toy? Dequoy mas tu donné charge quand ie te suyuois à Puteole, ou ie n'aye surmonté ton attente par ma diligence? Et si le naturel dun hōme fin & cauteleux porte, de referer toutes choses à son vtilité, qui auoit il, qui me fust plus vtile, ou plus apte, & conuenant à mes profits, que la conionctiō, & amitié dun homme tant noble, & cōblé dhōneur, duquel les richesses, lesprit, les enfans, les affins, les prochains me pouuoient causer & grād hōneur & support? Lesq̄lles choses toutesfois m'ot esmeu à desirer ton amitié, non point tant par astuce, que par certaine sapience, & iugement de tes vertus. Quoy? Ces liens, desquelz certainement ie suis tresuoluntiers astraint, quāt, & combien sont ilz? cōme est la mesme forme de noz estudes, la suauité de nostre cō-

paignie, le plaisir de nostre vie, & conuersation, la société, & mutuelle cōmunicatiō, de noz propos, & la cōgnoissance des disciplines, interieures, & profondes, que nous auons. Quant à cela, ce ne sont que choses domestiques. Venons aux populaires: quantes, & combien sont elles en nostre amitié? comme est nostre tant illustre recōciliation (en laquelle ne se peult faire faute, sans soupson de desloyanté, & trahison) le college sacerdotal, & Augural tant ample, & magnifique, dedās lequel du temps de noz auectres il n'estoit non seulement permis de violer l'amitié: mais aussi n'estoit licite dy admettre vn prestre qui fust ennemy à aucun du college. Et à fin que ie laisse la tant de choses & tant grādes, qui est celuy, qui ha iamais tant estimé ou peut estimer, que moy, Pōpe beau pere de ta fille? Car ū les biensfaits valent à la magnificēce, & honneur daucun, ie repute ma partie, mes enfans, mon salut, ma vie, ma dignité, moy mesme estre à moy par luy restitué, Sil faut auoir esgard au plaisir, & suauité de la conuersatiō, quelle amitié des Consulaires ha esté en nostre cité plus coniointe & ferme, que celle de Pompee, & de moy? Sil y ha aucuns certains signes, d'auoir, & de plaisir euers lun lautre, qui est la charge honno-

rable,

rable, laquelle il ne mayt baillee? qui est la chose, quil ne mayt communiqué? qui ha il voulu en son absence plus tost que moy conduire ses affaires au Senat? en quelles choses ne mha il voulu estre aorné, & honoré amplement? Finablement, de quelle facilité, de quelle humanité ha il souffert ma contention pour Milo, contreuenant quelque fois à ses actiōs? de quelle affectiō ha il pour ueu, qu'aucune enuie de ce temps ne me greuast, quād il me deffendit & par son conseil, & par son autorité, & par ses armes? Auquel tēps telle grauité fut en luy, & telle hauteur de courage, que non seulement il ne creut à quelque Phrygiē, ou Lycaonien (ce que tu as fait en tes Legats) mal parlāt de moy: mais ausi n'adiousta foy aux faux & enuieux rapports des plus grand person nages. Veü dōcques, que son filz est tō gen dre, & outre ceste cōionction d'affinité, con- guoisāt de ma part cōbien tu es cher & ag- greable à Pōpee, quel vouloir dois ie auoir enuers toy? attēdu mesmemēt quil mha en- uoyé lettres telles, que cōbien, que ie fusse ton ennemy, auquel ie suis entieremēt amy toutesfois ie te serois recōcilié par icelles, & me reduirois totalement à la volonté & bon plaisir de ce personnage, duquel iay receu tant dhonneur & de bien. Mais cest

assez escrit de ceste affaire iusques à present, & paraenture en plus longues paroles, quil n'estoit necessaire. Congnois maintenant les choses, qui ont esté faites par moy, & ce, que iay deliberé de faire. Et ten aduertis plus pour raison de ta dignité, que pour aucun tien peril. Car (comme ie s pere) nous orrons dire en brief, que tu es Censeur: à l'office duquel Magistrat, ou il appartient grand courage, & grand conseil, ie suis daduis, que tu y prenes plus de garde, & que tu y penfes plus diligemment que aux choses, que nous faisons pour toy. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il mande à Appius, comme il est ioyeux, de ce, quil est absoulz, & de ce, quil ha eu tout plain d'admyn en son affaire. Plus quil luy fait grand plaisir, de ce quil luy escrit de l'estat de la Re-publique. Puis il se excuse de ce quil luy auoit escrit quelques lettres assez aigres, & plaines de colere. Et luy mande quil n'attend pas les Liures Auguraux, quil luy auoit promis, mais quil desire fort voir ses oraisons.

M. T. Cicero à Appius Pulcher (comme il espere) Censeur Salut. ir

*Cū effem
in castris.*

Ainsi que i'estois aux tentes pres le fleu-
ue Pyrame, on m'apporta tout en vn
tēps deux epistres de toy, lesquelles **Quin-**
tus

tus Scruius mauoit enuoyees de Tharse.
 En l'une dicelles la date estoit du iour des
 Nones d'Auril: en l'autre, laquelle me sem-
 bloit la plus fresche, il ny auoit point de
 date. Je respondray donc premierement à
 la premiere, en laquelle tu mescriis de ton
 absolution de lese maiesté: de laquelle ab-
 solution cōbien q̄ long temps deuant ieuf-
 se esté fait certain par lettres, par messages,
 finablement par le commun bruit (car il
 n'est rien plus manifeste, que cela: non que
 aucun eust pensé, quil deust aduenir au-
 trement: mais le bruit des affaires, & fortu-
 nes des grans & illustres personnages n'est
 iamais obscur, ou caché) toutesfois ma ioye
 ha esté doublee par les lettres, que tu mas
 enuoyees de ceste affaire, non seulement
 pource quelles me signifioient toutes cho-
 ses plus clairement, & plus amplement, que
 les paroles du peuple, mais pource aussi,
 quil me sembloit, que ie te gratulois plus
 en attendant par toy mesme ce, que dessus.
 Donques, encores que fusses absent, ie t'ay
 representé en ma memoire, & ne pensois q̄
 à toy: & baissant ton epistre, ie me suis gra-
 tulé à moy mesme. Pource q̄ voyant les cho-
 ses qui sont attribuees par le peuple, par le
 senat, par les iuges à tō esprit, à tō industrie
 & vertu, imaginant, q̄ tout est en moy (& en
 ce

ce possible est, que ie me complais quelque peu) il me semble, que semblables choses me sont attribuees. Et certes ie ne mesmer ueillois tāt de la glorieuse yssue de ta cause, que du meschant & mauuais courage de tes ennemis. Tu porrois dire, quelle difference y ha il destre accusé dambitiō, ou de lese maiesté? cela ne fait rien à nostre propos: car quant à l'ambition, tu nen es entaché aucunement; & quant à la maiesté Romaine, tu las amplifiee & augmentée. Tou tesfois cest maiesté (comme ha voulu Sylla) quil ne soit loysible de declamer contre aucun sans reprehensiou. Mais le cas dambition ha force tant aperte, que lon peult accuser meschamment celuy, qui en est coul pable, ou le deffendre: car comme peult on ignorer vne largition faite, ou non faite? A qui ha esté suspect le cours de tes honneurs? Moy miserable, qui ny ay peu estre present! quelz ris ieusse concitez? Quand à ce, qui estoit intenté contre toy touchant la lese maiesté, iay trouué deux poinctz en tes lettres, qui mont grandement pleu. Lun est, que tu mescris, que tu as esté supporté, & deffendu par la Republique mesme, laquelle certainement deuroit garder telz person nages que toy, ouy encores quil y eust grād abondance de bons citoyens & magnani-

mes: mais maintenāt à plus forte raison les doit maintenir, pource quil y ha si grand' faute de telles gens en tout degré dhonneur, & aage, que sil sen trouue aucuns, la cité tāt desnuée de bons chefz, doit bien cherir, & aymer tēlz tuteurs. Lautre poinct est, q̄ tu loues fort la loyauté, & beneuolence de Pōpee, & de Brutus. Je me resiouys, que tes afins, & mes grans amys ont mōstré leur vertu, & fait leur deuoir en ton accident. Lunt mesmēt, qui est Prince de tous siecles, & de toutes gēs. Lautre, q̄ de lōg tēps ha tenu le premier lieu entre la ieunesse Rōmaine, & q̄ en brief (cōme iespere) sera le premier de la cité. Touchāt les tesmoins mercenaires q̄ doiuent estre notez par leurs citez, si desia il nen ha esté rien fait par Flaccus, il sera fait par moy, en mē allāt par Asie. Je viēs maintenāt à tō autre Epistre. De ce q̄ tu mas enuoyé quasi vne forme des tēps cōmuns, & de toute la Republiq̄, biē exprimee, la prudence de tes lettres mest fort agreable en cela. Car ie vois, que les dangiers ne sont si grans que ie craingnois, & que les remedes, & secours sont plus grans, q̄ ie nesperois. Et ee, pour ce (cōme tu escriis) q̄ toutes les forces de la cité se sont submises à la conduite de Pōpee: & ensemble iay cōgnu ton vouloir prōpt, & esueillé pour biē deffendre la

Repub

Republique: iay prins aufsi grãd plaisir en
 la diligence q̄ tu as faite (nonobstant q̄ tu
 fusses fort occupé) de me declairer tout le
 estat de la Republique. Quãt aux liures Au
 guraux, que tu me deuois éuoyer garde les
 iusques à ce, q̄ toy & moy serôs en plus grãd
 repos & loisir. Car quãt ie te requerois par
 lettres, que tu me tinses ce, que tu mauois
 promis, ie pẽsois que tu fusses du tout hors
 d'affaires en la ville: toutesfois maintenant
 (cõme tu me promets) pour les liures Augu
 raux, iattendray tes Oraisons, lesquelles tu
 as redigees par escrit. Tullius, auquel tu as
 donné charge de me cõmuniquer quelques
 choses de ta part, nha encores parlé à moy,
 & ny auoit aucuns des tiens avec moy, sinã
 tous les miẽs, qui sont tous tiens. Ic nẽtens
 point q̄lles lettres tu as receũes de moy, si
 pleines de colere, q̄ tu dis. Vray est que ie
 t'ay escrit par deux fois, me purgeant dili
 gemment de ce, que tu m'imposois, & tac
 cufant sans grand vehemence, de ce que tu
 auois si soudainement creu les choses, que
 lon tauoit dites, & rapportees de moy, la
 quelle querele me sembloit plus pleine da
 mitié, q̄ de mauuais vouloir. Mais si tel gen
 re de remõstrance te desplait, ie nen vseray
 par cy apres. Et si ces lettres (cõme tu mes
 cris) nont esté disertes & eloquentes, sache,
 qu'elles

qu'elles nestoiēt point miēnes. Car tout ny plus ny moins q̄ Aristarchus nie, q̄ aucun Vers soit d'Homere, lequel ne plaist à son oreille: en telle maniere (ce que ie dis me iouant avec toy) tu ne tiendras pour mien ce que tu ne trouueras disert, & eloquent. A Dieu. & si tu es desia Censeur (comme ie pense, que tu sois) fais quen ta Ceusure tu te mettes deuant les yeux les actes vertueux de ton ayeul.

A R G V M E N T.

En La premiere partie de ceste Epistre il gratule à Appius, de ce quil ha esté absouls du crime d'ambition. Puis il se purge, de ce, que sa fille auoit esté baillee en mariage à Dolabella, ennemy capital d'Appius: & pour son excuse principale, il met en auant son absence, durāt laquelle ce mariage auoit esté fait. Et à la fin il assure Appius, q̄ pour ceste affinité il nest point aliené de luy, mais quil sefforcera en tout, & par tout de luy faire plaisir, pour euitier telle son speçon.

M. T. Cic. à Appius Pulcher Salut. 12

PRemierement ie te gratuleray, de ce q̄ tu es absouls du crime d'ambition, puis ie te tiēdray propos des choses, q̄ mattochēt. Certes ie te gratule grādemēt de ceste absolutiō, nō point toutesfois pour ce que tu as esté absouls) car il ny auoit personne, qui

*Gratulan-
bor tibi
prius.*

qui doutast, q̄ cela ne deust aduenir) mais d'autant que tu es bon citoyen, personne illustre, amy loyal, & constant, & quen toy y ha plusieurs aornemens de vertu, & industrie: d'autant plus il me semble esmerueillable, quen quelque coing de la tablette ad cusatoire il ne sest trouué aucune maleuolēce, qui t'osast oppugner: car ce nest point façon de faire, ny de ce temps, ny des hommes de nostre aage, ny des mœurs, qui re gnent à present : brief, de long temps, ie ne fus si esmerueillé de chose. Quant à moy, ie te prie prens le cas, que tu sois en ma place, & feins, & imagine, que tu es moy mesme: lors si tu trouues facilement ce, que tu dois dire, excuse p̄ourtant le defaut de ma promptitude. Or Dieu vueille (comme toy mesme le desires d'une grand' amour, & douceur) que l'issue des choses soit bonne pour moy, & pour ma fille Tullia, lesquelles choses ont esté faites en mon absence par mes amys, & domestiques. Toutesfois ie pense (& souhaite, quil soit ainsi) quil est escheut non sans grand heur, que cela se soit fait en ce temps, combien quen ceste mienne esperance ta sapience, & humanité me console plus, que l'opportunité du temps mesme. Ie ne trouue donc point de moyē, qui me conduise à quelque bone

fin de

fin de ce mien propos : car ie ne dois prognostiquer aucune chose triste, ou mauuaise au fait, duquel toy mesmes donnes tout bon augure. En cecy toutesfois vn poinct y ha, qui me mord, & fache aucunemēt: cest, que ie crains, que tu nentendes pas biē ces choses auoir esté faites par ceux, ausquelz iauois donné charge, que si moy estant absent en si lointain pays, il aduenoit quil fail lust cōclure quelque chose en mes affaires, ilz ne men demandassent point mon opinion, & quilz nen attendissent point ma response: mais quilz fissent ce, quilz cōgnoistroiēt estre bō, & raisonnable. Mais tu me pourras dire, queusses tu fait, si tu y eusses esté present ? ieusse approuué leur fait : & quant à l'opportunité du temps, ie neusse rien fait sans ton consentement, & sans ton cōseil. Tu vois en quelle peine ie suis, & en quelle anxieté, pour me purger de ce, dequoy ie ne me deurois point purger, le tout pour euiter de toffenser. Releue moy donc de ceste charge, car iamais ie nentrepris cause plus difficile. Toutesfois ie veux, que tu entendes, que combien que me suis employé en toutes tes affaires, & en la conseruatiō de ta dignité avec toute diligence, & deuoir : de sorte, quil me sembloit, que ce miē bō vouloir enuers toy ne pouuoit estre

augmenté: neãtmoins apres auoir entendu ceste affinité de Dolabella, & de moy par le mariage de ma fille, certes ie m'estois delibéré de deffendre & soustenir ta dignité nõ point plus ardément, ou plus affectueu semēt qu'au parauãt, mais plus apertemēt & avec plus grãde ostētation d'amour. Par tãt de la Prouince, estãt ia ma charge annuelle expiree, deuant les Nones d'Aoust, ainsi que ie men allois par mer à Side, estãt Q. Seruilius avec moy, ie receuz des lettres de mes gēs, qui sont à Rõme, & lors ie dis à Seruilius (car il me sembloit esnu vn peu plus que de raison) quil attēdist, & esperast de moy choses plus grãdes quil ne pēsoit. **Q**ue veux tu plus? Ie ne suis point plus tõ amy, que iay tousiours esté: mais ie seray plus diligent beaucoup à declairer & mōstrer l'affection, & beneuolence, que ie te porte. Car tout ny plus ny moins que nostre vieille dissension, & inimitié me stimuloit, que ie me donnasse garde, de bailler souspeçon, ou mauuaise presumption à aucun, que nostre recõciliation fut feinte: en telle sorte ceste nouvelle affinité de Dolabella me met en souci, & sollicitude de me garder de faire aucune chose, par laquelle il semble, que la grãd' amour, que ie te porte, soit aucunement diminuee. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il rend graces à Appius, de ce quil auoit fait en son absence tout plein de plaisirs à sa famille: & luy signifie couuertemēt, quil induira Dolabella à se recōcilier avec luy. Puis il dit, quil ha esperance, qu' Appius sera Censeur.

M. T. Cic. à Appius Pulcher Salut 13

Comme si ieusse deuiné, que estant absent, & commis en cest office, iauois besoin de ta beneuolence, & affection singuliere: estant pardeça, & me trouuant, ou lon debatoit des choses faites par toy en ce lieu, ie maintenois, & deffendois ton honneur. Toutesfois ie diray la verité: tu mas rendu plus de plaisir, que ie ne ten ay fait. Car qui est celuy, qui ne mayt escrit, que tu nas rien oublié à faire pour moy, non seulement par autorité de ton oraison, & sentence (desquelles choses procedantes dun tel personnage ie pouuois estre content) mais aussi par trauail, par conseil, visitant ma maison, communiquant de tout avec ma famille? Ie repute telles choses de plus grand effect, & plus honorables, que celles mesmes, pour lesquelles on trauaille dy paruenir. Car plusieurs peuuēt estre esleuez aux honneurs, & tiltres de vertu, cōbien quilz ne soient douairez daucune vertu: mais de s'insinuer en lamitié, &

Quasi diuinarem.

fi bõ vouloir de telz personages, que toy,
 la seule vertu nous peult pourchasser cela.
 Parquoy le plus grãd fruit de nostre ami-
 tié, que ie me propose, cest lamitié mesme:
 & ny hariẽ plus riche, ny plus ample, qu'i-
 celle, mesmement quãd elle est cõciliee par
 vne conformitẽ d'affections, par lesquelles
 toy & moy sommes cõioints. Car ie me de-
 claie ton compaignon en la Republique,
 de laquelle toy & moy auons vn mesme iu-
 gement, & opinion: & me declaie aussi ad-
 herant à toy, & familier, quãt à la conserua-
 tion quotidienne, avec les estudes, & arts
 ausquelz nous vaquons pour le contente-
 mẽt de nostre esprit. Ie voudrois, que for-
 tune voulust, qu'autant que iestime tes
 amis, & familiers, tu peusses autãt estimer,
 & auoir pour recommandez les miens: de
 laquelle chose toutesfois (ne scay de quelle
 diuination esmu) ie ne perds toute esperã-
 ce. Mais tu nas que faire de cela: ceste char-
 ge gist en moy. Vne chose veux ie que tu
 tiennes pour seure, & laquelle tu congnoi-
 tras à laduenir: cest, que par ceste nouvelle
 alliance de Dolabella, & de moy, plus tost
 l'affectiõ, que ie te porte, est augmentee (la-
 quelle ie ne pẽsois se pouuoir iamais aug-
 menter) que diminuee. Quand iescriuois
 la presente, ie pensois que tu fusses desia
 Censeur:

Céſeur:& pour cela ceſte epiſtre en eſt plus brieue, & plus modeſte, comme celle qui ſadreſſe au maiſtre, & correcteur des mœurs. A Dieu.

FIN.

LE IIII. LIVRE DES
EPISTRES FAMIL.
DE M. T. CI-
CERO.



A R G V M E N T.

Après quil fut retourné de la Prouince, il trouua grande emotion de guerre ciuile entre Ceſar, & Pompee: les amys deſquelz il ſe vouloit fort concilier, pretendât ſur tout de mitiguer Pompee, à fin que les choſes appaiſées, il peut triompher à ſon retour. Ceſte eſperance perdue, il ſe retira en Campane, & de là eſcriuoit à Seruius, comme il ſenſuit.

M. T. Cicero à Seruius
Sulpitius Salut.



A I V S Trebatius mon fami Caius
lier mha eſcrit, comme tu te- Trebati⁹
ſtois enquis de luy, en quelz familia-
lieux ieſtois, & quil te deſplai- ris meus.
ſoit fort, qu'à cauſe de ta ma-

ladie, tu ne me peuz voir, quand ie fuz à
Rôme:& que ſi ie mapprochois plus pres
de la ville, tu voudrois biẽ maintenant cõ-

muniquer avec moy du deuoir, que deuõs faire en la Republique, la voyãt ainsi perturbée . Que pleust à Dieu , amy Seruius, estãs les choses en leur entier (car ainsi faut il dire) que toy & moy eussions peu parler ensemble. Certes nous eussions donné quelque secours à la Republique, qui sen va tóber en ruine. Je congnoissois bien en mon absence, que de longue main tu preuoyois ces maux , & que pour y obuier tu auois tousiours esté deffenseur de paix en tó Cõsulat, & apres ton Cõsulat. Quant à moy, combien que iapprouuasse ton conseil & que ie fusse dune mesme opiniõ, ie ne profitois rien pour cela. Car iestois venu tard, iestois seul en ma sentence, il sembloit que ie nentendisse pas bien les menées, & estois tombé es furies, & rages de Cesar, & Pompee trop couuoiteux de faire guerre . Or maintenant, pource que nous ne pouuons plus suruenir à la Republique, sil y ha ordre, que puissions pouruoir à noz affaires mesmes, non pas que iespere, que puissions retenir aucune chose de nostre premier estat , mais seulement que puissions porter nostre douleur honestemēt, il ny ha homme, avec lequel ien cõmuniquasse plus volontiers , qu'avec toy. Car tu n'ignores les exemples, que nous ont donné en cecy plusieurs

ficurs nobles personnages, ausquelz nous deuõs ressembler: tu n'ignores aussi les preceptes que nous en ont laissez les gens sa- uans, desquelz tu as esté tousiours grand amateur. De moy, ie teusse escrit par cy de uant, que pourneant tu fusses venu au Senat (ou pour mieux dire, en l'assemblee des Senateurs) si ie neusse craint d'offenser ce- luy qui me requeroit, que ie t'imitasse. Au- quel, quãd il me prioit, que ie me trouuasse au Senat, ie dis, que iadhererois à tout ce, que tu auois dit de la paix, & des Espai- gnes. Tu vois, comme la chose va: tu vois cõme le mõde vniuersel est plõgé en guer- re à cause de la distribution de l'empire de Cesar, & de Põpee: tu vois, cõme la ville de Romme est sans loix, sans ordre de iustice, sans droit, sans foy, & comme elle est aban- donnée à pilleries, à feu, à sang. Parquoy il ne me vient rien en l'entendement, que ie puisse nõ seulement esperer, mais à grand^e peine souhaiter. Toutesfois si toy homme tres prudēt congnois, quil soit vtile, q̃ par- lions ensemble, cõbiē que ie delibererois mē aller plus loin de la ville, de laquelle enco- res à present i'oy le nõ à regret, ie m'appro- cheray plus pres. Iay mandé à Trebatius, que si tu luy donnois charge de menuoyer quelque chose, il ne le refusast: & veux biē

1 4 que tu

que tu le fasses ainsi : ou si te semble pour le meilleur, enuoye moy aucuns des tiens, qui soit fidele, & loyal, à fin qu'il ne soit nécessaire, ou que tu sortes de Rome, ou que rien approche. Quant à conseil, & prudence, ie ten attribue autant, qu'à moy, de sorte que ie tiens pour certain, que ce, q̄ nous concludrons entre toy & moy, sera approuué de chacun. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il repréent Philotime, pource que luy mesmes ne luy auoit pas apporté les lettres, que Seruius luy enuoyoit. Puis il remonstre, quil faut tenir de party de la Republique, & mande à Seruius, que sil en ha ia prins conseil total, il nest point de besoin, quil vienne vers luy, mais sil en veult consulter avec luy, quil lattendra au Cuman.

M. T. Cic. à Ser. Sulpitius Salut. 2.

Ad III.
Calend.
Maias.

LE troizieme iour deuant les Calendes de May, ainsi que iestois au Cuman, ie receuz tes lettres, lesquelles apres auoir leues, iay cõgnü, que Philotime nha pas fait trop prudemment : car combien quil eust charge de toy (comme tu mescri) de me cõmuniquer de bouche toutes choses, il nest point venu vers moy, & mha enuoyé tes lettres par autre, lesquelles iay entendu estre brieues, pour ce que tu pẽsois, que luy mes-

me me

me me les apporteroit. Toutesfois apres icelles par moy leues, ta femme Posthumia, & tō filz Seruius parlerēt à moy. Leur aduis fut, que vinsses au Cuman, & ont fait avec moy, que ie tē escrirois. De ce, que tu me demandes cōseil, certes mon conseil est tel, que ie le puis plus aysement prendre pour moy, que den donner à autruy. Car y ha il chose, que i'osasse suader à toy, hōme de si grāde authorité, & prudence? Si nous cherchons ce, qui est droit, & iuste, cela est tout clair: si nous consultons du moyen le plus seur, & le plus expedient, cela est obscur, & douteux: mais si nous sommes telz, que deuous estre, de maniere, que ne pensions rien estre vtile, qui ne soit iuste & hōneste, nous ne pouuons douter de ce, quil nous faut faire. Quant à ce, que tu estimes ta cause estre coniointe avec la mienne, certainement semblable erreur ha esté en vn chacū de nous deux, lors mesmes, que noz sentences estoient droites, & iustes. Car les conseilz de toy, & de moy ne tendoient à autre chose, qu'à maintenir paix, & cōcorde: & voyans, quil ny auoit rien plus vtile à Cesar que icelle, nous pensions nous mettre en sa grace, si la paix estoit par nous defendue. Mais tu peux voir, cōme nous auōs esté trōpez en cela, & en quel estat les cho-

ses se trouuent. Et quand à toy, tu ne vois pas seulement les choses, qui se font, ou qui sont faites, mais aussi tu congnois le cours des affaires, & l'issue, qui s'en doit par apres ensuyure. Donques il faut approuuer ce, qui se fait : ou s'y trouuer, encores que tu ne l'approuues: dont lun des deux me semble infame, & lautre perilleux. Reste, quil me semble pour le meilleur, quil faut partir de la ville. Et en cecy, le but de la deliberation est, quel cōseil & quelz lieux nous deuõs suyure en ce depart. Somme, iamais n'aduint chose plus miserable, ny deliberation plus difficile. Car nous ne pouuõs riẽ conclure, qui ne tombe en vne grande difficulté. Quant à toy (sil te semble bõ ainsi) ie suis daduis, que si tu as resolu ce, que tu dois faire, & quen cela ton conseil ne soit point cõioint avec le mien, tu ne te mettes en chemin pour venir icy : mais s'il y ha quelque chose, que tu me vueilles communiquer en presence, ie t'attẽdray en cel lieu. Si donques cela se peult faire à tõ proufit, & commodité, ie voudrois, que tu vinsses incontinent, comme iay entendu estre laduis de ton filz Seruius, & de ta femme Posthumia. A Dieu.

ARGUMENT.

*Ceste Epistre nest autre chose, que consolation
par les*

par lesquelles Cicero reconforté Seruius, qui estoit fâché de la tyrannie, de laquelle Cesar vsoit à Rome apres la guerre Pharsalique, & durant le temps, que Seruius estoit gouuerneur d'Achaïe. Puis il vient à parler des estudes du filz de Seruius.

M. T. Cic. à Ser. Sulpitius Salut. 3

Plusieurs me rapportent tous les iours que tu es merueilleusement fâché, & surprins d'une particuliere douleur en ces miserables cōmunes. De laquelle chose combien que ie ne mesmerueille pas grãdemēt, & quen icelle ie reconnois aussi aucunemēt vne mienne douleur, touchant ce fait: toutesfois il me desplaist, que toy muni d'une singuliere sapience, tu ne te delectes plus tost de tes biens, que de te traualier, & soucier des maux d'autruy. Quāt à moy, combien que ie nexcepte homme, qui ayt receu plus grand douleur de la ruïne, & perdition de la Republique, que moy, toutesfois plusieurs choses me cōsolent desia, mesmemēt la conscience, & recordation de mes cōseilz, par lesquels ie nay porté aucun dōmage au bien public. Car long tēps deuant ces accidens, ie preuoyois cōme d'une petite tour à guet ceste tempeste future: & nō point cela tāt de moy mesme, q̄ par ton aduertissemēt, & rapport. Car cōbien que
la plus

Vehementer te esse sollicitum.

la plus part de tō Cōsulat, iaye esté absent de Romme, toutesfois en mon absence ie congnoissois, quelle estoit ta sentence, & aduertissement à predire, & euter ceste guerre tant pernicieuse. Et aux premiers temps de ton Consulat iestois present, quand par vne collection de toutes les guerres Ciuiles tu admonnestois diligemēt le Senat, quil eust à craindre les choses, desquelles il luy souuenoit, & quil sceust hardiment, que si les precedens violateurs de la Republique auoient fait des cruauitez en icelle non iamais ouyes, quiconque par apres opprimeroit lestat Rōmain, seroit beaucoup plus intolerable, & cruel. Pource que ce que lon fait à lexemple daustruy, semble estre fait de droit: mais ilz y adioustent quelque chose, & souuent beaucoup du leur. Parquoy tu te peux reduire en memoire, que ceux, qui nont voulu suyure ton authorité, & cōseil, sont peris par leur sottie, veu quilz se pouuoient sauuer par ta prudence. Mais tu pourras dire: Dequoy me console cela en si grādes, & quasi perpetuelles tenebres de la Republique? Certainemēt ie cōfesse, que la douleur est psq̄ sans cōsolatiō, veu la grād' perte des choses, & le desespoir de les pouuoir recouurer. Toutesfois Cesar mesmes fait tel iugemēt de toy, & tout le monde en

ha telle opiniõ, que ta sainteté, ta pruden-
 ce, ta dignité reluist comme vne lumiere,
 estant les autres estaintes. Telles choses te
 doiuent consoler grandement, & mitiguer
 tes facheries. Et quãt à ce, que tu es absent
 de tes amis, tu le dois porter plus patiem-
 mēt, dautant qu'estant absent d'eux, tu es
 absent de beaucoup, & grandes facheries,
 que ie tescrirois toutes, si ie ne craingnois
 te donner congnoissance (en ton absence)
 des choses, lesquelles pource q̃ tu ne vois, il
 me semble, que tu as meilleur temps, que
 nous, qui les voyons. Iusques à present iesti
 me tauoir donné bõne, & iuste consolatiõ,
 ce pendant que par quelque tien amy tu se-
 ras aduertí des choses, qui pourront miti-
 guer tes tristesses. Les autres poinctz de cõ-
 solation consistent en toy mesmes, lesquelz
 ne me sont incõgnuz, ny de petite effica-
 ce, mais (cõme certainemēt ie pēse) de fort
 grand pouuoir: & faisant tous les iours ex-
 periēce diceux, ie les approuue en telle sor-
 te, quilz me semblēt causer salut. Et quant
 à toy, iay bõne souuenāce, que des le cõmē-
 cemēt de ta ieunesse tu estois fort studieux
 de toutes doctrines, & que tu as appris
 avec grand' estude, & diligence tout ce, qui
 ha esté escrit par les sages pour vertueuse-
 ment passer la vie. Lesquelles disciplines te

pauuo

pouuoient delecter, & recreer en ta fortune prospere, & durant lestat florissant de Romme: mais maintenāt nous nauōs rien ou nous puissons passer noz melancolies, qu'en cela. Je ne feray donc rien insolemment, & ne texhorteray (toy, qui as si bon naturel, & qui es aorné de telle sciēce) que tu tereferes aux arts, & disciplines, ausquelles tu tes addonné des ton premiers aage. Vne chose diray ie biē, laquelle iespere, que tu approuueras: cest, qu'apres que iay veu, quil ny auoit plus de lieu au Senat, pour exercer lart oratoire, & eloquēce, en laquelle ie iauois estudié, iay conferé toute ma cure, & trauail en philosophie. Or ta science excellente, & singuliere nha maintenāt nō plus de lieu, & authorité, que la miēne. Par quoy ie ne tadmonneste point, mais ie me suis persuadé, que tu verses en semblables estudes, que moy, lesquels si peuuent peu proufiter, pour le moins il nous retirēt de melācolie, & sollicitude. Tō filz Serui⁹ estudie en tous arts liberaux, & principalemēt en Philosophie (en laquelle ie tay escrit estre mō repos, & delectation) de telle sorte, q̄l s'y fait excellēt. Et est tāt aymé de moy, que toy hors mis, il ny ha hōme, qui layme pl⁹: & en cela il me rēd la pareille. En quoy il se pense faire chose à toy fort agreable,

pource

pource quil est manifeste, quil mayme, quil me reuere, & honnore. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il approuue vne partie des excuses, que Seruius luy auoit faites : lautre partie non. Il luy escrit de la benignité de Cesar enuers Marcellus, à fin quil linduise à retourner. Et sur la fin il luy loue son filz.

M. T. C. à Ser. Sulpitius Salut 4

IE reçois lexcuse, que tu me bailles, pour quoy tu mas escrit souuēt lettres de semblable substāce, & matiere: mais ie la reçois de la part que tu dis, que par la negligence, & malice de ceux, qui prennēt tes Epistres, elles ne me sont apportees. Quant est de la part, que tu feins que par vne poureté d'oraison (ce sont tes termes) tu mescris souuent des Epistres en semblables paroles, ie ne reconguois cela, ny ne lapprouue. *Accipio excusationem.*
 Biē est il vray, que quant à moy, lequel par ieu (car ie le prens ainsi) tu dis auoir grādes richesses doraison, certes ie ne me sens pas trop poure en paroles) car il nest point besoin icy dissimuler) toutesfois (pour ne dissimuler aussi en cela) ie cōfesse facilement estre vaincu par la subtilité, & elegance de tes escrits. Touchāt le cōseil, duquel tu as vsé, ne refusant la charge d'Achaye, ie lay tousiours trouué bon, & approuué, mais encores

res plus, apres tes lettres leües . Car toutes les causes, que tu narres, sont fort iustes, & tres dignes de ton autorité, & prudence. Mais de ce, que tu estimes estre aduenü au trement, que tu ne cuidois , ie ne taccorde cela en aucune maniere. Il est biẽ possible, que pource quil y ha si grãde perturbation & confusion des choses, & que la Republique est ainsi deiettee, & prosternee par ceste orde, & vilaine guerre, quil semble à vn chascun, que le lieu ou il habite est miserable, pour ceste cause tu te repens de ton cõseil, & te semble , que nous qui sommes en nostre maison, sommes heureux : & au contraire, il nous semble , que non seulement tu es sans facheries, mais qu'aussi tu es heureux, & bien fortuné au prys de nous: & d'auantage ton estat est d'autãt meilleur que le nostre, car toy tu peux, & oses bien escrire, ce qui te deult : mais quãt à nous, nous ne le pouuons pas faire seurement: nõ pas toutesfois que cela viẽne par le vice, & rigueur du victeur (car il ny ha rien plus moderé, que luy) mais par le vice de la victoire mesme, laquelle est tousiours insolente en guerres ciuiles. Je tay surmõté en vne chose: cest que iay entẽdu vn peu deuãt, q̃ toy, du salut de tõ collegal Marcellus: pource aussi, que ie lay preueu, deuãt q̃ la chose aduint.

Et faut que tu estimes, que depuis ces miseres, c'est auoir depuis que lon ha cōmencé à debatre par armes du droit public, il ne s'est fait que cecy avec dignité gardee. Car Cesar mesme voyãt lacerbité (il l'appelloit ain si) de Marcellus accusee, & tō equité & prudence louee honorablement, soudain outre lespoir dvn chascū dist au Senat, q le prioit pour Marcellus, que mesinement pour la-mour de Marcellus il ne luy refuseroit point sa demãde. Or le Senat auoit fait cela, à hn que quãd L. Piso feroit mentiõ de Marcellus, & quand C. Marcellus se iettoit aux pieds de Cesar, tous les Senateurs se leuassent, & fissent requeste à Cesar pour la restitution de Marcellus. Ne tenquiers point plus auãt: ceste iournée là me sembla si belle, quil m'estoit aduis que voyois quasi la Republique ressuscciter, & retourner en son estre. Donc quãd tous les Senateurs interroguez de leur sentence deuant moy eurent chacun en leur ordre rēdu graces à Cesar, sinõ Volcatius (car il disoit que sil eust esté en tel lieu, il ne leust pas fait) estãt interroguẽ de mō aduis ie changeay de conseil. Car i'auois deliberẽ non point par paresse, mais par vn desir de lãtque dignité, me taire à iamais. Toutesfois ce miẽ cōseil, & deliberation fut rōpue par la magnanimitẽ de

m Cesar,

Cesar, & par la submission, que luy faisoit le Senat. Iay donc rendu graces à Cesar en plusieurs paroles : & crains, que pour mestre insinué en sa grace, ie me sois priué en autre chose dhōnesté repos, & loisir: ce qui m'estoit vne vniue conuolation en ces miseres. Toutesfois puis que iay euité son indignation (lequel eust parauenture pensé; que ie neusse estimé estre maintenāt. aucune Republiq, si ie me fusse tousiours teu), ie feray ce que dessus, le moins que ie pourray, & encores moins, que de raison, à fin q̄ d'une partie luy cōplaise, & que de lautre ie vaques à mes estudes. Car cōbié que des mō ieune aage tout art, & doctrine libera- le, & principalemēt la philosophie mayt de lecté: neantmoins cest estude saugmēte tāt de iour en iour (ce qui se fait, cōme ie croy, pour mō aage ia meure, & inclināte à prudence, & à cause des vices de ce tēps) quil ny ha autre chose, que ceste là, qui me puisse soulager, & oster hors de facherie. Duquel estude iētēs par tes lettres, que tu es vn peu retiré à cause de tes negoces : toutesfois les nuits, qui sen vont desormais grandes, te pourroint desia seruir en cela. Ton filz Seruius) lequel ie puis appeller nostre par con- iunctiō damitié) me porte amour avec vne grād' reuerēce: duquel la bonté, & la grād'

vertu me plaist, & non moins les estudes & sauoir diceluy. Il me cōmunique souuēt de ta demeure, ou de ton depart. Mais ie suis encores en ceste opiniō que nous ne fassiōs rien, qui ne nous semble estre grādēmēt selon le vouloir de Cesar. Les choses sont en tel estat, que si tu estois à Romme, il ny ha riē qui te peust delecter, que les tiēs. Quāt aux autres, il ny en ha point de meilleur q̄ Cesar. Tant les autres personnes, que les autres affaires sont en tel trouble, que si lun ou lautre de ces deux poincts ensuyuās t'estoit uecessaire, tu aymerois mieux ouyr narrer les choses, qui se font, que les voir. Le cōscil, q̄ ie te donne, me plaist peu, pource que ie desire de te voir: mais ie te le dōne tel pour le mieux, & ayāt esgard à tō naturel, dignité, & proufit. A Dieu.

A R G V M E N T.

Par ceste Epistre Seruius Sulpitius console Cicero, lequel estoit en merueilleuse douleur, & regret, à cause de sa fille Tullia. Ly la diligement, car elle est pleine de grand' eloquence, & raison: & toute propre pour remonstrez la vanité de ceste vie humaine.

Seruius Sulp. à M. T. Cic. Salut. 5

A Presque lō m'eut fait le rapport du trespas de ta fille Tullia, certainement ie le porté en grād' douleur, & fache

*Postea-
quàm mā-
hi renun-
ciatū est.*

rie (comme ie le deuois faire) & ay estimé ceste calamité commune à toy , & à moy. Lors quelle mourut, si ieusse esté avec toy, ie ne teusse pas failli, & eusse declairé en ta presence la douleur, que ie sens pour cetié accident . Et combien , que ce genre de consolatiõ est le moindre de tous & le plus triste , pource que les prochains & familiers , par lesquelz il se doit faire , sont perturbez de semblable douleur , & facherie, & quilz ne se peuuent efforcer de faire cela sans grandes larmes, de sorte quilz ont plus de besoin de la consolation des autres, que de consoler leurs amis : toutesfois iay deliberé de tescrire les choses , qui me sont maintenant venues en la fantasie: non pas , que iestime , que tu les ignores, mais pource parauenture qu'estant empesché & detenu de douleur tu les peux moins considerer . Qu'y ha il, pourquoy ta douleur interieure tesmeuue si fort . Pense vu peu en toy mesme, comme fortune nous ha traitez iusques à present : pense, quelle nous ha tollu des choses, qui ne doiuent estre moins cheres aux hommes, que leurs enfans propres : cestasauoir lestat florissant de la Republique, & de la patrie, lhonesteté, la dignité, tous Magistrats, & honneurs. Ces maux receuz , que peult on ad-
iouster

iouster à nostre douleur ? ou qui est lesprit affligé en ces choses, qui ne doiuue desia estre endurci, & moins estimer tout accidēt ? Est il possible, que tu te deules, de la mort de ta fille, quand tu viens necessairement en ceste cogitation (en laquelle aussi nous tombons souuent) que ceux sont heureux, & nō infortunez en ce temps icy, ausquelz il est permis de permuter la vie avec la mort sans douleur ? Mais qu'y ha il eu, qui la peust inuiter, ou induire à souhaiter plus longue vie en ce temps ? quelle chose ? quelle esperance ? quel soulas ? quel recōfort desperit ? Eust ce esté, à fin que estant mariee avec aucun des principaux iouuenceaux de Rōme elle eust passé le cours de sa vie ? Je pèse biē qu'a cause de ta reputatiō, & dignité il test aisē d'eslire vn gēdre de ceste Ieunesse Rommaine, à la foy duquel tu eusses peu remettre tes enfans. Eust ce esté pour faire & auoir des enfans : lesquelz quand elle les eust veuz florissans en hōneur, elle se fust resiouye, lesquelz eussent peu garder les biens à eux laissez par leurs parens, & eussent pretendu par ordre aux honneurs, & offices, qui sont en la Republique : eussēt viē de leur liberté aux negoces de leurs amis ? quelle chose ha il esté de tout cela, qui nayt plus tost esté ostee, que donnee ?

Mais (diras tu) cest vne mauuaise chose, que de perdre ses enfans. Mauuaise est elle: mais pis est souffrir & endurer les choses, que dessus. Or ie te veux narrer, quelle chose mha donné vne grãde consolation, pour essayer, si ceste mesme chose pourra diminuer ta douleur. Retournant d'Asie, ainsi que partant d'Aegine ie nauigeois vers Megare, ie commençay à regarder deçà de là vers les regions: derriere moy estoit Aegine, au deuant estoit Megare, à la dextre estoit Piree, & à la fenestre estoit Corinthe, lesquelles villes ont esté en certain temps triomphantes, & florissantes, maintenant tu les verrois par terre, & ruinees. Lors ie commençay à penser semblables choses en moy mesme: Hem! nous autres hōmes dimbecille complexion sommes indignez, si aucun de nous meurt, ou est blessé, desquelz la vie doit estre plus brieue: & tāt de corps mōrts de tant de villes gisent çà là estēdus? Ne te veux tu (disois ie en moy mesme) Seruis refrener, & auoir souuenance, que tu es né homme? Croy moy, que par ceste cogitation ie fus fort confirmé. Fais, si bon te semble, que tu teu proposes autant deuant les yeux. Ny ha pas long temps, que tant de honnestes, & tant nobles personnages sont morts: plus, si grande diminution de Lempire

pire Romain ha esté faite : toutes les Provinces sont vexees: ces choses considerées, si tu as perdu vne simple femmelette, dois tu estre ainsi perturbé? à laq̃lle il failloit mourir dedens peu de tēps, si elle ne fut morte maintenant: car elle estoit nee souz la condition humaine, qui est de prēdre fin quelque fois. Mais encores suis ie daduis, que tu ne fondes ta consolation sur choses si petites : souuiēne toy plus tost des choses, qui sont dignes dun tel personnage, que toy: souuienne toy, quelle ha vescu tant, quil ha esté besoin de viure en contentement desprit, & en la trāquillité de la Republique: quelle tha veu Preteur, Consul, Augure, quelle ha esté mariee à des principaux ieunes hommes de la cité, quelle ha eu tous les biens, quon peult auoir en ce monde, & que quand la Republique est venue à estre deprimee, elle ha prins fin avec elle. Qu'y ha il donques, que toy, ou elle puissiez que reler pour cela avec fortune? Finablement ne mets en oubly, q̃ tu es Cicero, & celuy, qui ha tousiours instruit les autres, & donné conseil aux desolez. Ne vueille imiter les mauuais, & faux medecins, q̃ en la maladie des autres se disent entēdre, & sauoir l'art de medecine: mais ē leur maladie ne se peuent guerir ou curer. Mais au cōtraire, pro

pose toy ce, que tu as accoustumé de commander aux autres. Il ny ha si grand' douleur, q ne se diminue, & mitigue par laps de temps. Or dattēdre ce temps, & ne preuenir par ta sapience à ce, quil peut faire (qui est de mitiguer ta tristesse) cela te seroit infame, & reprochable. Et si les infernaux ont aucun sens, & sentiment, selon lamour qu'elle te pourtoit elle viuante, & selon sa pieté enuers les siens, elle ne veut point, que tu sois si lōg temps en douleur pour sa mort. Fais donc cela pour lamour d'elle, fais le pour tes amis, pour tes familiers qui sont en tristesse, pour ta tristesse: fais le pour la Patrie, à fin que si elle ha be soin en aucune chose de tō trauail, & conseil, elle en puisse mieux vser. En somme puis q nous sommes tōbez en telle fortunē que nous ne pouuōs estre sans tristesse, ne fais point, q aucun pense, q tu pleures plus tost le malheur de la Republique, & la victoire de Cesar, q la mort de ta fille Tulia. Iay hōte de tescrire plus amplement de ceste chose, de peur, quil ne semble, q ie me desfie de ta prudēce. Parquoy ie feray fin de ma lettre, si ie tay encores proposé vn poinct, q sensuit, On ha veu, qu'avec vne grāde modestie tu te gouuernois en ta fortune prospere, & en ce tu acquerois vne
grand

grand louenge: fais maintenāt que lon entende quelque fois, que dune semblable equanimité tu peux porter ton infortune, & que tu ne reputes ceste charge plus grāde qu'elle ne doit estre estimee, a fin que lon ne die, qu'entre toutes les vertus, que tu as ceste là te defaut. Quāt à moy, apres que, iauray cōgnu, que tu auras vn peu lesprit plus trāquille, ie te feray sauoir les choses, qui se font pardeça, & en quel estat est la Prouince. A Dieu.

A R G V M E N T.

Cicero respondant à Lepiſtre de Seruius, & luy mande, quil eust bien voulu, quil se fut trouué en son infortune, combien que son filz Seruius nayt rien oublié à le consoler. Puis il se deult, & parle de leſtat de la Republique.

M. T. Cic. à Ser. Sulpitius Salut. 6

VRayemēt, Seruius, ie voudrois biē (cō me tu escriis) q̄ tu te fusses trouué en mon tāt brief accidēt. Car p̄ la cōſolatiō & recōfort, q̄ iay aucunemēt prins en tes lettres, ientēs facilemēt, cōbiē tu meusses peu releuer de facherie, me cōsolant en presēce & dōnant signe de souffrir egale douleur à la miēne. Et demeurāt en ceste affectiō, tu mas escrit des choses, qui pouuoient bien mitiger ma tristesse: & mesmement en me cōsolāt, tu tes rēdu gādemēt participāt de

Ego vero, Serui, vel lem.

ma douleur. Pour supplier le defaut de ta presence, ton filz Seruius ha declairé en toute honnesteté, & deuoir, qui se peult faire en ce temps, combien il mestimoit, & combien il esperoit testre agreable son vouloir tel enuers moy: duquel les seruices mont esté souuent plus plaisans, mais non iamais tant agreables. Et quant à toy, ta remonstrance, & ton parler, & ta participation de ma douleur ne mha point seulement consolé, mais aussi tō autorité. Car ie trouuois chose infame, que ie ne portasse mon incoüuenient, comme tu lestimes (toy muny de si grand sapience) deuoir estre porté. Toutefois ie suis aucunes fois opprimé, & puis à grand' peine resister à ma douleur: pource que les consolatiōs me defaillent, lesquelles nont defailly en semblable fortune à ceux, desquelz ie me propose lexemple. Car Q. Maximus, qui perdit son filz estant ia Consulair, personne illustre, & ayant fait de si grands choses, & L. Paulus qui en perdit deux en sept iours, & nostre amy Gallus, & Marcus Cato, qui perdit son filz de tant grand esprit, & de si grand' vertu: iceux (dy ie) ont esté au temps, que la dignité diceux, laquelle ilz auoient acquise en la Republique, les pouuoit cōsoler. Mais quāt à moy, apres auoir perdu les aornemēs, lesquelz tu narres

narres en ces lettres, & ausq̄lz iestois parue
 nu par labeurs extremes, vn seul folas me
 restoit, lequel mha esté tollu. Et qui plus est
 (pour nestre la republique en son estat pre
 mier) mes tristes cogitatiōs nestoient empe
 schoes ny par les negoces de mes amis, ny
 par aucune administration de la Republi
 que, il ne m'estoit permis de deffendre aucu
 ne cause au lieu des iugemens publics: ie ne
 pouuois regarder la cōurt, iestimois (ce qui
 estoit vray) auoir perdu tous les fruits de
 mon industrie, & fortune. Mais quand ie
 pensois cest infortune mestre cōmune avec
 toy, & aucuns autres, & quand ie me repri
 mois, & cōtraingnois de souffrir patiēment
 ces choses, i'auois pour lors, ou ie me pou
 uois retirer, ou ie me pouuois reposer, &
 aux propos, & douceur, de laquelle ie pou
 uois descharger toutes mes sollicitudes, &
 douleurs. Au cōtraire, ayāt maītenāt receu
 vne si grād' playe, les regrets, que ie pēsois
 estre assopis, me retournerēt de iour ē iour
 pl⁹ apres. Car cōme lors retournāt triste de
 la Republiq̄ ma famille me cōsoloit, main
 tenant si ie me trouue triste, ie ne puis pas
 auoir ainsi refuge vers la republiq̄, q̄ pour
 me recreer en ses biēs. En ceste sorte ie suis
 absent de ma maison, & de la cour forense,
 pource q̄ ma famille ne peult plus consoler
 la dou

la douceur, que ie prens en la Republique: ny la Republique aufsi ne peult consoler ma douleur domestique. Et cela fait, que ie tattens plus affectueusement, & que ie desire te voir au plus tost. On ne me sauroit bailler plus grande consolatiõ de mes malheurs, que la conionction de nostre familiarité, & le plaisir de noz deuiz: toutesfois iespere (car ie lentens ainsi dire) ta venue estre prochaine. Or il est vray, q̄ pour plusieurs causes ie desire te voir en brief, mais principalement à fin quentre toy, & moy, nous deliberions, en quelle maniere nous passerons ce tēps, lequel il faut accommoder à la volonté dvn seul, hõme prudent & liberal, & (cõme il me semble auoir apperceu) non trop estrãgé de moy, & fort ton amy. Laquelle chose estãt ainsi, si est ce, quil gist en grand' deliberation, & aduis, quel moyen nous deuons trouuer, non pas dentreprendre quelque chose, mais dobtenir repos par son consentement, & benefice. ▲ Dieu.

A R G V M E N T.

Il tasche par ceste epistre d'induire Marcellus à retourner à Romme, pour beaucoup de raisons: et principalement luy remonstre la douceur, & clemence de Cesar, & que estant absent de Rõme il luy sera plus suspect, que y estant present.

M. T. C.

M T. C. à Marcus Marcellus Salut. 7

Combien que ie sache, que tu as vſé iuf *Etſi eo te*
ques à preſent de tel conſeil, que ie ne *adhuc con*
loſerois reprendre, non q̄ ie ne ſois contrai *ſilio uſum*
re à iceluy, mais ie teſtime eſtre de ſi grand' *inſelligo.*
ſapience, que ie ne veux preferer mon con-
ſeil au tien: toutesfois lantiquité de noſtre
amitié, & ta grand' beneuolēce enuers moy
(laquelle iay congneue des ta ieuneſſe) mha
incité de teſcrire les choſes, que ie pēſerois
eſtre vtiles à ton ſalut, & non cōtraires à ta
dignité. Quant à moy, iay bonne ſouue-
nance, que tu es celuy, qui as preueu de lon-
gue main les commencemens de ces maux,
& qui as adminiſtré fort magnifiquement,
& fort biētō Conſulat. Iay veu auſſi les cho-
ſes qui ſenſuyuēt: ceſt, que tu napprouuois
point le conſeil de faire ainſi la guerre ciui-
le, ny les forces de Pompee, ny le genre, &
& forme de ſon exercite: & que diceluy tu
te deſſois fort. Je penſe de ton coſté: que
tu as ſouuenance, que ieſtois en meſme opi-
nion, & ſentence. Toy donques iamais ne
t'es trouué en ces affaires: & quant à moy
iay touſiours donné ordre, que ie ne my
trouuaſſe point. Car no^o ne bataillōs point
par conſeil, authorité, & equité de cauſe, eſ
q̄lles choſes nous ſommes ſuperieurs: mais
par main violente, & par force, eſquelles
choſes

ehoses nous ne sommes pareilz à noz ennemis. Nous sommes donc vaincus: ou si nostre dignité ne peult estre vaincue, pour le moins nous sommes rompus, & prosternez. En quoy il ny ha homme, qui ne loue grandement ton conseil, duquel tu as vsé en telle sorte, que avec le desespoir de victoire, tu as reietté la cupidité, & ardeur de batailler: & as monstré, que tout homme de prudence, & bon citoyen suit cõtre son gré les commencemens de guerre ciuile, & encores moins volontiers poursuit les extremités dicelle. Quant à ceux, qui nont suiuy le conseil, que tu as suiuy, ie les vois en deux perplexitez. Car ou ilz se sont efforcez de renouveler la guerre (& ceux là se sont transportez en Afrique) ou ilz ont creu estre vaincus comme nous. Ton conseil ha esté certainement moyen en cela, car tu as estimé, que de se tenir pour vaincu, cela parloit dvn courage trop imbecile: & de renouveler la guerre, cela estoit signe de pertinacité, & opiniastrie. Or ie confesse donc, que ton conseil ha esté iugé par plusieurs, & puis biẽ dire de tous, sage, & plein de prudence: & de plusieurs ha esté estimé plein dun grand, & magnanime courage. Mais ceste tienne deliberation, & façon de faire doit auoir (comme il me semble) quelque

moyen

moyen, veu mesmement, que ie pense, que pour estre restitué en tous tes biens, & honneurs il ne te defaut rien, que la volonté seulement. Car iay entendu, quil ny ha riē, qui mette en doute Cesar (lequel ha la puissance de ce faire) de te restituer en ton entier, sinon quil craint, que tu nestimes pour neant ce sien bienfait enuers toy. Et de cela il nest point de besoin, que ie ten die ce, que ieu sens, veu quil est tout manifeste, que ieu ayt fait. Si toutesfois tu as arresté en toy, que tu aymes mieux estre absent à iamais de Rome, que de voir ce, que tu ne veux aucunement voir, neantmoins tu deurois penser, qu'en quelque lieu que tu sois, tu es en la puissance de celuy, que tu suis, lequel si vouloit souffrir & permettre, que estant priué de ta patrie, & de tes biens tu peusses viure en tranquillité, & liberté, si est ce, quil te faudroit pēser, si tu aymerois mieux viure à Rome, & en ta maison (ce q seroit ia fait, si tu voulois) qu'à Mitylene, ou à Rhodes. Mais veu que la puissance de celuy, que nous craignons, est de si grand' estendue, qu'elle embrasse tout le monde vniuersel, naymes tu pas mieux estre en ta maison sans dāger, quē la maison dautruy avec peril? Certainement quant à moy sil me failloit mourir, iaymerois mieux
 prend

prendre fin en ma maison, & en ma patrie, qu'en lieux loingtains, & estrangiers. Tous ceux, qui t'ayment, sont de cest aduis, desquelz la multitude est grãde, à cause de tes grandes, & tresnobles vertus. Car nous auons esgard à ton bien domestique, lequel nous ne voulons estre dissipé. Et combien que tu ne puisses recevoir iniure, qui soit perpetuelle, pource que celuy, qui tient la Republique, ne l'endurera pas, ny la Republique aussi: toutesfois ie ne veux point qu'un tas de larrons, & saccageurs fassent violence sur tes biens. Io serois bien tescrire, quelz ilz sont, si ie ne me fioys, q̄ tu lents assez. En cest endroit les sollicitudes, & larmes de tō bon frere C. Marcellus te requierēt à Cesar: de moy, ie l'ensuys en cela avec grand' cure, & douleur, estant toutesfois plus tardif à faire requēte pour toy, pource que ie nay aucun droit de labourder pour ta restitution, attendu, que moymesme ay eu affaire d'intercesseur, Quant à l'authorité, ien ay autant qu'un vaincu. Toutesfois tō frere Marcellus n'ha point faute de mon conseil, & bon vouloir. Quant à tes autres amis, ilz ne m'appellent point à tes affaires, mais pour cela ie ne laisse estre prest à toutes choses pour toy. A Dieu.

A R G V M E N T.

L'argument de ceste Epistre se peult fonder sur la matiere de la fin de la precedente. Parquoy ie ne te feray plus long sommaire.

M. T. Cic. à M. Marcellus Salut. 8

IE ne t'ose donner conseil, à toy personnage de si grande prudence : ny confirmer, toy homme de grand cœur, & magnanime : ny consoler en aucune maniere. Car si tu portes les choses, qui sont aduenues, en la sorte que lon me dit, ie dois plus tost gratuler à ta vertu, que consoler ta douleur : mais si ces grâs maux, & griefz accidēs de la Republique te font perdre courage, ie ne suis point si abōdant en esprit, que ie te puisse cōsoler, veu que ie ne me puis pas consoler moy mesmes. Reste donc, quē toutes choses ie me mōstre tel pour toy, que à tout ce, que tes amis me voudront employer, ilz me trouuent si prest, quilz pensent que non seulement ie te dois tous seruices & plaisirs, mais encores plus, que ie ne ten puis faire. Mais estime, quil y ha vn cas, duquel il faut, que ie t'aduertisse instāment, & que ie lordōne pour toy, & duquel, pour la mitié, que ie te porte, ie ne me puis taire : cest, qu'à l'imitation de moy, tu te persuades & cōdescendes, que sil y ha aucune forme de Republique, il faut que tu demeu-

res avec

Neque mouere te au deo.

res avec icelle seló le iugemēt des hōmes, & que tu y sois le principal dōnant lieu neces fairement à la malice du tēps, & à la fortune : & si la Republique est du tout opprimée; si est ce, quil ny ha lieu plus apte pour exil, que cestuy cy. Car si nous nous delictōs de liberté, ou est le lieu, qui soit exēpt de la domination de Cesar? & sil ne nous chaut de viure en tous lieux, y ha il lieu au monde plus doux, & recreatif, que sa maison, & patrie? Qui plus est, croy moy que celuy, qui ha toutes choses en sa puissance, fauorise aux bons esprits, & soustient la noblesse, & dignité des honnestes hōmes, tant q̄ laffaire, & q̄ sa cause le permet. Mais i'vse de plus lōgue lettre, q̄ ie nauois deliberé. Ie reuiēs, à mon premier point: cest, q̄ ie seray tousiours tiē avec les tiens, si ainsi est, q̄ se mōstrēt vrayemēt tiēs: & sil aduiēt au contraire, ie ne laisseray de sātisfaire en toutes choses à nostre cōiūctiō, & amour. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il exhorte derechef Marcellus de retourner au pais: & luy remonstre la modestie & clemence de Cesar, disant, quil est plus utile, que la victoire luy soit venue, qu'à Pompee.

Et si paucis ante diebus.

M. T. Cicero à M. Marcellus Salut. 9
Combien que depuis peu de iours iauois baillé lettres pour toy à Q. Mu-
 rius af

tius assez prolixement escrites, par lesquelles
 i'auois declairé, de quel couraige il me
 sembloit que tu deuois estre, & ce que ie pe
 fois, que tu deussies faire, toutesfois voyant
 aller par dela Theophilus tō Libertin, du
 quel i'auois congnu la fidelité, & beneuo
 lence enuers toy, ie nay point voulu, quil
 vint, ou tu es, sans mes lettres. Ie texhorte
 donc derechef à quoy ie texhortois par ma
 derniere Epistre: cest, que tu retournes in
 continent en nostre Republique, quelle
 quelle soit. Tu verras parauenture plu
 sieurs choses, que tu ne voudrois pas
 voir: toutesfois tu nen verras pas plus, que
 tu en oys tous les iours. Dauantage, cela
 nest point selō la hauteur, & magnanimité
 de tō esprit, que pour le regard des choses
 à toy mal agreables, tu sois si esmu: & entē
 dent ces mesmes choses, ne ten soucier: ce
 que toutesfois me semble digne de plus
 grād', douleur. Mais parauēture tu crains,
 quil ne refaille dire quelque chose contre
 ton vouloir, ou faire ce, que tu napprouues
 pas. Pour respondre à ces obiects: tu scez
 biē, que lon ha tousiours tenu pour sage, &
 prudent celuy, qui ha cedé au tēps, cest a fa
 uoir, qui ha obeī à la necessité des choses.
 Dauātage, veu le cours des choses, il ny ha
 pas si grād' mal en cela, que lon diroit biē.

Possible est , quil nest pas permis, de dire tout ce, que tu voudrois bien: mais pour le moins, il est totalement permis de se taire. Car toutes choses sont reduites au vouloir dun seul. Et quant à luy, il n'vse du conseil daucun des siens , mais du sien propre. Et croy, quil ne se feroit gueres autrement, si celuy, que nous auõs suiuy, auoit la Republique en sa main. Penses tu, que Pompee, qui durant la guerre vsoit du cõseil de certains personnages peu prudẽs (cõbien, quil vist que nous tous estions en semblable peril, que luy) eust esté plus cõmun, & general en sa victoire , quil ne se estoit monstré aux choses encores incertaines? Cuides tu aussi, que veu, quil nauoit suiuy ton tant prudent conseil toy estant Consul, & quil nauoit voulu vser de mon aduis, tõ frere administrant le Consulat souz ton autorité, qu'apres estre dominateur de tout, il eut fait aucun conte de noz sentences? Brief, toutes choses sont miserables en guerres ciuiles: desquelles noz ancestres nont iamais esté affligez vne fois seulement: & lesquelles cest aage ha desia senties par plusieurs fois. Mais en la misere dicelles il ny ha rien plus miserable, que la victoire. laquelle encores quelle tõe entre les mains des meilleurs, elle les fait cruelz, & les rẽd insupportables,

tables, pleins de fureur, & trãssport desprit: de sorte, qu'encores quilz ne soient telz de nature, ilz sont cõtraints de l'estre par necessité. Car le victeur est souuent contraint de faire beaucoup de choses cõtre son vouloir à l'appetit de ceux, par le moyẽ, & ayde desquelz il ha eu la victoire. Ne voyois tu point avec moy, de quelle cruauté deuoit estre pleine la victoire de Põpee? Donques si cela fust aduenu, eusses tu lors voulu estre priué de la Partie, pour ne voir ce q tu ne voudrois voir? Non, diras tu: car ie serois entieremẽt en mes biens, & dignité. Toutesfois cest vn acte de ta vertu, que de ne faire conte de tes biens, & auoir soucy de la Republique. Passons outre: quelle est la fin de ton cõseil? car iusques à present tõ fait est approuué, & selon linfortune cõmune, ta fortune aussi est louee: tõ fait, pource que necessairement tu as suiuy le cõmencement de la guerre, & par ta sapience tu nas voulu suyure la fin dicelle: ta fortune, pource quen honneste repos tu es demeuré en ton estat, & as conserué la renommee de ta dignité. Or maintenant il ny ha lieu, qui te doiue estre plus doux, que la Patrie, & ne la dois point moins aymer, de ce quelle est toute difformee, mais plus tost en auoir pitié: & ne la dois aussi priuer de ta

presence, veu quelle est assez destituee de plusieurs honnestes personnages. Finablement, si test party dun grand cœur, de ne vouloir point estre suppliât vers le victeur, donne toy garde, que lon ne testime superbe, si tu ne tiens conte de sa liberalité: & sache, que si cest fait dhomme prudent, de se pouuoir passer de la Patrie, si est ce, que cest fait dhomme inhumain, & trop austere, de ne la desirer point: & si ne test permis de viure en la Republique, cest grand folie pour cela, nen vouloir vser comme de priuce. Voyci le principal poinct: si lestat, en quoy tu es, te semble plus commode, si faut il, que tu penses quil nest pas le plus seur. La licence des gladiateurs, & meurtriers est grande: & leur honte moindre en pais estrange pour faire quelque meschanceté. De moy, iay tant ton salut pour recommandé, que ie puis estre egal, ou prochain pour le moins à ton frere Marcellus. Cest à toy, dauoir esgard au tēps, auquel nous sommes, & de pouuoir à ta santé, à ta vie, & à tes biens. A Dieu.

A R G V M E N T.

Ceste Epistre, & la superieure sont toutes deux dun semblable argument, sinon quil le prie à la fin, quil luy fasse sauoir de ses nouvelles.

M. T.

M. T. Cic. à Marcellus Salut. 10

Combien que ie neusse riē de nouueau *Et si nihil*
 pour t'escrire, & que plus tost i'attēdois *novi.*
 lettres de toy, voire toy mēſme : toutesfois
 voyant Philotime aller par deuers toy, ie
 ne me fuis peu tenir de luy bailler des let-
 tres. Fais donc, que tu viennes incontīnēt:
 car croy moy, que tu viendras bien atten-
 du non ſeulement de nous (ceſta ſauoir des
 tiens) mais generalement de tous. Penſant
 à toy, ie crains aucunesfois, que tu ne pren-
 nes plaifir à differer ton depart d'Athenes,
 & que tu ne vueilles retourner à Romme.
 Si tu nauois autre ſens, que des yeux, ie te
 pardonnerois totalement, ſi tu ne voulois
 voir aucuns hommes: mais ſachant que les
 choſes, que tu oys, ne ſont moins facheu-
 ſes, que celles que tu pourrois voir: preſu-
 mant auſſi quil concerne fort ton biē, que
 tu retournes incontinent, & que cela toſt
 fort vtile en toutes ſortes, i'ay penſé, quil ne
 ſeroit que bon de t'admonēſter de ceſte cho-
 ſe. Or puis que ie t'ay demōſtre ce, quil me
 ſembloit eſtre à ton proufit, tu cōſidereras
 le demeurāt par ta prudēce. Toutesfois ie
 voudrois biē, que tu maduertiffes en quel
 tēps nous te pourrions attendre. A Dieu.

A R G V M E N T.

Nigidius Figulus amy de Cicero eſtoit en

exil, à cause quil auoit tenu la partie de Pompee & pour ceste cause estoit en grande facherie. Par ceste Epistre Cicero le cofole luy amenant beaucoup de raisons, & luy promet faire tout deuoir en sa restitution.

M. T. Cicero à Nigidius

Figulus Salut.

Quarenti
mihi ian-
din,

Cherchant de long temps, que'le choie ie te pourrois principalement escrire, non seulement rien de certain ne me venoit en la fantaisie, mais aussi à grand' peine trouuois ie aucun genre de lettres vité. Car le temps mauoit osté vne partie, & l'usage accoustumé des Epistres, desquelles nous souliions vser en noz affaires prosperes, & ha fait Fortune, que ie ne te puis rien rescrire de semblable, ou penser du tout. Restoit vne sorte de lettres triste, & miserable, & cōuenāt temps: & ce me defailloit, en quoy deuoit estre quelque promesse de secours, ou consolation de ta douleur. Il ny auoit riē, que ie te peusse offrir, ou promettre: car estant deprimé par vne mesme fortune, que la tiēne, ie soustenois mes accidēs par les richesses des autres: de sorte, q̄ souuent ie me plainnois plus de ma vie, que ie ne me resiouissois de viure. Et cōbiē, que nulle grād' inuure, ou affliction ne meust touché particulieremēt, & que ie naye riē souhaité

haité en tel tēps, que Cesar ne m'ayt offert & ottroyé de son bon gré: toutesfois ie me trouue en telle facherie, & douleur, que ie me pēse estre vne grand' faute, & peché, de ce que ie demeure en ceste vie: car en premier lieu ie suis desnué de plusieurs de mes grās amis, & familiers, lesquelz la mort mha ostez, ou qui par fuyte sont separez de moy: plus, ie suis priué de tous mes autres amis, la beneuolence desquelz mauoit cōcilice la Republique par moy iadis defendue, toy m'estāt à ce cōpagnon, & coadiuteur: & suis maintenāt aux naufrages, & pilleries des biens diceux. En cela vne chose mest biē grieue, cest, que non seulement ientens (qui est vn fait miserable) mais aussi ie voy (ce qui est vn cas trop dur à supporter) les biēs de ceux estre dissipez, avec l'ayde, & secours, desquelz iay autresfois esteint le feu, que machinoit Catilina en la Republique: en la ville, ou peu de temps y ha que ie florissois en grāce, autorité, & gloire, en icelle ie suis maintenant priué de toutes ces choses là. Biē est vray, que Cesar me montre toute humanité: mais cela ne me contēte point tant, que la violēce & mutation de toutes choses, & du tēps me cōtriste. Parquoy me voyāt ainsi destitué, & priué de toutes ces choses, ausquelles & ma na-

ture, & mō exercitation, & ma volunté mauoit incliné, & accouſtumé, ſi ie deſplais aux autres (comme il me ſemble) ie me deſplais encores plus. Car eſtât né a faire tousiours quelque choſe digne deſprit viril, maintenant ie nay aucun moyen, ou occaſion non ſeulement de faire aucune choſe, mais, qui plus eſt, de la péſer: & moy qui au parauât pouuois ſecourir les gens de baſſe, & obſcure condition, & qui pouuois deffendre la cauſe des criminelz, maintenât ie ne ſaurois faire vne bonne promeſſe de ſecours à toy P. Nigidius, le plus docte de tous les hommes, le plus entier, iadis de grand' authorité, & miē amy ſingulier. Ce genre donc deſcrire nous eſt oſté. Il reſte, que i'vſe de cōſolatiō en ton endroit, & que iamaine les raiſons, par leſquelles ie meforce de te retirer de ſacherie & triſteſſe. Mais ie ſçay bien, que ceſte faculté, & manière de cōſoler, ou toy ou vn autre, eſt ſouueraine en toy, ſi iamais elle fut en hōme. Parquoy ie ne touchera y à la partie, q part de quelque exqſe raiſon, & doctrine, mais ie te la laiſſeray toute. Tu es ſuffiſant, pour conſiderer ce, qui eſt digne dun hōme magnanime, & ſage, & ce que requiert de toy ta grauité, ta hauteſſe de cœur, ta vie paſſee tāt vertueuſemēt, tes eſtudes & les arts,

auſquelz

ausq̄lz tu as excellé des ta ieunesse. Quāt à
 ce, que ie puis entēdie & sentir, pource q̄ ie
 suis à Rōme, & q̄ ie suis curieux, & attentif
 aux affaires, ie te puis asseurer, q̄ tu ne se-
 ras lōg tēps aux facheries, ausquelles tu es
 de present: mais parauēture, que tu seras à
 iamais en celles, ausquelles nous sommes. † Traduis
 Il me semble, que ie voy le vouloir de ce- *sant ces e-*
 luy, qui peut tout, enclin à tō salut. Et ne- *pistres iay*
 scris point cecy sans cause: car dautant que *restitué ce*
 ie suis peu familier à Cesar, dautant ie suis *passage de*
 plus curieux à mēquerir de ce, quil fait, & *Cicero:*
 quil dit. A fin quil ayt occasiō de respōdie *car au*
 plus aigremēt à ceux, ausq̄lz il est courrou *lieu quil y*
 cé, pour ceste cause il ha esté plus tard: f à te *ha, quos-*
 oster hors de facherie. Quāt à ses familiais *cunque vi-*
 (ie dis ccux, q̄ luy sont les plus agreables) *ros habe-*
 ilz parlēt, & sentēt fort merueilleusement *bit: iay*
 en bōne part de toy. A leur opiniō saccor- *mis quas-*
 de la volūtē du peuple, & l'vnanime cōscu- *cūque vi-*
 tēmēt de tous: mesmement la Republique *res habe-*
 (laq̄lle peut pour ceste heure biē peu, mais *bit: & sur*
 si faut il q̄lle ayt à la fin son lieu) † autant *ce sens iay*
 q̄lle aura de force, elle l'y employera pour *translaté.*
 impetrer la restitutiō de ceux, en la puissan *Leq̄l sens*
 ce desq̄lz elle est. Ie retourne dōc au ppos, *tu trouue*
 ou ie te puisse promettre qlq̄ chose, ce q̄ ia- *ras bon, si*
 uois laissé au cōmēcemēt. Le moyē de te fai *tu y regar*
 re plaisir en cela, sera tel. Ie maddōneray à *des de pres.*
 faire

faire cas des plus familiers de Cesar, lesq̄lz
 maymēt fort, & sont la plus part du temps
 avec moy: ie minfinueray aussi en la fami-
 liarité de Cesar, laquelle autre chose ne
 mha empeschée, que ma hôte mesme: & cer-
 tainemēt ie poursuiuray tous les moyens,
 par lesquelz ie penseray, que puissons par-
 uenir à ce, que nous pretendōs. En tout ce-
 cy ie feray plus, que ie nē ose escrire. Quāt
 aux autres choses lesquelles ie sçay, que tu
 peux trouuer soudainement enuers plu-
 sieurs, elle te sont aussi appareillees de ma
 part. Je nay rien en mon bien domestique,
 que ie ne vueille estre plus tien, que mien.
 Neantmoīs ie tescris de ceste chose, & de
 tout ce, que dessus plus briuemēt, pource
 que (telle cōfiāce ay ie d'eux) iayme mieux,
 que tu esperes t'ayder du secours des tiēs,
 que des estrāgers. La fin sera de texhorter,
 & prier, que tu ayes tousiours grād coura-
 ge, & que tu naves seulement souuenāce de
 ce, que tu as appris des grās personnages,
 mais des choses aussi, que tu as produites
 de ton esprit, & estude. Desquelles si tu fais
 vne collectiō, & recapitulatiō, tu auras tres
 bonne esperance de tout, & porteras pa-
 tiemment, & avec grand' prudence, ce qui
 peult aduenir, de quelque sorte quil soit.
 De moy, ie memploieray affectueusement
 & dili

& diligemment en tout ce, que cōgnoitray concerner ton bien, & honneur : & donneray à entendre, que iay souuenance en ce miserable, & triste temps, des plaisirs, que tu m'as autresfois faits. A Dieu.

A R G V M E N T.

Ceste Epistre est responsiue aux lettres de Plancus, qui auoit gratulé à Cicero, de ce quil auoit recouuert sa dignité enuers Cesar. Cicero luy mande cela estre faux : puis luy offre tout le plaisir, quil luy pourra faire.

M. T. C. à Cneus Plancus Salut. 12

I Ay receu deux lettres de toy, toutes deux despeschees de Corcyre : par lune desquelles tu me gratulois, de ce que tu auois entendu, que iauois recouuert ma premiere dignité : par les autres tu souhaitois, que ce, que iauois fait, eust bonne, & heureuse yssue. Quant à moy, si la dignité dun homme de biē consiste à bien sentir de la Republique, & faire approuuer ce, que tu sens, par gens de bien, certainement iobtiens ma dignité. Mais si les termes de dignité sont telz quil faille, que tu mettes en effect ton opiniō (si tu le peux faire) ou que tu la defendes par propos libre, cela considéré, il ne no^o reste pas vn seul vestige de dignité : & sommes biē heureux, si nous nous pouuons gouverner nous mesmes, en maniere q̄
 Binas à te accipi li teras.
 puis

puisſiõs porter moderemēt les infortunes,
 qui ia nous preſſent, & qui ſapparcillēt de
 nous moleſter:laquelle patiēce eſt difficile
 en telle guerre : de laquelle lyſſue eſt telle,
 que d'vne part elle nous ſignifie occiſiõ, de
 lautre ſeruitude. Auquel peril, & dāger ie
 prens quelque cõſolatiõ, quand il me ſou-
 uiēt que iay preueu ces choſes lors que deſ-
 ia ie craingnois noſtre eſtat proſpere, & nõ
 ſeulement infortune: & que iay congnu, a-
 uec quel dāger on debattoit par armes du
 droit public. Par leſquelles armes ſi ceux
 euſſent vaincu, vers leſquelz ie meſtois re-
 tiré par vne eſperance de paix, & nõ point
 par cupidité de guerre, ie congnoiſſois tou-
 tesfois, cõbien ſeroit cruelle la victoire des
 hõmes enflāmez de courroux couuoiteux,
 & inſolēs: mais ſilz venoiēt à eſtre vaincu,
 ie congnoiſſois, quelle occiſiõ deuoit eſtre
 des citoyens, partie des plus grans, partie
 des meilleurs:leſquelz, quand il me veoyēt
 predire ces choſes, & donner tresbõ cõſeil
 pour leur ſalut, ilz aymoiēt mieux, que ie
 fuſſe eſtimé trop timide, que aſſez prudent.
 De ce, que tu me gratules de mon fait, ie
 ſçay pour certain, que tu le veux ainſi: mais
 en ſi miſerable temps ie neuſſe prins aucũ
 nouveau conſeil, ſi à mon retour ie neuſſe
 trouué mes affaires, & eſtat domeſtique en
 auſſi

aussi pour ordre, que la Republique. Car voyant, que ceux, auquelz mon salut, & mes biens deuoient estre en singuliere recommendation pour les plaisirs immortelz, quilz ont receuz de moy, auoient fait par leur meschanceté, quil ny auoit rien de seur pour moy en ma maison, & quil ny auoit rien, que surprinse, ie pensay, que ie me deuois munir de la fidelité de nouueaux amis contre la desloyauté de mes anciens ennemis. Mais cest assez escrit de mes affaires, & plus, que besoin n'estoit. Quant aux tiennes, ie desire, que tu ayes tel courage, que tu dois: cest auoir, que tu ne penses, quil y ayt chose, que tu doies plus craindre, que les autres. Car sil y ha aucun estat en la cité, quel quil soit, ie te voy hors de tout danger. Pource que ientens, que les uns te sont desia reconciliez: & les autres ne furent iamais marris contre toy. De ma part, ie veux que tu estimes tant de moy, quen quelque chose, que ientendray, que tu auras affaire de mon ayde, ie seray prest de suruenir & par trauail, & par conseil à ton bien, à ta renommee, & salut: combien que ie n'ignore pas, qui ie suis en ce temps, & que ie nay pas grand' puissance. Au demeurant, ie voudrois bien, que tu me feisses sauoir diligemment, que cest, que

tu

tu fais, & ce que tu te penſes deuoir faire par cy apres. A Dieu.

A R G V M E N T.

Ceſte Epiſtre eſt ſi facile de ſoy meſme, quil ny faut autre argument, ou ſommaire, que la lecture dicelle.

M. T. C. à Cnèus Plancus Salut. 13

*Accepi
per breues
tuas litem
tas.*

I Ay receu tes lettres fort brieues: par lesquelles ie nay peu congnoitre ce, que ie voulois, & ay congnu ce, de quoy ie ne doutois point: car ie nay point entendu, de quelle magnanimité de cœur tu pourtois les miſeres de ce temps: & ay facilement veu, de quelle ardeur tu maymois, mais ie ſauois aſſez cela. Si ieuſſe ſceu lautre point, i'y euſſe accommodé mes lettres. Toutesſois combien que par cy deuant ie tay eſcrit ce, que ie peſois, quil failloit, que tu ſceuſſes, ie te veux pourtāt bien aduertir, que tu ne te dois eſtimer eſtre en aucū peril particulier; nous ſommes certes en grand danger, mais il eſt commun à tous. Parquoy tu ne dois demāder vne fortune particuliere, & pour toy ſeul, ny refuſer la cōmune. Soyōs donc entre nous de tel courage, que nous auons touſiours eſté. Ce que ieſpere de toy: & de moy on congnoitra, quil eſt ainſi.

A Dieu.

FIN.

LE V. LIVRE DES
EPISTRES FAMIL.
DE M. T. CI-
CERO.



ARGUMENT.

Il respond de poinct en poinct à vne Epistre assez aspre, que luy auoit enuoyee Metellus, touchant la facherie, que faisoit Cicero, à vn sien frere.

M. T. Cicero à Q. Metellus Celer
Proconsul Salut.



I toy, & tō exercite estes en santé, & prosperité, la chose va biē. Tu mas escrit, que tu neusses ia mais pensé, que veu le bon vou

Si tu exercitusq; valetis, bene est.

loir dentre nous deux, & la reconciliation de nostre amitié, ie me fusse iamais voulu moquer de toy. Quāt à cela, ie ne puis bon nemēt entendre, q̄ tu veux dire: toutesfois ie me doute, que lō t'ayt rapporté q̄ quand ie debatois au Senat, quil y auoit plusieurs, qui estoiēt marris, de ce que iauois cōserué la Republique, ce faisant iauois dit, que tes prochains, & parés, ausquelz tu ne pouuois riē denier, auoiēt impetré de toy, q̄ de ce, q̄ tu auois delibéré de dire à ma louége, tu tē tayrois & deporterois. Ce que lors disant, ie dis aussi, quē la conseruation, & tuition

du salut



du salut de la Republique la charge de nostre office fut ainsi mespartie entre nous deux, que de ma part, ie preseruerois la ville des machinations occultes, qui se faisoient contre elle, & des meschancetez clandestines, qui sy brassioient: quant à toy, tu deffendrois l'Italie par armes, & resisterois à la coniuration secreete des ennemis: plus ie dis pour lors, que ceste societé de nostre charge tant noble auoit esté corrompue par tes prochains, lesquelz voyans, que tu auois esté aorné par moy de si amples & honorifiques choses, eurent crainte, que aucune partie de semblable volunté me fust par toy cōferce, & que tu me pourchasses honneur mutuel. En ce propos-là, ainsi que de clairois, quelle auoit esté mon expectatiō de ton rapport hōnorable pour moy, & en quel regret iauois esté, pour nestre cela aduenu, il sensuyuit vn ris non mediocre, nō pas contre toy, mais de moure ret; que iay dit, & de ce, que ie confessois appertement & franchement, que iauois souhaité destre loué par toy. Il me semble, que ce ne peut estre qu'honneur pour toy, si en mes illustres & nobles faits, iay dit, que iay voulu auoir le tesmoignage de ta voix. Quāt à la clause de tes lettres, qui est, que pour le respect de nostre volūtē mutuelle ie ne de-

uois.

nois faire ce, dequoy tu te plains: ie ne sçay, que tu estimes estre mutuel en amitié: quant à moy, ie pense estre mutuel, quand pour la bõne volũté dvn amy, lautre amy luy ren la pareille. Si ie dis, que pour lamour de toy, ie ne voulus prendre la charge de la Prouince, tu me repateras hõme leger: car ma cõmodité, & la raison de mes affaires le requeroit ainsi: & de ce mien cõseil ie reçois tous les iours plus grãd profit, & plus grãd' volupté. Ie dis vne chose, que incontinnẽt qu'en pleine assemblee du peuple ie me fus demis de la Prouince, ie cõmẽçay soudain a penser, comme ie te la pourrois bailler, & faire auoir. Ie ne dy riẽ de nostre fortitiõ, & diuisiõ: ie veux seulement q tu pẽses, quil nha riẽ esté fait en cela par mõ Collegal sans mõ sceu. Souuienne toy maintenãt du demeurãt, q est, cõme ce iour là, apres la sortition faite ie seïs soudain assembler le Senat, & cõme ie tins lõg propos de toy, de sorte, que tu me dis, que mõ oraison nauoit point seulement esté honorable enuers toy, mais fort iniurieuse cõtre tes Collegaux. Puis lordõnance du Senat q fut faite ce iour là, est de telle subitãce, q tãdis qlle durera, on ne pourra ignorer le deuoir, q iay fait enuers toy. Qui pl^s est, ie voudrois, q te souuint des choses, q

iay debatues au Senat pour toy, ce que ien
 ay dit aux concions, & quelles lettres ie tay
 enuoyees. Apres auoir bien recapitulé tou
 tes ces choses, ie te fais iuge, sil te semble,
 que quand tu vins pres de Romme, ton ad
 uenement satisfist à cela mutuellemēt. De
 ce, que tu escriis de nostre amitié recōciliee,
 ie uentens point, pourquoy tu la dis recon
 ciliee, attendu que iamais ne fut changee
 par aucun discord de toy, & de moy. De ce
 aussi, que tu escriis, quil ne failloit point q̃
 pour vne parole i'assaillisse si fort ton frere:
 ie veux premierement, quant à cela, que
 tu estimes, que i'approuue grandement tō
 courage, & ceste volunté fraternelle pleine
 d'humanité, & pieté: en apres si iay résisté à
 ton frere en aucune chose pour l'affaire de
 la Republique, ie te prie que tu me pardō
 nes, car ie suis tant amy à la Republique,
 quil ny ha hōme, qui le soit plus que moy.
 Mais si iay deffendu mon salut contre le
 • cruel effort, & limpetuosité de luy, conten
 te toy, que ie ne te fais aucune cōplainte de
 l'iniure de ton frere. Lequel quand i'euz
 cōgnu preparer tout l'effort de son tribu
 nat à ma ruine, & quil ne pésoit à autre cho
 se, ie tins propos à Claudia ta femme, &
 avec ta sœur Mutia (de laquelle i'auois cō
 gneu l'affectiō enuers moy en plusieurs cho
 ses,

ses, à cause de lamitié de Pópee) quilz feissent en forte, quilz le destournassent de la fantasie, ql auoit de me faire iniure. Mais luy cõme opiniastre, & persistant en sa folie (ce que ie pense, que tu ayes entendu) le iour deuât les Calendes de Iãuier me feit vne iniure (moy estant Consul, & combien que ieusse conserué la Republique) laquelle ne fut iamais faite à lvn des plus meschãs de ce monde, estant en quelque Magistrat. Cela me fut fait par luy à lissue de mon Cõsulat, lors quil me priua de la puissance de faire oraison au peuple: laquelle iniure mest venue à grand hõneur. Car luy ne me permettant autre chose, sinõ que ie iurasse, ie feis à haute voix vn vray & beau sermēt, lequel pareillement à haute voix le peuple iura estre vray, & que iauois iuré selon la verité. Apres auoir receu ceste tant grand' iniure, ce iour là mesme ienuoyay par deuers Metellus noz cõmũs amis; qui feissent avec luy, ql se deportast de ce mauuais courage: ausquelz il respondit, quil ne stoit pas en sa puissance de le faire: car il auoit dit vn peu deuât en vne cõciõ, quil ne failloit point, que celluy qui auoit puny les cõiurateurs sans debattre leur cause, eust puissance & faculté de faire oraison au peuple. O le grãd hõme, & gēt il citoyē, leql me

iuge digne de la peine , que le Senat par le consentement de tous gens de bien auoit ordonnee à ceux qui auoient voulu brusler la ville, tuer les Magistrats, & les Senateurs, & leuer vne grand' guerre contre la Republique : moy, qui ay gardé les Senateurs de mort, & la ville d'être bruslée, & qui ay de iuré l'Italie de guerre. Iay doncques résisté à ton frere Metellus en sa presence. Car le iour des Calendes de Ianuier iay disputé avec luy de la Republique en telle sorte, quil congnut, quil auoit affaire avec vn homme magnanime, & constant. Le troizie me iour deuant les Nones de Ianuier, ainsi quil commença à disputer, de trois mots en trois mots de son oraison il me nommoit & me menassoit: & nauoit rien tant delibéré & conclud, que de me ruiner en quelque sorte que ce fust: non point par voye de iustice, ou disceptation, mais par force, & violence. Si par vertu, & magnanimité de cœur ie neusse résisté à la temerité de cest insolêt, qui eust esté celuy , qui neust pensé que les choses excellētes, que iay faites en mô Consulat, eussent esté faites plus tost par fortune, que par mon conseil? Si tu nas entendu, que Metellus ton frere ne mayt brassé, & machiné cela, tu dois estimer, quil tha celé de grands choses: mais sil tha communiqué
quelqu

quelque partie de son cōseil, tu me dois reputer doux & humain, veu que ie ne te fais aucune plainte, ny querele de cela. Si est ce toutesfois, que tu entēs bien, que ie ne suis point tant esmu de paroles, & iniures (comme tu mescri) de ton frere, q̄ de son cōseil & mauuais vouloir cōtre moy. Or maintenant congnois mon humanité: si la patiēce dune si grād' iniure doibt estre plustost appelée humanité, qu'vne trop grand' imbecillité de cœur. Iamais ie ne dis, ou proferray aucune sentence contre luy: toutes les fois, que lon ha ordonné quelque chose de ses affaires, estāt aisis iay adheré à ceux, qui me sembloient estre les plus humains, & les pl⁹ doux enuers luy. P'adiousteray icy cela, dont ie ne me deuois guere soucier, cōbien q̄ ie naye point esté marry, ql ayt esté fait, & de ma part iay procuré quil se feist: cest, q̄ mon ennemy (pource quil estoit tō frere) fust deliuré de son accusation par l'edit du Senat. Conclusion, ie nay point assailli ton frere, mais ie luy ay resisté, & nay point esté (cōme tu escri) de volonté mobile enuers toy, mais si constante, que iay tousiours demeuré en icelle, cōbiē q̄ ie ne reccusse aucūs plaisirs de toy. Et qui plus est, nōobstāt que maintenāt tu m'vsses presq̄ de menaces en tes lettres, ie te rescri, & respōs cecy: Ie ne

pdonne seulement à ta douleur, mais ie luy attribue aussi grand louenge: car mon sens madmoneste, combien est grande la force de lamitié fraternelle. Ie te prie aussi, que tu te monstres iuge equitable, & droiturier en ma douleur, & q tu estimes, qu'estant asfailli si cruellement, & sans cause par les tiés, ie ne deuois point non seulement me monstretel que me suis monstté, mais aussiy employer tō secours, & celuy de ton exercite. Ie tay toujours voulu auoir pour amy, & ay traouillé, à fin que tu entendisses, que de ma part ie te portois vne grand' amitié; en laquelle volonté ie demeure, & y demeureray tant que tu voudras: & pour lamour de toy ie me desporteray plus tost de haïr ton frere, q pour la hayne de luy il soit rié diminué de nostre beneuolence. A Dieu.

A R G V M E N T.

Ceste Epistre fut enuoyee par Cicero du temps, quil estoit en exil. Il dit dōc, quil ha grand' esperance da sa restitutiō en Metellus: toutes fois quil auoit entēdu, son vouloir de ce faire estre mué, ce quil le prie de non vouloir faire.

M. T. Cicero à Metellus Nepos
Proconsul Salut.

*Littera Q.
fratris.*

LEs lettres de mon frere Quintus, & de mon amy T. Pomponius mauoyent donné telle esperance, que ie nay attendu
moins

moins : dayde de toy , que de ton Collegal. Parquoy ie tay incontînét enuoyé lettres, par lesquelles (comme ma fortune le requeroit) ie tay remercié , & à laduenir tay demandé secours. Par apres iay entendu non point tant par les lettres de mes amis , que par les paroles de ceux , qui passoient par icy, ton vouloir estre changé: laquelle chose ha fait que ie nay osé timportuner par mes lettres. Maintenan̄t mon frere Quintus mha enuoyé lhumaine oraison , que tu as faite au Senat : par laquelle induit, iay esté cōtraint à tescrire: & te prie, tant que ta volonté porte, que plus tost tu me conserues, que tu ne me nuyfes & molestes pour larrogante cruauté des tiens. Tu as vaincu ton courage , pour pardonner à tes ennemis, pour le respect de la Republique : seras tu persuadé de confirmer, & maintenir les inimitiez daustrui cōtre le bien de la Republique? Que sil aduiét, que par ta clemence tu me donnes secours, ie tassieure ma foy, que en toutes choses ie seray à ton commandement. Mais si les Magistrats, & le Senat, & le peuple est retardé de me secourir, à cause de la violence, qui mha vaincu, & deprimé avec la Republique , prens toy garde, que quand tu voudras reuoquer le temps, & commodité de conseruer les bons ci-

toyés, il ny ayt nul pour lors, enuers lequel tu puisses vfer de ce plaisir. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il se purge vers Antonius son Collegal de quelques meschans rapports, que lon luy auoit faits de luy.

M. T. Cicero à Antonius Empereur Salut. 3

*Et si statue
vā nullas
ad te li-
tas mitte-
re.*

Combien que ieusse deliberé de ne ten-
cuoyer aucunes lettres, sinon de recom-
mandation, non pas que ientendisse, qu'el-
lès valussent beaucoup enuers toy, mais à
fin que ie ne donnasse à entendre à ceux,
qui me requeroient de ce plaisir, quil y eust
rien de diminué de nostre conionctiō: tou-
tesfois voyant aller vers toy Pomponius,
homme bien cōnoissant les plaisirs, que ie
tay faits, & bien amy de toy, & de moy, iay
pensé, que ie te deuois escrire quelque cho-
se, mesmement que sans cela ie ne pouois
contenter Pomponius. Si ie requiers grans
plaisirs & seruices de toy, il ny ha homme,
qui sen esmerueille: car il ny ha aucune cho-
se, qui appartient à ton bien, à ton honneur,
& dignité, laquelle ie naye faite pour toy.
Et de tous ces plaisirs iamais tu me remer-
cias, comme toy mesme en es bon tes-
moin. Au contraire, iay entendu de plu-
sieurs, que mas rendu mal pour bien, ie
n'ose

n'ose pas dire, que ie lay congny ainsi, de peur parauēture, que ie n'vse du terme, du quel on dit que tu vses faulſement contre moy. Mais iay me mieux que tu cōgnoisses, les choses, que lou mha rapportees, par Pōponius (auquel elles nont esté moins mōlestes, qu'à moy) que par mes lettres. Le Senat, & le peuple Rommain est tesmoin de quelle amour, & honnesteté iay tousiours vsé enuers toy. Mais de ta part, tu peux estimer, que les graces tu m'en as rendues: estiment les autres, cōbien tu mes attenu. Ce que iay fait par cy deuant pour toy, ie lay fait par vn zele volontaire, & y ay continué par apres dune grand' constance: mais ce, qui est à faire (& men croy) reqert vne plus grande affectiō, plus grāde grauté, & plus grād labour. Aufquelles choses si ie ne voy, que ie m'employe pour toy en vain, ie suruiendray à tes affaires de toute ma puissance: mais si ie les cōgnois te desplaire, & que icelles tu te mōstres ingrat, ie ne te dōneray occasiō de me reputer insensé. Tu pourras cōgnoistre par Pōponius, q̄lles sont ces choses, & de quelle consequēce, lequel Pomponius ie te recōmande tres affectueusement, & cōbiē q̄ iespere, quil te trouuera prest à luy faire tout plaisir, toutesfois ie te prie, q̄ si tu as encores quelque amour enuers moy, tu
la monst

la monstres toute en son affaire. Tu ne me faurois faire plus grand plaisir, que cestuy là. A Dieu.

A R G V M E N T.

Ceste Epistre icy est mal colloquee: car elle deuoit estre au premier Liure, comme tu verras par la matiere dicelle, laquelle est si facile, quil ny eſchet autre argument.

M. T. Cicero à P. Sextilius
Proconsul Salut. 4

Cū ad me Decius Librarius venisset.

QUand Decius ton escriuain & libraire, fut venu vers moy, & quil meut tins propos, que ie donnasse ordre, que lon ne te succedast en ce temps, combien que ie lestimasse hōme de bien, & modeste, & fort ton amy, toutesfois pource que iauois memoire, quelles lettres tu mauois enuoyees au parauant, ie ne creuz par trop à luy (hōme prudent) que ta volunté fust si tost chargée. Mais apres que ta femme Cornelia eut parlé à ma femme Terētia, & que ieuz parlé avec Quintus Cornelius, iay mis diligence; que toutes les fois, que le Senat ha esté assemblé ie my peusse trouuer, & ay eu beaucoup d'affaire, & de peine envne chose: cest, d'induire Q. Fufius Tribun du peuple, & les autres, auſquelz tu auois escrit, de croire plus tost à moy, qu'à tes lettres. Somme, on ha remis toute l'affaire au mois de Ianuier:

uier: mais en ta cause nous obtenions facilement ce que nous pretendions pour toy. Estant esfinu de ta gratulation, pource que long temps ha, que tu mauois escrit, que tu desirois me venir à bien, touchant la maison, que iauois achetee de Crassus, ie lay achetee trente cinq mille † deniers vu peu apres ta gratulation. Sache donc, que iay fait de si gros emprunts, & que ie suis tant obligé, que ie ne demãde q̄ quelque coniu-
 ration, si aucun my veult receuoir: mais en cela les vns me deschassēt par hayne, quilz ont contre moy, & me veulent mal apertement comme à vn reprimeur de coniu-
 ration: les autres ne le peuuēt croire, & crain-
 gnent que ie ne leur vse de cautelle, & pen-
 sent, qu'argent ne peult faillir à celuy, qui ha preserué les vsuriers, & les banquiers de la pillerie, que vouloient faire sur eux les coniu-
 rateurs. Quant aux biens du monde, peu de chose mest beaucoup: toutesfois par mes gestes iay tant fait, que iay acquis bonne renommee, & reputatiō dhōme de bien. Iay visité, & regardé ta maison, & tout l'edi-
 fice, lequel iay grandement trouué bon, & beau. Combien que chacun sache, qu'Anto-
 nius n'ayt fait son deuoir enuers moy, si lay ie deffendu au Senat grauement & diligem-
 ment: & ay fort esmeu le Senat par mon
 oraison

† Pour cō-
 gnoitre la
 value de ce-
 ste somme
 tu peux re-
 courir au
 Livre de
 Budee. de
 Assē.

oraison, & authorité. Je voudrois biẽ auoir lettres plus souuent de toy. A Dieu

ARGUMENT.

Il auoit eu grand' dissension entre Crassus & Cicero, touchant la diuersité de quelques choses, que lun, & lautre maintenoit. Or il luy escriit ceste Epistre, apres la reconciliation d'amiitiẽ faite, & luy promet faire pour luy en toutes choses ce. que vn amy peut faire pour lautre.

M. T. Cicero à M. Lucinius

Crassus Salut.

Quãtum meum studium ex-titerit. **I**E ne doute point: que tous tes amis ne te ayent escrit, combiẽ ha esté grande mou affection, & diligence en la tution, & augmentation de ta dignité. Car ce mien fait n'ha point esté petit, ny obscur, ny de telle sorte, quil se peust taire. Qu'ainfi soit, iay debatu pour la cause avec les Consulz, & plusieurs Consulaires avec plus grande cõtention, que ie ne debattis iamais en aucune cause: & ay entrepris vne deffense perpetuelle pour tous tes aornemẽs, & tay rendu amplement les plaisirs, & seruices lesquels ie deuois de long temps à nostre ancienne amitiẽ, interrompus & empeschez par la varieté des temps. Si est ce, que iamais ie ne fus hors de vouloir de t'aimer, & honorer: mais aucunes meschantes personnes se deulans de la louenge d'autruys

r'ont quelque fois aliené de moy, & ont auſſi quelque fois diuertit la bonne affection, que ie te portois. Mais le temps à la fin venu, par moy plus deſiré, qu'eſperé, auquel eſtans tes affaires en floriffant eſtat, & fortune, on pouuoit congnoitre la memoire, que iay de noſtre amitié, & la fidelité dicelle. Car iay tant fait, que non ſeulement ta famille, mais toute la cité ha congnu, que teſtois amy entierement. Ta femme doncques la plus parfaite, & excellente de toutes femmes, & tes enfãs pleins d'une ſinguliere pieté, vertu & grace ſont ſouſtenus par mes conſeilz, aduertiffemens, & actions: enſemble le Senat, & le peuple Rômain cõgnoit, quen ton abſence tu nas rien par deçà ſi preſt, & appareillé pour toy, q̄ mon travail, ma ſolicitude, ma diligence, & authorité en toutes les choſes, qui te touchent, & apper-tiennent. Je penſe, que par les lettres de tes domeſtiques tout ce, qui feſt fait, & qui ſe fait par deçà, teſt declaré, & mandé. Quãt à moy, ie veuX que tu eſtimes, & que tu te perſuades, que ie ne ſuis point venu par vne volũté ſubite, ou par cas fortuit à t'aymer, & maintenir en tout deuoir ton amplitude, mais qu'incontinent que iay commencé à ſuyure la court iudiciale, iay ſouſiours pretẽdu, à me ioindre par amitié

avec

avec toy le plus, que ie pourrois. Et des ce temps la iay memoire, que mon obseruãce, & veneration ne tha point deffailli, ny aussi à moy ta grand beneuolence, & liberalité. Sil est suruenu par apres quelque chose violente non pas tant d'effect, que de suspicion, congnoissant cela estre faux, & de nulle consequence, telles fongnettes doiuent estre ostees de nostre memoire, & de nostre maniere de viure. Car tu es tel, & desire aussi estre de telle qualité, que puisque nous sommes tombez en vn mesme temps de la Republique, iespere nostre conionction, & amitié deuoir apporter louenge, & hõneur à vn chacun de nous deux. Parquoy tu delibereras, cõbien par ton iugement tu penses nous deuoir estre attribué: & espere, que tu nen diras ta fantasie sans auoir esgard grãdement à nostre dignité. Quant à moy, ie declaire, & promets, que ie me monstreray singulier en tout genre de plaisir, & office, qui concernera ton hõneur, & ta gloire. En quoy combien que plusieurs sefforceront avec moy, toutesfois ie les surmõteray tous facilement, par le iugement de chacun, & mesinement de tes enfans, lesquels iayme vniquement tous deux: mais quant à Marc, la beneuolence, que luy porte, nest pareille à icelle, que ie porte à Publius: auquel

quel ie suis plus addonné, & plus enclin à
 laymer, pource que des sa ieunesse il mha
 toujours fort aymé, mais en ce temps icy
 principalemēt il me venere, & mayme, cō-
 me si iestois vn siē autre pere. Ie veux, que
 tu estimes que ces lettres auront la force, &
 puissance dune confederation entre toy &
 moy, & nō point dune Epistre: & ie garde-
 ray saintemēt, & feray diligēment les cho-
 ses, que ie te promets, & que ie prens en mā
 charge. Quant à la deffense, que iay entre-
 prinse de ta dignité, toy absent, ie demeu-
 reray constamment en icelle, nō seulement
 pour le respect de nostre amitié, mais aussi
 pour la reputation de ma constance. Par-
 quoy il mha semblé estre assez pour ceste
 heure, de tescrire, que si ientēs quelque cho-
 se appartenir à ta volonté, ou à tō proufit,
 ou à ton amplitude, ie la feray de mō gré:
 & si ie suis aduertī daucun cas par toy, ou
 par les tiēs, ie te donneray à entendre, que
 tu ne mauras escrit en vain, & que l'effect
 sensuyura de ce, que les tiēs m'informerōt.
 A ceste cause ie veux, que tu mescriues de
 toutes choses, petites, grādes, & mediocres,
 comme à vn personnage tien amy entiere-
 ment, & que tu cōmandes à ceux de ta fa-
 mille, quilz vsent de mō labeur, industrie,
 conseil, authorité, faueur, credit en toutes
 tes affai

tes affaires publiques, priuees, forenſes, domeſtiques, & aux negoces de tes amis, hoſtes, & ſeruiteurs, en telle ſorte, que tât que faire ſe pourra, leur deſir de ta preſence ſoit diminué par mon labeur. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il reconnoit Vatinius homme non ingrat: & pour ceſte cauſe il luy promet demeurer en bõne volunté enuers luy. Et à la fin il luy recommande la pourſuite de ſon ſeruiteur fugitif.

M. T. Cicero à Vatinius

Empereur Salut. 7

Grata tibi eſſe vſuſia mea nō miror. I E ne meſmerueille point, que les plaiſirs, que ie tay faits, te ſoient ſi agreables: car ie ne congnoz iamais hõme moins ingrat, que toy, & en ay touſiours fait telle relation, pource que non ſeulement tu m'as rendu graces des plaiſirs receuz, mais auſſi les as recompencez amplement. Parquoy en tes autres affaires tu me trouueras de ſemblable affection, & volunté enuers toy. Touchant ce, que tu me recommandes ta femme Pompeia (femme de grand' vertu, & hõneſteté) apres tes lettres leües iay parlé incontinent avec noſtre amy Sura, à fin, quil luy dit de ma part, qu'elle me ſignifiſt tout ce, de quoy elle auroit beſoin, & ce qui ſeroit neceſſaire pour tes negoces, que quant à moy, ie ferois de bon cœur, &

en extreme diligence tout ce, qu'elle voudroit: ce que ie feray, & moy mesme si est requis, parleray à elle. Toutesfois ie voudrois bien, que tu luy escriuisses, qu'elle ne pense chose si grande, ou si petite, qui me semble difficile, ou peu digne que ie m'y employe. Brief, tout ce, que ie feray pour toy, ne me semblera laborieux, mais fort honeste. Quant à Dionysius, si tu maymes, ie te prie fais en le fait, ou le failli: tout ce, que tu luy promettras, ie le tiendray. Mais si est opiniastre, cōme il est, tu le meneras captif en ton triōphe. Les Dieux cōfendēt les Dalmates, qui te donnēt tant de fache-ries. Mais, cōme tu escriis, ilz serōt prins en brief, & illustreront tes gestes, car ilz ont tousiours esté reputez belliqueux. A Dieu.

A R G V M E N T.

Lucius Luceius homme fort eloquent, escriuoit l'histoire de la guerre Italique, & ciuile: en laquelle il deuoit faire mention de Cicero & de ses gestes. A ceste cause Cicero luy recommande cela, & monstre, de quelle ardeur de gloire il est surprins.

M. T. Cic. à L. Luceius Salut. 8

IE ne sçay, quelle hôte presque rustique *Corā me*
 mha souuent gardé de te dire, & exposer *tecū eadē*
 ce que ie texposeray maintenāt par lettres *hac age-*
 plus audacieusement, car vne epistre nha *re.*

point de honte. Je brusle d'une cupidité, & desir incredible, toutesfois (cōme ie pense) nō reprehensible, q̄ mon nom soit illustré, & celebré par tes escrits : laquelle chose cōbien que tu mas souuent demōstré que tu feras, toutesfois si ie me haste trop, il te plaira me pardonner. Car nonobstāt que ieusse tousiours grāde expectation de tes escrits, ilz ont surmonté à la fin mon opinion, & mont tant pleu, & tāt esmu que ie souhaite estre incontinent celebré par iceux. Car non seulement la commemoration de la Posterité me rait à quelque esperance dimmortalité, mais aussi vne telle cupidité, que ie veux, moy estant en vie, me delester, & recreer en l'authorité de ton tesmoignage: à la demōstrance de tō amitié, & en la douceur & suauité de ton esprit. Toutefois escriuant cecy, ie ne doutois pas, en quelles affaires, & occupations tu estois, pour la charge des choses, que tu auois entreprinſes : mais pource que ie voyois l'histoire de la Guerre Italique, & Ciuile estre desia par toy presque acheuee (& puis tu mauois dit, que tu cōmençois quelque autre chose) ie nay voulu faillir de t'admonester, que tu prinſſes garde, si tu aymois mieux ioindre mes gestes avec les autres choses: ou ainsi qu'ōt fait plusieurs Grecz,
comme

cōme Callisthenes la guerre de Troye, Timæus la guerre de Pyrrhus, Polybius la guerre Numantine, lesquelz de leur entiere histoire ont separé les guerres, que iay dites: pareillemēt tu separasses la cōiuratiō ciuile des guerres hostiles, & externes. Quāt à ma louenge, il y ha peu d'interest, rouchāt cela: mais quant à la haste, que iay de voir ce, dōt ie te requiers, ie me tiēdrois plus cōtent, si tu n'attēdois point, iusques à ce, que tu viennes au lieu commode de parler de moy, mais que tu en feisses vne cause separee, & que sans delay tu despeschasses cela: Si ausssi en vn argument separé, & en vne personne tout tō pēser est cōsommé, ie preuoy desia en mō entēdemēt, que ce, que tu escriras de moy, sera plus ample, & plus élégāt. Je n'ignore pas toutesfois, de quelle impudēce, & insolēce ie suis plein, qui premie remēt timpose si grād' charge (car tes occupatiōs me peuuēt denier cela) qui requiers ausssi, que tu m'illustres. Que sera ce, si mes faits ne te semblēt dignes de si grād' aornemēt? Mais il faut, que celuy, q ha passé les limites de vergongne, soit excellentemēt impudēt. Je te supplie dōc, tāt que ie puis que tu aornes mes faits encores plus, quilz ne te semblēt dignes destre aornez, & quē cela tu ne gardes les loix de l'histoire, qui est de

dire verité : & que si grace, & faueur (de laquelle tu as escrit plaisamment en quelque proëme, demonſtrant, quelle ne te pouuoit non plus eſmouuoir que volupté eſmut Hercules deſcrit par Xenophon) te recom mande mō affaire vn peu affectueuſemēt, tu ne la deboutes, & que tu faſſes pour noſtre amitié vn petit plus, que la verité ne porte. Que ſi ie te perſuade, que tu entreprēnes cela pour moy, il me ſemble que tu auras matiere digne de tō ſtyle, & eloquēce tant abondāte. Car depuis le cōmencemēt de la cōiuration iuſques à mō retour, il me ſemble que tu en peux faire vn petit volume, en quoy tu pourras vſer de la ſciēce, & congnoiſſance, que tu as des commutatiōs ciuiles, comme eſt en expliquant les cauſes des choſes nouuelles, ou en dcclairant les remedes des inconueniēs, & reprenant cela, que tu verras digne deſtre vituperé : au contraire en approuuant par bonnes raiſons les choſes, que tu verras droites. Et ſi tu vſes de ta liberté accouſtumeē, tu pourras noter la trahiſon de pluſieurs, les cauſelles, & deſloyautez contre nous. Car mes accidens te fournirōt ample, & diuerſe matiere en eſcriuāt, & pleine d'une volupté, & plaisir, qui pourra grandement retenir les eſprits des hommes en liſant tes eſcrits.

Pour

Pource quil ny ha chose plus apte pour la delectation du Lecteur , que la varieté des tēps, & les diuerses mutatiōs de fortune, les quelles cōbiē qu'elles nayent esté de peu de plaisir en les experimentant, & souffrant, si seront elles plaisantes à lire. Car l'asseurée souuenance de la douleur passée ha ie ne sçay quelle delectation en soy . Et quant à ceux, qui nendurerēt iamais facherie, quand ilz viēnt à considerer les inconueniēs d'au truy sans douleur , si est ce, q̄ la pitié quilz en ont, leur est plaisante. Qui est celuy de nous, lequel ne se delecte avec aucune cōmiseration de ce grād personnage Epaminōdas mourāt à Mantinee? lequel cōmāde à la fin, quon luy tire le dard, dont il estoit blesté, apres quon luy eut respōdu, que son bouclier estoit sauué, à fin quen la douleur de sa playe il mourust allaigrement, & sans regret avec hōneur, & louēge. Qui est celuy, duquel l'affection ne se dresse, & ne demeure arrestee, quand il list la fuyte & le retour de Themistocles? Il est vray que l'ordre des Annales nous retiēt, & plaist aucunemēt, cōme par vn denōbremēt des choses faites. Mais les accidēs, & diuerses fortunes dun hōme excellēt, & renōmé réplissent le Lecteur d'admiratiō, d'expectatiō, de ioye, de facherie, de esperance, de crainte: & si lis-

sue en est bonne & notable , lors lesprit du Lecteur est répli dune volupté grande de la ioyeuse, & plaisante lecture. Dõc le plaisir que tu me feras en cecy me sera double, si tu es en ceste fantasie de separer de tõ histoire continuee (en laquelle tu cõprends le discours des choses sans aucune interpretation de propos) cõme vne petite parcelle de mes faits, & de mes accidẽs. Car elle ha diuers actes, & diuerses actiõs tant de conseil, que de tẽps. Et nay point crainte, quil semble, que ie pourchasse ta grace par assentation, & flaterie, quand ie demonstre, que ie desire estre auornẽ, & celebrẽ principalement par toy. Car tu nes point celuy, qui ne saches, & cõgnoisses qui tu es, & qui ne reputes ceux plus enuieux, qui ne te reuerent point, que ceux flatteurs, & assentateurs, qui te louent. Et ne suis point si hors de sens, que ie vueille estre fait immortel par les escrits de celuy, qui ne puisse acquerir, en me louant, vne excellente gloire de son esprit mesme. A ce propos, ce grãd roy Alexandre ne voulut point principalement estre peint par Apelles, & fondu en cuyure par Lyfippus, à cause de la grace de leurs ouurages, mais pource quil pẽsoit que lart diceux leur apporteroit gloire, & à luy aussi. Et ces ouuriers tant excellens rendoient

lafor

la forme du corps congnue par telz simulacres:lesquelz simulacres encores quilz ne soient, les personnes illustres nen font de rien moins congnoz. Car on ne fait moins memoire de Spartiates Agefilaus, qui ne voulut sa figure estre peinte ou grauee, que ceux, qui ont esté curieux de se faire pourtraire, & peindre: & vn simple Liuret de Xenophon composé des louenges de ce Roy ha surmonté facilement toutes les images, & statues des hommes. Pour venir à mou-
 poinct, si tu me celebres par tes escrits, cela me donnera plus grand' ioye, & illustre-
 ra plus la dignité de ma memoire, que ne feroient les escrits dun autre historiographe, pource que tu neauras point seulement eslargi des richesses de ton esprit, comme fait Timeus à Timoleon, & Herodote à Themistocles, mais ie tiendray ton dire comme lauthorité dun noble & venerable personnage, bien cõgnu, & esprouué en la Republique par plusieurs, & graues actes: de sorte, qui me semblera, que ie nauray point seulement ceste voix, & louenge, qu'Alexandre, estãt venu à Sigee, dist auoir esté donnee à Achilles par Homere: mais que iauray vn graue tesmoignage dun homme illustre, & excellent. A ce propos: Hector, dont fait mention Neuius, me plait, qui

ne se refiout point seulement deſtre loué, mais il adiouſte eſtre loué dun hōme comblé de louenge. Que ſil aduiēt q̄ ie ne puiſſe impetrer ce, que ie veux de toy, ceſtaſauoir, que tu ne le puiſſe faire à cauſe de tes empelchemēs (car ie ne pēſe point eſtre hōneſte, que ie te demāde quelque choſe que ie n'impetre) ie ſeray parauēture contraint de faire ce, que reprennent aucuns ſouuēt: ieſcriray de moy meſme non ſans lexemple & imitation de pluſieurs grans perſonnages. Toutesfois tu n'ignores pas quen ceſte façon de faire il y ha telz vices, & ſcrupules, que ceux qui eſcriuēt d'eux meſmes, ſont contraints de parler ſobrement, ſilz viennent à leurs louenges: & ſe paſſer de leger de la reprehēſion de leurs vices. Dauātage telle hiſtoire neſt ſi creüe, & n'ha pas telle authorité que quand elle eſt faite par vn autre: pluſieurs en reprēnent lautheur, & diſent, que les buccinateurs & crieurs des gymniques ſont plus vergongneux & modeſtes, leſquelz quād ilz ont impoſé les couronnes aux autres victēurs, & qu'ilz ont prononcé leurs noms à haute voix, quād ce vient, que deuant le depart des ieux ilz reçoiuēt auſſi vne courōne, ilz font crier leur victoire par vn autre, à fin que de leur voix propre ilz ne ſe declairēt victēurs. Je veux donc

donc euité ceste reprehensió, & l'euitcray, si tu m'accordes ma demande: ce que ie te prie de faire. Et à fin, que tu ne t'esmerueilles, pourquoy maintenât ie te prie si fort, & en si long langage, que tu fasses ce que desus, veu que tu mas donné à entēdre souuētes fois, que diligemment tu redigerois en escrit les conseilz de ce tēps, & mes accidēs aussi: à te dire la verité, ceste cupidité m'esmeult, de laquelle ie tay escrit au cōmēcement de ceste Epistre: qui est, que ie suis ardent à cela, à fin que moy viuât chacun me congnoisse par tes liures, & que durant ma vie ie puisse receuoir aucun plaisir, & volupté de ma gloire, tant petite qu'elle soit. Ie voudrois bien, que tu mescriuisses (sil ne te fache) ce, que tu as deliberé de faire, touchât le propos dessusdit. Car si tu veux faire cela pour moy, ie te feray des memoires de tout. Mais si tu me remets en autre tēps, ie parleray à toy entre cy & là. Ce pendant tu ne cesseras point, & mettras en sa dernière perfection ce, que tu as commencé ne desistant tousiours de m'aymer. A Dieü.

A R G V M E N T.

Il respond à vne lettre, que luy auoit enuoyee Luceius, quand il se fut retiré aux champs, pour ne voir la Republique opprimee de tyrannie.

M. T.

M. T. Cicero à L. Luceius Salut. 9

*Quāquā
ipsa cōso
lacio lite-
rarū tua-
rum.*

Combien que la consolation de tes lettres m'est fort agreable (car elle declare estre en toy vne grand' beneuolence enuers moy, cōiointe à semblable prudence) toutesfois le plus grand fruit, que iay prins de ton Epistre, cest, que iay congnu, comme tu mesprises les choses humaines avec grāde magnanimité de cœur, & q̄ tu es biē preparé, & armé cōtre fortune. Quāt à la louenge que pouuōs prédre de sapience, ie repute celle la plus grāde: cest auoir, que la tranquillité de nostre esprit ne depēde que de nous, & que nostre institution de bien ou mal viure, ne consiste aussi quen nous mesmes, sans chercher ailleurs cōseil ou confort. Telle fantasie & conseil ne m'estoit encores tōbé hors du courage (car iamais ie nay esté dautre opinion, & m'estoit tousiours cela en la teste) neantmoins par la violence des miserēs & calamitez de ce temps ma cōstāce estoit aucunemēt subuertie, & esbrālee: à laquelle ie voy que tu as secouru, & sens que par tes lettres tu m'as fort cōfirmé. Parquoy il faut que ic te die, & que non seulement ie te signifie, mais aussi que ie te declare quil ne meust peu rien aduenir plus agreable, que tes lettres. Et cōbiē que les raisons q̄ tu allegues avec vne grand'

grand' elegãce & copie, sont de grãd' efficace pour cõsoler: ie ny vois riẽ toutesfois plus persuasif, que la cõstãce & grauité de ton courage, tant que ie repute vne chose fort vertueuse de lavouloir & pouuoir imiter. En cecy toutesfois ie me repute plus magnanime, que toy, toy precepteur & enseigneur de magnanimité, pource quil me semble que tu as encores quelque esperãce que les choses se cõuertirõt en mieux, car ces accidés gladiatoires, & ces similitudes, & raisons par toy colligees à ce propos me deffendent de me desesperer du tout de la Republiq̃. Parquoy en cela il y ha vn. cas, dõt ie ne mesmerueille gueres: cest, que tu ayes si grãd courage, veu q̃ tu esperes quelque chose: de lautre ie mesmerueille plus: cest, quil soit possible que tu ayes aucune esperãce du biẽ public. Car qu'y ha il en la Republique si peu dõmagé, que tu ne cõfesses estre totalement aboly & esteint? Regarde, & considere tous les mēbres de la Republique, lesquelz tu cõgnois fort biẽ, tu nen trouueras pas vn, q̃ ne soit rõpu & debilité desquelles choses ie tiẽdrois plus l'õg propos si ie les cõgnoissois mieux que toy, ou si ie les pouuois narrer sans douleur: cõbien que par tes admõitions & preceptes toute douleur se doit reietter. Je porteray dõc

mes douleurs domestiques, ainsi que tu l'or-
 donnes: & quant aux inconueniens publi-
 ques, ie les porteray vn peu plus magnani-
 memēt & constāment que toy, qui donnes
 les preceptes de magnanimité & constance.
 Car quelque esperance te console, comme
 tu mescriis: mais quant à moy, ie seray ma-
 gnanime en mon desespoir, cōme toy mes-
 mes tu mexhortes & instruis, me mettāt en
 plaisante recordation de ma conscience, &
 des choses que iay faites par ton aduis &
 conseil. Iay fait pour la patrie ce, que ie de-
 uois, pour le moins: & plus certainement,
 que lon neust peu requerir de lesprit ou cō-
 seil daucun. Tu me pardonneras, si ie dis
 quelque chose à non aduantage & louēge:
 car par le record des choses, q̄ tu mas pro-
 posees pour me tirer & diuertir de tristesse;
 par la cōmemoration dicelles mesmes ma
 douleur est mitiguee. Or donc, comme tu
 madmonnestes, ie me retireray tant que ie
 pourray de melancolie & regret, & me trāf-
 porteray à lestude de philosophie, laquelle
 fait honneur en prosperité, & dōne secours
 en aduersité. Ie tascheray aussi destre avec
 toy, tant que laage & santé de nous deux
 le pourra porter: & si nous ne pouuōs estre
 ensemble cōme nous voudrions bien, nous
 ne laisserons toutesfois par vne conion-
 ction

ction de vouloir garder vne mesme affection, & amour lvn à lautre, tant quil semblera, que soyons tousiours ensemble.

A Dieu.

ARGUMENT.

Pource que par plusieurs Epistres consolatoires Luceius auoit reprins la languueur de Cicero, il dit par cela congnoitre son amour enuers luy: mais quil nentend pas la cause, dõt sa douleur procedoit, qui est, quil ne veoit nul remede aux maux de la Republique.

M. T. Cicero à L. Luceius Salut. 10

L'Amour que tu me portes, se mōstre de tous costez dedés les lettres, lesquelles iay prochainement receües de toy: nō quil me fust incongnu, mais encores mest il agreable & à mon souhait: ie dirois quil me dōne plaisir, si ce n'estoit que i'ay perdu ce mot là à iamais: Et cela ne se fait point pour la cause, que tu me presumes (en laquelle tu me reprens fort, vsant de douces, & amiables paroles, mais quant au fait tu es fort aigre) ains pource quil ny ha aucūs remedes de nostre tant grief accident & malheur, lesquelz deuoient estre certains. Quoy? me retireray ie vers mes amis? combien y en ha il? ilz ont autant esté. tes amis que les miēs: desquelz vne partie est morte: les autres se sont endurcis en ces miserables.

Ie

Je voudrois bien viure avec toy : nostre amour est confirmee de long tēps, & nostre familiarité aussi; noz estudes sont semblables: quel lieu, quelle chose defaut il à nostre comōction ? Pouuons nous dōc viure ensemble? certes ie neutēs point, qui nous empesche: toutesfois nous ne lauons point encores fait, cōbien que fussions voisins au Tusculan, & Puteolan. Que diray ie, quād nous estiōs en la ville? en laquelle, veu que la court iudiciale est cōmune, il n'est point de besoin de voyfinage. Mais ie ne sçay par quel malheur, & infortune nostre aage est tōbee en telz tēps, que quād nous deuions florir, & triompher en toutes choses, nous auons hōte de viure. Car quel refuge pouuois ie auoir, apres estre denué de mes domestiques, & forēses aornemēs, & soulas? les lettres, ce croy ie, desquelles i' vse assiduemēt: car que puis ie faire autre chose? mais il me semble que les lettres mesmes me deschassent de leur port, & refuge, & quelles mē reprochēt presque de ce que ie demeure en ceste vie, en laquelle il ny ha rien, sinō vne prolōgation de miserable tēps. Tesbahis tu, si ie suis absent de la ville, en laquelle ma maison & famille ne me peut delecter? & en laquelle on hayt mortellement le temps florissant de la Republique, les

gens de biẽ, la court iudiciale? Et par ainſi
 r'vſe des lettres, auſquelles ie cõſume tout
 le tẽps, non pas pour prendre conſolation
 aſſidues d'elles, mais ſeulement pour y trou-
 uer vne petite oubliãce de douleur. Que ſi
 nous euſſions fait cela toy, & moy (ce qui
 ne nous venoit point en la fantaſie, à cauſe
 des craintes ordinaires) nous euſſions touſ-
 iours eſtẽ enſemble: & maintenãt ta mala-
 die ne me fãcheroit pas, ny toy ma lãgueur
 & fãcherie: & te prie que veniõs à ce poinct,
 tãt que faire ſe pourra. Car qu'y ha il plus
 conuenable pour nous? Ie te verray donc
 au plus toſt. A Dieu.

A R G V M E N T.

*Ceſte epiſtre eſt toute conſolatoire, par laquelle
 * il conſole Titius citoyen Rommain, qui ſe
 2. douloit de la mort de ſes enfans.*

M. T. Cicero à Titius Salut. 11

Combiẽ que de tous les hõmes ie ſuis le *Et ſi vnus*
 moins propre, & commode pour te cõ *ex omni-*
 ſoler, pource que iay prins ſi grand' dou- *bus.*
 leur de ta fãcherie, que iay moy meſme af-
 faire de conſolatiõ: toutesfois pource, que
 ma douleur n'eſtoit ſi aſpre ny ſi grieue q̃.
 la tienne, iay penſẽ que pour le deuoir de
 noſtre familiaritẽ, & pour la beneuolence
 que ie te porte, ie ne me deuois taire ſi lõg
 temps en ta melancolie, mais plus toſt te

donner quelque petite cōsolatiō, qui peult mitiguer ta douleur, si elle ne la pouuoit du tout guerir. Or ceste cōsolatiō est commune & vulgaire, laquelle nous deuōs tous iours auoir en la bouche & en la memoire: cest, quil nous doit souuenir, que nous sommes hommes, & que nous sommes nés souz telle condition, que nostre vie est exposee à toutes incommoditez, de fortune, & que ne deuons refuser de viure souz la cōditiō, que nous sommes nés, ny porter si impatientement les accidens, lesquels nous ne pouuōs euitier par aucun conseil: plus, que si nous considerons les infortunes d'autruy, nous congnoitrons, quil ne nous est rien aduenu de nouveau. Mais ces consolations là, ny celles, qu'ont vsurpé plusieurs sages personnes, & qui ont esté ridigees par escrit, ne peuuent tant mitiguer ta douleur, que lestat present de nostre cité, & la pertubatiō de ces malheureux & miserables temps, durant lesquels ceux sont bienheureux qui neurent iamais enfans: & ceux là moins malheureux, qui les ont perduz en ce temps, que si les auoient perduz durāt que la Republique estoit en bon estat, ou pour le moins en estat tolerable. Que si ton desir tesmeut, ou si pour la souuenance de tes biens perduz tu es en facherie, ie pense,

qu'à

qu'à grand' peine on pourra du tout ceder ceste douleur. Mais si tu pleures (ce qui est plus plein d'amour) les miseres de ceux, qui sont morts (ie ne parle point icy de ce, que iay leu souuent, & ouy : cest qu'à la mort il ny ha point de mal : & sil y demeure aucun sentiment, on doit plus tost reputer ce la immortalité, que mort : mais si le sentiment est du tout perdu, on ne doit point reputer misere, ce qui ne se sent point) toutesfois sans aucune doute ie te puis assurez q' il se brasse & se prepare, & doiuent aduenir des choses à la Republique, lesquelles si aucun laisse, il ne me semblera trompé en aucune sorte. Car quel lieu ou assurance y ha il desia non pas seulement à honte, bonté, vertu, honnestes estudes, & bõs arts: mais du tout à liberté, & salut ? Ie nay point ouy dire ou entēdu, que ce malheureux & meschant an icy aucun ieune hõme, ou enfant fust mort qui ne me semblast estre tiré hors de ses miseres, & inique condition de vie par vne grace speciale des Dieux immortelz. Parquoy si on te peult oster hors de la fantasie, quil nest adueni aucũ mal à ceux tu as aimez, on aura beaucoup osté de ta douleur. Car il ne demeurera qu'une simple partie de ta facherie, q' ne sera point cõmuniqee avec eux,

mais totalement referée à toy. Et en cecy tu ferois contre la grauité, & sapience, que ló ha cõgneue en toy des ta ieunesse, si tu portois immoderémēt tes accidens, qui ne met tēt point en mal ou misère ceux que tu as aymez. Car tu tes tousiours monstré tel & en choses priuees & publiques, quil te faut conseruer ta reputation de grauité & constāce. Pource aussi que nous deuons preuenir par prudēce & conseil, ce que le laps de tēps nous apportera, qui est vne oubliance de douleur. Car sil ny ha femme si imbecille de courage, qu'ayant perdu ses enfans, toutesfois avec le temps ne fasse fin de ses pleurs, certainemēt nous deuons preuenir par conseil, ce que le temps nous peult donner, & n'attēdre point la medecine diceluy, laquelle nous nous pouuõs représenter par raison. Si par ces lettres ie diminue aucunement ta douleur, ie mestimeray auoir fait ce, que ie desirois: mais si elles ne proufittē riē en tō endroit, si auráy ie fait lofficē dvn vray amy: & tel ie veuX estre estimé auoir esté tousiours enuers toy, & que tu te confies, que tel ie seray à iamais. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il se excuse à Sestius, quil ne luy ha point escrit: puis il loue son filz: à la fin il exhorte à magnanimité de cœur.

M. T. Cicero à P. Sestius Salut. 12

NON point par oubliãce de nostre ami *Mon obli*
 tié, ny par intermission de ma coustu *uioe ami-*
 me, ie ne tay encores enuoyé aucunes let- *tie no-*
 tres par cy deuât: mais pource que les pre- *stra.*
 miers iours ont esté assopis en la ruyne de
 la Republiq, & de la nostre: & les derniers
 mout retardé descrire, à cause de tes iniu-
 stes & aspres incōmoditez: toutesfois voyât
 quil y atoit ia assez long interualle, apres
 auoir consideré en moy mesme diligēment
 ta vertu & magnanimité, iay cōclu quil ne
 seroit point hors de propos, si ie tescriuois
 ce qui sensuit. Amy Sesti, ie tay deffendu
 des que tu fus accusé en tō absence, & que
 lō te mist en la hayne du peuple & des Ma-
 gistrats: puis quand ton crime fut cōioint
 avec la cause & peril de ton familier Milo,
 iay deffendu le plus diligemment que i'ay
 peu, toy, & ta cause: & prochainemēt, quāt
 à mon aduenement ie trouuay la chose au-
 trement instituee, quil ne meust pleu, si ie
 y eusse esté, toutesfois. ie nay fait faute en
 aucune chose à ton salut: & en ce temps la,
 quand pour la prouision des bleds, que tu
 auois faite, non seulement tes ennemys,
 mais les ennemys de tes amis aussi, lini-
 quité du iugement & beaucoup dautres
 vices de la Republique eurent plus de

lieu, que la cause mesme, & lequité dicelle, ie ne feis point de faute à ton filz Publius; fust, quil eust befoin ou de ma peine, ou de mon conseil, ou de mon autorité & credit, ou de mon tesmoignage. Donques ayant fait tout deuoir damitié enuers toy, ie tay bien voulu aduertir & prier, que tu eusses souuenance que tu es homme: cest auoir, que tu prinses en patience le commun & incertain accident, lequel aucun de nous ne peut euitter, & nen peut faire bon aucunement: & que tu resistasses virilement à ta douleur & fortune, pensant, quen nostre cité, & autres, qui ont eu puissance, telz accidens sont aduenus par iniustes iugemens à plusieurs personnes magnanimes, & gés de bien. A la miene volonté, que ie nescriuisse pas à la verité ce qui sensuit: cest, que tu nes en la Republique, en laquelle aucune chose puisse delecter quelque homme prudent. Quât à ton filz, si ie ne ten escriis rié, ie crains; quil ne semble q̄ ie naye pas donné tesmoignage tel quil merite à sa vertu: mais si ien escriis tout ce que ien sents, iay crainte de lautre part, que ie ne renouelle ton desir, & douleur. Car les choses que nous considrons en nostre esprit, ne sont pas moins nostres, que ce que nous regardons des yeux. Parquoy sa vertu excelléte,

& la

& la grand' amour, quil te porte, te doit donner vne grãde consolatiõ: & nous aussi & tous autres, qui ne testimons pas & ne te sçimerõs iamais pour ta fortune, mais pour ta vertu: mesmement si tu adioins cecy à ta conscience (veu que tu ne saurois penser, quil te soit rien aduenu par ta faute) cest, que les sages sont perturbez, & esmuz par vilennie & peché, & non pas par accident: par leur delict, & non pas par liniure des autres. Quant à moy, tant par la memoire de nostre ancienne amitié, que pour la vertu & obseruãce de tõ filz, ie ne cesseray de cõsoler, & secourir ta fortune. Et si tu mescris quelque chose, ie feray, tant que tu congnoitras, que tu ne mas point escrit en vain. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il console Titus Fabius affligé de tout plein de facheries, pour la tyrannie de Cesar, iusques à estre banny, & dechassé.

M. T. Cic. à T. Fabius Salut. 13

Cõsoler aye besoin de consolatiõ, pour ce quil y ha long tẽps que ie ne porte chose impatiemmẽt, que ton inconuenient: toutesfois ie ne texhorte pas seulement, mais ie te prie aussi pour le respect de nostre amitie, que tu retournes à ta premiere

*Et si ego -
met, qui
te consola
ri cupio.*

hauteur de cœur, & que tu te monstres homme ; & penſes ſouz quelle condition nous ſommes tous nez, & en quel temps. Ta vertu tha plus donné, que fortune ne tha eſté, pource que tu as acquis des choſes, que pluſieurs nouveaux venuz en la Republique nont pas acquiſes, & as perdu, ce que pluſieurs nobles ont perdu avec toy. Finablement, nous aurons en brief telle ſorte de loix, de iugemēs & de temps, que celuy penſera eſtre heureux, qui ſe porra partir de ceſte Republique avec legere peine. Quant à toy veu que tu as des biens, & des enfans, & nous, & autres à toy conioints par beneuolence, & familiarité, & que tu pourras viure avec nous, & avec tous les tiens, & quil ny ha quvn iugement de ton exil (entretant dautres) qui ſoit repris (& encores ha il eſté accordé à la puissance de Ceſar par vne ſeule ſentence douteuſe) pour toutes ces cauſes tu dois porter patiemment ta fâcherie. Mon vouloir ſera enuers toy, & tes enfans touſiours tel que tu voudras, & quil doit eſtre. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il exhorte Rufus à ſuyure la partie de Pompee, diſant, que loſſice dvn bon citoyen eſt, dadherer à cauſes bonnes, & à la Republique.

M. T. Cicero à Rufus Salut. 14

Combien que ie naye iamais douté, que *Etsi mihi*
 ie ne te fusse fort cher, & fort aymé de *nunquam*
 toy: toutesfois ie cõgnois cela tous les iours *dubiũ fuit*
 de plus en plus, & se trouue ce, que tu ma-
 uois demonstré par lettres: qui est, que toy
 estant à Rome tu ferois plus addonné à
 moy que tu nauois esté en la Prouince (cõ-
 bien que selon mon opinion il ne se peult
 rien adiouster aux plaisirs q̄ tu my as faits)
 dautant que ton iugement seroit plus li-
 bre. Tes premieres lettres donc mont fort
 delecté, par lesquelles iay congny, que tu
 attendois avec grand amour ma venue: &
 voyant que la chose auoit eu autre yssue
 que tu ne pensois, tu testois fort resiouy de
 mon conseil. Par tes prochaines lettres iay
 receu vn grand fruit de ton iugement, &
 de ton bon vouloir: de ton iugement, pour
 ce que ientens, que tu ne reputes rien vtile
 (ce que toutes personnes magnanimes, &
 de bon cœur doiuent faire) qui ne soit iu-
 ste, & honneste: de ton bon vouloir, pource
 que tu me promets, que quelque conseil
 que ie prenne, tu seras avec moy. A la veri-
 té, il ny ha rien qui me puisse estre plus ag-
 greable, ny à toy plus honneste, cõme il me
 semble. Desia auois ie bien prins conseil de
 mes affaires: duquel ie ne tay rien escrit par

cy deuant, non pas que ie le te voulusse celer: mais pource quen tel temps la communication de conseil semble estre vn aduertissement de plaisir & seruice, ou plus tost vne requeste pour faire vne societé de peril, & labeur. Mais voyant, que ta volunté, ton humanité, ta beneuolence est telle enuers moy, ie reçoÿ de bon cœur ce vouloit en telle sorte toutesfois (car ie ne me veux oublier de ma modestie, & vergõgne en demandant) que si tu fais cela, que tu declares vouloir faire, ie ten sauray gré: & si tu ne le fais, ie te pardonneray: & penseray, q tu nas peu refuser lun de ces deux pointz à crainte & lautre à moy. Car cest vne grãd chose: ce qui est iuste, se congnoit: ce qui est vtile, est obscur & douteux: en telle façon toutesfois, que si nous sommes ceux que nous deuous estre cestasauoir, que soyons dignes des lettres & estudes, dont nous faisons profession, nous ne pouuons douter, que les choses qui sont droites & iustes, ne soient vtils & expedientes. Parquoy, si tu es de cest aduis, tu viendras incontinent vers moy: mais sil te plaist, & que tu ne puisses venir incontinent, ie feray en sorte que toutes choses te seront congnes. Brief, quelque chose que tu deliberes, ie te tiendray tousiours pour amy: mais si tu fais ce,

que

que ie pretens, ie te reputeray encores plus mon amy. A Dieu.

A R G V M E N T.

Ceste Epistre est toute consolatoire: & nest autrement difficile: parquoy il ny eschet aucun sommaire.

M. T. Cic. à L. Messinus Salut. 15

TES lettres mont esté fort agreables, Grate mi par lesquelles iay congnu (ce que ie *hi tua li- pensois bien sans tes lettres*) que tu estois *teræ fue- rent.* en grand desir de me voir: laquelle chose ie nentens plus volontiers, que volontiers ie ferois (ou ainsi Dieu ne me donne ce, que ie desire) avec toy. Car tout ainsi que quand il y auoit grand nombre de bons citoyens, & personnes agreables & maymans fort, si ny auoit il personne, avec qui ie fusse plus volütiers, qu'avec toy: & peu, avec lesquelz ie fusse si volontiers: en telle sorte maintenant, voyant que les vns sont morts, les autres absents, les autres changez, & peruertis de courage, ie passerois certainement plus volontiers vn iour avec toy, que ie ne fais tout ce temps avec plusieurs de ceux, en la compaignie desquelz ie suis cõtraint de viure necessairemēt. Et veu, q̄ tu estimes quil ny ha lieu si solitaire (duq̄l toutesfois il ne nous est permis d'vser) ou ie ne prinssie plus grand plaisir, qu'aux propos de ceux, qui

freq.

frequētent ma maison, excepté vn ou deux
 pour le plus. I'vse donques du refuge, du-
 quel ie te conseille d'vser, cestasauoir de
 taddonner du tout aux lettres : & en apres
 te recreer à la conscience de tes conseilz.
 Car ie suis celuy comme tu peux estimer,
 qui nay iamais rien fait tant pour moy,
 que pour lamour de mes compaignons ci-
 toyens. Et si celuy ne meut porté enuie, le-
 quel tu naymas iamais (car tu maymois) il
 se fust trouué heureux, & tous les bós aussi.
 Je suis celuy, qui nay voulu, que la force
 d'aucun eust plus de lieu, que le repos, &
 tranquillité publique: & quand iay congnu
 ques les armes desq̄lles iauois eu tousiours
 crainte, auoient plus de force que le cōsen-
 tement & alliance des bons, laquelle iauois
 cauee par mes moyens, iay mieux aymé ac-
 cepter toute condition de paix, que faire
 guerre avec vn plus puissant, q̄ nous. Nous
 pourrons deuiser ensemble en brief temps,
 de cecy, & plusieurs autres choses. Il ny ha
 rien, qui me retienne à Rome, que lexpe-
 ctation des affaires d'Afrique, & ha esté la
 chose ainsi menee, que elle est bien pres de
 peril: ce que ie pense me touche aucune-
 ment: combien que ie ne sçay bonnement
 quel interest ie y puis auoir. Toutesfois
 quelques nouvelles, qui viennent de par de
 là, ie

la, ie ne veux pas estre loing du conseil de mes amis. Car la chose est en tel estat, que combien quil y ayt grand' difference entre les causes de ceux qui font guerre, ie ne pense pas toutesfois, quil y ayt grand' difference entre leurs victoires. Voicy quil mest aduenü : mon courage, qui, estant les choses douteuses & sans certitude de victoire se monstroit imbecille, par la desperation dielles ha esté fort confirmé: lequel aussi tes lettres prochaines ont corrobore, par lesquelles iay entendu, avec quelle constance tu portois ton iniure : & ay prins plaisir, que ta grand' humanité, & la congnoissance des lettres t'ayt tant profité. Car pour dire le vray, tu me semblois estre de cœur vn peu imbecille, cōme nous auons accoustumé d'estre, nous qui sommes de vie noble & franche, & qui auons esté nourris en ville tant heureuse, & pleine de liberté. Mais comme nous auons porté les choses prosperes modestement, aussi nous faut il porter courageusement, & constamment ceste fortune non seulement aduerse, mais du tout aussi deprimee, suyuant à tout le moins en ces maux ce peu de bien, que par nostre constance nous venions à mespriser la mort : laquelle si par nous deuoit estre contemnee, quand nous estions en nostre felic

felicité, pource quen icelle ny ha aucun sen-
 timent, maintenant nous trouuans ainsi af-
 fligez nous ne la deuons seulement con-
 temner, mais aussi desirer. De ta part, si tu
 m'aymes & si tu me crois, vse du repos que
 tu as : & te persuade, qu'outre la coulpe &
 le peché, duquel tu nas iamais esté entaché,
 & ne seras, il ny ha rien, qui puisse aduenir
 à l'homme horrible, ou redoutable. Si ie
 voy, quil soit bon dainsi le faire, ie men-
 iray bien tost vers toy : mais sil suruient
 quelque chose: qui me contraingne de chā-
 ger de conseil, ie ten aduertiray incontinēt.
 Quant à toy, fais que tu ne sois si couuois-
 teux de me voir, que tu te partes de là es-
 tant ainsi debile, si tu ne m'as premiere-
 ment demandé par lettres, que cest, que ie
 veux que tu fasses. Ie veux, que tu me
 aymes, comme tu as accoustu-
 mé de faire, & que tu ayes
 esgard à ta santé, &
 trāquilité d'e-
 sprit. A
 Dieu.

F I N.

LE VI. LIVRE DES
EPISTRES FAMIL.
DE M. T. CI-
CERO.

✱
A R G V M E N T.

Il console Torquatus presque par mesme raisons,
quil ha consolé Seruius Sulpicius au quatriem-
me Liure. Car tous deux se estoient retirez à
Athenes, pour là passer leurs melancolies, &
ne voir la tyrannie de Cesar, & l'affliction de
la Republique.

M. T. Cic. à Aulus Torquatus Salut.



COMBIEN quil y ha si grande
perturbation de toutes choses,
que chacun repute sa fortune
affligee & miserable, & quil ny
Est eo per-
turbatio
est omnia
rerum.

ha personne qui nayme mieux estre en tout
autre lieu, quen celuy, ou il est: toutesfois ie
ne cuide point, quen ce temps cy il ne soit
fort grief, & desplaisant à tout homme de
bien faire sa demeure à Romme. Car
nonobstant quen quelque lieu, que cha-
cun soit, il ha vn mesme sentiment de dou-
leur, & vn mesme regret pour la ruine de la
chose publique, & de la sienne, si est ce que
les yeux augmentent la douleur, lesquels
sont contrains de regarder ce, que les
autres oyent, & ne permettēt la cogitation
estre

estre diuertie, & retiree des miserables. Parquoy encores q̄ tu ne peux faire de moins, que d'estre en desir de plusieurs choses, si te dois tu deliurer de ceste douleur en laquelle ie t'entens que tu es, à cause que tu es absent de Romme. Car combien que ce test grand' facherie de n'estre avec les tiens touttesfois les choses que tu desires & requiers, sont en leur entier estat, & si tu estois pardeça, elles ne se sauroient mieux porter, & ne sont en aucun danger particulier. A ce propos, quant tu viens à penser au tiens, tu ne dois requerir vne fortune particuliere pour eux, ny refuser la commune. Quant à toy. Torquate, il ne faut point, quand tu penses à tes affaires, que tu admittes & reçoives en ton conseil la desperation de tes cogitations, ou la crainte, que tu as de plusieurs choses: car celuy, qui tha esté iusques à present plus iniuste, & rigoureux, que ta dignité ne requeroit, ha donné de grans signes, que son courage est mitigué enuers toy. Mesmeinent luy, de qui nous requerons salut, n'est pas bien assuré de son salut. Et attendu que les yssues de toutes guerres sont incertaines, de l'une victoire ie ne voy point quil y ayt aucun danger pour toy, qui soit separé de la commune ruine de tous: quant à lautre, ie suis assuré

assure, que tu nen as iamais eu crainte.
 Reste, que ce que mets au deuant quasi en
 lieu de consolation, te cōtriste grandemēt:
 cest le commū peril de la Republique, du-
 quel mal tant grand, combien que les gens
 doctes en disent plusieurs choses: toutes fois
 ie crains, quil ne sy puisse trouuer aucune
 vraye consolation outre celle qui est gran-
 de, selō quen lesprit de chacū il y ha de ma-
 gnanimité, & cōstāce. Si donques bien sen-
 tir, & biē faire est assez pour biē & heureu-
 sement viure, ie ne doute point, q̄ ce ne soit
 mal fait, de dire cestuy là miserable, qui se
 peut recōforter par la cōscience, & souue-
 nir de ses cōseilz bōs, & hōnestes. Car il ne
 faut point pēser, q̄ pour esperance de loyer
 nous ayōs iadis laissē la Patrie, noz enfans,
 & noz biēs: mais il nous sembloit, q̄ ce que
 faisiōs estoit chose iuste, pleine de pieté, &
 deūe à la Republique, & cōforme à nostre
 dignité: laquelle chose faisans, nous n'estiōs
 si hors du sens, que tinsiōs la victoire pour
 certaine. Parquoy, si ce est aduenū, que biē
 cōgnoissiōs pouuoir aduenir, quand nous
 entraimes en laffaire, nous ne deuous per-
 dre cœur, ny estre affligez de douleur, cō-
 me sil estoit aduenū quelque chose, q̄ nous
 neussions pensé pouuoir aduenir. Soyons
 dōc de tel courage, & resolu à ce, que rai-

son & equité nous enseigne, de sorte, que nous pésons riē ne nous attoucher que la coulpe: de laquelle si nous ne sommes point chargez nous pouuons porter les accidens humains paisiblement, & moderémēt. Mon propos tend à ce, qu'il me semble, qu'en ceste ruine des choses, vertu se peult sustēter, & maintenir de soy mesme. Mais sil y ha quelque esperance aux choses cōmunes, tu ne dois point estre destitué dicelle, quelque estat, qu'il doie estre en la Republique. Et en escriuant cecy, il me souuenoit, que ie estois celuy, duquel tu auois accoustumé de reprēdre la desesperation, & en ma tardité & deffiance tu soulois m'exciter par tō authorité. Auquel tēps certainemēt ie ne reproouois pas nostre cause, mais nostre conseil. Car ie voyois, que nous venions à resister trop tard aux armes, lesquelles auoyēt esté lōg temps deuant cōfirmées par nous: & me faisoit mal, q̄ nous debattions du droit public, nō point par cōseilz & authoritez, mais par dards & routeaux. Pour certain, quand ie disois que les choses, qui ont esté faites, deuoient aduenir, ie ne deuinis point lors les choses futures: mais ie craignois, que ce nauint, q̄ ie voyois pouuoir aduenir, & que ie congnoissois deuoir estre pernicious, sil aduenoit: sachāt cela si biē,
que sil

que fil meust faillu promettre, lequel des deux deuoit aduenir, quāt à l'issue des choses, ieusse peu plus assurement promettre ce q̄ est aduenu. Car nous estions superieurs en choses, lesq̄lles on ne produit point en guerre: mais quāt à l'usage des armes, & à la force des gens de guerre, nous estions inferieurs. Or fais maintenāt, q̄ lō cōgnoisse en toy le courage, duq̄l tu disois quil me failloit estre pour lors. Je tescriis cecy, pource q̄ Philargyrus tō seruiteur, ainsi q̄ ie mēquerois de luy, cōme tu te portois, mha conté dun fidele courage (cōme il me sembloit) q̄ tu te mettois aucunesfois en facherie, & tristesse, plus q̄ de raison, ce que tu ne dois faire, ny douter, q̄ fil y ha à laduenir quelque forme de Republique, tu seras au degré, que tu merites: & si elle vient à estre du tout destruite, tu ne seras en pire estat, que les autres. Qui plus est, tu dois porter ce tēps cy (auq̄l vn chacun est desesperé, & suspēs en son affaire) plus modestemēt, pource q̄ tu es en la ville, ou raison ha prins son origine & nourriture: & pource aussi q̄ tu as Seruius Sulpitius avec toy, lequel tu as tousiours aymé vniquemēt, q̄ te peult certainement cōsoler par sa beneuolēce & sapiēce singuliere, duquel si nous eussions suyui l'authorité & cōseil, nous nous fussions plus

toit submis à Cesar en paix, que par la victoire venir deffouz sa main. Mais parauēture ce propos est plus long, quil n'estoit de besoin : ie t'exposeray plus briuement les choses, qui sont de plus grande consequence. Je nay personne, à q' ie doiuē plus, qu'à toy : ceux ausquelz ie deuoīs autant, que tu scez, la fortune & accident de ceste guerre me les ha ostez. Je congnoīs que ie suis, & quelle est ma portee en ce temps cy : mais pource quil ny ha homme si affligē, lequel fil n'est distraict à autre chose, qu'à ce, quil ha entrepris, ne puisse faire quelque cas, ie veux, que tu estimes que tout mon conseil, mon labeur, mon affection test deūē, & dediee à toy & à tes enfans. A Dieu.

A R G V M E N T.

L'argument de ceste Epistre est semblable au precedent, & ne contient autre chose, que consolations, & destournement de douleur.

M. T. Cicero à Aulus Torquatus Salut.

Peto à te, ne me putes. **I**E te prie, ne pense point que par oubliance de toy, ie t'escriis moins souuent que ie nauoīs accoustumē : mais estime, que cela cest fait ou à cause de la vehemence de ma maladie (de laquelle toutesfois ie commence vn peu à me trouuer soulagé) ou pource, que iay esté absent de la ville, & que ie
 nay

nay peu saüoir ceux, qui alloient vers toy.
 Tiens d'oc pour seur, que ie regarde la me-
 moire de toy avec vne grande beneuolen-
 ce & amour, & que toutes tes affaires ne me
 sont moins recommâdees que les miennes
 propres. De ce, que ta cause ha esté iusques
 à present en plus grand' varieté, que lon ne
 vouloit ou pësoit, croy moy, que consideré
 le malheureux estat de ce temps, tu ne ten
 dois point facher. Car il est necessaire, ou
 que la Republique soit tousiours infestee,
 & opprimee par armes, ou que icelles de-
 laissées elle retourne en son estre, ou quel-
 le perisse du tout. Si les armes ont lieu, tu
 ne dois point craindre ceux que tu as lais-
 sé, ny ceux q̄ tu as secouruz. Et sil aduient,
 que les armes soient delaissees par aucune
 cōdition & appointemēt, ou reiettees pour
 vne hayne dicelles, ou ostees par victoire à
 ceux qui en vsent, & que la cité viēne à re-
 spirer, & sortir de ses calamitez, il te sera
 loisible de iouyr de ta dignité, & de tes
 biens. Mais si tout vient à ruïne, & que lys-
 sue des choses soit telle, que Marcus Anto-
 nius, homme fort prudēt, la craingnoit des
 lors, quil se doutoit de tous ces troubles, la
 consolation, qui sensuit, est miserable pour
 vn tel citoyen, & personnage que toy, tou-
 tesfois elle est necessaire: cest, quun homme

ne se doit point trop douloir dũ malheur, qui aduient aux autres generally, aufi bien qu'à luy. Si tu prens garde (cõme ie cuide, que tu fais) quelle vertu il y ha en ce brief propos (car il ne failloit charger ceste Epistre de plus de choses) certainement sans mes lettres tu entendras, que tu as encore quelque chose, que tu peux esperer, & quil ny ha rien que tu doiues craindre en cest estat de la Republique, ou autre: d'auantage, que si tout vient à estre perdu & opprimé, veu que tu ne veux point viure (encores que tu le peusses faire) apres la ruine de la Republique, il te faut prendre en gré & patiemment, ceste fortune, laquelle mesmement test venue par ta coulpe. Et voyla, quant à cela. Au demeurant, ie voudrois bien que tu mescriuisses, que tu fais, & ou tu dois estre, à fin que ie sache, ou ie te dois adresser mes lettres, ou en quel lieu ie pourray aller vers toy. A Dieu.

A R G V M E N T.

Derechef ceste Epistre ne contient que consolations: & semble, quelle doine suruue incontinent apres la premiere. Il console donc tant quil peut Torquatus, nonobstant quil soit en vne ville (cesta sauoir à Athenes) ou les muraillos peuuent mieux parler que luy.

M. T. Cic. à Torquatus Salut. 3

EN mes dernières lettres iay esté vn *Superio-*
 peu bien long, non pas que la chose le *ribus lite-*
 requist autrement: mais lamour, que ie te *vis beneuo-*
 porte me lha fait faire. Car ta vertu na- *lentia ma-*
 uoit que faire de ma cōsolation: & ma cau *gis addu-*
 se & fortune nestoit point telle, qu'estant *ctus.*
 moymesme desnué de toutes choses, puef-
 se consoler ou confirmer vn autre. Mainte-
 nant ie seray plus brief: car si des lors il ne-
 stoit point de besoin de si grand langage, il
 nest maintenāt de rien plus necessaire: mais
 si pour ceste heure là il estoit necessaire,
 cest assez fait, attendu, quil nest rien surue-
 nu de nouveau. Car combien que tous les
 iours nous entēdiōs quelque chose de nou-
 ueau (ce que ie pense, que lon te mādē) tou-
 tesfois cest tousiours vne mesme chose, &
 vne mesme yssue, laquelle ie voy aussi bien
 en mon esprit, que ce, qui se peult voir à
 lœil: & ne voy rien, que ie ne sache que tu
 voyes. Et nonobstant quil ny ha hōme, qui
 puisse deuiner quelle yssue doit auoir ceste
 armee, toutesfois ie preuoy lyssue de ceste
 guerre: & si ie ne preuoy bien cela, pour le
 moins ie congnois, veu quil est necessaire,
 que lun ou lautre doit vaincre, quelle sera
 la victoire de lun des deux. Et apres, q̄ iay
 biē cōgnu cela, ie voy que la chose sera tel-
 le, quil

le, quil me semble quil ny aura point de mal, si ce aduiët le premier, que nous craignons le plus. Car cest chose miserable, de viure en telle sorte, que tu nayas point occasion de vouloir viure: mais quant à la mort, iamais elle n'apporta que bon heur, voire aux heureux mesmes en ce monde. Mais cest chose superflue de tescrire cecy: car tu es en vne ville, en laquelle les murailles te peueët dire & remonstrer ces raisons mesmes, ou choses plus aornees, & elegätes. Dune chose tasseureray ie (nō obstant que dauoir des compaignōs en misere, cela est petite consolation) cest, que tu nes point en plus grand danger, que quelque autre de ceux qui sen sont allez, ou qui sont demourez: car les vns bataillent & les autres craignent le victeur. Ceste consolation est legere: mais lautre est plus graue, de laquelle iespere que tu vses: & quāt à moy ien vse aussi: car tant que ie viuray, ie ne prēdray melancolie, daucune chose, me sentant exempt de coulpe: & si ie suis mort ie seray priuē de tout sentiment. Mais de rechef ie instruis, & donne conseil à vn plus sage & prudent que moy. Iay en singuliere recommandation toy, les tiens, & toutes tes affaires: & les auray tant que ie viuray. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il demonstre à Torquatus le peril eminens de la guerre civile, quiconque aye victoire. Puis il le console par semblables raisons, que dessus.

M. T. C. à Aulus Torquatus Salut. 4

IL ny auoit rien de nouueau, que ie te peusse escrire: & sil y eust eu quelque chose, ie saurois bien que tes amis, & domestiques te le souloient mander incontinent.

Nouū, qđ ad te scriberem, nō hilerat.

Quant aux choses futures, combien quil est tousiours difficile den pouuoir iuger, neantmoins on en peult approcher à peu pres par coniecture, quand les choses sont telles, que lō en peult preuoir lyssue. Pour ceste heure ie ne preuoy autre cas: sinō que ceste guerre ne sera pas de lōgue duree, cōbien quil semble le contraire à plusieurs. Tescriuāt cecy, ie pensois quil y eust desia quelque cas de fait, non que ie sceusse seulement: mais pource, que la coniecture nen estoit pas difficile. Car cōbiē que le hazard de guerre est cōmun à lun, & à lautre belligerateur, & que lyssue des batailles est tousiours incertaine: toutesfois à ceste heure les grans bendes des deuz parts sont si biē preparees pour batailler, cōme lon dit, que ce ne sera point de merueille, lequel des deux ayt la victoire. Ceste opinion de tous est, & se conferme tous les iours de plus en plus,

plus, que combien quil y ayt aucune difference entre la cause des armes, toutesfois quil ny aura pas grand' difference entre les victoires. De lun, nous lauons ia presque experimenté: de lautre, il ny ha hōme, qui ne pense, combien on doit craindre vn victeur courroucé, se trouuant en puissance darmee. Si en cest endroit il semble, que iaugmēte ta douleur, laquelle ie deuois mitiguer en te cōsolant, ie confesse, que ie ne trouue aucune consolation de ces maux, & miseres, sinon celle laquelle si tu peux recevoir, tu la trouueras grande: & dicelle i' vse tous les iours de plus en plus: cest, que la cōscience de bonne, & droite volunté est vne grāde cōsolation daduersitez, & malheurs: & quil ny ha aucun grād mal outre la coulpe. De laquelle pource que sommes tant netz, que tousiours auons adheré à la Republique, & que lyssue de nostre conseil est plus reprise, que nostre cōseil mesme: veu aussi que nous auons fait ce, que nous deuions, il est honneste que portions moderément ce, qui est aduenu. Toutesfois ie ne mattribue point tant, que ie te puisse consoler en ces miseres cōmunes, pour lesquelles consoler, & porter il est besoin dun plus grand esprit, & dune vertu singuliere. Bien est vray, quil est facile à vn chacun de dire,

pour

pourquoy ne te dois douloir plus que les autres. Quant à celuy, qui ha esté plus tardif, que ne pensions, à tayder & deliurer de facheries, ie ne doute point de son vouloir, touchant ton salut: des autres, ie ne pense pas que tu en attendes mon opinion. Vne chose reste, qui te peult tenir triste: cest, que tu es si long temps absent des tiës (chose facheuse, & moleste) principalement de tes enfans, tant plaisans & recreatifz, quil ny ha chose si recreatiue. Mais comme ie tay escrit par cy deuant, ce temps est tel, que chacun pense sa fortune estre miserable, & se fache du lieu ou il est. Quant à nous, ce me semble chose miserable, que soyons à Romme, non seulement pource quen toutes miseres, & calamitez il est plus grief de voir, que douyr les accidens: mais pource aussi, que nous sommes plus exposez à tous hazarts & perilz, que si nous estions absens. Et en cecy les lettres, auxquelles ie me suis tousiours addonné, ne mont point tant consolé (moy qui suis ton consolateur) que le laps de temps mha mitigué. Il te souuient bië, en quelle douleur iay esté. En ceste douleur là ma premiere cōsolatiō est, q̄ ie preuoyois plus que les autres, quād ie desirois paix, en quelque cōditō q̄ ce fust. Ce que cōbië quil sest fait plus
par cas

par cas d'auenture, que par deuinatiõ, toutesfois ie me delecte en ceste friuole louenge de prudence. En apres (ce qui me est vne commune consolation avec toy) si ie deuois estre priuè de vie, on ne me sauroit arracher de la Republique, de laquelle il me fait mal d'estre hors mis: & de perdre la vie pour elle, cela ne me seroit point grief, veu quen cela ny ha point de sentiment. En cecy pareillement ie me reconforte, que mon aage est ia passèe, & ma vie pres de son but, laquelle se delectât de son cours tant honneste, elle me deffend de craindre, que force ne me soit faite en ce, ou nature m'ha presque desia conduit. Finablement tel personnage, ou telz personnages sont morts en ceste guerre, que ce seroit honte de refuser semblable fortune, si la chose nous y cõtraingnoit. Quant à moy, ie prens toutes choses au pire, & ny ha si grand infortune, que ie ne pense nous estre preparé, & prochain. Toutesfois, pour ce que ie sçay quil y ha plus de mal en la crainte, qu'en cela mesme que lon craint, ie me deportè de plus craindre: attendu mesmement, que tel est le mal, que nous craignons, & qui nous doit aduenir, quen iceluy il ny ha aucune douleur mais plus tost fin de douleur. Mais cest assez, & plus qu'assez parlé de cecy: & ne faut

ne faut que tu penses, que ma loquacité
cause si longues Epistres: mais plus tost la
beneuolence que ie te porte. Je suis marry,
que Seruius sest party d'Athenes: car ie ne
doute point, que la c opagnie ordinaire, &
les propos que tu auois avec vn persona-
ge tant familier, tant bon, & tant prudent,
ne te d onassent vne gr ade c osolation & re-
creati o. Je te prie c osole toy (c ome tu dois,
& comme tu as accoustum e de faire) en ta
vertu. De ma part, ie pourchasseray stu-
dieusem ent, & dilig em ent tout ce, que ie pen-
seray q tu veux, & q appartient à toy & aux
tiens: laquelle chose faisant, ie imiteray ta
beneuol ence, mais ie ne feray chose c odigne
à ce, que iay receu de toy. A Dieu.

A R G V M E N T.

*Il console Cecinna, lequel estoit en exil à cause
de ce, quil auoit escrit contre Cesar: & luy
promet tout ce, quil pourra faire pour luy.*

M. T. Cicero  a Aulus Cecin-
na Salut.

Toutesfois & quantes, que ie voy ton
filz (& si le voy presq tous les iours) ie luy offre & promets tout plaisir, & se-
cours sans aucune exception de labour de
mes occupations, ou de loysir: mais ie luy
offre m o credit & autorité avec telle ex-
ception, que ie feray pour toy, & pour luy
tout,

*Quotiesc u
que filium
tuum video.*

tout, ce que ie pourray . Iay leu, & lys ton liure diligēment, & le garde curieusement. Ton affaire & ton bien m'est, singulieremēt recommandé: lesquelles choses ie voy se porter tous les iours de mieux en mieux: & voy aussi, que plusieurs s'emploient pour toy: de l'affection desquelz, & de l'esperance qu'on y peut auoir, ie suis certain que tō filz ten ha escrit amplement. Quāt aux choses, lesquelles ie puis presumer par coniecture, ie ne m'attribue point tant, que ie cōgnoisse mieux les menées des affaires, que toy: toutesfois pource quil se peut faire, que tu penses à cela estant perturbé de l'esprit, il me semble que ie feray mon deuoir si ie t'expose ce, que i'en sens. La nature des choses, & le cours du temps est tel, que toy ny les autres ne peuuent demeurer long temps en liniure & mauuaise fortune, en laquelle vous estes, & que si grande iniure ne se peut arrester en cause tant bonne, & sur tant bons citoyēs. Parquoy à l'esperance, que nous auons de ton salut extraordinairement, non seulement à cause de ta dignité, & vertu (car telz aornemens te sont cōmuns avec les autres) on y peut adiouter, aucus autres aornemens à toy particuliers, à cause de ton excellent esprit, & ta souueraine vertu: laquelle celuy prise fort,
en la

en la puissance duquel nous sommes. Et ne fusses esté vn seul moment en celle miserable fortune, sil ne se fust senty violé par ton eloquence, de laquelle il se delecte: cela toutesfois se mitigue tous les iours: & ceux qui sont avec luy ordinairement, m'ont signifié, que ceste reputatiõ desprit te vaudra beaucoup enuers luy. Parquoy fais en sorte, que tu ayes bon courage & magnanime: car tu es ainsi né, ainsi nourry, & ainsi endoctriné, & tenu tel, quil te faut faire cela. Fais aussi, que tu ayes ferme esperance, pour les causes & raisons que ie tay escrites. De mon costé, ie veux que tu ayes confiance, que ie nay, & ne puis rien, qui ne soit prest pour toy & pour tes enfans. Car lantiquité de nostre amitié, & ma coustume enuers les miés, & plusieurs plaisirs, que tu mas faits, requierent cela. A Dieu.

A R G V M E N T.

Voyant, que Cecinna ne estoit encores restitué, il le console derechef, & luy signifie, que pour beaucoup de raison il espere en brief sa restitution.

M. T. C. à Aulus Cecinna Salut. 6

IE ne crains point, que tu ne congnoisses que ie fais tout deuoir enuers toy, comme certes ie le dois faire, tant pour les plaisirs que tu mas faits, que pour la cõiunctiõ de no

*Non ve-
reor.*

de no

de nostre cause: mais ie crains q̄ ie ne t'aye pas assez souuent enuoyé de mes lettres, les quelles ie teusse enuoyees de long temps, & souuent, si ce n'eust esté, qu'attendant tous les iours meilleures nouvelles iaymois mieux cōprendre en mes lettres vne gratulation de ton bien, qu'vne consolation de ton esprit vexé par ces facheries. Mais iay esperance, quen brief nous te gratulerons: & pour ceste cause ie differeray tel argument d'Epistre iusques à vn autre temps. Par ces lettres donques il me semble, que ie dois confirmer ton courage, lequel ientens, & espere nestre point imbecille: & seras consolé par lauthorité dvn homme nō remply de grād sapience, mais fort tō amy, & couuoiteux de ton bien. Le langage auf si de ma consolation ne sera tel, que ie te cōsole cōme affligé, & destitué de toute esperance de salut: mais comme celuy, de lincolimité duquel ie ne doute nō plus, que iay memoire, que tu doutois de la miēne. Car quand ceux qui pensoient bien, que moy estant en mō entier, la Republique ne pouoit venir en decadence, eurent trouué moyen de me dechasser il me souuiēt que par plusieurs hostes qui venoiēt vers moy d'Asie, ou tu estois pour lors, ientēdois, que tu disois quen brief lon me verroit retourner
à Rom

à Rome avec gloire & honneur. Si la science de deuiner, laquelle tu as apprinse de ton pere, homme fort noble & de bonne vie, ne tha point trompé, nostre diuination auf si ne nous trôpera point: laq̃lle nous auons acquise par les escrits, & preceptes des gens sauans, & par vne grãd' estude (comme tu scez) de ceste doctrine, & par vn grand vsage du gouuernemēt de la Republique, par la varieté, & diuersité pareillement de nostre temps. En laquelle diuination iay dautant plus grand' confiance, pource que iamais ne ma trompé de riē en toutes ces choses tant obscures, & perturbees. Je te dirois les choses que iay dites deuoir aduenir, si ie ne traingnois, quil semblast, que ie prinse mon iugement sur ce, qui est desia aduenu. Toutesfois il y ha plusieurs tesmoins, comme des le cōmencement iay admonnesté Pompee, quil ne print alliance avec Cesar: & depuis, quil ne se separast & estrangeast de luy, car ie congnoissois, que par leur conionction, les richesses & forces du Senat venoient à estre rompues & diminuees: & par leur separation, la guerre civile seroit esmue. Nonobstant cē, ie frequentois familierement avec Cesar, ie prisois beaucoup Pompee: mais mon conseil estoit fidele à Pompee, & salutaire, &

utile à l'un, & à l'autre. Je me deporte de nar-
rer les choses, que iay preueues outre cela.
Car ie ne veux point que Cesar (lequel ne
mha fait, que plaisir) estime, que iaye don-
né tel conseil à Pompee : auquel sil eust
obey & obtemperé, il seroit maintenant en
honneur, & des principaux en la Republi-
que non violee par armes : mais il nauroit
pas tant, & de si grands richesses. Le conseil
lois à Pompee, quil allast en Espagne : la-
quelle chose sil eust faite, il neust esté au-
cune guerre ciuile. Je nay point tât repugné,
qu'en labsence de Cesar, on eust esgard à
luy, & qu'on luy confermast le Cōsulat, que
iay consenti, que veu que le peuple lauoit
ordonné, il se feist ainsi, approuuant & sou-
stenant cela Paulus Aemilius, pour lors
Consul. De la vint l'origine de la guerre
ciuile : nay ie fait mon deuoir & en aduer-
tissement, & en complaints & quereles.
quand mesmes ie preferois vne paix ini-
que à vne iuste guerre ? Mon autorité
ha esté vaincue non point tant par Pom-
pee (car il flechissoit desia) que par ceux,
qui sappuyans sur la conduite de Pom-
pee, pensoient la victoire de ceste guerre
fort opportune, & commode à leur bien
domestique & couuoitise. La guerre fut
commencee, sans que ie men esinusse : elle
fut

fut dechassée hors d'Italie, sans que ie mē
 partisse, tant que y ay peu demeure : mais
 honte ha eu plus de lieu enuers moy, que
 crainte: ie nay voulu defaillir au salut de
 Pompee, veu qu'autre fois il auoit surue-
 nu au mien. Pourquoy voulant faire mon
 deueir, & estant induit par la renommee
 des bons, & vaincu de honte, comme il est
 escrit dedens les fables du fait d'Amphia-
 raus, en ceste sorte de mon bon gré; & à mō
 escient me suis forré en la peste proposee
 deuant mes yeux. En ceste guerre donques
 il n'est riē aduenu de mal & infortune, que
 ie n'aye predict. Parquoy si, comme les Au-
 gures & Astrologues ont de coustume de
 faire, moy Augure publique soyuant mes
 prognostiques dessudits ay constitué en-
 uers toy l'authorité de mō Augure & diui-
 nation, ce mien aduertissement doit estre
 treu. Or donques ie ne te predis ces cho-
 ses par le chant sinistre des oyseaux (com-
 me il est en nostre discipline augurale) ny
 par les tripudiatiōs faites sur terre par les-
 dits oyseaux, ny par nos songes: mais i'ay
 d'autres signes que i'obserue: lesquels cōbiē
 quilz ne soiēt point plus certains que ceux
 là, toutesfois ilz ont moins d'obscurité &
 erreur. Et quāt à ces signes, ie les note par
 double raison: l'une desquelles ie prens sur

Cesar: l'autre sur la nature des troubles ciuils. Quant à Cesar, telz signes se trouuēt en luy: sa nature est douce & benigne, comme elle est tresbien exprimée au Liure de tes querelles. Qui plus est, il se delecte grādement des esprits excellens, comme est le tien: dauātaē il escoute & reçoit volūtiers les iustes prieres de plusieurs qui sont enflammées de bon vouloir, & qui ne procedēt de volūtez vaines ou ambitieuses. En quoy l'Hetruirie toute addōnée à faire requeste pour toy les mouuera fort. Pourquoy donc est ce, que tout cecy ne tha encores rien proufité, quant à ta reduction? pour ce quil pense, quil ne pourra pas escōduire la supplication de plusieurs, si toy auquel il se peult courroucer iustemēt, es par luy absouz & receu. Quelle esperance donques (diras tu) y ha il en vn hōme courroucé? Je te le diray. Il sçait bien, que de la fontaine de ton style, duquel il ha esté aspergé legerement daucūs conuices, il pourra puiser ses louenges. Somme, il est homme fort subtil & agu, & qui preuoit beaucoup de choses: il entēd bien & congnoit, quil ne se peult long tēps debouter de la Republique, veu que tu es hōme fort celebré, & renommé en vne partie d'Italie qui nest à despriser: & que la cōmunauté de la Republique

que tu nas point de superieur entre tous
 les plus excellēs de ton aage, soit en esprit,
 en faueur, ou renommee du peuple Rom-
 main. Iay assez escrit de Cesar: maintenāt
 ie parleray de la nature des temps, & des
 choses. Il ny ha homme tāt ennemy, & con-
 traire à la cause, la deffense de laquelle Pō-
 pee (plus courageux, que bien preparē) ha
 prinse, qui nous ose dire mauuais citoyēs,
 ou meschās hommes. Et en cecy ie mesmer
 ueille de la grauitē, & iustice, & sapience de
 Cesar, qui ne parle iamais de Pompee, que
 honorablement. Mais il ha fait (diras tu)
 beaucoup de choses vn peu trop aspres cō-
 tre luy. Telz actes, sōt actes de guerre & de
 victoire, & non point selon le naturel de
 Cesar. Mais comment nous ha il receuz?
 Il ha constitué Cassius pour son legat: il ha
 fait gouuerneur de Gaule Brutus: de Gro-
 ce, Sulpitius: il ha restituē Marcellus: avec
 grand' dignitē, auquel il estoit tant enne-
 my. On veut tēdre mon propos? La natu-
 re des choses & destroubles ciuils, & lestat
 de la Republique (soit demeurant en son
 entier, ou change) ne souffrira point; pre-
 mierement quen semblable cause la condi-
 tion, & fortune de tous ne soit tout vne: en
 apres, que les gēs de bien & bon citoyēs nō
 iamais notez d'ignominie ne retournent.

en ceste cité, en laquelle tant de mal viuās,
 & condemnez de meschans crimes sont re-
 tournez. Voila mon augure & diuination:
 de laquelle, si i'auois quelque doute de ta
 constance, ie n'vserois point plus tost, que
 de ceste consolation, par laquelle ie recon-
 forterois facilement un homme magnani-
 me. Or elle est telle en ton endroit. Si tenāt
 la victoire pour seure tu eusses prins les ar-
 mes pour la Republique (car tu le pensois
 ainsi) tu ne serois pas trop à louer: mais si
 tu as eu ceste opinion, qu'à cause des incer-
 taines yssues, & accidens de guerre, il pou-
 uoit aduenir que nous serions vaincus, il
 ne faut pas que tu te mōstres auoir esté biē
 preparé pour la fortune prospere, & que tu
 ne puisses porter l'infortune. Je debattois
 aussi volontiers, quel recōfort te doit don-
 ner la conscience de ton fait, & quelle dele-
 ctation te doiuent bailler les lettres en ton
 aduersité. Je narrerois pareillement les
 griefz accidens, & fortunes non seulement
 de tes anciens compaignōs & coadiuteurs,
 mais aussi de ces nouueaux & recens. Je
 nommerois aussi à cecy plusieurs grans per-
 sonnages estrangers. Car le souuenir de ce-
 ste loy cōmune de nature, & humaine con-
 dition mitigue nostre douleur, & la rend
 beaucoup moindre. I'exposerois pareille-
 ment⁶

ment, en quel trouble & cōfusion de toutes choses nous viuons: car puisque il vient là, le desir que nous auons de demeurer en la Republique, n'est pas si grand, la voyāt opprimee, que si elle estoit en son entier. Mais il n'est point de besoin de t'amener toutes ces raisons nous te verrōs en breif restitué, comme ie congnois certainement. Ce pendant en ton absence ie promets, & offre pour tes affaires toute mon affection, estude, seruire & labeur, à ton filz tres constant & bon, & vraye image & pourtraiture de ton corps & esprit. Et puis promettre cela derechef plus amplement, à cause que Cesar de iour en iour me fait meilleur racueil, & que ses familiers m'aiment plus que tout autre. Enuers lequel toute l'authorité, & credit que i'auray, sera pour toy. Fais, qu'avec force & magnanimité de cœur, & avec bonne esperance de meilleure fortune tu te consoles en toymesme. A Dieu.

A R G V M E N T.

Cecinna estant banny de Romme, & ayant permission de demeurer en Sicile iusques aux Calendes de Ianuier, auoit demandé aduis à Cicero, sil faisoit point contre la prohibition de Cesar. Cicero luy respond quil ha fait avec les familiers de Cesar quil y peut demeurer & luy conseille de sy tenir.

M. T. C.

M. T. Cic. à Aulus Cecinna Salut. 6

*Cum esset
mecum Lar
gus.*

Q Vand Largus (homme fort souhaitant ton bien, & honneur) m'eut dit, que deuois sortir de Sicile aux Calendes de Ianuier, ayant congnu en toutes ces choses, que ce, que Balbus & Oppius faisoient en l'absence de Cesar, il tenoit cela pour fait, ie les prie affectueusement quilz mottroyassent, que tant que ie voudrois, tu peusses demeurer en Sicile. Iceux auoient de coustume, quand ie le requerois de quelque chose qui ne les fachast point, de me la promettre volontiers, ou me la refuser, & me dire la raison du refus: mais à ceste mienne action, ou plus tost requeste, ilz nont pas respondu incontinent: ains ce iour mesme sont retournez deuers moy, & mottroyerēt que tant que tu voudrois, tu fusses en Sicile: & quilz feroient, que de cela il ne viendroit aucune facherie. Or puis que tu as congnu ce, qui test permis, ie pense quil est necessaire, que tu saches ce, que ie veux que tu fasses. Ces choses faites, on mha apporté lettres de toy, par lesquelles tu me demandes conseil, & si ie suis d'aduis, que tu demeures en Sicile, ou si tu dois aller parachauer le demeurant de la negotiation Asiatique. Il mha semblé, que ceste tienne deliberation ne conuenoit pas bien
avec

avec le propos què mauoit tenu Largus. Car son propos estoit, cōme si tu eusses esté interdit de seiourner en Sicile : & quant à toy, tu deliberes de tes affaires, cōme si cela t'estoie permis. Or quant à moy, soit lun ou lautre, ie suis daduis que tu demeures en Sicile. Le lieu tant prochain taydera biē à impetrer ce, que tu quiers pour la cōmodité que tu auras d'enuoyer lettres & messages par deça, & pour ten reuenir soudainemēt, si on impetre ton retour, ou que lon arreste quelque chose de ton affaire. Parquoy ie t'aduise de rechef, que tu dois demeurer en Sicile. Quād T. Furfanus Posthumius mon familier, & ses Legats, & mes autres familiers seront venus, ie te re commanderay diligemēt à eux, car maintenant ilz sont tous à Mutine. Ilz sont gēs de bien, & amateurs de tes semblables, & fort mes familiers. De ce, q̄ ie pourray penser que cōcerne tes affaires, ie le feray sans que tu men aduertisses, ou que tu men pries. Et si tu vois, que ie ignore quelq̄ chose en cela, maduertissant ie surmōteray lafection que tous autres te pourroient porter. Combien qu'au retour de Furfanus ie parleray à luy en presence de telle sorte que tu nas que faire de mes lettres enuers luy: toutesfois pource quil ha semblé bon à

tes amis, que tu eusses lettres de moy pour luy presenter, iay obtemperé à leur volonté. La copie des lettres est escrite cy dessous. A Dieu.

A R G V M E N T.

Ceste Epistre est celle, quil ha promise à Cecinna à la fin de la precedente. Et par icelle il recom mande Cecinna à Furfanus.

M. T. Cicero à Furfanus
Preteur Salut.

Cicero. Cecinna tan ta mihi familiaritas I Ay eu tousiours si grande familiarité & priuauté avec Cecinna, quil nest possible quil en soit vne plus grande. Car iay vescu familièrement avec son pere, homme noble & magnanime. Et quant à Cecinnus, ie lay tousiours tant aymé des sa ieunesse, que ie nay vescu avec homme aucun en plus grande conionction: & lamour que ie luy porte, proceda de ce, que iauois grand' esperance de sa singuliere bonté, & souveraine eloquence, & pource quil viuoit avec moy en grande vnanimité, non seulement par deuoir damitié, mais aussi par la conformité de noz estudes communes. Il nest point besoin, que ie tescriue icy plus au lóg la raison, pourquoy necessairement ie defens en toutes les manieres que ie puis. son salut & ses biens comme tu vois. Reste, que apres auoir congnu par plusieurs choses, quel

quel est ton iugement de la fortune des bons, & des calamitez de la Republique, ie ne te requiers d'autre chose, sinon que la bonne volonté, que tu portes de ton bon gré à Cecinna, soit autant augmentee par ma recommandation, que ie congnois, que tu mestimes. Tu ne me peux faire plus grand plaisir, que cestuy là. A Dieu.

A R G U M E N T.

Il console Trebatius, comme il l'a fait les precedens : car tous estoient bannis à cause quilz auoient fauorisé à Pompee, pour la deffense de la Republique. L'argument donc est assez de Joy facile, sans le plus estendre.

M. T. Cic. à Trebatius Salut &

IE me suis testmoin moy mesme combien ie testime: & combien ie tay tousiours estimé, & combien iay congnu que tu mestimois. Car ton conseil (ou l'accident plus tost) de demeurer long temps aux armes ciuiles, mha donné tousiours grand' facherie: & de ce quil est aduenu, que tu recouures ta fortune & dignité plus tard que de raison, & que ie ne voudrois, cela ne me tient moins en sollicitude, qu'autre fois te ont tenu mes accidens. Parquoy souuent ie me suis descouuert à Posthumelenus, & Sestius, & à nostre amy Attic^s, & pchainemēt à sō Libertin Teuda, & ay dit à chacū d'eux,
qu'en

*Ego quā-
ti te faciā*

quen quelque chose, que ie pourrois, ie des-
 firois satisfaire à toy & à tes enfans; & veux,
 que tu aduertisses tes domestiques de ce
 mien vouloir : cest auoir, quilz tiennent
 pour prest en toutes choses ce, que ie pour-
 ray faire pour eux, & tout ce qui est en ma
 puissance, cest auoir, mon labour, mon es-
 tude, mon conseil, mon bien, ma foy. Si ia-
 uois autant d'authorité & credit en la Re-
 publiq (à laquelle iay tant fait de seruice)
 que ie deurois auoir, tu serois celuy, qui as
 esté digne certainemēt de tout haut degré,
 & le premier de tō ordre & estat. Mais puis
 quen vn mesme temps, & pour vne mesme
 cause vn chacun de nous deux est priué de
 sa dignité, & degré: ie te promets ce que iay
 escrit cy dessus (car cela est encores en ma
 puissance) & dauantage tout ce que iay en
 partie, comme du demeurāt de ma premie-
 re dignité. Car Cesar mesme, cōme iay peu
 entendre par plusieurs choses, ne me veut
 point trop grand mal : & presque tous les
 familiers, comme obligez à moy à cause des
 grans plaisirs que de long temps ie leur ay
 faits, m'obseruent & reuerent en grand' a-
 mour. Parquoy si ie puis auoir quelque en-
 tree, & bonne occasion de mettre quelque
 ordre à ta fortune (cest auoir à ta redu-
 ction) ou est tout le point (ce que iespere de
 plus

plus en plus tous les iours pouuoir faire selon leurs paroles, & propos ordinaires) ie trouueray quelque moyen de moymesme, & m'y efforceray, il n'est point de besoin de te mander par le menu ce que ien feray: tât y ha, que ie toffre & t'asseure de toute mon affectiō & beneuolēce. Mais vne chose matouche fort: cest, que tous les tiens entendent (ce que tu peux faire par lettres) & estiment, que tout ce qui est en ma puissance, est à ton commandement. Je dy cecy, à fin quilz sachent quil ny ha chose si difficile, quil ne me soit plaisante quand ie lauray entreprinse pour toy. Je teusse des lōg tēps enuoyé lettres, si ieusse trouué vn genre d'escrire propre & cōmode: car en tel tēps que nous sommes, les amis ne peuuent faire autre chose, que consoler lun lautre & offrir leur seruice. Quant à consolation, ie nen vsois point en ton endroit, pource que ientendois par plusieurs: comme tu portois constamment & prudemment liiure de ce tēps, & comme la conscience de tes conseilz & de tes faits te consoloit grandement. Ce que si tu fais, tu reçois vn grand fruit des estudes, & disciplines, auxquelles ie scay que tu as tousiours versé: & texhorte de le faire de plus en plus. Pareillement, n'estant trop ignorant des affaires
de ces

de ce monde, mais moins versé en l'estude que ie ne voudrois : & plus versé & vité aux choses, que mon vouloir ne porte, ie te promets (à toy hōme entendu aux affaires, & aux aētes de toute antiquité) que ceste rigueur & ceste iniure ne te fera point lōgue. Car Cesar mesme, qui peut beaucoup, me semble se mitiguer tous les iours, & incliner à la nature des choses : & la cause de toy, & de tous bōs citoyēs est telle, quil faut necessairement quelle soit restituee en son premier estat avec la Republique, qui ne peut à iamais estre deprimee : & tous les iours se fait quelque chose de plus humain & liberal, que nous ne craignōs se pouuoir faire. Lesquelles choses pource quelles consistent en petites mutations de temps, nous obseruerōs tous les momens : & ne laisseray passer aucune occasion de tayder ou soula ger. Parquoy lautre genre d'Epistre, que iay dit, me sera tous les iours (comme iespere) plus licite, qui est de te promettre quelque secours : ce que ie feray plus volontiers par effect que par paroles. Je veux que tu estimes (en tant que iay peu entendre) que tu as plus d'amis, que ceux qui sont, ou ont esté en ceste infortune : si ny ha il pas vn d'eux qui me surmōte en amytié, & bon vouloir euers toy. Fais que tu ayes bon & fort

courage, ce qui gist en toy:quãt à ce qui cõsiste en fortune, cela sera gouuerné par le temps,& y pouruoirõs par conseil. A dieu.

A R G U M E N T.

Il gratule à Trebatius à cause de sa reduction:
 & dit quil est ioyeux de ce, que los plaisirs quil
 luy ha faitz, luy sont agreables.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 9

IAymoïſ ſeulement Dolabella au para- *Dolabellã*
 uant, & ne luy eſtois en rien obligé: car il *antea tan*
 neſtoit point eſcheu, que ieuſſe affaire de *tummodo*
 luy: & meſtoit attenu, pource que ie lauois *diligebã.*
 diligemēt ſecouru en ſes perilz. Maintenãt
 ie ſuis tãt obligé à luy, que ie ne penſe plus
 deuoir à homme, pource que par cy deuãt
 il mha ſatisfait pleinement en la tuition, &
 conſeruacion de ton bien: & en ce temps, en
 la reſtitution de ton ſalut. En laquelle ie te
 gratule ſi grandement, que iayme mieux,
 que ſemblablement tu me gratules, que ſi
 tu me rendois graces: car de ces deux cho-
 ſes là ie nen deſire point lunc: & quãt à lau-
 tre, tu la peux faire veritablement. Au de-
 meurant, puis que ta vertu & dignité tha
 fait ouuerture pour retourner vers les tiẽs,
 il appartient à ta ſapience & magnanimité
 de cœur, doublier ce, que tu as perdu, & pẽ
 ſer à ce que tu as recouuert. Tu viuras avec
 les tiẽs, tu viuras avec no^o: tu as plus acquis
 de dig

de dignité, que tu nas perdu de ton bien, le quel toutesfois te seroit plus plaisant. s'il y auoit aucune Republique. Nestorius nostre familier m'ha escrit, que tu me rendois graces affectueusement. Ceste memoire des plaisirs, que ie tay faits m'est grandement agreable, & ne suis point mal content que tu en vses enuers vn chacun, & principalement enuers Syro nostre amy. Car ie desire fort que les choses que ie fais, soient approuuees par tout homme de prudence. Je desire te voir en brief. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il gratule à Balbus de ce, quil ha esté restitué: & dit, que contre la qualité du temps il ha oré pour luy, & la cause pourquoy ses lettres de restitution ont esté differees.

M. T. C. à Appius Balbus Salut. 10

*Gratulor
tibi, mi
Balbe.*

IE te gratule, Balbe, & te gratule à la verité: car ie ne suis si sot, que ie te voulusse mettre en quelque faulse ioye, & que par apres tu vinses à estre si fort abbattu de tristesse, quil ny eust chose, qui te peust remettre en tranquillité desprit. Iay deffendu ta cause vn peu plus appertement, que le téps ne le portoit. Car la fortune estoit vaincüe par la debilité de mon autorité & credit, par la charité q̄ ie mōstre en mon endroit, & par lamour perpetuelle, que ie te porte,

lequel

laquelle tu as entretenue diligemment. Tout ce qui appartient à tō salut & retour, est confirmé, certain, & ratifié: ie lay veu, ie lay congnu, ie my suis trouué: car iay les familiers de Cesar assez opportunément empestrez damour, & beneuolence enuers moy, de sorte que apres Cesar, ie suis celuy, quilz ayment le plus Panfa, Hircius, Balbus, Oppius, Marius, Posthumius taschent pleinement à cela, que lon cōgnoisse, quilz mayment. Ce que sil meust faillū pourchasser par mō industrie, ie ne me repentirois point, selon la qualité de ce tēps, de mestre employé à cela. Toutesfois pour lesgard & respect du temps ie ne me suis point demis vers eux: iay amitié & familiarité ancienne enuers ceux, avec lesquelz ie ne cesse de pratiquer de ton affaire. Et en cela iay pour le principal support Panfa, fort studieux de ton biē & fort couuoiteux du mien: lequel nest point moins en autorité, quen grace enuers Cesar. Cimber Tullius mha entierement satisfait. Toutesfois les requestes ambitieuses & affectionnees par ostētation, ou autre zele, nōt point tāt de lieu enuers Cesar, que les necessaires: desquelles pource que Cimber ha vsé, il ha plus valu, que pour tout autre. Les lettres de ta restitutio nōt point encores esté bail-

lects,

lees, pource quil y ha vne merueilleuse
 mauuaistié en aucuns, qui ont despit, de ce
 que Cesar tha pardonné, & qui tappellent
 la trompette de la guerre ciuile : & disent
 beaucoup de choses, cōme silz nestoiēt pas
 ioyeux que ceste guerre fust aduenue. Par-
 quoy il mha semblé quil y failloit proce-
 der occultement, & quil ne failloit diuul-
 guer en aucuac maniere, que ton affaire
 fust passée & despeschee. Mais cela sera en
 brief : & ne doute point, que quand tu liras
 les presentes tout ton cas ne soit fait & arre-
 sté. Pansa, hōme certainement graue & ve-
 ritable, ne mha point seulemēt confirmé,
 mais ha prins sur luy, que au plus tost il au-
 ra tes lettres de grace. Ce pēdāt toutesfois
 ie nay point trouué mauuais de tescrire ces
 choses : car le propos de ta femme Apuleia,
 & les larmes de ta fille Appia me signifioiēt
 que tu estois moins ferme & cōstāt que tu
 ne monstros par tes lettres : & icelles pen-
 soiēt, que pource quelles estoient absentes
 de toy, tu serois en plus grād' cure & solici-
 tude. Parquoy iay estimé estre merueilleu-
 semēt bon pour mitiguer ta douleur, & lā-
 gueur, de tescrire pour certain les choses
 qui sont certaines. Tu scez, que iauois de
 coustume de tescrire en telle sorte, q̄ ie te
 cōsолоis plus tost, cōme homme constant &
 prudent,

prudēt, que ie ne te baillois esperāce certaine de salut: sinō celle que tu pouuois prendre de la Republique, quand ceste ardeur des troubles sera esteinte. Aye souuenance de tes lettres, par lesquelles tu te monstrois auoir si grand courage, si constant, & préparé pour porter tous accidens: De laquelle chose ie ne mesmerucillois, me recordāt que tu auois versé en la Republique des tō ieune aage, & q̄ tous tes Magistrats estoiet tombez aux dangers & perilz de ton salut & fortunes communes: & que tu testois mis à suiure la guerre ciuile, non seulement pour estre heureux victeur, mais sage & prudent vaincu, si le cas aduenoit ainsi. En apres, veu que tu consommes tout ton estude à trāsmettre par escrit à la Posterité les faits des gens magnanimes, tu dois considerer quil te faut faire en sorte, que tu te monstres semblable à ceux que tu loues & celebres. Mais ce propos seroit plus apte aux tēps, dont tu es desia eschappé. Maintenant prepare toy seulement à porter les facheries ou nous sommes, ausquelles si ie pouuois trouuer quelque remede, ie ten ferois participāt: toutesfois il ny ha quun refuge de nostre presente douleur: ce sont lettres & doctrines, desq̄lles nous auons tousiours vsé. En nostre p̄sperité prochainemēt

elles sembloient nous donner plaisir, & recreation : maintenant elles maintiennent nostre salut. Mais pour retourner à mon premier propos, ne fais aucune doute que tout ne soit despesché, quant à ton salut & retour. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il remonstre à Ligarius, pourquoy il y ha escriit si tard, & luy promet, quel intercedera enuers Cesar, pour sa restitution. Puis il ladmonnestre quil prenne cœur en son aduersité. Et cestuy cy est, pour lequel Cicero ha fait loraison intitulee, Pro Ligario.

M. T. Cicero à Quintus Ligarius Salut.

*Esti talis
suo tempore.*

Combien quil failloit quen ceste tien-
ne aduersité, pour la raison de nostre
amitié, ie tescruiſſe quelque chose pour te
consoler & secourir : toutesfois ie ne lay
point encores fait : car il me sembloit que
ie ne pouuois mitiguer, ny amoindrir ta
douleur par aucun propos. Mais apres que
iay commencé dauoir bonne & grãde espe-
rance, quen brief nous te verrons pardeça
en tō entier, ie nay peu faire de moins que
de te declairer ma sentence, & volūtė. Pre-
mierement ie tescris (ce que ientens, & que
ie vois) que Cesar ne te sera pas lōg temps
aspre & rigoureux : car de iour en iour les af-
faires

fares & le temps, & l'opinion des hommes, & comme il me semble sa nature mesme le rend plus doux & benin. Et congnois cela tant en la cause des autres quen la tienne: joint le rapport que mē font ses familiers: lesquelz, depuis le tēps que tu enuoyas vn messager d'Afrique, ie nay cessé de requerrir & supplier pour toy avec tes freres. Par la vertu desq̄lz, & par leur pieté & amour singuliere enuers toy, & sollicitude assidue & perpetuelle de ton salut iay tāt fait, quil ny ha rien, que Cesar ne tottroye, selō mō opiniō. Et si cela se fait plus tard que nous ne voulōs, sache, que la difficulté que nous auons eue de parler à luy (luy, à qui chacun adresse ses requestes) à cause de ses occupations, ha fait cela: ensemble pource quil est vn peu courroucé quant à la cause d'Afrique, il semble quil vueille tenir vn peu plus longuement en facherie ceux, par le moyen desquelz il pēse auoir esté detenu, & agité en plus longues facheries & troubles: toutesfois nous congnoissons, que de iour en iour il commēce à porter cela plus paisiblement & sans grand' ire. A ceste cause, croy moy, & aye souuenance que ie te mande & affirme, que tu ne seras pas long temps en ces facheries. Or puis que ie tay exposé mon aduis quant à ta reduction, ie

ε 3 declare

declaireray plus par effect que par paroles ce, que ie voudrois estre fait en ta cause. Et si iauois aussi grand' puissance en la Republique ie deurois (à laquelle iay fait autant de seruices, que tu estimes) tu ne serois pas maintenant en ceste ruine. Car semblable cause ha diminué mes biens & richesses, qui ha mis ton salut en danger. Toutesfois en tout ce, que le reste de ma dignité & autorité aura lieu, tes freres nauront point faute de mon estude, conseil, trauail, credit, & felicité, en quelque chose que ce soit. Fais, que tu ayes bon & fort courage, comme tu las tousiours eu : premierement pour les causes, que ie tay escrites: en apres, pource que tu as tousiours tant fauorisé, & proufité à la Republique ou par vouloir ou par effect, que non seulement tu dois esperer toutes choses prosperes: mais aussi, combié que tout te vint au rebours de tō desir, toutesfois quelque chose qui t'aduienne, selon la conscience de tes faits & conseilz, tu la dois porter avec vn cœur magnanime, & constant. A Dieu.

A R G V M E N T.

Semblable argument est de ceste Epistre, que de l'autre. Parquoy il nen faut faire autre sommaire.

M. T. C. à Quintus Ligarius Salut. 12

Sache, que ie cosomme tout mō labour, Me scito-
 Sindustrie, cure, & estude en la restitutiō omnem la-
 de ton salut : car outre ce, que ie tay touf- bore meū.
 iours fort ayiné, la grande beneuolēce que
 ie porte à tes freres, lesquelz iayme autant
 que toy, leur singuliere pieté & amour fra-
 ternelle ne permet que ie delaisse aucune
 occasion, ou temps de te faire tout plaisir
 & seruice : mais iayme mieux, que tu con-
 gnoisses par leurs lettres que par les mien-
 nes, ce que iay fait, & feray pour toy. Quāt
 à ce que iespere & de quoy ie me fie, & que
 ie tiens pour certain en la restitutiō de ton
 salut, ie te le veux icy declairer. Car sil y
 eut iamais homme craintif en choses gran-
 des & perilleuses, & plus craingnant lyssue
 mauuaise des affaires, qu'esperant bonne
 fin, certes ie le suis : & si cest vice, ie confes-
 se quil est en moy. Non obstant ce, quand
 lonzieme iour deuant les Calendes inter-
 calaires premieres, à la requeste de tes fre-
 res ie fuz venu le matin vers Cesar, & que
 ieuz endure toute la vilennie & facherie
 quil y ha pour parler à luy, estant tes freres
 & prochains prosternez à ses pieds, & que
 ieuz dit & remonstré tout ce, que la cause
 & le temps requeroit, non seulement par
 le propos de Cesar (lequel fut doux &
 t 4 benin)

benin) mais aussi par ses yeux & visage, & autres signes, lequelz ie peuz mieux cõtempler & considerer que te les escrire, ie me departis en ceste opiniõ, que ton salut n'estoit plus douteux. Parquoy fais que tu ayes grand & fort courage: & si tu portois avec grand' sapience les choses perturbees, porte ioyeusement les tranquilles. Toutefois ie suruiendray à tes affaires, comme si elles estoient aussi difficiles que iamais: & supplieray de bien bon cœur pour toy non seulement Cesar, mais aussi tous ses amis, lequelz iay congnu me porter fort grand' amour. A Dieu.

M. T. Cicero à Basilius Salut. 13

Tibi gratulor.

IE te gratule, & me resiouis: ie t'ayme, & deffens ton bien & hõneur: ie desire que tu maymes, & que tu me mãdes que tu fais, & que lon fait au lieu ou tu es. A Dieu.

M. T. Cic. à Bithynicus Salut. 14

Cũ ceterarum rerũ causa.

POUR beaucoup de causes & raisons, ie desire la Republique estre biẽ establee & restituee en son premier degre: mais croy moy que ie desire cela encores plus fort, à cause de la promesse que tu me fais en tes lettres. Car tu me mandes que cela aduenãt tu viuras, & feras tousiours avec moy. Ta volunté mest fort agreable: & ne fais rien qui ne soit conforme à nostre amitié,

& au

& au iugement de ton pere, homme singulier. Et sache, que pour la grandeur des plaisirs que tu as faits à aucuns, qui ont eu puissance & credit au tēps passé, & de present, iceux te peuuent estre plus conioints que moy: mais ilz ne me surmotent point en amitiē. Parquoy la memoire, que tu as de nostre cōiunction, m'est agreable, & ta volunté aussi de laugmenter. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il respond à quelque demãde, que Lepta luy auoit faite, laquelle tu pourras aysement congnoistre au discours de l'Epistre.

M. T. Cic. à Lepta Salut. 15

INcontinent que Seleucus m'ha eu bail- *siuuul vt*
 létes lettres, iay demandé à Balbus par *accepī à*
 codicilles quil y auoit en la Loy, touchant *seleuco*
 ta questiō. Il m'ha rescrit que ceux qui exer- *tuolite-*
 cent loffic de trieur public, ne sont *ras.*
 point receuz au nombre des Decurions:
 mais que ceux qui ont exercé cest office,
 nen sont point forclus. Parquoy tes fami-
 liers & les miens prennent hardiment cou-
 rage: car la chose nest pas tolerable que
 ceux, qui sont commis à l'aruspicine, puis-
 sent paruenir à l'office de Senateur à Rom-
 me: & que ceux, qui autresfois ont esté
 crieurs publiques, ne puissent estre Decu-
 rions

rions . aux municipales , & villes d'Italie. Quant aux Espaignes, il ne sen dit rien de nouveau: toutesfois il est certain que Pompee ha gros exercite , Car Cesar nous ha enuoyé le double des lettres de Patietus, dedens lesquelles il faisoit mention , que Pompee auoit vnze legions. Messala aussi auoit escrit à Quintus Salassus, que son frere auoit esté tué par le commandement de Pompee en la presence de tout l'exercite: pource quil auoit consenti, & machiné avec aucuns Espaignolz, que si Pompee venoit en ie ne sçay quelle ville pour faire amas de froument, ilz le prendroient & le meneroient à Cesar . Quant a ton affaire, touchant ce que tu es respondant pour Pompee, si Galba, qui est respondant avec toy, retourne (homme fort diligēt en la cōduite de son biē) ie ne cesseray de communiquer avec luy, pour voir sil se pourra rien expedier: de laquelle chose il me sembloit quil auoit cōfiance. Je suis ioyeux grandement que tu trouues tant bon mon Orateur. Quant à moy ie me persuade, que tout ce que iay de iugemēt en l'art oratoire, ie lay mis en ce liure là. Lequel sil est tel, que tu mescriis qu'il te semble, ie suis quelque chose, à ce que ie voy: mais sil est autrement, ie ne refuse point qu'autāt que lō osterā de-

stime de ce liure, autant soit diminuë de la
 renommee de mō iugemēt, & sauoir. Ie desi-
 re fort, que ton filz Lepta cōmence à se de-
 lecter de telz escrits: car cōbien quil ne soit
 pas en aage meur, & competāt pour les en-
 tēdre, toutesfois il ne luy peult estre qu'vti-
 le auoir desia les oreilles rēplies de tel lan-
 gage, & instructions. Lenfantement de ma
 fille Tullia mha detenu si long temps à
 Romme. Mais encores quelle se porte biē
 (comme ie pense) & qu'elle se soit ia bien
 renforcee ie ne laisseray de demeurer icy,
 iusques à ce que iaye eu la premiere pen-
 sion des Procureurs de Dolabella son ma-
 ry, pour sen ayder en ses affaires. Et à dire
 la verité, ie nayme point tant à aller par le
 pais que ie soulois. Mes edifices me dele-
 ctent, & ma maison mest vn repos tel, que
 ie nen trouue point de plus grand en lieu
 champestre que iaye: tant quen la plus de-
 serte region que lon sauroit dire, il ne se
 trouueroit vn lieu moins frequenté. Par-
 quoy mes estudes mesmes ne sont point
 empeschees, ausquelz ie verse sans qu'au-
 cun me destourbe. A ceste cause (comme ie
 pense) nous te verrons plus tost pardeça,
 que tu ne nous verras pardela. Fais, que
 ton filz Lepta tant debonnaire apprenne
 par cœur ces vers d'Hesiodē, & qui les ayt
 tous

toufiours en la bouche:

Les hautains Dieux par leur grand' sapience,
Ont ordonné, que, qui voudra venir
Au lieu, ou fait Vertu sa residence,
Sans grand sueur n'y puisse paruenir.

Qui voudra donc ledit chemin tenir,
Sache pour vray, que du commencement
Il est fort aspre, haut, & long grandement:
Mais si bon cœur iusques au bout le poulse
Il recevra vn grand contentement.
Et ne pourroit trouuer chose plus douce.

A Dieu.

A R G V M E N T.

Macula citoyen Rommain auoit inuité Lepta,
& Cicero, en quelque maison quil auoit aux
champs, dont Cicero le loue Puis il remonstre
à Lepta, quil ne doit point faire les dons &
presens. quil vouloit faire.

M. T. Cicero à Lepta Salut. 16

Maculam
officio sum
ctum.

JE suis bien aise, que Macula ayt fait son
devoir: son Falernū mha toufiours sem-
blé idoine & conuenable pour vne retrai-
te, & quelque brief seiour: si ainsi estoit quil
y eust assez lieu pour receuoir nostre com-
pagnie. Au demeurant ce lieu ne me des-
plaist point: mais pour cela ie ne laisseray
ton † Petrinū. Car le lieu de soy & la beau-
té, & plaifance diceluy est pour y demeurer
toufiours, & nō point pour vn brief seiour.

† A fin q̄
tu n'ayes
aucune
doute. Fa-
lernum,

Quant

Quant à ce, que tu pèses de faire quelques *& Petri-*
 présens royaux, ien ay parlé à Oppius : car *nam, sont*
 depuis que tu es departy ie nay point veu *deux noms*
 Balbus, lequel est tormeté de douleur des *de maôs*
 piedz, quil ne permet aucun parler à luy. *de plaisir*
 Pour conclusion de ceste affaire: il me sem *ce. dont l'y*
 ble, que tu ferois sagement, si tu ne ten sou *ne estoit à*
 ciois point: car ce que tu veux auoir par ce *Lepta, &*
 labeur, ne t'adiendra iamais, en quelque *lautre à*
 maniere que se soit. Scez tu pourquoy? Ce *Macula.*
 far ha si grand nombre de familiers, que
 plus tost il en delaisse aucun diceux quil
 nen reçoit quelque nouveau: principale-
 mēt si ne luy peult autre chose offrir que
 son seruice: lequel refusant, il pense faire
 plaisir à celuy qui luy offre: si cas est enco-
 res, que cela viēne iusques à sa notice. Tou-
 tesfois nous verrons, sil y ha lieu desperan-
 ce, quant à ce que tu pretēs: autrement ie
 suis daduis, que non seulement tu te depor-
 tes de ton intention, mais aussi que tu cui-
 tes despense si friuole, & inutile. Ie pèse que
 ie feray se iour vn peu plus longuement
 à Asture, iusques à ce que Cesar y vien-
 ne. A Dieu.

A R G V M E N T.

*Toranius auoit suiuy le party de la Republique
 avec Cecinna, & avec luy estoit banny. Il vou-
 loit partir de Sicile, ce que Cicero ne luy
 con-*

conseille.

M. T. Cic. à Toranius Salut. 17

*Dederã
triduo
antè.*

TROIS iours deuant que ie tescriuisse la presente, iauois baillé des lettres aux seruiteurs de Cn. Plancius: & pour ceste cause ie seray maintenant plus brief, & cõme par cy deuant ie te consolois, ie tadmonesteray à ceste heure. Je ne voy rien qui te soit plus vtile que de demeurer là ou tu es, iusques à ce, que tu puisses sauoir quil te faut faire. Car outre ce, que tu euiteras (si tu fais comme ie taduertis) le dâger de vne lõgue nauigation hybernale, & sans aucuns ports, il ue te faut aussi faire peu de cõte de la commodité que tu auras de venir tost icy, si tu entens quelque chose de certain touchât ta restitutiõ. Dune autre chose te veux aduertir: cest, quil nest point de besoin de te presenter, ou offrir aux gens de Cesar venant d'Espaigne. Je crains aussi beaucoup de choses, lesquelles iay communiquees à Milo. Que diráy ie plus? Durant ces aduersitez tu ne saurois estre en lieu plus opportun, & commode: duquel tu peux facilement & diligemment aller en quelque lieu, que besoin te sera. Que si Cesar sy retire, tu seras là le mieux du monde pour la commodité de ton affaire: & si quelque chose lempesche (car plusieurs cas
peu

peuent aduenir) ou le retarde, tu seras là toutesfois, ou tu pourras entendre toutes choses. Brief, cela me plaist grandement. Au demeurant, comme ie tay souuent exhorté, ie veux que tu te persuades, que tu nas rien en ceste cause que tu doiues craindre, outre le commun accident, & misere de la cité: lequel accidēt combien quil soit fort grand & grief à tous gens de bien, toutesfois nous auons vescu en telle sorte, & sommes desia en telle aage, que nous de uons porter constamment & vertueusement toute infortune, qui nous aduiendra sans nostre coulpe & forfait. Tous tes amis & domestiques se portent bien pardeça, & te desirent avec vne grand' pieté, & taymēt & reuerent singulièrement. Quant à toy, donne ordre que tu te maintiennes en saineur, & que tu ne te partes de là temerairement. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il console ce mesme Toranius: & en ceste consolation il vse de ses sentences accoustumees en tel cas.

M. T. Cic. à Toranius Salut. 18

Combien que, quand ie tescriuois ces lettres, il sembloit que la fin de ceste miserable & pernicieuse guerre approchast, ou que desia il y eust quelque chose de fait:

*Et si, cum
hec ad te
scriberē.*

de fait: toutesfois ie disois tous les iours, quen vn si grand exercite ie nauois trouué homme qui fust de mon opinion, que toy, & que moy seul auois adheré à la tienne: & que nous deux seulement auions preueu, combien il y auoit de mal en ceste guerre: en laquelle, sans aucune esperance de paix, la victoire estoit fort aspre & pernicieuse, laquelle causeroit vne extreme calamité à la Republique, si Cesar venoit à vaincre: & vne extreme seruitude, si Pompée estoit victeur. Parquoy maintenant ie ne crains rien, & suis préparé à tout accidēt moy qui suis celuy, lequel Domitius, & Lentulus (hommes constans & sages) disoient lors estre crainctif: & lestois entierement: car ie craingnois, que les choses nauinssent, lesquelles sont aduenues. Quand on pouuoit donner quelque ordre aux affaires, il me desplaifoit que lon nen faisoit cōte: & maintenant estans les choses en telle ruine, veu que par conseil on ne peult rien proufiter, ie ne voy quvn remede en nostre aduersité, qui est, de porter moderément tout ce qui aduiendra: attendu mesinement, que la fin de tout est la mort: & que ie sens ma consciēce estre telle, que tāt que iay, peu, & quil mha esté loysible, iay vacqué au biē de la Republique: & icelle perdue, iay biē vou

Iu conseruer mon salut. Ie tescris cecy, non point pour auoir occasion de parler de moy, mais à fin que tu penfes semblables choses, puis que tu as tousiours eu vne mesme opinion & volonté, que moy. Car cest vne grand' consolation, quãd il nous souuient que nous auons tousiours eu vn bon & vray zele vers la Republique, combien quil soit aduenu contre nostre vouloir, & opinion. Dieu vueille, que quelque iour nous nous puissions trouuer en quelque bon estat en la Republique, & que nous puissions conferer entre nous noz sollicitudes, lesquelles nous auons portees lors, que lon nous estimoit craintifz, pource que nous disons les choses, qui se sont faites depuis. Quant à tes affaires, ie tasseure quil ny ha rien que tu doiues craindre, outre la calamité de la Republique totale. Et quant à moy, ie veux que tu estimes, que tant que se peult estendre ma puissance, ie donneray secours de bien bon cœur à toy, à ton salut, & à tes enfans. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il sexcuse vers Domitius de ce, quil ne luy ha point escrit encores: il le console par apres: & à la fin il exhorte de donner ordre à ses affaires.

M. T. Cicero à Domitius Salut. 19

*Nō ea res
me deter-
ruit.*

SI ie ne tay riē escrit, depuis que tu es ve
nu en Italie, ce nha point esté pource
que ie nay eu aucunes lettres de toy: mais ie
me suis deporté de ce faire, pource que me
trouuant necessiteux en toutes choses ie
ne te pouuois rien promettre: & estant desti
tué de cōseil, ie nauois que te suader: & en
si grandes miseres ie ne voyois aucun gen
re de consolation, dont ie peusse vser en
uers toy. Or maintenant, combié que tout
ce que dessus, ne mest plus facile qu'au par
auāt, & que toutes choses sont en plus grā
de desperation que iamais: toutesfois iay
mieux aymé tescrire quelque chose nō ne
cessaire & legere, que de ne tescrire rien du
tout. Si ie congnoissois, que tu eusses entre
pris plus grād' charge en la Republique,
que tu ne pouuois porter, si est ce quen tou
tes les sortes que ie pourrois, ie texhorter
ois de viure en la condition, qui test don
nee & licite. Mais veu que tu tes prescrit la
fin de ton conseil, tāt bien & tant courageu
sement prius, à tel but, que fortune nous
donnerois de noz differens, ie te requiers
& te supplie par l'ancienne conionction &
affinité, qui est entre nous deux, & par no
stre beneuolence reciproque & mutuelle,
que tu te conserues pour moy, pour ton
pere,

pere, pour ta femme, & pour tous les tiens, aufquelz tu as tousiours esté, & es de present fort cher: fais aussi que tu donnes ordre à ton salut, & incolumité, & au bien des tiens, qui dependent totalement de toy: vse en ce temps & en ton aduersité des choses que tu as apprinses des ta ieunesse, & lesquelles tu as tres bien retenues, après les auoir receües des gens excellens en sauoir: si tu ne peux porter patiemment le regret, que tu as en la mort, & absence deceux, qui estoient tant conioints par beneuolence & plaisirs faits, pour le moins porte le constãment. De moy, ie ne sçay, quelle est ma puissance: ou pour mieux dire ie sçay quelle est bien petite: toutesfois ie te promets, que tout ce que ie penseray estre conuenable à ton salut & dignité, ie le feray daussi bon cœur & affection, que tu te môstré amy en mes affaires. Iay offert ceste mienne volonté à ta mere femme honneste, & vertueuse, & qui tayme grandemēt. Si tu mescris quel que chose, ie feray comme ientendray, que tu veux estre fait. Et si tu ne mescris, toutesfois ie pourchasseray de grande affection, & diligence tout ce, que ie voirray testre vtile.

A Dien.

FIN.

*

V 2

LE

LE VII. LIVRE DES
EPISTRES FAMIL.
DE M. T. CI-
CERO.



ARGUMENT.

Il décrit à Marius aucuns ieux, qui s'estoient faits à Romme: & pource que Marius (lequel estoit malade aux ch&ps) auoit regret de ne sy estre trouué, il deprime le plaisir diceux, & dit quilz nestoient dignes, que gens graues s'y trouuassent.

M. T. Cic. à Marcus Marius Salut.

*Si te dolor
aliquis
corporis.*



I quelque douleur du corps ou limbec. lité, & infirmité de ta personne tha engardé de te trouuer aux ieux, iattribue pl⁹ cela à fortune, qu'à ta sapience. Mais si par vn mespris & contennemēt des choses que les autres admirent, tu ny es voulu venir, encores que tu fusses en santé, ie me refiouis de lvn & de lautre, tât pource que tu es sans douleur du corps, que pource que tu es sain desprit, veu que tu mesprises les resueries que les autres admirent sans cause: moyennant toutesfois qu'en ce faisant tu nayas perdu le fruit de ton repos & loysir, lequel tu as eu à tō souhait, estant seul en lieu si plaisant & amene. Mais ie ne dou
te point,

te point, que durant ces iours tu n'ayes consumé les matinees en quelques petites lectures, prenant plaisir de ta chambre vers le Stabian (que tu as fait percer) & vers le Seian (que tu as remply d'ouvertures & fenestres) ce pendant que ceux qui t'ont là laissé, regardent ainsi demy endormis les ioueurs de ieux, acteurs de fables, & conducteurs des bestes. Quant aux autres parties du iour, tu les consommois aux recreations que ordonnois à ta fantasie : mais il nous failloit endurer les choses, que Spurius Metius auoit approuuees. Somme toute, si tu le veux sauoir, les ieux estoient du plus grand appareil & de la plus grand' pompe du monde, mais non point ainsi que tu les demandes : car ie fais iugement de cela par moy mesme, qui suis aussi difficile à conter que toy. Car premieremēt ceux retournerent au lieu ou se faisoient les ieux, pour les honorer, lesquels ie peñsois sestre partis de là pour ne les deshonnorer. Quant à Aesopus, auquel tu prens tant de plaisir, il se porta en telle sorte que chacun luy permit de quitter tout : & quand il commença à iurer, la voix luy faillit en ce lieu là : Si ie trompe à mon escient. Que te conteray ie le demeurant ? tu scez la coustume des autres ieux. Quoy ? Ilz nont pas eu seulement

ment tant de grace, que les ieux mediocres ont de coustume dauoir. Car la consideration de l'appareil faisoit perdre toute ioyuseté: auquel l'appareil ie ne pense point q̄ tu regrettes de ne ty estre trouué. Quel plaisir y ha il de voir, & contēpler vn grād nombre de Mulerz en la fable de Clytemnestra? ou trois mille hanaps au cheual Troian? ou diuersē armature de gens de pied, & de cheual en quelque bataille? Ce qui mettoit le peuple en admiration, ne teust donné delectation aucune. Que si durant ces iours tu tes fait lire par Protogenes tō Libertin, moyennant quil t'ayt leu quelque autre chose que mes Oraisons, certainement tu as eu plus de plaisir, que aucun de nous. Car ie ne pense point, que tu appetes les ieux Grecs, ou Cāpanois: attēdu mesme mēt que tu peux voir les ieux Campanois en nostre Senat: & quant aux Grecs, tu les aymes tāt, que tu ne veux point aller en ta mestairie par la voye Greque. Outre plus, comme penseray ie que tu appetes de voir les Luitteurs, veu que tu mesprises les gladiateurs? ausquelz Pompee confesse auoir mis follemēt sa fiance, & auoir perdu la despence quil y ha faite. Le demeurant des ieux fut que par cinq iours tu eusses veu deux chasses, certainement magnifiques:

mais

mais quel plaisir peult il auoir pour vn homme politique, & ciuil, de voir vn homme imbecille de corps mis en pieces par vne beste forte & puissante: ou quãd quelq̃ belle beste est percee d'outr en outre dun espieu. Lesquelles choses sil faut voir, tu les as desia souuent veües: & quant à nous qui les regardiõs, nous nauons rien veu de nouveau. Le dernier iour des ieux les Elephans furent produis: en quoy il y eut vne grande admiration du peuple & de la toute, mais point de plaisir ou delectation pour les gẽs desprit. Qui plus est, on en auoit aucune pitié: & telle estoit lopinion des assistens, que ceste sorte de beste ha quelque societé & affinité de sens avec le genre humain. Cēs iours là toutesfois, durans les ieux Sceniques, à fin que tu ne me reputes non seulement nauoir esté heureux: mais en liberté du tout, sache, que ie me suis presque esclaté de crier au iugement de ton familier Caninius. Que si le peuple me quittoit aussi facilement, comme ha quitté Aesope, ie me deporterois tres volontiers de cest art, & viurois avec mes semblables. Car si des lors que la ferueur de mō aage & la cupidité q̃ iauois de paruenir aux hõneurs & dignitez publiques, il me fachoit de ceste subiection, & m'estoit licite de ne deffendre ceux que

ie ne voulois deffendre: d'estre maintenant en si grande subiection, cela ne me semble point vie. Car deormais ie n'attens aucun fruit de mon labour: & suis contraint à la requeste de ceux qui autresfois m'ont fait plaisir, deffendre ceux qui ne me feirent iamais, que desplaisir. Parquoy ie cherche tous les moyens de pouuoir viure quelque fois à mon plaisir & liberté: & à ceste cause ie loue, & approuue grandement le repos que tu prens: sans estre autrement marry que tu ne me viens voir, pource que, encores que tu fusses à Romme, ny toy ny moy ne pourrions vsfer de noz ioyeux & recreatif propos, à cause de tant d'occupations facheuses: desquelles si ie me puis despestrer (car de men deliurer du tout ie ne demãde pas cela) ie te donneray à entendre (à toy, qui de long temps ne songes à autre chose) que cest, que de viure humainement. Pour ceste heure fortifie vn peu ta santé & la conserue, comme tu fais, à fin que nous nous peussions faire porter en litiere par noz maisons & logis chãpestrés, & nous recreer en les visitant lune apres lautre. Ie t'ay escrit cecy vn peu plus prolixement que ie nay de coustume, non point par abondãçe de loisir, mais damour enuers toy: pource que par quelque Epistre (si l'en souuient)

tu mauois inuité à ce faire , & rescrire amplement des ieux , à fin que tu neusses regret de ty estre trouué. Et si ie fais par mes lettres qu'ainfi soit, ien dois estre ioyeux: sil aduient au contraire, vne chose me reconforte: cest, que par cy apres tu pourras venir au ieux, & que tu me visiteras, & ne laisseras aucune esperance de ta delectatiõ au discours de mes Epistres. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il se ioue avec Marius, lequel vouloit auoir à bon marché, ce que Cicero vouloit vendre cher. Puis il luy mande comme il auoit vaincu son ennemy Bursa.

M. T. Cic. à Marcus Marius Salut. 2

J'Auray en singuliere cure, & recõmandation ce de quoy tu mas donné charge. Le fin homme que tu es: tu as baillé la charge à celuy principalement, auquel il touche, que ce que tu veux à vil prys, se vende biẽ cherement. Mais en vne chose as tu esté cault: cest, de me constituer vn pris certain, que ie nexcedasse point en lachept. Si tu me leusses ainsi permis (tant ie te porte amour) ieusse accordé de lachept avec mes coheritiers: mais puisque ie congnois ton prys, ie mettray plus tost vn appreciateur, à fin que la chose se vende au plus offrant, quelle se vède moins. Mais cest assez gaudi.

*Mandatũ tuũ cura-
bo diligen-
ter.*

Je vaqueray à ton affaire diligemment cōme ie dois. Quāt à ce, qui est aduenu a Bursa, ie sçay bien que tu en es ioyeux: mais tu me gratules ti op honteusement. Car tu péses (selon ce que tu escriis) que pour lestat miserable, auquel il est ie repute nostre ioye moindre. Croy moy (ie te prie) q̄ ie suis plus aise de la sentence, qui ha esté donnee contre luy, que sil estoit mort. Car iayme mieux quil soit tombé en accident par iugement, que par couteau & meurtre: & plus à la gloire de mon amy, qu'à sa calamité & infortune. Et sur tout ce mha esté vn grand plaisir de voir enuers moy telle affection, & ardeur des gens de bien contre lincredible contentiō de Crassus homme fort noble & puissant. Finablement (ce qui ne semble par auenture vray semblable) iauois porté plus mauuaise affection à cestuy cy, que ie nauois à Clodius mon ennemy capital. Car par cy deuāt iauois assailli Clodius, & deffendu ton ennemy Bursa. Et le paillard Clodius, comme meschant voyāt que toute la Republique deuoit tōber en ruine par ma ruine & infortune, il se proposa vne grand' chose, nō p̄oint de soy ny par son conseil & conduite propre, mais par la ayde de ceux, qui sans ma decadēce ne pouuoient venir ou ilz pretēdoient. Et ce petiti

punais de Bursa, imitateur de Clodius, par maniere de passe temps il mauoit choisi, pour passer les fumées de ses folies contre moy : & auoit persuadé à aucuns de mes enuieux, que tousiours il m'irriteroit & me pourchasseroit dōmage. Parquoy ie te prie retiens toy, que nous sommes venus au dessus de luy. Nous auons fait vn grand coup : & ne se trouuerent iamais plus magnanimes citoyēs, que ceux, qui ont osé condamner nostre ennemy contre les richesses & puissance de Crassus, par lequel mesme ilz auoient esté esleuz iuges. Ce quilz neussent iamais fait, si ma douleur ne leur eust causé douleur. Pour ceste heure nous sommes tant occupez en la multitude & celebriété des jugemens & nouuelles loix, que tous les iours ie prie Dieu que lon nen fasse aucune intermission, à fin que le tout despesché, ie te puisse voir au plus tost. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il narre ce, qui l'ha induit à aller en la guerre Pharsalique contre Cesar : & de se reuerir à Rome apres la victoire de Cesar. Puis il demontre les choses, ausquelles il se console.

M. T. C. à Marcus Marius Salut. 3

Enfant souuent aux miseres communes, ausquelles nous sommes depuis tāt long temps, & serons (comme ie voy) il me

*Per se pe
mihi cogi
tanti.*

étoire si elle tomboit en leurs mains : & qui plus est, ie trouuay que les plus apparens & de plus grande reputation qui fussent au camp, estoient endebtez iusques à tout.

Qu'en veux tu plus sauoir ? En toute ceste assemblée il ny auoit rien de bon, que lequité la cause. Lesquelles choses voyant & perdant toute esperance de victoire, ie commençay premieremēt à exhorter à pourchasser la paix, de laquelle i'auois tousiours esté auteur : puis voyant que Pompee auoit en horreur cest aduis, ie delibéray de luy conseiller quil continuast la guerre. Or il approuuoit quelque fois ce mien conseil de paix, & sembloit quil se reduiroit à mon aduis, & leust fait, sinon quil commença à se fier trop à ses gens de guerre, pour aucune deffaite de ceux de Cesar. Des ce temps luy ayant esté reputé tant grand personnage deuint à ce malheur, quil n'auoit plus aucune cōduite, ou façon d'Empereur, & bon chef de guerre. Auec de ieunes veaux & vne marmaille ramassée de toutes pars il entreprint la bataille cōtre Cesar accompagné de vieux soudars & legions robuste, & vaillantes le possible. Estant vilainement vaincu, & ayant perdu & camp & tentes, il senfuit tout seul, sans estre accompagné de personne. A ceste heure là ie desistay de suivre

ure

ure la guerre : & nay point pensé, que ven-
 quen nostre entier nous nauions peu estre
 pareilz à Cesar, estans rompus nous puis-
 sions estre superieurs. Je me suis donc depar-
 ti de ceste guerre: suiuant laquelle il me eust
 faillu tomber en quelquun de ces accidens:
 cest auoir, ou de mourir en la bataille, ou
 tōber en quelq̄ surprinse, ou venir entre les
 mains & puissance du victeur, ou menfuir
 vers le Roy Iuba, ou chercher ql̄q̄ lieu pour
 estre bāny à iamais, ou me tuer de moy mes-
 me. Car il ny auoit aucun refuge outre ces
 choses, si tu neusses voulu, ou si tu neusses
 osé te mettre souz la main du victeur. De
 tous ces inconueniens que iay dits, il ny en
 ha point vn pl̄ tolerable, q̄ lexil, mesmemēt
 pour vn hōme innocent, & auq̄l il ny ha au-
 cune vilēie ou deshōneur: iadiouste aussi,
 que nous sommes priuez de ceste noble ci-
 té Rōmaine: en laquelle il ny ha riē, que tu
 puisses voir sans douleur, & regret. Quant
 à moy iay mieux aymé estre avec les miens
 (si ainsi est, que lon se puisse atribuer quel
 que chose) en mes biens mesmes: & de tout
 ce qui est aduenu, iay dit, quil deuoit adue-
 nir. Je men suis reuenu en ma maisoa, non
 quil y eust hōneste estat de viure: mais à fin
 que sil y auoit quelque forme de Republi-
 que, ie peusse estre comme en mon pays: &

fil ny auoit aucune Republique, ie vesquif
 se comme en exil. Je nay eu aucune cause
 pourquoy ie me deusse tuer, mais plu-
 sieurs, pour lesquelles ie deusse desirer la
 mort. Car le dit ancien est tel: quand tu
 ne seras en telle dignité, & reputation que
 tu as autresfois esté, tu nas occasion de
 vouloir viure. Toutesfois cest vn grand
 soulas, que de nestre point en coulpe: at-
 tendu mesmement que iay deux choses,
 par lesquelles ie me puis grandement con-
 foler, cest auoir la congnoissance des
 bonnes lettres & disciplines, & la gloire
 des grands choses faites par moy: lune
 desquelles choses on ne me peult oster,
 moy viuant, & lautre me demeurera enco-
 res que ie fois mort. Je tay eserit cecy en
 plus long langage, & possible est que par-
 ce ie te suis moleste, mais ie lay fait, pour-
 ce que ie tay congnu bien affectionné en-
 uers moy, & enuers la Republique. Iay
 voulu mon conseil t'estre notoire, à fin que
 premierement tu saches, que iamais ie ne
 voulus que aucun eust plus grand puissance
 que la Republique. Mais apres que par la
 coulpe de quelquun Cesar est venu en si
 grand' puissance, que lon ne luy peult resi-
 ster, iay pourchassé la paix: ie lay voulue au-
 si, apres que iay veu lexercite Rommain
 rompu

rompu & la suite de Pompee, auquel seul estoit toute nostre esperance: puis apres que ie nay peu mettre fin à la guerre pour les autres, ie men suis deporté pour mon bien: maintenant si ceste cité est en estat de cité, i'y suis citoyen: si elle n'est, ie prens le cas, que ie ne suis point en exil en lieu plus incommode, que si ie me fusse transporté à Rhodes, ou à Mitylene. Je t'eusse bien voulu communiquer cecy en ta presence: mais pource que cela ne se fust fait de long tēps iay voulu te le declairer par lettres, à fin que tu ayes de quoy respōdre, si tu te trouues entre ceux qui me vituperent. Car il y en ha, lesquelz pensent que ce soit vn grand crime, que ie vis, combien que ma mort ne eust rien profité à la Republique. Ausquelz ie suis assure que il semble que il ny en ha pas assez de morts: le quelz silz eussent creu mon conseil, ilz viuroient à ceste heure honnestement bien que ce fust en paix inique, & desraisonnable. Car ilz eussent esté seulement inferieurs darmes & non dequité de cause. Tu as icy vne Epistre plus longue & pleine de langage que tu ne volois: ce qui me semblera estre ainsi si tu ne men renuoyes vne plus longue. Si ie despesche ce, que ie veux, ie te verray en brief, comme i'esperc. A Dieu.

M. T. C. à Marcus Marius Salut. 3

LE neuuieime iour deuât les Calēdes de *Ad IX.*
 Iuillet ie suis venu au chāp Cumane *Calend.*
 avec Libo, tien & mien amy: & de là ie pē- *Iulias.*
 se aller bien tost au chāp Pompeian. Mais
 ie ten aduertiray deuât. Mon desir est que
 tu sois tousiours en bonne fanté, mais prin-
 cipalemēt ce pendāt que ie suis icy. Car tu
 vois dedens combien nous deuōs estre en-
 semble. Parquoy si tu as arresté quelque
 chose avec ta podagre, fais que tu le diffe-
 res iusques à quelque autre iours. Dōne dōc
 ordre que tu sois en fanté, & mattēs dedās
 deux ou trois iours. A Dieu.

A R G V M E N T.

*Il recommande à Cesar, Trebatius Iuriconsul-
 te: & vse dun genre de recommandation fort
 exquis, pource que comme docte il escrit à un
 homme docte, & dun personnage docte.*

M. T. Cicero à Cesar Empe-
 reur Salut.

REgarde, comme ie me suis persuadé, *Vide, quā*
 que tu es dune nature & volūtē sem- *mihī per-*
 blable à la mienne, non seulement aux cho- *sua serim.*
 ses qui mattouchent, mais aussi aux affai-
 res qui attouchent les miens. Iauois pensé
 mener Caius Trebatius avec moy en quel-
 que lieu que iallasse, à fin que ie remenāsse
 en sa maison bien aorné de mes estudes &
 benefi

benefices. Mais apres que la demetree de Pompee trop plus longue que ie ne cuidois, & certaine mienne doute (laquelle tu n'ignores) eut empesché ou pour le moins retardé mon voyage, voy, que ie me suis attribué, & de quoy ie me suis entremis. Iay voulu que Trebatus attendist les choses de toy, quil auoit esperées de moy. Et certainement ie ne luy ay moins liberalement promis de ta volonté, que iauois de coustume de luy promettre de la mienne. Vn cas merueilleux est suruenu, comme tesmoia de mon opinion & sponſeur de ton humanité. Car ainsi que ie tenois propos-affectionnément en ma maison, de Trebatus avec nostre amy Balbus, on m'apporta des lettres de toy, en l'extreme partie desquelles il y auoit ainsi escrit: Je feray M. Furius, lequel tu me recommandes, ou Roy de Gaule, ou Legat de Lepta. Si tu veux, enuoye men vn autre, que ie puisse esleuer en honneur. A ceste tienne nouvelle nous q̄dmençames à leuer les mains au Ciel moy & Balbus: & fut réputee ceste opportunité telle, que ce ne sembloit point vne chose fortuite, mais plus tost diuine. Je tenuoye d'oc Trebatus, & te lenuoye en telle sorte, comme le tayât voulu enuoyer du commencement par mon aduis, & par apres estant se-

mont

mont par toy . Je te supplie, Cesar, que tu le reçois, & traites en telle douceur & humanité, que tout ce que tu voudrois conférer aux miés pour lamour de moy, tu le cōferes en cestuy seul. Duquel ie te promets, non point en mon langage accoustumé (lequel à bō droit tincita à rire, quād ie tescrui de Milo) mais à la coustume Rommaine, & comme personnes nō lourds ou ineptes parlaēt : cest que tu ne trouuēras vn plus rond homme, ny plus homme de biē, ny plus prudēt. En outre, tu trouueras en luy (ce qui engendre familiarité) vne singuliere memoire & sciēce extreme en droit ciuil. Je ne te demande pour luy ny aucun Tribunat, ny Prefecture, ny certain nom daucun benefice : mais seulement ie luy pourchasse ta beneuolence & liberalité : toutesfois ie nē pesche point que si tu les trouues bon, tu laornes de ces petis tiltres de gloire : brief, ie te le baille & te le liure tout de ma main (cōme lon dit) en la tienne tāt excellente en victoire, & loyauté. Je suis vn petit plus hôteux, que tu ne voudrois : mais quelque iour tu le voudras biē ainsi, quād ie timportuneray de requestes, & supplications pour autruy. Fais que tu maintiennes ta santé, & mayme, comme tu maymes. A Dieu.

ARGUMENT.

Il conseille à Trebatius de ne retourner si tost à Rome: & quil est meilleur faire bien ses besongnes dehors, que mal en sa maison.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 6

In omnibus meis epistolis.

EN toutes les Epistres, que i'escriis à Cesar, ou à Balbus ie mefforce de plus en plus de te recommander à eux: & ne fais point cela vulgairement, ou d'une mediocre affection, mais avec vne illustre expression de ma beneuolēce enuers toy. Fais seulement que tu ostes de ta teste ces resueries, & le desir que tu as de retourner à Rōme, & aux plaisanteries, qui sy font: mais au cōtraire suyuant le conseil, par lequel tu es allé pardela, fais que par vertu & constance tu paruiennes à ce, que pretens. Nous tes amis te pardonnerons cecy, comme les matrones opulentes qui auoient ceste haute forteresse à Corinthe, pardonnerēt à Medee: laquelle avec ses mains bien plastrees leur persuada quelle ne luy feissent reproche, si elle estoit absente de son pais. Car plusieurs ont biē fait leur proufit, & le public avec, estās loing de leur patrie. Et plusieurs ont esté repris, pource quilz demouroiēt tousiours en leur maison. Au nombre desquelz tu eusses esté, si nous teussions poulsé hors. Mais nous en escriurons plus ample

amplément vne autre fois. Toy qui scez donner conseil aux autres, donne ordre que tu ne sois deceu des charretiers en Angleterre. Et pource que iay fait mention de ce qui est en la fable de Medce, souuiène toy tousiours de ce dit: Si vn hōme réputé sage ne scait donner ordre à ses affaires, il est sage en vain. Conserue ta santé. A Dieu.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 7

IE ne cesse de te recommander à Cesar: mais ie voudrois bien sauoir de toy, que ie proufite ce faisant. Iay grand' esperance en Balbus, auquel i'escriis de ton affaire diligemment, & fort souuent. Dune chose ie mesmerueille, que toutesfois & quâtes que mon frere Quintus mescrit, ie ne reçoÿ aucunes lettres de toy. † Ientēs quil ny ha ny or, ny argent en Bretagne. Sil est ainsi, ie te conseille, que tu prennes quelque charrette, & que incontinent tu ten accoures deuers nous. Mais si sans là Bretagne nous ne pouuons paruenir à ce, que pretendons, fais tant que tu sois au nombre des familiers de Cesar. En cela mon frere t'aydera beaucoup, & ausi fera Balbus: mais troy moy que ta modestie & bōnes mœurs, & ton labour t'y ayderont plus que tout. Tu as Cesar fraic, & liberal Empereur, tu as laage opportune & commode, & as si-

Ego te cōmendare non desisto.

† *Il se ioue avec Trebatius, lequel il auoit entendu estre fort couuoitiseux d'argent.*

guliere recômandation de ma part: de sorte, que tu nas quvne chose à craindre: cest quil ne semble que tu te sois deffailly à toy mesme, & mal poulsé ta fortune. A Dieu.

M. T. Cic. à Trebatius Salut.

Scriptis. adme Cæ. far perhu maunter. **C**Esar mha escrit fort humainement, que à cause de ses occupations tu ne luy es encores assez familier, mais. que tu le feras auquel certainement iay rescrit, quel plaisir ie prendrois sil vsoit enuers toy de bonne affection & gracieuseté, & de sa liberalité aussi. Mais iay cōgnū par tes lettres, que tu es vn petit trop hastif: & ensemble le me suis esmerueillé pourquoy tu nauois fait conte des commoditez, & proufits du Tribunat, attendu mesmement que lon te deschargeoit du labour militaire. Je me complaindray avec Vacerra & Manilius, car ie nose rien dire à Cornelius, par le peril duquel tu es sot, combien que tu te dies estre sage par son moyen. Mais pourquoy ne poursuis tu ceste occasiō, & fortune, veu quil ne sen pourroit iamais trouuer vne meilleure? Quant à ce, que tu mescriis de Pretian Iurisconsulte, ie ne cesse point de te recommander à luy: il mescrit aussi, que tu luy dois rēdre graces. Je te prie fais que le sache que cest. Iattēs. vox. lettres de Bre-
taigne.

taigne. A Dieu. †

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 19

Long temps ha que ie ne sçay que tu fais: car tu ne mescris rien, & ne tay rié aussi escrit depuis deux moys: & pource que tu nestois pas avec mô frere Quintus, ie ne sauois ou adresser mes lettres ny à qui les bailler. Iay desir de sauoir que tu fais, & ou tu dois passer ton hyuer. Je voudrois bien que ce fut avec Cesar, auquel ie nay osé escrire à cause de ses occupations: toutesfois iay eserit à Balbus. Garde toy de ne faire ton deuoir de ton costé: reuiés pardéça plus tard que plus tost, moyennant que sois plein de biës & hōneurs. Joint, quil ny ha aucune cause, parquoy tu doiues retourner, attendu mesmement que Vacer-
ra est mort. Mais tu nas que faire de cōseil. Je desire de sauoir ce, que tu as deliberé. Cn. Octauius ton familier, né de grand lieu († filz de la terre) pource quil sçait que ie suis ton familier, il m'inuite souuēt à soupper: il ne my ha point encores peu mener, toutesfois son conuy mest agreable. A Dieu.

*Iandis
ignoro.*

† Cest vn
prouerbe,
qui signi-
fie vn hom-
me sorty
de lieu in-

ARGUMENT.

Il se gaudist avec Trebatius de plusieurs choses: puis il dit quil voudroit bien sauoir, si ses lettres luy ont proufité enuers Cesar.

cōgnu, &
sans parés
certains.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 10

*Legi tuas
liber. 15.*

I Ay leu tes lettres, par lesquelles iay en-
têdu que Cesar te tient pour vn grand
Jurisconsulte, Tu as occasiõ de te resiouir,
que tu sois venu aux lieux ou lon te repu-
te sauoir quelque chose. Si tu fusses allé en
Bretaigne, certainement il ne se fust trou-
ué en si grand' Isle vn plus sauant que toy.
Mais ie te prie ryõs, car tu mas inuité à
cela. Ie te porte quelque peu d'euie, que tu
sois appellé par Cesar, enuers lequel les au-
tres ne peuuent auoir entree, non pas quil
soit superbe ou hautain, mais à cause de ses
oçcupations. Mais tu ne mas rien escrit de
tes affaires, lesquelles ne me sont en moin-
dre recommandation que les miennes. Iay
grand' crainte que tu n'ayes grand froid
cest hyuer : parquoy ie te conseille de faire
bon feu. Telle estoit lopinion de Mutius, &
Manilius, veu mesinement que tu nas pas
abondance de couuertures, & habits pro-
pres pour te garder de froidure: combien
que nous ayons entendu, que vous auez as-
sez chault pardela : & à ceste nouuelle iay
eu grãd' crainte, q̄ ne fusses en peril. Mais
tu es plus cault au fait militaire, que tu nes
au litiges du droit: car cõbien que sois fort
studieux de nager dedens le Tybre, tu nas
voulu nager en la mer Occeane, ny regar-
der les

der les cōducteurs des Chariots de Bretaigne: toy, lequel ne pouuions iadis tromper, encores que combatisses en la maniere des Andabates: Mais nous auons assez gaudy. Tu scez en quelle diligence & affection iay escrit à Cesar de toy: & moy ie sçay combiẽ de fois ie luy ay escrit: mais iauois intermis cela, de peur quil ne semblast, q̃ ie me desfastie de la volonté, quvn homme tãt liberal & tant amateur de moy, me porte. Toutesfois il ma semblé bon de ladmonnester par les lettres que ie luy ay enuoyees prochainement: ie te prie aduertis moy si elles tauront rien proufité, & me mande de ton estat, & quelz conseilz tu prens. Car ie desire sauoir que tu fais, & que tu attends, & combien tu penses que ton sejour pardela sera long. Croy, que ie nay quvn seul soulas, qui fait, que plus patiemment ie porte ton absence: cest, si ientens, que ce voyage te vienne a bien & proufit. Sil est au cõtraire; il ny ha rien plus sot que nous deux: moy, qui ne te retire à Romme: & toy qui ny retournes incontinent. A la verité vn seul deuis dentre nous deux, soit seuer ou recreatif, est de plus destime que noz ennemis, ou que noz freres & confederez de la ville d'Autun. Parquoy fais, que ie soye aduertí de tout au premier iour: car ie te

donneray secours ou par consolation, ou par conseil, ou par quelque action plus expresse. A Dieu.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. II

*Nisi anté Roma pro-
fectus es.* **S**I par cy deuant tu ne te fusses party de Rome, certainement tu la laisserois maintenant: car qui desire vn Jurisconsulte en tant d'interregnes & vacations de Royaumes, comme tous veullēt regner au Senat? Je donnerois bien volontiers cōseil à ceux, ausquelz on le demande: cest, quilz requissent doubles aduocatiōs pour chaque Roy interposé. Ne te semble il pas maintenāt, que iay biē appris le droit ci- uil de toy? Mais que fais tu? à quoy en som mes nous? ie voy que tu ne fais que gaudir par tes lettres. Ces signes sont meilleurs, quen mon Tusculan. Je voudrois bien sã- uoir, dou vient ceste ioye. Tu dis que Ce- sar te demande conseil: iaymeroie mieux quil pourueust à ton affaire & proufit. Et si cela se fait, ou que tu cuides quil se fera, soustiēs vn peu ce trauail militaire & y demeure vn peu de temps. Quāt à moy ie mi- tiqueray le desir que iay de te voir, par le- sperance de ton bien. Mais sil nest rien de tout cela, ie te conseille de te retirer vers nous. Car il y aura icy quelque fortune pour toy & pour moy: & encores que cela
ne soit

ne soit vn seul propos & deuis nôstre, nous sera plus que tous les Samarobrins. Finalement si tu te retires tost, on ne parlera point de toy mais si tu es absent plus long tēps, ie crains nô seulement Laberius, mais aussi nostre compaignon Valerius. Car ilz auront occasion de grād' moquerie contre toy, t'induisant vn merueilleux Iuriscōsulte de Bretaigne, & te feignant vne telle personne en leur fable. Je ne me ris point de cecy, combiē que tu ten ries: mais ie me gaudis avec toy (cōrre iay de coustume) de chose graue & seuer. A parler sans gaudiserie: ie te cōmāde en amy, que si par nostre recōmendation tu obtiēs vn de gré pardela, conforme à ta dignité, tu portes pour vn temps le desir que tu as de nous voir, & tâche daugmēter ta reputation & tes biens. Mais si tu ny vois aucun ordre, retire toy deuers nous. Car tu paruiendras par ta vertu, & nostre ayde, à tout ce que tu pretendras. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il auoit entendu, que Trebatius estoit deuenu Epicurien, dont il le repret.

M. T. Cic. à Trebatius Salut.

JE mesmerueillois quelle cause y pouuoit auoir, pourquoy tu ne mescriuois plus. Mon amy Panfa mha remonstré, que tu estois

Mirabar
quid esset.

tu estois deuenu Epicurié. O les belles tentes, queuſſes tu fait ſi ie teuſſe enuoyé à Taronte, & nō à Samarobrine? Tu ne me plaiſois pas deſſors que tu tarreſtois à ce, que ſarreſtoit. Titius mon familier. Comme ſera il poſſible que tu deffendes le droit ciuil, veu que tu fais toutes choſes pour toy & non pour autre? Dauantage ou eſt ceſte formule de fiance? Entre gens de bien il faut vſer de droit & bonne foy. Comme ſera reputé celuy homme de bien, qui ne fait rien que pour le reſpect de foy meſme? Quel droit ſtatueras tu de la diuiſion d'un bien commun, veu quil ne peut rien eſtre commun entre ceux là, qui referent toutes choſes à leur volupté particuliere? Comme ſera il poſſible que tu iures par Iupiter reſenté de pierre, veu que tu ſcez que Iupiter ne peut eſtre courroucé contre aucun? Quel droit pourra auoir de toy le peuple Vlubran, ſi tu ordonnes quil ny ayt aucune adminiſtration, & gouuernement du bien publiq? Parquoy ſi tu renonces à noſtre doctrine, & que tu ſuyues totalement les opinions d'Epicurus, certainement il me fait mal: mais ſi tu ſuis l'opinion de Panſa, & que cela te ſoit commode, ie te pardonne, moyennant que tu meſcriues quelque fois de tes affaires, & ce que

tu veux, que ie fasse. & procure pour toy.
A Dieu.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 13

MAs tu bié estimé si iniuste, que ie me
sois courroucé à toy, pour ce qu'il *Adeo me*
me sembloit que tu estois peu constant & *me iniustiū*
trop desirant de partir, & que pour ceste *esse existi-*
cause tu pensois que de long tēps ie ne ta- *masi.*
uois enuoyé lettres? Ceste perturbation de
ton esprit, laquelle iay cōgneue par ta pre-
miere Epistre, mha donné facherie. Et ny
ha eu autre cause de lintermission de mes
lettres, si non que ie ne sçauois du tout ou tu
estois. Nonobstant ce, tu me vient à piquer
occultement & ne reçois point mon excu-
se. Escoute vn peu, amy Testa, est ce la pe-
cune qui te fait superbe, ou pour ce que
Lempereur prend conseil de toy? Ie puisse
mourir, si tu nes si glorieux, que tu ay mes
mieux q̄ Cesar te demâdes cōseil, que sil te
chargeoit descus. Mais si l'vne & lautre cho-
se est vraye, qui te souffrira sinon moy, qui
puis souffrir toutes choses? Pour retour-
ner à ton affaire: ne suis grandemēt ioyeux,
que tu nes point par dela contre ton vou-
loir: & cōme ce, que iay dit dessus, m'estoit
moleste, en telle sorte la nouvelle de ton cō-
tentemēt mest agreable & plaisante. Ie ne
crains qu'vne chose: cest, q̄ ton artifice ne se
proufi

prou te peu. Car (óme ietēs) au lieu ou tu es on ne dem. de point son bié par loix, ou forme de iustice, mais par armes & en tout on n'vse que de force. Et ny ha rien, par quoy tu craignes ceste exceptiō qui est en linterdict, a cause q̄ tu es venu le premier avec hommes armez: car ie sçay, que tu nes point insoiēt à prouoquer personne. Or à fin que ie te communique noz cautelles, ie suis daduis que tu euites les Treures, ientens, qui sont ennemis capitaux, & qui ne cherchent que de tuer leurs aduersaires: iaymeroís mieux, quilz fussent capitaux par or, ou argēt, ou ærain. Mais nous gaudirōs vne autrestois. Ie te prie escrie moy diligēmēt de toutes ces choses. A Dieu, le troizieme iour deuāt les Nonts de Mars.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 14

*Chrysi-
pus Ve-
ctius,*

CHrysiippus Vectius Libertin de Cyprus Architecteur, ha fait q̄ ie ne taye point estimē mauoir mis en oubly: car il mha salué & mha fait des recōmandations de ta part. Vrayement tu es bien delicat ou superbe, qui ne daignes menuoyer de tes lettres: mesinemēt par vn homme presque nostre domestique. Si tu as oublié descrire, ilz ny en aura pas tant qui perdront leur cause, toy estāt aduocat. Et si tu mas mis en oubly, ie donneray ordre q̄ ie sois pardela deuant

deuant que ie te tōbé du tout dehors de la memoire: mais si la crainte des batailles, q se doibuent faire cest esté, te debilité, pense & inuente quelque chose, comme tu as fait de Bretagne. Iay volontiers entendu vne chose de Chrylippus: cest, que tu es familier à Cesar. Mais certainement iaymeroïs mieux (ce qui est plus raisonnable) entendre tes affaires par tes lettres mesmes, & bien souuent. Ce qui se feroit si tu eusses mieux ayiné apprendre les droitz damitié, que le fait des proces & cōtrouerses. Nous auons parlé de ces choses en gaubergeât, tant selon ta coustume que la mienne. Ie t'ayme fort & veux, & me fie que tu maymes. A Dieu.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 15

PAR cecy mesme, que ie t'escriis maintenant, on peult entendre combien sont lunatiques & rioteux ceux, qui ayment, Par cy deuant i'estois fâché, que tu estois par de la contre ton vouloir: maintenāt ie suis de rechef en fâcherie, pour ce que tu mescriis que tu te cōtentes bien destre là: car ie n'estois trop mal cōtent que tu ne te delectois point en ce que ie tauois recominādé à Cesar: & à ceste heure ie suis en desplairir & regret, quil y ayt aucune chose qui te plaise en mon absence. Toutesfois iaymémieux

*Quam
sint moro-
si, qui a-
mit.*

mieux porter patiemment mon desir, que si tu ne peruenois à ce que iespere, que peruiendras. Quant à ce, que tu tes infinué en la familiarité de Caius Marius (homme benin, & foit docte) ie ne saurois dire combien ien suis ioyeux : fais, que de plus en plus il t'aymè. Croy moy, que de la province, ou tu es tu ne peut rapporter chose qui te vienne à plus grand plaisir. Maintiens ta santé. A Dieu.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 16

*In equo
Troiano.*

TV scez quen la derniere partie du cheual de Troye, il y ha vn tel dicton: Les Troyens ont commencé trop tard de stre sages & prudens. Mais non pas toy, amy ancien, qui premierement as v'sé de folie, & à la fin de prudence: en apres ie ne reprens point, que tu tes monstré en Bretaigne tel enuers Cesar, que Philoctetes enuers Hercules. Maintenant il me semble que tu es mussé en ces lieux, ou vous passez l'hyuer, & que tu ne te soucies den partir. Il faut estre sage en tous temps: & fera le plus fort dard que tu ayes. Si ie souppois de hors ie neusse point fait faute à ton familier Octavius: auquel toutesfois iay dit, quand il me inuitoit aucunes fois: Ie te prie, qui es tu? Sans gaudisserie il est honneste homme, & voudrois que tu leusses mené avec toy: fais, que ie

que ie sache que vous faites, & si vous viendrez point en Italie cest hyuer. Balbus m'a confirmé, que tu dois estre riche. Je conuoitray par cy apres, si dit cela en la maniere Romaine, qui est, que tu seras fort pecunieux: ou si parle, cōme les Stoiques, qui disent que tous ceux sont riches qui peuuent auoir l'usage du ciel, & de la terre. Ceux, qui viennent dou tu es, se plaignent de toy, cōme dvn homme superbe, pource que tu ne veux respondre quand on te dem de quelque doubtte: mais en cecy il y ha vn poinct dont tu te dois resiouir: cest, quil est certain, que en toute. Samarobrine il ny en ha point vn plus sauant en droit que toy. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il ladmonneste, quil prenne garde à ses affaires, & quil vse de la cōmodité du temps, & de Cesar: auquel il lauoit diligemment recōmandé.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 17

SELō tes lettres iay remercié pour toy mō frere Quintus: & te puis louer à la fin, pource quil me semble, que tu as esté quel que fois constant en vne opinion, & deliberation. Car iay esté grandement esmu par les lettres, que tu menuoyois les premiers moys apres, que tu fus parti dicy: à cause (ce que ie diray sans toffenser) tu me

Ex tuis litteris.

blois quelque fois legerement souhaiter de
 estre à Rōme, & aux delices de la ville: main-
 tenant refuser cela par trop: autrefois e-
 stre craintif au labeur militaire, & souuent
 (ce qui nest pas selon ton naturel) vn peu
 impudent: car tu te hastois de retourner
 en ta maison, comme si tu eusses porté à
 Cesar quelque cedula de ma part pour ti-
 rer argent, & non point vne Epistre de re-
 commendation: & en cecy il ne te souue-
 noit point, que ceux, qui estoient venuz en
 Alexãdrie avec cedules, & obligez, nauoiēt
 encores peu emporter vn denier. Si iauois
 esgard à mon proufit particulier, ie vou-
 drois que tu fusses tousiours avec moy:
 car ie ne prens peu de plaisir, & volupté en
 ta compagnie, ny peu d'vtilité en ton con-
 seil, & traual. Mais pource, que des tō ad-
 lescence tu tes conferé, & addonné à mon
 amitié, & foy, iay pensé, que mō deuoir e-
 stoit de non seulement te deffendre tousi-
 ours, mais aussi daugmenter ton bien, &
 hōneur. Parquoy tãdis que iay pensé, que
 ie irois en la Prouince, ie croy q̄ tu as sou-
 uenance des choses, que ie tay promises de
 mon gré: mais apres quil mha fallu chan-
 ger de façon de viure, & muer mon cōseil,
 voyant que Cesar me traitoit fort honori-
 fiquement, & quil maymoit vniquemēt: &

congnoissant sa liberalité incredible, & singuliere foy enuers moy, ie tay recomandé, & baillé à luy le plus graument & diligemmet, que iay peu. Lequel ha receu mō pour chas pour toy en la sorte, que ie voulois: & mha signifié souuent par lettres, & la monsté par parole, & effect, que par mes lettres recommandatoires il estoit fort affectié enuers toy. Ayant rencontré tel homme, si tu as opinion, que ie ne suis point sot, & que ie procure ton bien, ie te prie ne le laisse point: & si quelque chose te fache, quand il te semblera vn peu tardif à cause de ses occupations, & de la difficulté des affaires, nonobstant ce souffre tout, & attens quelque fin: laquelle ie feray tant quelle te sera plaisante, & honneste. Ie ne te dois point exhorter en plus grand langage: ie te veux admonnester seulement, que si tu pers ceste occasion, tu ne trouueras iamais temps plus idoine pour confirmer lamitié dvn personnage tant noble, & liberal, ny pour entrer au gouuernement dune Prouince tant ample, ny plus commode à ton aage, Ceste mienne opinion sembloit bonne à Q. Cornelius: & sen rapportoit à moy, comme en voz Loix vous vous rapportez lvn à lautre. Ie me resiouis grandement de ce, que tu nes point allé en Bre-

taigne, pource que nas prins ce labeur, & que ie ne t'orray point causer des choses, qui sy feront. Tu me feras plaisir, si tu mef cris, ou tu dois passer lhyuer, & en quelle esperance, & condition. A Dieu.

A R G V M E N T.

Ceste Epistre icy est mal colloquee (me pardonne l'ame de celuy qui les ha ordonnees) car elle deuoit estre deuant la precedente, comme la matiere de l'une & de lautre, le môstre assez. Quant à l'argument il est par trop cler de soy mesme.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 18

Accepi à te aliquot Epistolas.

IAy receu de toy ie ne sçay quantes Epistres en vn mesme temps, lesquelles tu auois baillees à diuerses fois: & dedens icelles aucune chose ne ma faché autrement, mais plus tost delecté. Car elles me signifiyēt, que tu portois de ferme courage ce labeur militaire, & que tu estois homme magnanime, & cōstāt. Lesquelles deux choses iay est vn peu marry nestre en toy: mais ie croy, que ce tiē defaut ne partoit point tāt dimbecillité, & pusillanimité de tō cœur, que de trop grād desir, & affection, que tu auois de nous voir. Parquoy poursuy, comme tu as commencé, & porte ce labeur militaire dvn fort courage. Croy moy, tu paruiendras à beaucoup de choses. Ie te recōmāderay derechef à Cesar, mais ce sera en temps

temps opportũ. Or sache, que tu nas point plus de soyn, que moy, que tō depart de Rōme te soit fort vtile, & fructueux. Pource que voz cautions ne sont assez valides, ie ten ay enuoyé vne à la maniere des Grecz faite de ma propre main. Ie voudrois biē, que tu me donnasses à entendre, en quel estat est la guerre Gallique, car ie croy au rapport du plus imbecille, qui vienne de par dela. Mais à fin q̄ ie retourne à tes Epistres, tout est bien, hors mis vne chose, dont ie mesmerueille: cest, q̄l soit possible qu'un hōme, qui escrit de sa main propre, puisse enuoyer plusieurs lettres toutes d'vne substance, & matiere. Quant au palimpseste, ie loue ta parsimonie, & modestie: mais ie mesmerueille, q̄ peult auoir eu en ceste tablette, que tu ayes mieux aymé leffacer, que de m'escire ces choses, si ce n'estoiet parauētūre tes formules de droit. Car ie ne cuyde point que tu vouisisses effacer mes Epistres, pour y remettre les tiēnes. Signifies tu par cela, quil ne se fait rien, & que tu es otieux, & refroidi, & que seulement tu nas pas du papier pour escire? Cest ta coulpe, veu que partant dicy tu as emporté toute honte, & ne nous en as point laissé. Ie te recommanderay à Balb^o à la façō Rōmaine, quād il sen ira par deuers vous. Si ie suis quel-

que temps sans t'escrire, ne ten esmerueille point : car ie dois aller dehors le mois d'April. Iay escrit ces lettres estant au Pontin, ainsi que ie m'estois destourné vers la maison de champestre de Metrilus Philomene ; de laquelle ioyois le bruit de ceux, que iauois autrefois deffendus, & lesquelz tu mauois adressez. Car il estoit certain, que pour me faire honneur il se estoit esmu à V-lubre vne grand' multitude de † grenoillarts. Fais que tu cōserues ta santé. A dieu. Escrit à Pontin ce sixieme iour deuant les Ides d'April.

† Ou, hō-
mes par-
lans en fa-
çon de gre-
noilles.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 19

Episto-
lam tuā.

Iay desciré ton Epistre, que iauois receue de Lucius Aruncius: & lay desciree, sans quelle le meritaist: car elle ne contenoit rié, quil ne se peust lire en pleine assemblee du peuple, sans aucune reprehension. Mais Arūcius disoit, que tu lauois ainsi cōmandé: & aussi tu lauois escrit. Or ainsi soit, ie mesmerueille, que tu ne mayes rien escrit depuis, veu principalement, que tant de choses nouvelles sont suruenues. A Dieu.

M. T. Cic. à Trebatius. Salut. 20

Vide quā
si apud
me sis.

Voy, quelle autorité tu as enuers moy. Combien que non sans cause: car ie ne te surmonte point en amitié. Ie ne t'ay peu refuser en tō absence, ce que ie tauois pres-
que

que refusé en ta presence. Or donques par tant de Velia, & commençant à nauiger ie deliberey descrire des Topiques à la forme d'Aristote, & de cẽ me fait souuenir ceste ville là, qui tha en fort grãd' amour. Ie tay enuoyé ce Liure cõposé, & escrit à Rhege le plus copieusement, q̃ ceste chose sest peu escrire. Mais sil te semble, quil y ha quelqs passages vn peu obscurs, pense quil ny ha aucun art, qui se puisse bien entendre par lettres sans quelque interpreteur, & aucune exercitation. Pour te le prouuer, ie ne te meneray pas loin. Peult on entẽdre vostre droit ciuil par les liures seuls? lesquelz combien quilz soient en grãd nombre, si est ce, quilz requierẽ vn interpreteur, & certaine declaratiõ en p̃sẽce. Toutesfois quãt à toy, si tu lys entẽtiuemẽt, & souuẽt, tu viẽdras à bout de tout, & feras tãt, q̃ tu lentẽdras. Et pour tayder de ces lieux, quãd ql̃q̃ questiõ te sera p̃posẽe, tu acq̃rras ce moyẽ par exercitatiõ, en laquelle nous te ferõs demeurer pour vn temps, si ie retourne sain, & saũue, & si ie trouue lestat de la Republique sans trouble. A Dieu. Escrit à Rhege ce cinqũe me iour deuant les Calendes d'Aouust.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 21

I Ay dautant plus ayimé la ville de Velia, que iay congnu quelle taymoit. Mais

*Amabili-
lior mihi
Velia
que fuit.*

que dy ie toy , lequel il ny ha personne, qui nayme? On desiroit par deça ton Rufio, comme si s'eust esté quelquun de nous. Mais ie trouue bon , que tu las fait aller à ton bastiment & edification. Car combien que Velia ne soit moins à priser que Luper cal , toutesfois iayme mieux ce lieu Romain, que toutes les choses de par deça. Si tu me crois, lequel tu as de coustume de croire, tu garderas ces possessions paternelles (car les habitans de Velia craingnoient, que tu ten voulusses deffaire) & ne laisseras point Haletes fleuve noble , ny la maison Papiriane: combiē quelle ayt vn bocage, de l'amenité duquel les estrangers sont espris: mais si tu ne le fais couper , tu feras sage-ment, & ten trouueras biē. Pour le premier poinct, cest vne chose fort commode (mesmement en ces troubles) dauoir quelque lieu de refuge , & sur tout en vne ville de ceux qui tayment , & qui te tiennent cher: en apres en ta maison, & en tes possessions, & en lieu secret, salubre, & amene: & de ma part i'y pēse auoir quelq̄ interest. Amy Trebace, tiens toy en santé, & dōne ordre à mes affaires, & mattens, Dieu aydant, deuant la saison hyemale. Iay eu vn Liure de Sextus Fabius disciple de Nico, qui est intitulé Liure de gourmādise, Auteur Nico. O plaisant

fant medecin, & moy docile à ceste discipli-
ne! Mais Bassus me l'auoit tousiours celé, &
non pas à toy. Le vent deuiet vehement.
Fais que tu te maintiennes en santé. A
Dieu. Escrit à Velia ce troizieme iour de-
uant les Calendes d'Aouft.

M. T. Cic. à Trebatius Salut. 22

IE tay demonstté la cause de Silius. Il ha *Siliij cau-*
lesté chez moy depuis, & luy ayt dit quil *sam te do*
te sembloit, que la sponfion & promesse, *can.*
quil vouloit faire, ne se pouuoit faire sans
peril. Combien que Quintus Cepio Pre-
teur mha donné par son edit la possession
des biens de Turpilia: il disoit, que Seruius
nyoit, que les tables testamentaires que ce-
luy auoit instituees, lequel estoit priué de
pouuoir faire testamēt, eussent aucune for-
ce, ou vertu, & que Offilius estoit de ceste
opinion: plus il nyoit, quil eust parlé avec
toy: & me pria, que ie te recōmādasse sa cau-
se. Amy Testa, il ny ha au monde meilleur
homme, ny plus mon amy, que Publius Si-
lius, excepté toy. Tu me feras donc grand
plaisir, si sans estre prié, tu viens vers luy, &
luy presentes tout secours en sa cause: mais
ie te prie, que si tu maymes, fais cela au
plus tost. Ie ten prie derechef tant que ie
puis. A Dieu.

M. T. C.

M. T. Cic. à Trebitius Salut. 23

Icy en baillue & euuant ensemble
 Icy te t n q o s t ov dece que
 ia ius d t, q l y a or v ie l e controuet
 fera auoir mon, si lheritier pouuoit inteter
 action de larrecin, pource que le larrecin
 auoit esté commis deuant, quil fust institué
 heritier. Donc combié que ieusse bien beu,
 & que ie me fusse retiré tard, toutesfois iay
 noté le lieu, ou ceste controuerse est deba-
 tue, & ten ay enuoyé le double, à fin que tu
 apprisses, & sceuses ce, que tu disois na-
 uoir iamais esté mis en fait par aucun, estre
 maintenu par Sextus Elius, M. Manilius,
 & M. Brutus. Toutesfois ie suis de lopi-
 nion de Sceuola, & de Testa. A Dieu.

M. T. Cic. à Fabius Gallus Salut. 24

*Tantum
 ex Arpina
 te venerã.*

IE ne faisois que darriuer du champ Ar-
 pinate, quand on me bailla tes lettres, &
 ensemble ie receuz celles d'Auianus, dedes
 lesquelles il y auoit vn poinct de grand' li-
 beralité: cest, que quand il seroit venu il
 presteroit argent au iour, que ie voudrois.
 Je te prie imagine estre celuy, que ie suis.
 Est ce acte digne de ta honte, & modestie,
 ou de la mienne, de prendre argent à cre-
 dit à certain iour? ou demander terme plus
 long, que dun an? Toutes choses me sero-
 ient faciles, Amy Galle, si tu eusses mar-
 chand

chandé ce, que ie voulois, & à la somme que ie voulois. Toutesfois ie nalloue seulement ce, que tu me mandes auoir acheté : mais le tiens aussi pour agreable. Car ientens seurement, que tu as vû en cela non seulement de grand' affection : mais aussi de amour, & comme homme delicat, & elegant en tout iugement (ainsi que ie t'ay toujours estimé) tu mas acheté ce, qui te delectoit : cest auoir choses somptueuses, & dignes de mon estat. Mais ie voudrois que Damasippus demeurast en son opinion ; car ie ne desire totalement acheter aucune chose de tout ce, quil ha à vendre. Et toy non ignorant ce, que ie veux faire, tu mes allé acheter quatre ou cinq statues plus, que ie n'estime toutes manieres de telles figures. Tu compares ces images Bacchales aux Muses de Metellus. Premièrement qu'ont il de semblable entre elles ? & qui plus est, ie n'estime point tant toutes les Muses, que ie les voulusse acheter si cher, ouy par leur approbation mesme. Encores les images, & statues des Muses pourroient conuenir à ma librairie, & à mes estudes. Mais quel lieu y ha il en ma maison pour ces figures Bacchales ? Elles sont belles, diras tu : ie le sçay tresbiën, & lay veu souuēt. Si telles figures meussent pleu, ie teusse mädé nommément

mément celles que ie congnois. Car iay accoustmé d'acheter les figures, lesquelles aornent ma Librairie, à la similitude des colleges publiques, ausquelz les paremens sont propres à l'exercice qu'on y fait. Mais comme me peult estre bien seante la figure de Mars, à moy auteur de paix ? Ie suis aisé, quil ny ha aucune statue de Saturne, car ie aurois opinion, que ces deux figures me mettroiét en debte. Iaymeroie mieux quil y eust eu quelque statue de Mercure : car par cela ie pense, que nous eussions fait plus heureusement avec Auianus. Quant au Trapezophore, que tu testois destiné, sil te delecte, tu l'auras : mais si tu as changé de fantasia, ie le prendray pour moy. Ces choses sont de haut prys : & certainement iaymeroie mieux auoir acheté quelque logis à Tarracine, à fin que ie ne sois tousiours moleste à mon hoste. Somme toute: ie voy, que cest la faute de mon Libertin, auquel i'auois donné charge de choses certaines & expresses, & nō autres: item cest la faute de Iunius familier d' Auianus, lequel ie pense que tu congnois. Iay ordonné quelques sieges & lieux spacieux au portique de mon Tusculan : ie les voulois aorner de quelques tableaux: car sil y ha rien en telz aornemens, qui me delecte, la peinture me delecte.

lecte. Toutesfois si faut q̄ iaye ces statues, ie veux, q̄ tu me mandes ou elles sont, quãd on les fera venir, & par quelle sorte de voiture. Car si Damasippus ne demeure en son propos, nous trouuerons quelque faux Damasippus, encores que nous y deussions perdre. De ce, que tu mescriis derechef de la maison, en me mettãt à chemin ien auois donnẽ charge à ma fille Tullia. Car à ceste heure là mesme iauois receu tes lettres: ien auois aussi accordẽ avec ton amy Nicia, pource quil ha grand familiaritẽ (cõme tu scez, avec Cassius.) Apres mon retour, deuant que de lire tes prochaines lettres, iay demãdẽ à ma fille Tullia, quelle auoit fait touchant ton cas: elle me dit y auoir besõgnẽ selon le conseil & conduite de Licinia: mais ie cuide que Cassius ne communiquẽ riẽ à sa sœur: & quãt à elle, pource que son mary Decius est absent (lequel est allẽ en Espagne) elle dit quen son absence, & sans son sceu elle ne se remuera point de logis. Il me plaist fort, que tu estimes tant ma compaignie, & nostre conuersation, que pour lamour dicelle tu es venu demeurer si pres de moy, que non seulement tu es mon voisin, mais tu peux habiter avec moy mesme, & que tu te hastes tant de te remuer. Mais ie puisse mourir si tu es plus couuoit-

teux

teux de ceste chose, que moy. Parquoy i'experimenteray toutes choses. Car ie congnois, combien cela me touche, & toy aussi. Si ie fais quelque chose, ie feray que tu le sauras. Quant à toy, tu me rescriras à tout, & maduertiras (sil te semble bon) en quel temps, & iour ie tattendray. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il se complaint de la legereté de Tigellius chanteur, & musicien: duquel escrit Horace au premier liure de ses Sermons.

M. T. Cic. à Fabius Gallus Salut. 25

*Amoris
quidē tui.*

DE quelque costé que ie me tourne, ie ne voy que signes, & vestiges de la-mour, que tu me portes, mesmement de nouveau en laffaire de Tigellius. Car iay congny par tes lettres, que tu y auois fort trauaillé. Iayme donc ton bon vouloir. Mais ie ne te tiendray lōg propos de cecy. Cepius (comme ie cuide) disoit iadis, quil ne dourmoit pas pour tous: aussi, amy Gal-le, ie ne sers pas à tous: toutesfois quelle est ceste seruitude? Iadis, quand ie triomphois en authorité, & grace, ie n'estois tant aymé, & reueré dhomme viuant, que ie suis maintenant des plus familiers de Cesar, si non de cestuy cy. Ie repute gain, & chose vtile de ne tolerer homme plus encores domma-geable, & meschant, que son pays: & pense, que

que desia il soit destiné pour estre bien descript par les vers Iambiques de Caluus Licinius. Mais ie te prie regarde, dont il est courroucé. Iauois prins la deffense de la cause de Phamea pour lamour de luy : car certainement il estoit mon familier. Il vint vers moy, & me dit, que le iuge auoit deliberé de vacquer à son affaire le iour mesme, quil estoit necessaire, que nous allissions au conseil touchent laffaire de P. Sestius: ie luy respondis lors, que ie ny pouuois entendre: mais quil prinst quelque autre iour, & que ie ne luy faudrois point. Iceluy bien sachant, quil auoit vn neueu bon tubicinateur, & assez bon gresseur, se partit de moy, comme il me sembla, fort courroucé. Tu as des Sardes à vendre, les vns plus meschans que les autres. Tu congnois ma cause, & l'iniquité de ce Salacon. Enuoye moy le livre, que tu as escrit de Caton, car iay enuie de le lire. Cest vergongne à toy, & à moy, que ie ne lay encores leu. A Dieu.

M. T. Cicero à Marcus Fabius

Gallus Salut.

26

Quant à ce, que tu te deulz, que ton Epistre ha esté desciree, ne sois en soucy pour cela: elle est sauue, & entiere en ma maison: demande la, quand tu voudras. Mais quant à ce, que tu madmonnestes, tu

me

*Quod epistola
stolam com
scissam do
les.*

me fais vn plaisir, & te prie de le faire tous iours, Il me semble que tu crains, que si nous auons celuy, de qui tu mescris, pour deffenseur, nous ne rions en hostelier. Mais sus sus, leue la main de la tablette, le maistre est plus tost venu, que ne pensions. Je crains, que limitation de Cato ne nous precipite en son infortune. Amy Galle, ne pense point quil y ayt rien meilleur, que ceste partie de ton Epistre, ou tu dis : les autres choses se passent. Escoute cecy en secret, tiens le ferré rierre toy, & ne le cõmunique aucunement à ton Libertin Appella: hõme ne parle en ceste mániere, si non nous deux: si cest bien fait, ou mal fait i'y prẽdray garde: mais quelque chose que ce soit, cela est nostre. Poulse donc oultre, & ne diuertis du stile (comme lon dit) dune seule onglee, car le stile est le vray maistre de bien parler, & escrire, & en cela des maintenant i'y consume vn peu de la nuict. A Dieu.

M. T. Cic. à Gallus Salut 27

Cum decimum iam diem.

A Pres auoir ia esté vexé par le space de dix iours dune grieue douleur des intestins, & que ie ne pouuois faire à croire à ceux qui se vouloient ayder de moy, que ie fusse malade, & que ieusse la fieure, ie men suis fuy au Tusculan: ayant fait telle diete deux iours, que ie nauois pas seulement

aualé

auallé vne goutte deaue. Parquoy me trouuant demy mort de langueur, & de faim, ie dois plus tost requerir tō deuoir de mescrire, que toy le miē. Or en la crainte, que iay de toutes maladies, sur tout ie crains celle, pour laquelle les Stoiques traitent mal tō Epicurus, pource quil dit, que la difficulté d'vrine, & des intestins est vn mal fort grief, & moleste. Lune desq̄lles maladies, ilz disent proceder de voracité, & gourmādisse: lautre de plus vilaine, & infame intemperance. Certainement iay tousiours fort crainct la difficulté des intestins. Mais ie trouue, ou que la mutation de lieu, & changement d'air, ou lintermissiō de mō-trauail, ou paradventure le declin de la maladie desia se passant mha fort proufité. Mais à fin q̄ tu ne tesmerueilles, dou cela me peult estre venu, ou cōme ie suis tombé en ceste maladie, sache, que la loy somptuaire, laquelle semble induire frugalité, & modestie en viandes, & mets diuers, elle mha causé cest accident. Car quand ces delicats, & frians veullēt mettre en honneur les fruits de la terre, lesq̄lz sont exceptez en la loy, ilz font apprester, & appareiller en telle sorte toutes herbes, quil ne se peult riē trouuer plus suauē, ny de meilleur goust. Me trouuant entre ces viandes en vn soupper

Augural, que faisoit Lētulus, vne si grand^e profusion de ventre me print, que iay seulement aujourdhu y senti ce flux reprimé; & ay cōmencé vn peu à me soustenir. Donques combien que ie me soulois abstenir facilement d'Huïstres & Lamproyes, iay esté deceu par des betes, & des malues. Par cy apres ie seray plus caut, & plus fin en viandes. Mais toy ayāt entēdu ma maladie par Anitius (car il mha veu vomissant) tu nas point eu seulement iuste cause de mescrire, mais aussi de me visiter. Je pēse demeurer icy iusques à ce, que ie me sois refait: car iay perdu toutes mes forces, & suis tout desnueé de chair, & gresse. Mais si ie puis dechasser ma maladie, ie recouureray aisément (comme iespere) ma premiere habitude du corps. A Dieu.

M. T. Cic. à Fabius Gallus Salut. 28

*Miror, cur
me accu-
ses.*

IE mesmerueille, pourquoy tu mincrepes, veu quil ne test point licite de le faire: & sil testoit licite, encores ne le deurois tu faire. Je tauois porté amour, & reuerēce en ton consulat: & maintenant tu dis, quil aduiendra que Cesar te restituera. Certainement tu dis beaucoup de choses, mais personne ne te croit. Tu dis, que pour lamour de moy tu as pourchassé le Tribunal. Que pleust à Dieu, que tu fusses tousiours

iours Tribun, tu ne demãderois point d'intercesseur. Tu dis en outre, que ie noserois dire ce, que ie sens, cõme si ie teusse respondu peu virilement, quand tu me priois peu hõteusemẽt. Ie tay escrit cecy, à fin que tu cõgnusses q̃ tu nes riẽ en ce gẽre, auquel tu veux estre quelque chose. Que si tu te fusses plaint à moy humainement, ie me fusse purgẽ à toy volũtiers, & facilemẽt. Car les choses, que tu as faites, ne me desplaient pas, mais ce, q̃ tu mas escrit, mest moleste. Et mesmerueille, que veu, q̃ les autres sont en libertẽ par moy, tu mayes reputẽ priuẽ de libertẽ. Si les louenges, que tu mas attribuees, sõt faulses, en quoy te suis ie attenu? & si elles sont vrayes, tu es bon tesmoin de ce, q̃ le peuple Rõmain me doit. A Dieu.

A R G V M E N T.

Pour les outrages, qui se faisoient à Romme, il loue l'absence de Curius, laquelle il auoit au parauant reprinsẽ.

M. T. Cicero à Curius Salut. 29

IAy souuenãce, quil me sembloit, que tu ne faisois sagement de viure plus tost, & te tenir, ou tu es, que avec nous. Car le domicile de ceste ville (estant ville) estoit plus apte, & cõuenable à ton humanitẽ, & douceur, que tout le Peloponnese, non seulement la ville de Patres. Au contraire, main- Meminõ
quòd nil i
desipere i
debare.

tenãt il me semble, que tu as merueilleusement biẽ regardé à ton affaire, quãd voyãt les choses en desespoir, tu tes retiré en Grece: plus, tu ne me sembles seulement sage de testre absenté dicy, mais aussi biẽ heureux: toutesfois, qui est celuy, tant peu quil entende, qui soit heureux en ce tẽps? Mais à ce, que tu es paruenü en ten allant en lieu, ou il ny ha des Pelopides (tu entens le demeurãt) nous y paruenons presque, par autre moyẽ, Apres que iay receu les boniours & salutatiõs de mes amis, lesquelles ilz me font plus souuẽt, & en plus grãd cõpaignie, quilz ne souloiẽt, pource quil leur semble voir vn corbeau blãc, quãd ilz voiẽt vn ci toyen bien sentãt de la Republique, ie me retire en ma bibliotheque. Et en ceste maniere ie fais tant dœuures, que parauẽture tu les cõgnoitras quelque fois. Car iay entendu par vn tien certain propos, quãd en ta maison tu reprenois ma lãgueur, & desperation, que tu ne congnoissois en moy vne telle magnanimité de cœur, & vne telle grauité, que ie la monstre en mes liures. Mais certainemẽt pour lors ie pleurois la Republique, laquelle non seulement mest plus chere, que ses biẽs, & benefices enuers moy; mais aussi que les miens enuers elle. Et maintenãt, cõbien que raison ne me cõ-

sole point seulement (laquelle doit beaucoup pouuoir) mais aussi le laps de temps, lequel remédie à la douleur des sots mesmes: toutes fois iay grand dueil, que le bien public soit venu en telle ruine, quil ny ha aucune esperance, que le puissions quelque fois voir en meilleur estat. Et pour ceste heure la coulpe nest pas en celuy, en la puissance duquel toutes choses sont redigees (si ce nest, que cela ne deuoit point aduenir) mais vne partie de ces miseres est ainsi aduenue par fortune, & vne partie est nostre faute, de sorte quil ne nous faut plaindre du passé. Je ny voy autre esperance. Parquoy ie reuiens à mon premier propos. Tu as sagement laissé Rome, & ces troubles, si tu las fait par conseil: & as fait heureusement, si par cas fortuit tu tes ainsi absenté. A Dieu.

M. T. Cic. à Curius Salut. 30

OR desormais ie ne texhorte, ny ne te prie, q̄ tu retournes en ta maison: mais qui plus est, ie desire men fuyr dicy, & men aller en quelque lieu, ou ie noye point le nom, ny les faits des Pelopides. On ne sauroit croire, quil me semble que ie fais vilainemēt, de voir, & me trouuer aux inhumanitez, & vilénies, qui se font à Rome. Certainemēt, quand tu ten fuys dicy, tu auois

Ego verò iam te nec hortor.

z 3 delong

de l'og temps preueu ce, qui deuoit aduenir
 Car cōbiē que lō ne peult ouyr telles cruau
 tez sans grand' & aspre douleur: toutesfois
 il est plus tolerable de les ouyr, que de les
 voir. Pour le moins tu ne tes pas trouuē au
 chāp Martial, quand à deux heures, le peu
 ple estant en ce lieu conuoqué, & assemblé,
 pour eslire vn Questeur, la selle de Quin
 tus Maximus, lequel ilz disoient estre Cō
 sul, y ha esté posce: la mort duquel annon
 cee, on ha osté la selle. Celluy q̄ auoit pro
 cedé à la creation du Cōsul par † comices,
 & assemblees du peuple cōuoquees de chaf
 que quartier de la ville, ha vsé par apres
 d'autres comices, & electiō faite par person
 nes plus graues. & ha declairé à sept heures
 celuy, cui deuoit estre Consul iusques aux
 Calendes de Ianuier, lesquelles deuoient
 estre le lendemain matin. Parainsi sache,
 que Caninius estāt Consul il ny eut person
 ne, qui disnast: toutesfois durāt son Cōsu
 lat il ne fut point fait de mal, & ha esté Cō
 sul de grād' vigiāce, car en tout son Cōsu
 lat il n'ha point dormy. Cecy te semble vne
 maquerie, pource q̄ tu ne ty trouues pas:
 mais si tu voyois telz actes, à grād' peine te
 pourrois tu garder de pleurer. Que sera
 ce, si ie t'escriis le demeurāt? Il se fait à Rō
 me plusieurs telles choses; lesquelles ie ne
 pour

† A grād'
 peine
 peult on
 biē dire en
 François
 que cest q̄
 comitia
 tributa,
 & centu
 viata. Là
 difference
 desquelz
 est de lens
 Aulus
 Gellius
 au 15. li
 ure, chapi
 tre 27.

pourrois porter patiemment, si ie ne prenois confort aux preceptes de Philosophie, & si ie nauois Atticus cõpaignon de mes estudes: duquel puis que tu te dis estre propre directemēt & mien par vsufruit, ie suis cõtent de cela: car toute chose est le propre de celuy, q̄ en ha le fruit, & l'usage. Mais nous parlerõs de cela vne autre fois plus amplement. Acilius, qui ha esté enuoyé en Grece avec des legions ha receu vn grand plaisir de moy: car par deux fois ie lay deffendu en accusation de crime capital, sans quil en ayt eu aucun dommage. Il nest point homme ingrat, & me porte vne grand' amour, & affection. Je luy ay escrit de toy diligemment, & ay ioint ceste Epistre là avec ceste cy: laquelle apres quil aura receüe, ie voudrois bien, que tu mescriuisses ce, quil taura offert, & promis pour lamour de moy. A Dieu.

M. T. Cicero à Curius Salut. 31

I Ay facilement congnu par tes lettres (& Facile per
à ce, iay tousiours tafché) q̄ tu mauois en *spexi ex*
grand' amour, & estime: & que tu cõgnoif- *tuis lito-*
fois, cõbien tu m'estois cher, & recõmandé. *ris.*

Or puis que touchât cela vn chacū de nous deux est paruenue à ce, quil pretendoit, il reste, que nous nous efforcions de surmonter lun lautre par plaisirs, & seruices,

par lequelz ie te surmōteray de bō cœur, ou ie seray surmōté par toy. Ie ne suis point marry, que tu n'ayes point eu affaire de bail-
 ler mes lettres à Acilius. Iay entēdu par tes lettres, que le labour & traual, que Sulpi-
 tius vouloit prēdre pour toy, ne tha pas ser-
 uy de beaucoup, à cause que tes affaires
 sont en tel destroit, quelles ne peuent aller
 ny auāt, ny arriere. Certainement ie vou-
 drois biē, qu'elles peussent aller en auant, à
 fin que tu retournasses quelques fois. Tu
 vois toute l'anciēne vrbānité perie, de sorte
 que nostre amy Pomponius peult dire de
 son autorité. Si ce peu que nous sommes
 ne retenions l'anciēne gloire Attique, elle
 ne se trouueroit plus. Iceluy dōques te suc-
 cede, & nous à luy. A ceste cause, ie te prie
 vien, à fin que ceste semence d'vrbānité ne
 perisse avec la Republique. A Dieu.

A R G V M E N T.

*Il loue Volumnius de ce, quil est excellent en rail-
 lerie, & gaudisserie: puis il le prie, quil luy
 escriue souuent.*

M. T. Cic. à Volumnius Salut. 32

*Quod sine
 prenomi-
 ne.*

POurce que tu mas enuoyé vne Epistre
 familièrement, comme tu deuois, sans
 hoim, iay premierement douté, si elle estoit
 de Volumnius Sénateur, avec lequel iay
 grand' familiarité: par apres l'vrbānité des
 lettres

lettres ha fait q̄ iay cōgnū, qu'elles estoient
 tiennes. Dedens icelles tout mha esté fort
 plaissant & agreable, hors mis vne chose:
 cest, que la possessiō de mes salines est def-
 fendue peu diligēment par toy mon procu-
 reur. Car tu dis, qu'apres mon depart, tou-
 tes gaudisseries, & brocarts, iusques aux
 Sestiās, mōt esté attribuees. Quoy? souffres
 tu cela? ne me deffens tu point? ne resistes
 tu pas? Certes ie pēsois, que le genre & for-
 me de mes gaudisseries fust si notee, que lō
 la peult congnoitre de soy mesmes. Mais
 puis quil y ha vne telle verminiere de sottz
 & badauts en la ville, quil ny ha riē si ine-
 pte, qui ne semble elegant à quelquvn, dō-
 ne ordre ie te prie, que si ce nest quelque
 ambiguité subtile, ou menterie elegāte, ou
 inueriō de lettres decēte, ou quelque gau-
 disserie nō attēdue, ou les autres points de
 raillerie, desquelz ie dispute au second Li-
 ure de mō Orateur souz la personne d'An-
 tonius: brief, si ce nest quelque chose pleine
 d'art, & subtilité, afferme (te dis ie) par ser-
 ment, q̄ tout cela nest point party de moy.
 Quant à ce, que tu te plains des causes par
 moy froidement deffendues, ie men soucie
 beaucoup moins, que du demeurant. Que
 ceux qui sont accusez, soient tirez par les
 pieds, silz veullent: que Selius soit tāt elō-
 z 5 quent,

quent, quil puisse prouuer, quil est franc, ie nay aucū soucy de tout cela. Ie te prie defendous par tous interdits nostre possessiō d'vrbانيتé: en laquelle ie ne crains q̄ toy, & mesprise les autres. Tu penses parauenture, que ie me moque de toy: maintenant ie congnois, que tu nes point hors du sens. Mais parlons sans gaudisserie. Iay trouué tes lettres fort facetieuses, & elegantes. Quelques autres points, que tu me mandes, combien quilz soient pleins de gaudiserie, si ne mont ilz sceu pourtant faire ri-re. Ie desire, que ce mien amy, dont tu m'escriis, ayt vne grand' grauité en son Tribunal, & ce, tant pour lamour de luy (car tu scez, que ie le repute des plus grans) que pour la Republique, laquelle ie ne laisseray daymer, cōbien quelle soit ingrate enuers moy. Amy Volumni, puis que tu l'as ainsi deliberé, & que tu scez, que ie y prens plaisir, escriis moy souuent des affaires de la ville, & de la Republique. Le propos de tes lettres me plaist fort. Outre cecy, exhorte & conferme en amitié, & rens tout mien Dolabella, lequel ie congnois, & estime maymer grandemēt. Ie suis en peine de cela, nō point q̄ ie le voye defaillāt en amour, mais pource que ie desire son amour estre grande enuers moy. A Dieu.

M. T. Cic. à Volum-
nius Salut.

33

SI tu n'as point mes declamatiōs, tu n'as point de dōmage en cela. De ce que tu dis que tu serois enuieux du biē d'Hircius, si tu ne laymois, il ny ha point cause dēuie, si ce n'est parauenture que tu sois plus enuieux de son eloquence, que de ce, quil est mon auditeur. Cher amy Volumni, nous ne sommes rien du tout en eloquēce, & me desplais en moy mesme ayant perdu tant d'amis, & cōpaignons, admirateurs de mon sauoir, entre lesquelz ie triomphois, toy pour lors mapplaudissant: de sorte, que si iay rien mis en lumiere digne de mō nom, ie me deulz, que ces dars soiēt exercez sur vn corps portant plumes, & non armes, cōme dit Piloctetes dedens le Poēte Acclus, mesprisant la gloire de ce monde. Toutefois si tu viens par deça, toutes choses me serōt plus plaisantes, nonobstant que tu viēdras, comme tu scez, au plus fort de mes occupations: desquelles si ie me puis exempter, ie renonceray du tout aux causes iudiciales, & à la vacatiō de la court du Senat, & seray le plus du temps avec toy, & avec noz communs amis. Car ton amy Cassius, & mon amy Dolabella, ou plus tost tous deux noz amis, ont semblable affectiō que moy,

*Quid de-
clamatio-
nibus no-
stris cares.*

moy, & les escoute parler volontiers. Nous auons icy befoin de ton iugement tant galant, & bien lymé, & de nostre fauoir interieur, duquel faisant mention me fais souuent honte en parlant. Or iay totalement deliberé, moyennât que Cesar vueille souffrir, que ie me defface de l'office, en laquelle il ha approuué mon fait, de me remettre du tout aux lettres, & vser dvn hōneste repos avec toy, & autres, qui sont studieux, & amateurs dicelles. Je voudrois, q̄ tu n'eusses point craint, que ie lirois à regret tes lettres: si tu me les eusses enuoyees (comme tu dis) plus longues. Au cōtraire ie veux, que tu estimes, que tes lettres les plus longues, me seront les plus agreables, & plaisantes.

A Dieu.

FIN.

A V L E C T E V R

de bon vouloir, Salut.



P R E S qu'avec la grace, & ayde diuine ie suis paruenue en ceste miene interpretation iusques au huitieme Liure de ces Epistres familiares, iay deliberé dy faire, cōme aux precedents: c'esta sauoir, de n'interpreter autres Epistres, que celles, qui sont de Cicero. Or ie sçay bien, que quelquvn plus

plus prest à mal dire, que bien parler, dira icy quelque chose sans fauoir la cause pour quoy. Mais a fin de luy couper le chemin de son sot langage, ie veux rēdre la raison, qui mesmeult de faire, ce que iay dit. Entre les Epistres mesmes de Cicero il sen trouue de si estrāges, & si loin mises de nostre vsage, que certes elles proufisent bien peu, & biē peu recreent le lecteur, soit quel les soient Latines, ou Françoises. Veux tu fauoir la cause? Cicero auoit des intelligences particulieres avec aucūs : & bien sachāt quil seroit entendu d'eux à demy mot, si leur escriuoit de quelques choses d'importance il se rēd aucunesfois tāt perplex, & obscur (ce quil fait d'industrie, & à son esciēt, & cōtre son naturel: car de tous Autheurs il ny en ha point vn plus facile ny moins ambigu, que luy) que lon diroit plus tost, que ce sont propos de Coq en l'Asne, ou qlques resueries, que propos biē cōtinuez, ou ouuerts. De telle sorte de rescrire est pleine la plus part des Epistres de Celius contenues en ce huitieme Liure. Ce quil faisoit, pour l'asseurance, quil auoit, quil seroit assez entēdu par Cicero, sans vser de plus grād' facilité. Et q plus est, ilz estoient cōtrainst descrire souuēt en telle obscurité, à fin q le cas aduenāt, q leurs lettres tōbassent

scat

sent entre les mains de quelque estrange, ou maluucillāt, leurs affaires, & menees ne fussent aucunement entendues. Dy moy maintenant, quel plaisir peult il auoir en telz escrits, tant tronquez, tant impliquez, tant couuerts, tant ambiguz? Si ie ne t'ay voulu charger de Lecture si mal plaisante, te fais ie tort? en dois ie estre repris, ou calūnié? Mais si tu allegues, q̄ pour le moins ces Epistres par moy delaissees eussent donné intelligence de celles de Cicero adressees, à Celius: repliquāt cela, tu nes pas en ton bon sens, amy Lecteur. Car comme se peult il faire, qu'vne chose obscure, & non intelligible de soy mesme puisse donner intelligēce d'vne autre? I'adiouste à cecy pour cōble de m'ha raison, que chasque Epistre de Cicero ha par moy son Argumēt, si ain si est, quelle le merite, & quelle soit en rien obscure. Ie ne dy pas toutesfois (& de ce ie t'ay aduertit aux argumens des Epistres du second Liure) que les Epistres de Celius ne puissent aucunement seruir à intelligence de celles, que luy escrit Cicero: mais veu les argumens, que i'y permets, tu ne te peux plaindre de moy, si ie me deporte de les interpreter tāt pour les raisons, que i'ay allegues premierement, que pour la derniere aussi. Or dōques on ne trouuera estrange,

À laissant là le huitieme Liure, ie procede
maintenât au neuuieme. Et taduertis, que
autant que ien fais aux Epistres de Celius,
autant en feráy ie au dixieme Liure, quâd
ce viendra aux Epistres de Plancus, & au-
tres. Generalement à toutes celles, qui ne
sont point de ce Dieu deloquence Latine.
Cicero. A Dieu. Lecteur De Lyon ce
premier d'Auril. 1543.

LE IX. LIVRE DES
EPISTRES FAMIL.
DE M. T. CI-
CERO.



ARGUMENT.

*Ce Marcus Varro icy est celluy, qui fait trois li-
ures de la langue Latine. Ayant suiuy la par-
tie de Pompee, il ne se vouloit trouuer à Rom-
me. Et en son absence Cicero luy escriuoit les
Epistres, qui sensuyuent.*

M. T. Cicero à Terentius
Varro Salut.

*Ex his lite-
ris quas At-
ticus à te
missas mi-
hi legit.*



A R les lettres, que tu as enuo-
yees à Atticus, lesquelles il mha
leües, iay cõgnu, que tu faisois,
& ou tu estois: mais par ces mes

mes

mes lettres ie nay peu penser , quand nous te pourrions voir. Toutesfois ie commence à auoir esperance, que ta venue s'approche fort: ie prie à Dieu, quelle me donne q̄l que consolation , combien que nous sommes pressez de tant de facherie, quil ny ha hōme (fil nest du tout sot) qui doiue esperer aucū allegemēt: si est ce toutesfois, que par aduerture tu me peux ayder de quelque chose, ou moy toy. Car sache , que depuis que suis retourné à Rōme, ie suis retourné en grace avec mes vieilz, & anciens amis, qui sont mes liures: cōbien que ie nauois point laisse lv sage diceux, comme leur voulāt mal, ou estāt courroucé à eux, mais pource que ien auois honte. A cause quil me sembloit, que ie nauois pas assez obtemperer, & obey à leurs preceptes, quād ie mēpeschay des affaires de la Republique tant troublees, accompagné de gens si desloyaux. Maintenant ilz me pardonnent, & me reuoquent en leur compaignie, & familiarité premiere , & disent , que tu as esté plus sage que moy , à cause que tu y es demeuré , & que tu ne les as point abandonnez. Parquoy puis quilz ne sont plus courroucez contre moy, il me semble, que ie dois esperer, que si is tay veu, ie passeray , & porteray, aysemēt les facheries, qui me pres-

sent, &

sent, & celles, qui sont à aduenir. Si doncques il te plaist de te trouuer au Tusculan, ou au Cuman, ou (ce que ie ne voudrois pas) à Romme, moyennant que nous soyôs ensemble, ie ferois certainemēt en telle sorte, que toy, & moy nous en trouuerons biē. A Dieu.

M. T. Cic. à Varro Salut. 2

Q Vand Caninius tien, & miē amy fut *Caninius* prochainement veu vers moy sur le *idem uis* soir, & quil meut dit, que le lendemain au *& idem* matin il sen iroit par deuers toy, ie luy dis, *meus.* que le matin ie luy bailherois quelque mot de lettre, & le priay, quil le vint demander. La nuit i'escriuis vne Epistre, mais il ne retourna point vers moy: & croy, quil sen oublia. Nonobstant cela, ie t'eusse enuoyé ceste Epistre par quelquvn des miēs, si ie neuf se entendu de luy, que le lendemain matin tu tē deuois aller du Tusculā. Peu de iours après, ainsi que ie ne lattendois point, voicy soudainemēt venir vers moy ledit, Caninius, lequel me dit, quil sen alloit incontinent, ou tu estois. Or combien quil ny eust en ceste Epistre chose de grand' importan-
te, veu mesmement les choses que lō nous auoit mandees depuis, toutesfois ie nay point voulu, que ceste mienne compositiō se perdust, & lay baillee à Caninius: mais le

tenant homme docte, & fort tō amy, ie luy ay dit, & communiqué des choses, lesquelles iestime quiktaura narres. Quant à toy, ie te donne tel conseil, que ie le voudrois prendre pour moy: ce si, que nous eussions les yeux des hommes, si nous ne pouuons euitter les langues tant facilement. Car ceux, qui font des braues à cause de la victoire, ilz nous regardēt par mespris, comme vaincuz. Et ceux, qui sont marris que les deffenseurs de la Republique sont surmōtez, ilz ont regret, que nous viuons. Tu demanderas par auenture, pourquoy cest, que estant ces troubles, & facherics à Rōme, ie nē suis absent, comme toy. Car toy, qui surmontes & moy, & les autres par prudence, ie croy, que tu as tout preueu, & que rien ne t'ha trompé. Toutesfois qui est l'homme de si grand' prudence, & si cler vōyant les choses, qui ne se trompe bien en si grands tēps bres, & qui ne brōches quelque fois? Certainement pour rendre responce à ce, que me pourrois demander, il y ha lōg temps, quil m'est nēnu en la fantasie, quil seroit biē hōy neste pour moy, de men aller en quelque lieu, à fin que ie ne veisse, ny n'ouysse les choses, qui se font, & qui se disent par deça. Mais ie me calūnois moy mesme, & pensois, que le premier, que ie rencontrois, ou

que chascun à son plaisir pēseroit, & diroit de moy : Cestuy cy ha peur, & pour ceste cause il sen fuyt:ou il pense quelque chose, & pour ceste raison il havne nauire, qui latend Finablement, que celluy, qui ne pense roit autremēt mal de moy, & qui mauroit fort bien cōgnu, cuideroit, que ie mē irois, pource que ie ne pourrois auoir la patience de regarder, & voir aucūs hommes. Presumant toutes ces choses ie demeure encores à Rōme:& vne certaine patience endurcie, laq̃lle mha accoustumē à ces facheries ha fait peu à peu, que ie ne me esmeue en rien pour ces choses, & que ie mē soucie biē peu. Voyla la raison de mon conseil, & gouvernement. Quāt à toy:ie suis daduis. que tu te tiennes vn peu caché, ou tu es, ce pendant que ceste gratulation, que lon fait aux victeurs, samortira, & ce pendant aussi, que nous entendrons, comme laffaire se porte:car ie pēse, que sen est fait. Vne chose nous attouche fort: cest auoir, quel sera le courage du victeur, & lissue des choses. Toutesfois ie voy à peu pres par coniecture, quelle en sera la fin, nonobstant iatens tousiours. Mais ie ne veux pas, que tu viennes aux Baies, iusques à ce, que ce bruit sera passé. Car sil aduient, que ie me departe dicy, il sera plus honneste,

que ie me fois retiré en ces lieux là pour pleurer linfortune de la Republique, que pour nager . Mais tu peux mieux confider ces choses, que moy. Il faut, quil soit arresté entre nous, de viure ensemble en noz estudes accoustumees & no^r referer aux lettres, auxquelles nous prenions par cy deuant nostre plaisir & delectation , & depuis peu de temps nous y prenions nostre confort: maintenant nous y trouuerons entretelement de salut. Si quelquvn nous veult admettre nō point cōme maistres p^rincipaux, mais comme simples maneures pour edifier la Republique , nous y pourrons accourir de bon cœ^ur: mais si personne ne se veult ayder de nous en cela , nous pourrōs escrire , & lire liures faits de lestat politique: ou estans forclus du Senat, & de la defense des causes, nō obstant ce, nous pourrons bien traouiller pour la Republique, & proufiter à icelle, en disputant des mœurs, & des loix , comme on fait les gens sauans du temps passé. Voyla ce , quil me semble. Tu me feras vn grand plaisir , si tu mescris ce, que tu dois faire, & ce quil te semble de mon aduis. A Dieu.

M. T. Cic. à Varro Salut. 3

*Et si, quid
scriberē nō
haberem.*

Combiē que ie neusse rien, que tescrire, toutesfois ie nay voulu laisser aller

vers toy Caninius sans luy bailler quelque chose. Que tescriray ie d'oc principalemēt? ce, que ie pense que tu veux : cest que bien tost ie men iray pardeuers toy. Toutesfois ie te prie prens garde, si cest bien fait & hō nestemēt, quē si grād' ruyne de la cité nous soyōs en ces lieux. Nous dōnerons occasiō de detraister de nous, à ceux qui ne sauent pas biē, que en quelq̄ lieu que nous soyōs, nous n'vsons que dvne maniere de viure. Quen est il? si tōberons nous au caquet des gēs. Il nous faut fort trauailler, que ce pendant que tous les autres se veautrent, & plō gent en tout gēre de vices & meschācetez, le repos, & loisir, que prenōs entre nous, ne nous tourne à vitupere. Mais quāt à moy, laissant là, & mesprisant lignorāce des Barbares, ie te suiuray: car cōbiē que lestat auquel nous sommes est miserable, toutesfois les arts, & disciplines, auxquelles nous sommes addonnez, à ceste heure nous apportēt (ie ne sçay comment) des fruits plus abondāt, quelles ne faisoient iadis, soit, ou pour ce que nous ne prenōs plaisir en autre chose, ou que la vehemēce de la maladie fait, que nous ayons affaire de medecine, & que icelle maintenāt monstre sa force, laquelle nous ne sentions point, quād nous estions en santé. Mais pourquoy te remōstrē ie ces

raisons qui naissent en ta maison? cela est autant, que de porter des Chahuás à Athènes. Je t'ay toutesfois escrit les choses precedées à fin³ quen me rescriuât quelque cas, tu mattendes. Tu feras donc ainsi. A Dieu.

M T Ciceo à Varro Salut. 4

Peri dynamon me scito. **S**Ache, que ie iuge des choses possibles, selon l'opinion de Diodore. Parquoy si dois venir, sache quil est necessaire que tu viennes. Mais si au contraire, cest vn cas dimpossibilité, que tu viennes. Voy maintenant, lequel de ces deux iugemens te delecte le plus, ou celuy de Chrysippus: ou ce luy, que nostre amy Diodorus ne pouuoit bonnement digerer. Mais nous parlerons de ces choses, quand nous serons à loisir. Et cela est possible, seló Chrysippus. Iay prins plaisir à ce, q̄ iay entēdu de laffaire de Costi⁹. Et en auōs aussi dōné charge à Atticus. Si tu ne viēs vers nous, ie men iray en diligence vers toy: & si tu as vn iardin en ta bibliōtheq̄, nous naurōs faute de riē. A dieu.

M. T. Cic. à Varro Salut. 5

Nihil verò ad Non. **I**L me semble, que ce sera assez tost, q̄ tu viēnes vers moy aux Nones: & non seulement pour la commodité de la Republiq̄, mais aussi de la saison de l'année. Parquoy ie trouue la signation de ce iour bonne, & suiuray ton aduis en cela. Je me repētirois

de mon conseil, si ceux qui ne l'ont suiuy, & qui ny ont adheré, ne s'en repêtoient aussi. Car quant à moy, si iay suiuy Pōpee, en cela ie nay esté esmu par aucune esperance, mais pource que i'estois tenu de ce faire. Et par apres, voyât linfortune à luy aduenue, ie ne me suis point retiré de mon deuoir, mais de la desesperatiō, que i'auois des choses tāt perturbées. Par ainsi nous auōs esté plus hôteux, que ceux, qui ne se sont point partis de leur maison : & plus sages & prudents que ceux, qui apres auoir perdu leurs biens, ne sont point retournez. Mais ie ne puis rien moins souffrir, que la seuerité des otieux : & en quelq̄ sorte, que les choses aillet, ie crains plus ceux là, qui sont morts en la guerre, q̄ ie ne fais ceux, ausquelz nous ne satisfaisons, pource que nous viuons. Si iay le loisir daller au Tusculan deuant les Nones, ie te verray là : & si cela ne se fait, ie te suiuray iusques au Cuman, & ten aduertiray au parauant, à fin que les baings soient apprestez. A Dieu.

M. T. Cie. à Varro Salut 6

NOstre amy Caninius mha admōnesté de ta part, q̄ ie rescriuisse, sily auoit qlq̄ chose q̄ ie pēsasse estre necessaire q̄ tu sceusses. Sache dōc, q̄ lō attréd l'auenue de Cesare : & croy, q̄ tu ne ignores. Mais quand il eut

*Caninius
noster.*

escrit (cōme ie cuide) quil viēdroit en Alsiē-
 se, ses amais luy mēderent, quil ne le deuoit
 faire pour certaines raisons : car plusieurs
 viēdroiēt là, qui luy seroiēt molestes, & luy
 à eux : mais quil leur sembloit meilleur, &
 plus commode, quil allast au Pontin. De
 moy, ie ne voyois point à quoy tendoit ce
 conseil. Toutesfois Hircius mha dit, que
 luy, & Balbus, Oppius (lesquelz, cōme iay
 congnu, te portent grand' amour) lauoiēt
 ainſi escrit à Cesar, & conseille, quil le de-
 uoit faire. A ceste cause ie tescris cecy, à fin
 que tu saches, ou tu prepareras logis, ou
 plus tost pour nous deux : car nous ne sa-
 uons, quelle est lintention de Cesar : plus,
 iay fait grand' monstre, & ostentation, que
 iestois familier de ses familiers, & que ie me
 trouuois en leurs conseilz. Ie ne voy cause,
 pourquoy ie ne le doie faire. Car ce nest
 pas tout vn d'endurer sil faut endurer quel
 que chose, & approuer quelque cas, sil est
 besoin de lapprouer, combien que ie ne
 voy rien, que ie ne doie approuer, sinon
 les commencemens de ces troubles. Et telz
 commencemens consistoient en la volonté
 de Pompee, & de Cesar. Iay veu (toy estant
 absent) noz amis desirer la guerre : & Cesar
 ne la cherche aucunement, & encores
 moins la craindre. Ces commencemens
 donc

donc des troubles consistoient en bonne & meure deliberation: & ce, qui sen est ensuiuy, est necessaire, & contraint. Mais cest chose forcee, que les vns, ou les autres vainquent, quand ce vient à faire guerre. Le sçay, que tousiours toy & moy estions en langueur & regret, quand nous considerions quel mal & ruine deuoit estre de lun ou de lautre de ces exercites par la mort de leurs chefz, & conducteurs: & que le plus grand mal de tous maux est la victoire d'une guerre ciuile: laquelle victoire nous craignons, encores quelle tombast entre les mains de ceux vers lesquels nous nous estions retirez. Car ilz menassoient ceux, qui ne festoient meslez de ces troublez, & ta volonté & mes propos leur desplaisoient. Et si ceux de la part de Pompee eussent esté victeurs, croy quil ny eust eu chose plus insolente, & audacieuse. Car ilz estoient fort courroucez contre nous, comme si nous eussions rien entrepris pour nostre salut particulier, & non commun à eux: ou comme sil eust esté plus vtile à la Republique, iceux auoir refuge vers les bestes, que de mourir, ou viure avec esperance, sinon trop bonne, toutesfois telle quelle. Mais (disent ilz) nous viuons en vne Republique pertubee. Qui le nie? Ceux, qui ne se sont

préparé aucun secours pour tous estats de leur vie, doivent prendre esgard a ce reproche. Et pour venir a ce poinct, iay tenu plus lon propos, q ie ne voulois, des choses desusdites. Or ie tay toujours estimé grand personnage: mais ie tay encore en plus grãd reputatiõ pource quen ces calamitez de la Republique q tu es seul en sauueté, & tranquillité: & que tu reçois les plus grãs fruits qui soient en philosophie, considerant, & traittant, les choses, desquelles lusage, & delectation est à preferer à tous les actes, & voluptez de telz repreneurs. Certainement ie reputé vne vraye vie ce repos, & passe téps, que tu prens au Tusculan: & serois content de quitter tous les biens de ce monde, à qui voudroit, moyenant quen liberté ie puisse viure en telle sorte. Ce que ie fais (à limitatiõ de toy) le mieux, que ie puis, & me trouue fort content en mes estudes. Car qui est celuy, qui ne me permette, que puis que la partie ne peult, ou ne veult se ayder de mon labour, ie ne retourne à ceste maniere de viure, laquelle plusieurs gens doctes (parauenture non trop iustement) toutesfois plusieurs ont reputé deuoir estre preferee à la Republique? Pourquoi donc ne prendráy ie le fruit des estudes, qui selon lopinion des grans personnages, & par

le con

le consentement de la Republique, ont vatiō de tout public office? Mais ie fais plus que Caninius ne mauoit dōné charge. Car il mauoit prié seulement que ie te mandasse ce, que ie penserois, que tu ne sceusses. Et ie te narre les choses, que tu scez mieux, que moy mesme, qui te les narre. Je feray dōc ce, dont ie suis requis, qui est, que par moy tu n'ignores rien, qui soit de ce temps, & que ientendray ce, qui te touche. A Dieu.

M. T. Cic. à Varro Salut. 7

IE souppois chez Seius, quand à luy, & à moy, tes lettres furent baillees. Quant à moy, il me semble, que tu viendras vn peu bien tost. Car quant à ce, que ie te calumniois par cy deuant, ie te veux demonstret ma malice. Je voulois, que tu fusses pres de cy en quelque lieu, attendant, sil viendroit occasion de salut, & que nous deux fussiōs paruenuz à ce, que nous voulions. Maintenant que les choses ont prins sin, il ne faut plus douter, quen toute diligēce les choses ne se facent. Car selon le propos de Lucius Cesar, ie pensois en moy mesme: que fera cestuy cy à moy que suis son Pere? Parquoy ie ne laisse point de soupper souuent, avec ceux, qui ont la domination des choses. Qu'y feray ie? il faut accommoder au temps. Mais laissons là les gaudisseries,

*Canahā
apud Se-
ium.*

veu

veu, quil ny ha rien de quoy nous nous
 puissions gaudir. Afrique (terre tant horri-
 ble) tremble par terrible tumulte. Parquoy
 il ny ha rien de reietté, que ie ne craingne.
 Quant à ce, que tu demandes, quand, par
 quelle voye, & ou ira Cesar, nous nen sauons
 encores rien. De ce que lon dit, quil passera
 par les Bayes, au contraire on doute, quil
 doie passer par Sardaine. Car il nha point
 encores contemplé ce sien lieu, & nen ha
 point de plus mauuais : toutesfois il ne le
 mesprise point. Ie pense plus tost, quil vien-
 dra par la Sicile, ce que nous saurons bien
 tost, car Dolabella doit venir, lequel ie pen-
 se deuoir estre maistre. Plusieurs disciples
 sont plus excellens que leurs maistres mes-
 mes. Toutesfois si ientens, que tu as delibe-
 ré de faire, iacommoderay principalemēt
 mon conseil au tien. Et pour ceste cause iat-
 tens tes lettres. A Dieu.

*Et si munus
 flagitare.* M. T. Cic. à Varro Salut. &
Combien que le peuple ne soit si pru-
 dent, quil requiert instamment vn ieu
 publique (encore que aucun luy en ayt mō-
 stré la preparatiō) sil nest esmu par les Tri-
 buns à le demander: toutesfois ie suis esmu
 par lattente de ta promesse, de tadmonne-
 ster dicelle, & non de ten requerir en plus
 grand' importunité. Or ie tay enuoyé qua-

tre solliciteurs de cela, qui ne sont point trop honteux. Certainement tu congnois laudace effrenee de ceste ieune Academie. Je t'ay donc enuoyé des Rustres prins au milieu dicelle: lesquelz ie crains quilz ne t'importunent: toutesfois ie leur ay donné charge, quilz te priaissent seulement. I'ay attendu long temps, & ay eu la patience de rien ne t'escrire deuant, que de recevoir lettres de t'oy, à fin que ie te peusse remunerer de semblable don. Mais voyant, que tu faisois cela vn peu trop tard (cest adire trop diligemment, ainsi que ie l'interprete) ie ne me suis peu tenir de declarer la conionction de nos affections, & amour, en quelque genre de lettres que ie pense. I'ay donc feint, que nous auions tenu quelque propos entre nous au Cuman, ainsi que Pomponius y estoit. En ceste dispute ie t'ay fait représenter la personne d'Antiochus, l'opinion duquel il me sembloit que ie t'auois veu approuuer: & quant à moy ie disputois souz la personne de Philo. Ie pense bien, que quand tu auras leu cela, tu t'esmerueilleras, que nous ayans disputé de ces choses, desquelles nous nauons iamais parlé. Mais tu congnois la coustume, & maniere des Dialogues. Par cy apres, amy Varro, ie te manderay plusieurs choses, sil te semble
 bon

bon : & deuiserons de noz affaires entre nous, bien tard parauenture. Mais ce pendant la fortune du temps passé soustienne la cause de la Republique. De nostre part, nous deuons faire cela. Que pleust à Dieu, quen temps tranquile & estant reduite la cité en quelque estat, encores quil ne fust gueres bon, & heureux, nous peussions exercer ces estudes. Toutesfois si la cité estoit en quelque bon estat, il suruiendroit quelques affaires, qui nous causeroient aucunes honnestes sollicitudes, & actions. Mais maintenant estans les choses en tel trouble, qui ha il, qui nous puisse dōner occasion de viure, en contentement, que les lettres ? Quant à moy encores à grand' peine puis ie viure avec elle, regarde, combien moins ie pourray viure, si ien suis priué. Mais nous parlerōs de cela ensemble, & plus souuent. Je desire, q̄ la mutation de ton manoir, & l'achat de ta nouvelle maison te viēne à biē, & prosperité, & approue ton cōseil en cela. Dōne ordre, q̄ tū te maintiennes en santé, A Dieu.

- M. T. Cic. à Dolabella Salut. 9

*Non sum
ausus.*

IE nay osé laisser aller vers toy Saluius sans lettres de ma part : & si nauois certainement chose, que ie te deusse escrire, sinon que ie t'ayme merueilleusement : de laquelle chose (encores que ie ne ten escriue rien) ie

suis

suis seur, q̄ tu nen doutes. Brief, ie dois pl⁹
 tost attēdre lettres de toy, que toy de moy.
 Car il ne se fait rien à Rome, que ie pen-
 se que tu ayes soucy de sçavoir, si dauēture
 tu ne veux sçavoir, que ie suis Iuge du diffe-
 rēt de nostre amy Nicias, & Vidius. Lequel
 Vidius, p̄duit (cōme ie p̄sc) en deux vers la
 desp̄se de Nicias: & Nicias (cōme fil estoit
 vu Aristarchus) luy rep̄ ouue ses deux vers.
 Et sur ce different ie suis esleu Iuge, com-
 me iuge critique ancien, pour decider, si
 ces vers sont du Poëte Homere, ou silz
 sont faux, & mal attribuez à luy. Mainte-
 nant ie cuide, que tu dis; tes tu oublié des
 potirons, que tu as mengé chez Nicias?
 & des grandes cuyfines, qui se faisoient
 chez Sophia mere de Septimia? Quoy
 donc? Pense tu que ie me fois tant de mis-
 de moy ancienne seuerité, que ie nen re-
 tienne quelque chose en la court foren-
 se? Toutesfois ie rendray en son entier
 nostre amy Nicias, qui vit avec nous en
 si grand⁹ douceur; & ne feray, que estant
 condamné par moy, tu le restitues, de peur
 que Plancus Bursa nayt personne, chez
 lequel il apprenne les lettres, & sciences.
 Mais que fais ie? veu, quil mest incer-
 tain, si tu es en tranquillité, ou en quelque
 grand soucy & affaire, comme la guerre le
 porte?

porte? Je te tiens trop long propos. Or donques, quand ie sauray pour vray, que tu te resiouiras, & que tu riras volontiers, ie t'escriroy plus amplemēt. Toutesfois ie veux, que tu saches cecy : cest, que le peuple ha esté grandement faché de la mort de Sylla, deuant quil en fust certain. Maintenāt on ne demande plus, comme il est mort : on se contente de sauoir ce, qu'on sçait. Quant à moy, combien que ie porte toutes choses patiemment, ie crains, que les subhastatiōs de Cesar ne se refroidissent. A Dieu.)

A R G V M E N T. ¹

Il dit, quil est fort desplaisāt de la mort de sa fille Tullia: & dit que Dolabella luy fait vn grand plaisir de le deffendre contre ses detracteurs.

*Vel meo
ipsius in-
teritu.*

M. T. Cic. à Dolabella Salut. , 10
Iaymeroie mieux, que par ma mort mesme mes lettres te faillissent, que par l'accident, qui me grieve tant fort : lequel ie porteroie plus moderément, si tu estois avec moy. Car tes propos tant sages, & remplis de prudence, & ton amour singuliere enuers moy me releueroie de grand' facherie. Mais puisque ie te verray en brief (cōme mon opiniō est) tu me trouueras en tel estat, que tu me pourras secourir beaucoup : non que ie soie si rompu de tristesse,
 que

que ie ne congnoisse bien que ie suis homme, & q̄ ie vueille ceder à fortune : toutefois ceste ioyeuseté, & suauité, qui te delectoit plus q̄ tous autres, mest du tout ostée. Mais quant à fermeté, & cōstāce, si iamais elle fut en moy, tu la congnoistras telle, que tu la laissas. De ce que tu me mandes, que tu as mille quereles pour moy, ie ne m'esoucie point tant, que tu refuses ceux, qui parleront mal de moy, que iay enuie d'entendre (ce que certainement ientens) que tu me portes vraye amour: & te prie bien fort de le faire ainsi. Pardonne à la briueté de mes lettres: car ie pèse, q̄ no^s serōs de brief ensemble; & d'autre part, ie ne suis pas assez confirmé, & du tout hors de facherie, pour te tenir plus long propos. A Dieu.

M. T. Cic. à Dolabella Salut. II

IE gratule à noz Bayes, puisque ainsi est (comme tu m'escri) qu'elles soient soudain deuenues salubres: si ce n'est par aduerture, pource qu'elles t'ayment, & quelles te flattent, & adherent à ta volupté: & tandis, que tu y es, elles ont delaiissé leur naturel. Si cela est ainsi, ie ne m'esmerueille point, si le ciel, & la terre cesse sa malice, quand cela test cōuenable. I'auois avec moy (ce que ie ne pensois pas) la petite oraison, que iay faite pour la cause de Deiotarus, laquelle

B tu me

tu me demandes. Je te lay d'oc enuoyee. Je veux, que tu la lises, comme vne cause petite, & de poure argument, & nō trop digne de estre escrite. Mais iay voulu enuoyer à mon antiē hoste, & amy vn don leger, & de peu de valeur, cōme les presens ont de coustume d'estre. Je voudrois bien, que tu te mōstrasses dun fort, & magnanime courage, à fin que ta modestie, & grauité rēde infame ceux, q pourchassent iniure. A Dieu.

M. T. Cic. à Dolabella Salut. 12

Caius Suberinus

CAius Suberinus Calenus est mon familier, & grand amy de nostre familier Lepta. Quand iceluy fut allē en Espaigne avec M. Varro deuant la guerre cōmēce pour icelle euitier, & à fin quil fust en quelque Prouince, en laquelle on ne pensoit point quil deust auoir guerre apres la deffaitte d'Afranius, il est tōbé en ces maux mesmes, quil auoit euitiez en grand' diligence. Car il ha esté opprimé par vne guerre soudaine : laquelle esmoue par Scapula, ha esté depuis si bien confirmee par Pompee, quil ne se pouuoit tirer de ceste misere en aucune façon, quil fust. Vne semblable cause est presque de l'heritier de M. Planius, qui est ausi dit Calenus, soit familier de nostre amy Lepta. Je te les recōmande en telle sorte, que ie ne te les saurois recōmander

der plus affectueusement, ny en plus grande sollicitude d'esprit. Je desire fort leur bien, & a cela amitié, & humanité mesmeult. Et voyât Lepta reduit en telle facherie, & infortune, que tout son bien est en dañger, ie ne puis faire de moins, que ie ne fois à peu pres autât fâché que luy, ou autât du tout. Parquoy combien que souuent iay experimenté, quelle amour tu me portois: toutesfois ie veux, que tu me persuades, que ie iugeray principalement de cela en ceste affaire. Je te requiers dōques, ou si tu le souffres, ie te supplie, que tu preserues de mal des pources gens miserables plus par fortune (laquelle on ne peult euitier) que par leur coulpe, ou meschanceté. Et fais, que ie fasse ce biē & plaisir à ces personages tant mes amis: & à ceux de Calene, avec lesq̄lz iay grande familiarité: & à Lepta, lequel ie prefere à tous. Ce que ie vois dire, ne sert pas de beaucoup à l'affaire: toutesfois il ne nuyra riē de le dire. Lun de ceux cy est merueilleusement poure, & lautre à grand' peine ne peult il entretenir lestat Equestre. Parquoy puisque Cesar par sa liberalité leur ha ottroyé la vie, & quil ny ha pas grand cas, que lon leur puisse oster dauantage, ie te prie si tu maymes autant, comme certes tu maymes, fais que par ton moyen ilz

puissent retourner. En laquelle chose il ny ha rien de difficile, que la longueur du chemin, lequel ilz ne craignent point de faire, à fin quilz viuent avec leurs amis, & quilz meurent à la fin en leur maison. Ie te prie, tât quil mest possible, que tu t'employes en cela de tout ton pouuoir: ou plus tost, que tu fasses en sorte, quilz obtiennent cela, car ie me suis persuadé, que tu le peux faire. A Dieu.

A R G V M E N T.

Il parle de la mort de Cesar: & loue Dolabella, pource quil auoit résisté à ceux, qui luy vouloient dresser des autels, & luy decerner des honneurs diuins.

M. T. Cic. à Dolabella Salut. 13

*Et si cōten
sus eram.*

Combien que ie fusse content de ta gloire, amy Dolabella, & que icelle ie prinste vne assez grād' ioye, & volupté: tous fois ie ne me puis tenir de confesser, que ie suis comblé d'vne grand' liesse, pource que communement on m'adioint compaignon, & participant à tes louenges, Ie ne parle à personne (& si parle tous les iours à plusieurs: car il y ha icy tout plein de gēs de biē, qui sont venuz en ce lieu à cause de leur santé: dauātage plusieurs de mes amis des prochaines citez, & municipales) qui ne me rende incōtinent graces, apres que lon
tha

l'ha loué grandement. Car telle est l'opiniõ
 de tous, que sans aucune doute par mes
 preceptes, & conseilz tu te monstres excel-
 lent citoyen, & Cõsul singulier. Au dit des-
 quelz combien que ie leur peusse respon-
 dre à la verité, que ce que tu fais, tu le fais
 de toy mesme, & par ton iugement, & que
 tu nas que faire du conseil d'autruy, toutef-
 fois ie ne consens pas pleinement, à fin que
 ie ne diminue ta louenge, sil semble, qu'el-
 le parte toute de mes conseilz: & ne nie pas
 trop aussi ce, quilz disent. Car ie suis cou-
 uoiteux de gloire plus que de raison. Tou-
 tesfois ce, qui ha esté honnesté à Agamenõ
 Roy des roys, nest point contraire à ta di-
 gnité: cest, dauoir quelque Nestor en tes
 conseilz, & entreprises: & quant à moy, ce
 mest grand' gloire, de voir vn ieune hom-
 me instruit souz moy, estre maintenãt Cõ-
 sul, & triompher en honneur. Certainemẽt
 L. Cesar, ainsi que ie vins vers luy, quãd il
 estoit malade à Naples, cõbien quil fust op-
 primé de douleurs par tout le corps, toutef-
 fois deuant que de me saluer pleinemẽt, il
 vfa de tel langage: Amy Cicero ie te gratu-
 le, que tu as telle authorité enuers Dolabel-
 la: & si ie lauois telle enuers le filz de ma
 sœur, nous pourriõs estre sans peril. Quãt
 à ton amy Dolabella, ie luy gratule, & luy

rens graces : lequel sans doute , apres toy , nous pouuons veritablement dire Consul. Puis il me parla de tō fait, & de lētreprinse executee, disant , q̄ iamais nauoit esté fait rien plus magnifique, ny excellent, ny salutaire à la Republique. Et telle est la voix, & opinion de tous. Or ie te prie, que tu souffres, que ie prenne comme vne faulſe possession de la gloire dautruy, & que tu permettes, quen aucune partie ie sois compaignon, & participant de tes louenges. Toutesfois, amy Dolabella (car ce, que iay dit cy dessus , est par ieu) plus volontiers ie te transporterois toutes mes louenges, que ne prendrois la moindre partie des tiennes. Car t'ayant aymé tousiours autant, que tu as peu entendre: outre ce , iay esté si esmu de tes faits tāt vertueux, que iamais amour ne fut si ardente, que celle, que ie te porte. Iay tousiours aymé (comme tu scez) Brutus pour son souuerain esprit, pour ses mœurs tant benignes, & singuliere probité & constance: toutesfois aux Calendes de Mars mon amour fut tant augmentee enuers luy , que ie mesmerueille , quil y eust lieu daugmentation en ce, que ie pēsois des long temps estre comblé, & parfait. Qui est aussi celuy , qui pensast , quil se peult rien adiouster à lamour , que ie te portois? Nō-
obstant

obstant ce, ceste amour est tant acréüe,
 quil semble, quau parauant ie taymois le-
 gerement, & à ceste heure parfaitement.
 Qui ha il donques, parquoy ie texhorte,
 que tu maintiennes ta dignité, & ta gloire?
 Te proposeray ie les personnes illustres, cõ
 me ont accoustumé de faire ceux, qui veu-
 lent exhorter quelquvn? Ie nay hõme plus
 illustre, que toy. Il est de besoin, que tu t'i-
 mites toy mesme, & que tu nayas autre, que
 tu vueilles surmõter, que toy: & ne se peult
 faire, qu'apres tant de choses tant vertueu-
 sement faites tu ne sois celuy, que tu as
 tousiours esté. Le cas estant ainsi, il n'est
 point de besoin dexhortation en ton en-
 droit, mais plus tost de gratulation. Car il
 test aduenu vne chose, laquelle ie ne sçay, si
 iamais elle aduint à homme: cest, que la
 grand' seuerité des punitions, que tu as fai-
 tes, non seulement ne tha point engendré
 denuie, mais tha concilié la faueur du peu-
 ple, & ha esté agreable tât à tous gens de
 bien, que aux plus petis, & de la plus basse
 estime. Si cela testoit aduenu par quelque
 fortune, ie gratulerois à tõ bõ heur: mais tu
 as fait par la grâdeur de tõ courage, de ton
 esprit, & tõ cõseil. Car iay leu loraison, q̃ tu
 as faite au peuple: il ny ha riẽ plus rēply de

prudence, & sâpience, tant bien tu approches peu à peu, & de degré en degré à la cause du fait: tant bien tu te retires de ce propos, que la chose mesme te dōnoit l'opportunité par le cōsentemēt de chacū d'yfer de la punitiō que tu as faite. Tu as dōques desliur  Rōme de danger, & de crainte: & non seulement nous as procure vne grand' vtilité pour vn temps: mais tu dois entendre, que par l'exemple de ton fait la Republique consiste en toy: & que tu ne dois seulement garder, & preserver de mal, mais aussi aorner ceux, desquelz est party le commencement de liberté. Mais en brief (cōme iespere) nous parlerons plus amplement de ces choses estant ensemble. Amy Dolabella, puis que tu conserues la Republique, & nous aussi, fais, que diligemment tu te gardes, & preserves de mal. A Dieu.

M. T. Cic.   Papirius Petus Salut. 14

*Duabus
tuis episto
lis respon
debo.*

IE respondray   deux de tes Epistres. A l'une, que iauois receue de Zetus depuis trois iours. A l'autre, que le messager Philoterus auoit apportee. Par tes premieres lettres iay ent du, que mon opiniō tha esté fort agreable, & que moins ne tha pleu l'affection, que iay monstree en la sollicitude que iauois de ta santé: laquelle affection il me plaist fort, que tu layes congneue. Car

com

combien que ie me voye reueré, & aymé de plusieurs (ie ne puis dire autrement) il ny ha aucun diceux, qui me soit plus agreable que toy. Et nõobstãt, que le cas est grãd (ouy des plus grãs) que tu maymes (pour ce que tu fais cela de long tẽps, & constamment) toutesfois cela test cõmun avec plusieurs: mais de ce, que tu es tãt digne destre aymé, & tant agreable en toutes sortes, cela est le propre de ton esprit. A cccy õn peult adiouster ta faõon de parler tant vrbaine nõ attique, mais plus plaisante, & de meilleure grace, que toutes les vrbanitez Attiques, & totalement referant les anciennes vrbanitez Rommaines. De moy (estimes en ce, quil te plaira) ie me delecte merueilleusement de faceries, mesinemẽt Rõmaines, les voyãt imbues de propre langage Latin. Ce qui est esmerueillable en toy, veu quen nostre ville est introduite ie ne sçay quelle estrange maniere de parler, & mesmement par les nations Françoises, & Trãsalpines, de sorte, quil nest resté à Rõme aucune apparence de lancienne vrbanité, & elegãce. Parquoy, quand ie te voy, il me semble, que ie voy tous les Gracchus, & Lucillius: & (pour vray dire) tous les Crassus ausi, & les Lelius. Ie puisse mourir, si, toy excepté, ie trouue aucun autre,

auquel ie puisse congnoitre quelque figure, & expression de nostre antique, & domestique festiuité. Si donques iayme tant ton vrbanéité, tesmerueilles tu, que ie sois tant estonné en si grãde perturbation de ta fanté? Quant à ce, que par ton autre Epistre tu te purges que tu ne mas point diuertí de ce, que ie voulois acheter à Naples, mais que seulement tu mas conseillé de demeurer à Romme, ie ne lay point prins autrement, que tu voulois: toutestois iay entendu (ce que encores ientens par tes lettres) que tu nas pas estimé, quil me fut loisible (comme ie pensois) de laisser totalement ces choses, mais seulement en partie. Tu me mets au deuant Carulus, & ces temps là: quy ha il de semblable entre eux & moy? Alors il ne me plaisoit point estre long tēps absent de la garde de la Republique, car i'y tenois le premier, & le plus honorable lieu: mais maintenant ie nay aucune authorité. Penfes tu, que si ie suis à Naples, il y ayt moins d'edits du Senat? Quand ie suis à Romme, & que ie vacque à la court iudiciale, on escrit les edits du Senat chez ton amy, & familier. Et quand il me vient en la fantasie, ie me mets à escrire: & entens plus tost quelque edit du Senat fait selon mon vouloir estre porté en Armenie, & Syrie,

que

que ie nentens estre faite de cela aucune mention. Je ne veux point que tu penſes, que ie die cecy par ieu. Car ſache, que lon mha apporté lettres des Roys des extremes regions, par leſquelles ilz me remercyoient, que par ma ſentence ie les auois appellez Roys: leſqueiz non ſeulement ie ignorois estre appellez Roys, mais du tout estre nez en ce monde. Qu'y ha il donc? Tandis que le centeur de mœurs fera par deça, i'obeiray à ton authorité. Mais quand il ſen fera allé, ie me transporteray vers tes compaignōs. Si iay maiſon à Naples, ie redigeray là en dix iours tout ce, que chaque iour de la loy ordonnee de la moderation de deſpēſe contient. Mais ſi ie ne trouue rien, qui me plaiſe. iay delibéré d'habiter chez toy. Car ie ſçay, que ie ne te fairois faire plus grand plaiſir. Jay perdu toute eſperance, touchant la maiſon de Sylla, comme ie tay eſcrit prochainement: toutefois, ſi ie y puis paruenir, ie ne le refuſeray pas. Je voudrois biē (ainſi que tu meſcris) que tu la viſitaſſes, & regardaſſes avec quelques maiſtres Maſſons. Car ſi les parois, & la couuerture ſont en leur entier, & ſans vice, tout le demeurant me contentera. A Dieu.

M. T.

M. T. Cicero à Papirius

Petus Salut.

15

*Delectant
runt me
tua litera.*

TEs lettres mont donné plaisir: dedens lesquelles iay eu premierement pour fort agreable ton amour, qui tha incité à escrire, craingnāt, que Silius ne meust mis en quelque sollicitude par son message: de laquelle chose, tu mauois ia escrit par deux fois en mesme substāce, de sorte que ie pouuois facilement entendre, que tu estois perturbé: & à ceste cause ie tauois escrit diligemment, à fin quen quelque maniere que ce fust, ie te deliurasse en ceste chose, & en ce temps de la facherie, en laquelle tu estois. Mais puis que par tes prochaines lettres tu monstres aussi, en quelle sollicitude mon affaire te detient, entens, amy Pete, ce que ie te diray: tout ce qui sest peu faire part art (car ce nest point assez, de proceder par conseil en cecy: il faut trouuer quelque subtil moyen) tout ce qui sest peu penser, & faire pour me concilier, & acquerir la beneuolence de ceux, que tu dis, à tout cela ie suis paruenue par vne grand' diligence, & estude: & non en vain, comme ie pense. Car ie suis tant reueré, & obserué par ceux, que Cesar ayme, que ie cuide, quilz me portent bonne affection, & amour. Vray est, que lon ne congnoit pas
aysem

ayfément lamour vraye, & la feinte, fil ne vient quelque facherie, & accident, & danger, auquel lamour fidele se puisse esprover, comme lor au feu: car les autres signes d'imitie font communs. Toutesfois i'vse dvn argument en moy, parquoy ie pense, qu'à la verité ilz maymēt, de bō cœur: cest, pource que leur fortune, & la mienne font tel degré, quilz nont aucune cause de feindre en mon endroit. Quāt à celuy, qui ha puissance de tout, ie ne voy rien, parquoy ie le doive craindre: si ce n'est, que toutes choses font incertaines, quand le droit & iustice font violez: & n'est possible dassurer, quelle doit estre la chose, laquelle consiste en la volupté (à fin que ie ne die appetit desordonné) daucun. Toutesfois ie ne lay offensé en rien. Car en ces troubles, & en toute ceste affaire iay vsé de grand' moderation. Et tout ainsi, que iadis ie pensois estre mō office de parler libremēt, veu que par mon moyen & trauail la liberté estoit en la ville: en telle sorte, voyant la liberté perdue ie ne dois dire aucune chose, qui puisse offenser Cesar, ou qui contrenuene à la volonté de ceux quil ayne. Mais si ie veux euitier toute offense, me deportant de dire quelque chose subtilement, ou facetieusement, il me faut renoncer à toute
reputa.

reputation desprit: ce que si ie pouuois faire, ie ne le refuserois pas. Si est ce que Cesar ha vn grand iugement: & tout ainsi que ton frere Seruius, lequel ie repete auoir esté tort lettré, diroit facilement, ce vers nest pas de Plaute, cestuy là en est, pource quil auoit les oreilles toutes accoustumées a distinguer la diuersité des Poètes par vne grãd' assiduité de lecture: en telle sorte, ie uentens, que Cesar (veu quil ha fait desia des volumes de brocards, & railleries) ha de coustume de reietter de soy mesme ce, qui nest de moy, si on luy racôte pour mien: ce quil fait encores plus maintenant, pource que ces familiers sont pres q tous les iours avec moy. Car en deuisãt on dit beaucoup de choses, lesquelles partans de moy ne leur semblent point sans sauoir, ou ineptes. Ilz rapportēt cela à Cesar avec les autres actes car il ha ainsi cōmandé. Et en ceste sorte il aduient, que sil entend quelque autre chose de moy, il ne la puisse escouter. Par quoy ie n' vse point de ta Tragedie escrite de Oenomaus: cōbien que tu y ayes mis par ie u quelques vers du poète Accius. Quelle enuie peult proceder de là contre moy? ou quelle enuie me peult on porter en ces miseres? Or pose le cas, quil soit ainsi. Ie scay, que lopiniō des philosophes, lesq

Lesquelz seulz me semblent entēdre la force de vertu, est telle, que l'homme sage ne se doit soucier, que de sa coulpe: de laquelle il me semble que ie suis net en deux sortes, pource que mon conseil ha tousiours tendu au bien public: pource aussi que apres que iay veu, que nous nestions assez forts, & puissans pour obtenir ce, que nous voulrōns, ie nay point esté d'aduis, de combattre cōtre plus puissans, que nous. Je ne dois donc certainement estre repris en loifice dun bon citoyen. Reste maintenant, que ie ne die, ou fasse aucune chose sottement, ou temerairement contre les plus forts, & victorieux. Et mesme ment iestime cela appartenir à la modestie dun homme sage. Au demeurant ie ne puis rien faire à cela: cestasauoir si on dit, que iay dit quelque chose, ou que Cesar le préne en bien, ou mal, ou si ceux, qui viuēt avec moy, & qui assiduemēt me reuerent, & obseruēt, son loyaux, ou desloyaux. Pour ceste cause ie me cōsole en la cōsciēce des cōseilz, desquelz iay vsé par cy deuant, & par vne moderatiō du tēps présent: & transféreray ceste similitude, qui est en Accius, nō seulement à enuie, mais aussi à fortune, laquelle cōme legere & imbecille doit estre rompue par vn courage ferme, & graue,

ainsi

ainsi que les flotz de mer par vn rocher. Car si les histoires des Grecs sont pleines de remonstrances, comme les gens sages, & prudēs ont souffert plusieurs regnes à Athenes, ou Syracuse: & que leurs citez estās en seruitude, toutesfois iceux estoient aucunement en liberté, ne pēséráy ie point demeurer en mō estat en telle sorte, que ie n’offense personne, & que ie ne diminue ma dignité? Ie viens maintenant à tes ieux, & gaubergeries, † puis q̄ selon l’Oenomaus d’Acicius tu as introduit non point vn Attellan (cōme il souloit iadis) mais vn Mime, comme lō fait à ceste heure. Quel Popilius, ou Denarius mallegues tu? de q̄l plat de fromage me parles tu? Au parauāt ie pouuois cōporter ces choses là par ma facilité: maintenant ie suis changé, Iay Hircius, & Dobbella pour disciples en l’art oratoire, & pour maistres au soupper. Car ie pèse, que tu as entendu (si ainsi est, que toutes choses te soient apportees) comme ilz declament chez moy, & comme ie soupe souuent en leur maison. Quant à toy, tu ne peux iurer de ne me pouuoir bailler abondance de tout: car quand tu estois riche, ie te rendois attētif par mes petites questiōs: maintenant que tu pers tes biens tant patiemment, il ne faut pas, que tu ayes ceste

† *Cepassa
ge est plei
dallusions,
lesquelles
tu ne peux
entendre
sans lire
les bons
Auteurs.*

fantasie, que quãd tu me reçois en ta maison, tu reçois aucune estimation de ce, que tu despẽdras pour moy: ioint que ceste perte n'est si grieue venant dvn tien amy, que dvn tien debiteur. Toutesfois ie ne demande pas telz souppers, quil y demeure grans relief: ce, qui y fera, soit magnifique, & somptueux. Il me souuient, que tu me racontois le soupper de Phamea: fais, que tu n'vses au tien de si grand' despense, mais bien de telle honnesteté. Que si tu perseueres à me conuier au soupper de ta mere, ie m'y trouueray volontiers. Car ie veux voir ce courage, qui ha laudace de me seruir de tant de metz, iusques à vn Polype semblable à Iuppiter Minian. Croy moy, tu n'oseras faire cela. Deuant ma venue le bruit de ma nouvelle somptuosité viendra iusques à toy, lequel tu craindras. Et ne faut point, que tu ayes cõfiãce de me pouoir satisfaire des choses delicates, & douces: iay osté tout cela de mes banquetz. Car iauois de coustume de me delecter doliues, & andouilles, & chairs salées de pourceau. Mais que deuison's nous tant de cecy? quil me soit permis seulement de venir vers toy. De ta part (ie veux t'oster de melãcolie, & crinite) retourne † à ta vieille viande faite de fromage. De moy ie te seray cause d'vne

† Dedens ceste Epistre il y ha deux termes (cest-à-sauoir tyrotaricus; & promulsis) lesquelz n'ay trouués fort difficiles à exprimer en nostre langage. Si les .ij. ie represente le mieux q' i'ay peu: si tu peux faire mieux fais-le.

despense nouvelle: cest, quil te faudra faire chauffer tes baings: au demeurant, nous nous traiterons a nostre vieille coustume: quant a ce que dessus, ie lay dit par ieux. Tu as eu en bonne recômandation le vilage Cecilian, & men as escrit fort facetieusement. Parquoy ie men deporteray. Il y ha prou de gaudisserie, mais bien peu de plaisanteurs. A Dieu.

M. T. Cic. à Papirius. Salut. 16

*Mis tu homo
mo ridiculus
es.*

NEs tu pas homme digne de grâd' monquerie, qui t'equiers de moy (veu, que nostre amy Balbus ha esté chez toy) que ie pense deuoir estre fait de la distributiô des champs, & municipes? comme si ie fauois, quât a cela, quelque chose, que Balbus ne sceust: ou si iē sçay quelque chose aucunes fois, ie ne la fache pas de luy. Mais au contraire: si tu maymes. fais que ie fache, que nous deuiédrons. Car tu as eu hôme en ta puissance, duquel, soit quil fust yure, ou nō yure, tu as peu entendre tout. Mais ie ne cherche point ces choses là, amy Pete: premierement pource que depuis quatre ans ie vis de mō gaing: si ce, que ie fais, est gain, ou si cest vie de viure apres l'oppression, & destruction de la Republicque: en apres, pource quil ne semble delia fauor ee, qui se doit faire, & sera fait tout ce, que
ceux,

ceux , qui sont le plus forts voudront ,
 & le parti le plus fort , seront les armes .
 Nous nous deuons donc contenter de ce ,
 qu'on nous permet : & si quelqu'un ne peut
 viure souz ceste condition , il se deuoit ex-
 poser a là mort , deuant la guerre . Les gés-
 de Cesar mesurent le champ Veiente , &
 Capenate : lequel n'est pas loing du champ ,
 & territoire Tusculan . Toutesfois ie ne
 crains rien : & ce pendant quil m'est licite ,
 ien iouis : & desire , quil me soit tousiours
 licite . Si cela nauient , toutesfois puis que
 comme Philosophe , & homme maganime
 iay estimé estre chose honneste de viure ,
 ie ne puis faire de moins , que daymer ce-
 stuy là , par le benefice & grace duquel iay
 obtenu cela : lequel combien quil desirast
 la Republique estre telle , quil la voudroit
 parauentures bien , & que nous la deuons
 desirer estre , toutesfois il sest tant entre-
 meslé avec d'autres , quil ni sauroit que
 faire , ny quelle ordre donner . Mais ie me
 fonde trop en raison : car ie t'escri , à toy , q
 entens trop cela . Saches toutesfois vne cho-
 se , q̄ quāt à moy , q̄ ne me trouue point aux
 cōseilz , ie ne suis seul q̄ ignore l'issue de ces
 troubles : mais le Prince mesmes ne le sçait
 pas . Car quāt à nous , nous luy sōmes serfs :
 & luy au tēps , en ceste sorte , ne luy ne peut

fauoir ce, qui doit aduenir avec le tēps, ne nous ce, quil pense. Je ne tay voulu escrire ces choses par cy deuant, nō point que iaye de coustume destre paresseux, principalement à escrire: mais nayant rien de certain, ie ne tay point voulu mettre en sollicitude par ma doutance, & incertitude, ny te mettre en espoir par ma confirmation. Toutefois iadiousteray icy ce qui est vray: cest, quen ces temps tant troublez ie nay encores rien entendu de ce peril. Mais pour le respect de ta sapience, & prudence tu dois desirer toutes choses bonnes, penser aux difficiles, & porter patiemmet tout ce, qui aduiendra. A Dieu.

M. T. Cicero à Papirius

. Petus Salut.

17

*Cū essem
otiosus in
Tuscula -
no.* **E**stant oyisif en mon champ Tusculan, pource que iauois enuoyé mes disciples au deuant de Cesar, à fin quilz me misent en bonne grace de leur familier, ie receuz tes lettres fort pleines de douceur, & humanité: par lesquelles iay entendu que tu approuues ce, q̄ ie fais: cestafauoir, que comme le tyrant Dionisius, quand il fut expulsé de Syracuse, leua escoles (comme lon dit) à Corinthe: en telle sorte, apres que les actions iudiciales furent abolies, & que ie fus priué de mon authorité & renommee.

en la

en la deffense des causes, iay commēcé pres-
 que à tenir escole. Que veux tu que ie die?
 ce mien conseil me delecte aussi: car par ce
 la ie paruiens à beaucoup de choses: pre-
 mierement ie me munis, & prepare (ce qui
 est pour le present, le plus necessaire) pour
 porter les troubles de ce tēps. Ie ne sçay pas
 bonnement, cōbien cela vault: mais ie sçay
 bien, que ie ne prefere aucun conseil à ce-
 stuy la: si ce n'est q̄l estoit meilleur de mou-
 rir, mesmement dedens vn liēt, ie le confes-
 se: mais il ne mest pas aduenu: & quant à la
 baraille, ie ne my suis point trouué. Les au-
 tres, comme Pompee, ton amy Lentulus,
 Scipio, Afranius sont peris vilainement:
 mais Cato vertueusement. Et en pourrons
 faire autānt que luy, quand nous voudrōs,
 moyennant, que nous dōnions ordre, que
 ce, que nous faisons ne nous soit point tāt
 necessaire, quil ha esté à luy. Voila quant
 au premier poinct de mon fait. Lautre est,
 que par iceluy ie meliore en toutes sortes:
 premierement pour ma fanté, laquelle ia-
 uois perdue, à cause de lintermission de
 mes exercices: en apres, sil y ha eu en
 moy quelque faculté doraison, si ie ne fus-
 se retourné à ces exercices, elle fust deue-
 nue nulle. Le dernier poinct est, lequel ie
 ne sçay si tu lestimas le premier: cest, que

ia y mengé plus de Paons que tu nas mēgé de Pigeoneaux. Delecte toy, ou tu es du faupiquet Aiterian: ie me delecter ay icy de l'Hircian. Vien donc, si tu es homme, & apprens ces propositions, & sentences dessus dites, lesquelles tu requiers: combien quen cecy iadmonnest: plus sage que moy. Mais pource que (comme ie voy) tu ne peux vendre tes estimations, ny remplir le pot de tes deniers, il te faut retourner à Rōme. Il est meilleur de mourir icy par trop manger, q̄ mourir là de faim. Ie voy que tu as perdu tes biens: & pēse, quil en est autāt aduenū à tes familiers. Cest fait de toy, si tu ny pouruois. Tu te peux faire rapporter à Rome avec ton mulet, puis que tu as mengé l'argent que tu auois eu de ton cheual chastré. Il y aura lieu pour toy en mon escole (comme pour vn Bachelier) & aupres de moy: apres cela tu auras vn oreiller. A Deu. M. T. Cic. à Papirius Petus Salut. 18.

*Tamen à
malitia.*

Toutesfois tu demeures en ta malice: tu me signifies, que Balbus ha esté content de petit appareil: disant cela, tu veux signifier, que puis que les Roys sont tant sobres & continens, il faut que les consulaires le soient encore plus. Tu ne scez pas, que ie luy ay tout demādé: & quil est venu tout droit de la porte chez moy: & ne mes-

merue

merueille pas, quil ne soit plus tost allé en ta maison: mais d'une chose ie mesmerueille: cest, quil ne soit allé en la sienne. Au trois premieres parolles que ie luy dis, mon langage fut tel: & puis de nostre amy Petus, quoy? lors luy iurant dit, que iamais nauoit esté en lieu plus voluntiers, ny mieux traité. Si ce tant bon traitement ha consisté en paroles, ie t'apporteray des oreilles non moins elegantes que les siennes: mais si tu las si bien festié en viandes, ie te prie, ne prise pas plus les begues, que les eloquens & diserts. De iour en iour lun apres lautre memoesche. Mais si ie me puis despestrer vne fois, & que ie puisse aller ou tu es, ie feray si bien, que tu ne penseras point, que ie t'aye aduertit trop tard. A Dieu.

M. T. Cic. à Papirius Petus Salut. 19

JE me suis delecté en tes lettres en deux sortes, pource que i'ay ry, & que i'ay entendu, que tu pouuois rire. Et quant à ce, que tu mas chargé d'iniures, & maledictiōs, comme vn brocardeur apprentif, ie ne uay point esté marry. Je suis bien marry d'une chose: cest, que ie ne puis aller deuers toy, comme i'auois deliberé: car tu neusses point eu vn hoste en moy, mais vn habitant continuel en ta maison. Mais quel homme?

Dupliciter delectatus.

nō point cestuy là, que tu as accoustumé de paistre de tes petites friandises. Je viens avec vne faim enragee à tes œufs : & ne cesse de menger iusques au veau rosty. Quant aux choses que tu soulois louer en moy, disant: ô lhōme aisé à traiter! ô lhoste non moleste: tout cela sen est allé. Car iay delaissé toute cure & cogitation de dire mes opinions au Senat, & deffendre les causes. Je me suis iet té aux tentes de nostre aduersaire Epicurus, non pas pour vser de son insolence: mais de ta splendeur & somptuosité ancienne: ancienne dy ie, quād nous faisons nostre despense ensemble, combien que iamais tu ne euz plus dheritages qu'alors. Parquoy prepare toy de me bien traiter: tu as affaire avec vn beau mangeur, & qui entend desia quelque chose en cela. Tu scez, comme sont insolens ceux, qui apprenent quād ilz sont grans. Il te faut desaccoustumer de nous presenter de ces petites portions, gasteaux, fouasses, & telles petites friandises. Je fais tant venir de prouisions de mes granges, que i'ose bien cōuier souuent ton amy Verrius & Camillus: mais quelz personages? de quelle somptuosité? de quelle elegance? iay donné aussi à soupper à Hircius sans Paon: toutesfois mō cuyfinier n'ha rien peu imiter de tes banquets, sinon vn
iust

iust & bouillon tout chaud. Or donc maintenant telle est nostre façon de viure. Nous saluons en la maison plusieurs gens de bien fort tristes, & les victeurs ioyeux : lesquels me reuerent avec vne grand' amour, & deuoir. Apres que nous nous sommes saluez les vns les autres, ie me fourre en mon estude, & escriis ou ie lys. Aucuns viennent aussi vers moy, qui mescoutent comme vn homme docte, pource que ie suis vn peu plus docte, qu'eux. En apres ie consume le demeurant du tēps à traiter ce corps, & maintenir ma santé. Iay pleuré desia laccidēt de la patrie plus tristement & plus long tēps, que aucune mere ne sauroit pleurer vn sien enfant. Si tu maymes conserue ta santé, à fin que ie ne menge tes biens, toy estant au liēt. Car iay deliberé de ne respargier, encores que tu sois malade. A Dieu.

M. T. Cic. à Papirius Petus Salut. 20

IArriuay hier au Cuman: demain ie iray parauenture vers toy. Mais quand ie seray assure, ie le te feray sauoir vn peu deuāt. Cōbien que Marcus Ceparius, quand il vint au deuāt de moy en la forest Gallinaire, & que ie luy demāday que tu faisois, il me dit que tu estois au liēt, à cause que tu estois malade dune grād douleur de pieds, dōt iay esté fort marry, cōme ie deuois: tou

*Heri veni
in Cumanum.*

tesfois ie deliberay de venir vers toy, à fin de te voir & visiter, & soupper avec toy. Car ie ne pense point que ton cuisinier ayt mal aux orteilz. Or attens donc vn hoste petit mengeur, & ennemy des souppers somptueux. A Dieu.

M. T. Cic. à Papirius Petus Salut 21

*Rufum
estum ami
cum tuum.*

TE voyant en si grãd soucy pour la cause de ton amy Rufus, duquel aussi tu mescriis derechef, ie tayderois tant que ie me pourrois, combien que ie fusse offensé par luy. Mais ayant entendu par tes lettres, & par celles quil mha enuoyees, que mon salut luy ha tousiours esté en singuliere recoinmendation, ie suis contraint luy estre amy, non seulement pour ta requeste, laquelle peult beaucoup enuers moy, cõme certes elle doit: mais aussi de ma volunté propre, & de mõ iugement. Ie veux que tu saches, amy Pete, que tes lettres mont esté cõmencement de souspeçon, cautiõ, & diligence: avec lesquelles accorderoient celles de plusieurs que iay par apres receues. Car Aquinũ, & Frabateria ont prins conseil contre moy, lequel ie pense que tu ayes entendu: & cõme silz eussent deuiné, que ie leur deuois estre fort moleste, ilz nont pensé à autre chose que de monprimer. Laquelle chose non souspeçonnant, iculle esté prins plus

plus au despourueu, si ie neusse esté aduert
 ti par toy. Parquoy il n'est point de besoin
 que tu me recommandes ce tien amy. Dieu
 vueille que la fortune de la Republiq̃ soit
 telle, quil me puisse congnoitre hōme non
 ingrat: mais cest assez parlé de cela. Ie suis
 marry que tu ne te deportes daller si sou-
 uēt aux bâquets. En apres ie crains (il faut
 dire la verité) que tu ne desapprennes ie ne
 sçay quoy, que tu auois de propre, & q̃ tu
 oublies de preparer souuēt à soupper. Car
 si lors, que tu auois plusieurs, q̃ tu pouuois
 imiter, tu ne profitois gueres, que feras tu
 maintenant? Quand ieuz demonstré cest af-
 faire à Spurina, & q̃ luy euz exposé ta vie
 precedente, il disoit, quil y auoit vn grand
 peril pour la Republique, si tu ne retour-
 nois à ta coustume passée, quand le vent
 Iauonius souffleroit: & q̃ cela se pourroit
 faire en ce temps, si dauenture tu ne pou-
 uois endurer le froid. Parlons sans gaudis-
 serie, amy Pete: ie tadmoneste (ce que ie
 pense appartenir à la felicité de ceste vie
 mondaine) que tu ayes à viure avec gēs de
 bien, recreatifs, & qui te portent amour. Il
 ny ha rien plus conuenable à la vie, ny plus
 cōmode pour viure heureusement. Et si ne
 refere point cela à volupté, mais à la societé
 de la vie, & recreation de lesprit, qui part
 princ

principalemēt de propos & dēuis familiers qui sont fort doux aux banquets: de sorte, que noz ancestres ont appellé telles assemblees sagement & significāment Conuiues, lesquelz sont dits par les Grecs Compotations, & coustumes de soupper ensemble: pource que aux cōuiues ont vit familiere-mēt les vns avec les autres. Voy tu, comme en philosophāt, ie mefforce de te reuoquer aux banquets? Donne ordre, que tu maintiennes ta santé: ce que tu feras facilement en souppant souuent dehors ta maison, & avec tes familiers. Amy Pete, garde toy de penser, que pource que ie tescris vn peu ioyeusement & en gaubergeāt, pour cela iaye perdu le soucy, & cure de la Republique. Au contraire, persuade toy que iour & nuict ie ne pense, & ne fais autre chose, sinon que mes citoyens, & peuple Rommain soit en sauueté, & liberté. Et en cela ie ne perds, & ne passe aucune occasion & opportunité d'admonester de faire, & pouruoir à toutes choses à ce necessaires & requises. Finablement, ie suis de ce courage, que sil me faut perdre, ou consumer ma vie en ceste cure, & administration, ie me reputeray grandement heureux. A Dieu. A Dieu de rechef.

M. T. Cic. à Papirius Petus
Empereur Salut.

TES lettres mon fait vn grand capitai- *Summum*
ne: certes ie ne sauois pas, que tu fusses *me ducem*
tant sauant en lart militaire. Je congnois *litera tue*
que tu as leu souuent les liures de Pyr- *reddidere.*
rlus & de Cinea. Parquoy ie delibere dob
temperer à tes preceptes: dauantage, auoir
quelque petites nauires sur le riuage de la
mer: on dit, que contre les cheualiers Par-
thiques on ne pourroit trouuer meilleure
armure. Mais de quoy nous rions nous? tu
ne scez avec quel Empereur tu as affaire.
Iay exercé & executé en cest Empire toute
l'institution de Cyrus, faite par Xenophon.
Laquelle iauois toute vsee de force de la
lire. Mais nous nous gaudirons vne autre
fois ensemble, & en brief comme iespere.
Or vien maintenant pour faire de l'empereur,
ou pour obeyr plus tost, car les antiqs
parloient ainsi. Iay grãd' amitié & familia-
rité (ce que ie pense que tu scez) avec Mar-
cus Fabius: & de ma part ie layme grande-
ment tant pource que sa grand' bonté, & singu-
liere modestie, que pource que ie mayde
fort de luy en ses controuerses, que iay a-
vec tes beueurs & compaignons Epicu-
riens. Ainsi quil fut venu vers moy à Laodi-
cee, & que ie voulois quil demeurast avec
moy,

moy, il fut soudain perturbé de quelques lettres bien aspres & aigres pour luy: dedès lesquelles il estoit escrit, que lheritage Herculanense estoit proscrit, & mis en vente par son frere Quintus Fabius: lequel heritage est commun entre eux deux. Marcus Fabius trouua cela bien estrange, & en fut fort esmu. & estima, que son frere (homme non trop sage) estoit venu à cela par l'impulsion de ses ennemis. Si tu m'aymes, amy Petre, prens ceste affaire en ta charge, & oste de facherie Fabius. En cela nous auons besoin de ton autorité, de ton conseil & credit. Ne permets point, q̄ ces deux freres ayent proces ensemble, & qui s'inquietent par causes tant peu honnestes. Fabius ha Matho & Pollio pour ennemys. Que te diray ie plus? Certes ie ne te saurois tant escrire de cecy, q̄ tu me feras de plaisir, si tu rens Fabius en trāquillité. & loisir. Il pense, que tu le peux faire: & me le persuade ainsi.

A Dieu.

M. T. Cicero à Papirius

Petus Salut.

23

*Accusue -
ram hora
nona.*

I Estois à table à neuf heures, quād dedès mes tablettes i'escrui ces lettres adrees à toy. Tu pourras dire: ou? chez Volumnius Eutrapelus: & au dessus de moy estoit assis Articus, & au dessous Verrius,

tes

tes familiers. Tesmerueille tu, q̄ nostre seuerité se soit ainsi rehouye? Que feray ie donc? ie te demande conseil a toy, que lon appelle philosophe. Me contrilteray ie? me tourmenteray ie? que proufiteray ie pour cela? Cōbiē durera ceste douleur? Vy (diras tu) entre les lettres. Péses tu, q̄ ie fasse autre chose? Je ne pourrois viure, si ie ne viuois aux lettres. Lesquelles quād iay laissées, cō bien q̄ iaye petite part au souper, de laquelle chose tu proposas vne q̄stiō au Philosophe Dion: toutesfois ie ne trouue chose, q̄ ie doie plus tost faire, q̄ de retourner vers icelles, auāt que de mē aller dormir. Escoute le demeurant. Au deslouz d' Eutrapelus estoit asize la belle paillarde Citheris. Cōment' diras tu: Cicero estoit il en ce conuiue: celui, que lon regardoit tant? vers la face duquel les Grecs tournoient leur face pour la reputation de sa grand' eloquence? Sans doute ie ne cuydois point quelle se deust trouuer à ce souper: toutesfois ce grand Philosophe Socratique Aristippus neust point de hōte, quō luy mist au deuāt, q̄ l'estoit detenu aux liēs d'amours de la paillarde Lais. A laquelle reprehētion il respōdit en ceste sorte: Je tiēs Lais en mes liēs, & nō pas elle moy. Ceste responce ha plus grand' grace en Grec: si tu veux tu l'interpreteras.

De

De moy , iamaïs telles choses ne me esmu-
rent des ma ieunesse mesme : tant sen faut
que ie y sois addonné sur ma vieillesse. Je
me delecte bien des conuiues , ie dis quel-
que chose qui puisse amoindrir mon dueil,
ou augmenter ma liesse. Ferois tu mieux,
toy , qui tes moqué dun Philosophe ? Si
quelquvn luy eust demandé quelque cho-
se, il disoit quil luy demandoit à soupper.
Mais il pensoit que tu luy deusses deman-
der , sil ny auoit quvn ciel , ou cielz innu-
merables. Que ten chaut il ? Mais le soup-
per ne te touche il point ? à toy dis ie mes-
memēt. Nous viuons donques en ceste ma-
niere : tous les iours nous lifons , ou escri-
uons quelque chose. Par apres , à fin que
nous donnions quelques heures aux amis,
nous banquetons ensemble , non seule-
ment ne transgressant point la Loy , mais
vsant de plus grand' sobrieté & continen-
ce, qu'elle ne commande. Parquoy tu

nedois point craindre nostre ve

nue. Tu receuras en ta mai

son vn hoste nō trop

grād mégeur,

mais grand

gaudif-

feur.

A Dieu.

F I N.

LE X. LIVRE DES
EPISTRES FAMIL.
DE M. T. CI-
CERO.



ARGUMENT.

Il se plaint de l'insolence de M. Antonius : lequel estant Consul opprimoit toutes loix, & bonnes mœurs. Et le blasme ainsi, à fin que Plancus ne s'adioingnist avec luy.

M. T. Cicero à Cn. Plancus Em-
pereur Consul designé Salut. I



LA Y esté absent de Rôme, Et absent
allât en Grece: & apres qu'à profuscs.
clere voix la Republique in Grecia.
mha reuoqué de mon voya-
ge, iamais Marcus Anto-
nius ne mha laissé en repos: duquel nō l'in-
soléce (car ce vice là est vulgaire) mais lin-
humanité est si grande, que non seulement
il ne peut souffrir la voix libre daucun,
mais la contenance aussi. Parquoy ie suis
en grand soucy, non point certainemēt de
ma vie à laquelle iay satisfait par aage, &
par actes vertueux, & (si cela peult augmen-
ter mon contentement) par gloire & renō-
mee: mais la patrie me tient en sollicitude,
& principalement, amy Plance, l'expecta-
tion

tion de ton Consulat, laquelle est si loꝑue qu'il me faut souhaiter, que ie puisse prolōger ma vie iusques à ce temps de la Republique. Car quelle esperance peult estre en ceste cy, en laquelle toutes choses sont opprimees par les armes, & violēce dun homme impudique & intemperant? & en laquelle ny le Senat, ny le peuple nha aucune force, ou authorité? en laquelle aussi il ny ha aucunes Loix, ny forme de iugemens, ny aucune semblance de cite? Mais pensant, que lon tenuoyoit tout cela, il ny auoit aucune cause de tescrire particulièrement de toutes choses. Mais lamour, que ie te porte des ta ieunesse, & laquelle ie nay seulement gardee iusques à present, ains tousiours augmentee, icelle amour, dis ie, requeroit que ie t'admōnestasse & exhortasse, que de toute ta cogitatiō & cure tu trauaillasses pour la Republique: laquelle si on peult cōduire iusques au temps de ton Consulat, ladministration dicelle sera facile: mais de l'y pouuoir conduire, cela gist en vne grand' diligence & fortune. Or nous te verrons quelque peu deuant (comme iespere) & outre ce que ie dois procurer le bien de la Republique, ie fauorise en telle sorte à ta dignité, que ie veux conferer tout nostre cōseil, estude, office, labeur, & diligence à lau-

gmentation de tō amplitude. Par ce moyē
 ieuteus, que facilement ie satisferay à la
 Republique, laquelle meft tres chere:& à
 nostre amitié, laquelle nous deuons sainte-
 mēt entretenir. Ie ne mesmerueille point,
 & suis ioyeux que tu ayes nostre amy Fur-
 nius en telle estime:que son humanité & di-
 gnité le requiert:& veux, que tu pēses, que
 tout le plaisir que luy feras, ie le reputeray
 fait à moy mesme. A Dieu.

M. T. Cic. à Cn. Plancus Empe-
 reur Consul designé. Salut. 2

I E me fusse employé à laugmentation de
 ton hōneur, comme nostre amitié le re-
 quiert, si ieusse peu venir, & me trouuer
 seurement, ou hōnestemēt au Senat. Mais
 il ny ha personne sentāt libremēt de la Re-
 publique, qui puisse estre sans grand dan-
 ger en si grande licence, & impunité dar-
 mes:& ne me sembloit consonant à ma di-
 gnité, dire ma sentence de la Republique,
 au lieu ou les gens armez mentendroient
 mieux, & de plus pres, q̄ les Senateurs. Par-
 quoy quāt aux affaires priuees ie feray mō
 deuoir enuers roy, & encores ne te faudrāy
 ie aux publiques. Et sil y ha chose, ou il soit
 totalement necessaire que ie me trouue, ie
 ne feray iamais faute à ta dignité, quelque

*Meū stu-
 diū hono-
 ri tuo non
 defuisset.*

peril quil y ait . Mais si ie suis absent aux choses, qui ne se feront moins, que si ie y estois, ie te prie que tu permettes que iaye esgard à mon salut & dignité. A Dieu.

M. T. Cic. à Cn. Plancus Empe-
reur Consul designé Salut. 3

*Cū ipsum
Furnium
per se vidi
libentissi-
me.*

Pour lamour, que ie porte à Furnius
ie lay tres volontiers veu: mais enco-
res plus volontiers, pource quē l'oyāt par-
ler, il m'estoit aduis, que ie t'oioys. Car il
mha exposé ta vertu au fait militaire, & ta
iustice & equité en ladministration de la
prouince, & ta grand' prudence en toute af-
faire: outre ce il ha adiousté ta douceur en
amitié & familiarité, par moy des lōg tēps
nō ignoree: & plus, il ne mha celé ta grand'
liberalité enuers luy. Lesquelles choses mēt
esté plaisantes: & le dernier poinēt fort ag-
greable. Amy Plance, iay eu amitié & fami-
liarité avec tes ancetres, deuiāt que tu fus-
ses né: & tay porté amour des ta ieunesse: &
puis quand tu es venu en aage ferme & cō-
stant, iay eu familiarité avec toy tant par
mon affectiō propre, que par ton iugemēt
aussi. Pour ces raisons ie fauorise merueil-
leusement à ta dignité, laquelle ie me confi-
tue estre cōmune avec toy. Tu es paruenue
à toutes choses grādes, vertu a ce te cōdui-
sant, & fortune t'accompaīnāt: & as acquis
ces cho

ces choses estant ieune hōme, non sans l'en-
 tie de plusieurs, desquelz tu as rōpu leffort
 par ton esprit & industrie. Or maintenant
 si tu me veux croire (moy, qui tayme tant,
 & qui nay aucun superieur en l'antiquité
 de nostre amour, & familiarité) tu racquer-
 ras le demeurāt de la dignité de ta vie par
 ce tāt bon estat de la Republique. Tu scez
 (car tu n'ignores rien) quvn temps ha esté,
 que lon testimoit trop seruir, & raccommo-
 der au temps: ce que testimerois, si ie pen-
 sois que tu eusses approuué les choses que
 tu endurois. Mais bien entendāt ce, que tu
 sentoies des affaires, ie pensois, que tu con-
 gnoissois avec grand' prudence la puissan-
 ce que pouuois pour lors auoir. Maintenāt
 il ha vne autre façon de faire, les choses
 sont en autre estat: tu peux auoir ton iuge-
 ment libre. Tu es designé Consul en bon
 aage, garny de grand' éloquēce, estāt pour
 ce temps icy nostre Republique en grand'
 poureté & necessité de tes semblables. Ie te
 prie donc par les Dieux immortelz, que tu
 taddōnes aux choses qui te puissent appor-
 ter grād' dignité & grand' gloire. Et pour
 paruenir à icelle gloire, mesmement en ce
 tēps, il ny ha quvn seul chemin: cest, apres
 tant de vexations de la Republique, vne
 bonne administration dicelle. Me trouuāt

esmu de lamour que ie te porte, ie tay bien voulu escrire ces choses: non que ie pense, que tu ayes besoin de mes admonitions, ou preceptes. Car ie sçay bien que des mesmes Autheurs, desquelz iay appris ces remonstrances, tu les as aussi puisees. Parquoy ie me deporteray de texhorter. Et tay signifié cecy plus tost pour te demonstrer mon amour, que pour faire ostentation de ma prudence. Ce pendãt ie vacqueray studieusement, & diligẽment à tout ce que ie penseray appartenir à ta dignité. A Dieu.

M. T. Cic. à Plancus Empercur
 Consul designé Salut. 4

*Binas à te
 accepi li-
 teras.*

I Ay receu deux lettres de toy dun mesme argument: ce qui mha donné vn grand tesmoignage de ta diligẽce. Car iay entendu que tu estois en soucy, que tes lettres par moy tant desirees me fussent apportees & rendues. Desquelles iay receu double fruit, & en cõparaison difficile à iuger pour moy, cest auoir, si ie dois plus estimer lamour q̃ tu me portes, q̃ laffection que tu as enuers la Republique. Certainement la charité de la patrie à mon iugemẽt est grãde: mais lamour priuee, & la conionction du plaisir que lon y prend, ha beaucoup plus de douceur. Parquoy ceste commemoration, que tu faisois de lamitié que
 iay

iay eue avec ton pere, & de la beneuolence, que tu as conceue enuers moy des ta ieu- nesse: & d'autres choses qui appartenoi- ent à ce propos, mha esmu d'une grand' ioye. De l'autre part la declaration du vouloir que tu auois, & que tu deuois auoir à l'adue- nir en la Republique, m'estoit certainemēt fort agreable: & d'autant plus m'estoit ce- ste ioye grāde, pource quelle estoit comme vn cōble des choses dessus dites. Parquoy, amy Plāce, ie ne texhorte point seulemēt, mais ie te prie entierement (ce que iay fait par les lettres, ausquelles tu as respōdu fort humainement) que de tout ton courage, & de tout leffort de ton esprit tu prennes en ta main la deffense de la Republique. Il ny ha rien qui te puisse venir à plus grand fruit, ny à plus grand' gloire: & ny ha rien en toutes les choses humaines plus noble, qu'excellent, que s'employer pour le biē cō- mū. Je croy, qu'encores ta grād' humani- té & sapiēce souffrira, que ie die librement ce, que iay en la fantasie. Par la faueur de Fortune il semble, que tu sois paruenū à de grands choses; ce, que combien que tu neusses seeu faire sans vertu, toutesfois la plus part de ce, que tu as attribue à For- tune & à la commodité du temps. Mainte- nāt en ces grās troubles tout ce, que tu fe-

ras vertueusement pour la Republique s'era du tout tien, & non d'autre. Tous les citoyens, hors mis les Larrons, portent vne grand hayne à Antonius. On ha grãd' esperance en toy, & grande expectation en ton exercite. Je te prie par les Dieux immortelz, ne pers point l'occafion de ceste faueur & de ceste gloire. Je radmonneffe comme mon filz: ie te fauorise cõme à moy: ie t'exhorte, comme pour la patrie, & comme vn mien amy singulier. A Dieu.

M. T. Cic. à Plancus Empereur
 Consul designé Salut.

*QUE lo-
 cutus est
 Furnius
 noster.*

LE rapport, que nostre amy Furnius ha fait de ton vouloir enuers la Republique ha esté fort agreable au Senat, & ha esté bien prihs du peuple Rõmain: mais les lettres qui ont esté leües & recitees au Senat, ne sembloiẽt point accorder avec le propos de Furnius. Car tu estois autheur & exhortateur de paix, & pendant que ton Collegal, homme noble & renommé, estoit assiegé par les larrons deshonestes & meschans lesquelz doiuent demãder la paix, les armes delaissees: ou filz la demandent estans en armes, & faisans guerre, il la faut chercher, & auoir par victbire, & non pas par paction, & accord fait. Or tu pourras entendre par ton frere (homme de bien) & par

par Caius Furnius, en quelle part on ha prins tes lettres, & celles de Lepidus, lesquelles faisoient mention de quelque traitement de paix. La charité, que iay enuers toy mha induit à ce, que, combien que tu n'ayes point faite de cōseil, & q̄ tu as tousiours en main le beneuolence & fidele prudence de tō frere, & de Furnius, toutesfois ie vueil paruenir iusques à toy aucun precepte de mon autorité, pour beaucoup de priuantez qui sont entre nous deux. Croy moy, amy Plance, que tous les degrez de dignité, ou tu es encores paruenue (& si es paruenue à de bien grans) aurōt le tiltre d'hōneur, & non point la vraye marque de dignité, si tu ne te conioins avec la liberté du peuple Rōmain, & avec l'authorité du Senat. Separe toy, ie te prie, quelque fois de ceux, avec lesquels ton iugemēt & affectiō ne s'ha cōioint, mais les liens & vne commune cause de ce tēps. Plusieurs ont esté ditz Cōsuls en la perturbation & trouble de la Republique: mais il ny ha eu persōne qui ayt esté reputé Consulair, sinon celuy, qui sestoit monstré de courage Consulair enuers la Republique. Il faut dōc que tu sois tel, que premieremēt tu te separes de la societé & cōpaignie des meschans & vitieux Citoyens, à toy dissemblables & cōtraires:

en apres , que tu te monstres vray condu-
cteur des entreprinſes du Senat, & de tous
les bons & vrays zelateurs du bien public:
finablement, que tu iuges & eſtymes, que la
paix ne conſiſte pas à delaiſſer les armes,
mais quand toute crainte des armes, & ſer-
uitude eſt oſtee. Si tu es de ceſt aduiſ, & que
tu le faſſes, tu ne ſeras pas ſeulement Con-
ſul, & Conſulaire: mais grãd Conſul & Cõ-
ſulaire. Si tu fais au contraire, non ſeu-
lement tu nauras aucune dignité, ou hõneur
en tes grãſ & amples tiltres: mais auſſi vne
grand' deformité & vilennie. Eſtant induit
de lamitié que ie te porte , ie tay eſcrit ces
choſes vn peu ſeulement emēt leſquelles tu con-
gnoitras eſtre vrayes, en les experimentant
comme à toy appartient. Eſcrit ce treizieme
iour deuãt les Calendes d'Auril. A Dieu.

M. T. Cic. à Plancus Empereur
Conſul deſigné Salut. 6

*Eſſi ſatis
ex Furnio
noſtro co-
gnouerã.* **C**ombien que ieuſſe aſſez congnu par
les paroles de Furnius, quelle eſtoit ta
volunté & conſeil touchãt la Republique:
toutesfois apres auoir leu tes lettres iay iu-
gé plus certainement ta fantaſie. Parquoy
combien quen vne bataille toute la fortu-
ne de la Republique ſoit miſe & cõſtituee
(ce que ie penſois eſtre deliberé & cõclud,
quand

quand tu lyrois la presente) routesfois par
 le bruit de ta volūté, lequel sest espādu par
 tout, tu as acquis vne grand' louenge. Si
 donques nous eussions eu vn Cōsul à Rō-
 me, le Senat eust declairé avec grans hon-
 neurs, combien est agreable ton effort &
 appareil. Car le plus grand honneur que ie
 sache, cest, quand on l'ordonne, ou quand
 on le donne à quelque personne illustre, nō
 point pour esperance de plaisir futur, mais
 pour les plaisirs, & seruices ia receuz. Et
 lhonneur, qui se peult appeller vrayement
 honneur, nest point vne imitation pour vn
 temps, mais vn loyer de vertu perpetuelle.
 Parquoy, amy Plance, tasche de tout ton
 escrit & courage à vraye gloire & louenge:
 suruiens à la Patrie, donne secours à ton
 Collegal: ayde à la conspiration vnanime,
 & lincredible consentement de toutes gens
 contre les oppresseurs de la Republique.
 Tu me cōgnoistras adiuteur de tes cōseils,
 fauteur de ta dignité, & vray amy & fidele
 en toutes choses. Car la charité de la Pa-
 trie est iointe avec les causes, par lesquelles
 nous sommes conioints ensemble par anti-
 quité damour, & plaisirs faits mutuelle-
 ment: & ceste charité ha fait que iay prese-
 ré ta vie à la mienne. Escrit le quatrieme
 iour deuāt les Calendes d'Auril. A Dieu.

M. T. Cic. à Plancus Empereur
 Consul designé Salut.

*Et si rei-
 pu. causa.*

Combien que pour la cause de la Re-
 publique ie me dois resiouir principal-
 lement, pource que tu luy as donné vn si grãd
 secours, & ayde en ses plus grans perils, &
 extremitez: toutesfois ayant recouuert la
 Republique, ie taymeray tant pour ta vi-
 ctoire, que ta dignité causera vne bõne par-
 tie de ma ioye, laquelle dignité ientès desia
 estré, & deuoir estre fort grande à laduenir.
 Car ne pense pas que iamais lettres fussent
 leües plus agreables au Senat, que les tien-
 nes. Et cela est aduenü tant pour la gran-
 deur & excellencè de tes seruices enuers la
 Republique, que pour la grauité de tes sen-
 tences. Et nay point trouué cela nouueau,
 pource que ie te congnoissois, & que iauois
 souuenance des promesses que tu mauois
 faites en tes lettres, & que nostre amy Fur-
 nius mauoit donné à congnoitre tes cõseilz
 mais le Senat les ha trouuez de plus hau-
 te entreprinse quil nattendoit: nõ quil eust
 iamais aucune doute de ta volunté: mais il
 nestoit pas assez certain de ce, que tu pou-
 uois faire, ou de ce que voulois entrepren-
 dre. Or donques quand le huitieme iour
 deuant les Ides d'Auril Marcus Varifidius
 m'eut baillé tes lettres au matin & que ie
 les

les eu leües, ie fuz tout esmu de ioye. Et ain-
 si quvne grande multitude de gens de bien
 me faisoit compaignie au partir de ma mai-
 son, incontinent ie les feis participans de
 ma volupté. Ce pendant nostre amy Mu-
 natius vint vers moy, cōme il auoit de cou-
 stume: & lors ie luy baillay tes lettres: car il
 ne sauoit encores rien de ce, que tu mauois
 mandé. Pource que Varisidius estoit pre-
 mierement venu vers moy: & disoit, que tu
 luy auois ainsi enchargé. Un peu apres
 Munatius mesme me bailla pour lire les
 lettres que tu luy auois enuoyees, & celles
 que tu auois escrites au public. Nous arre-
 stames, que nous les porterions incontinēt
 à Cornutus Preteur de la ville, lequel pour
 ce que les Consuls estoient absents, il soulie-
 noit la charge Consulaire a la maniere &
 coustume de uoz ancētres. Incontinent le
 Senat fut conuoqué, & s'assembla en grād'
 multitude pour le bruit, & expectation de
 tes lettres, Icelles estre retirees, Cornutus
 vint en scrupule de conscience par le rap-
 port des Poullaiers, qui disoient que lō
 nauoit pas assez obserué les auspices. Et ce
 la fut approuué, & troué bō par nostre col-
 lege. Parquoy la chose fut differee iusques
 au lendemain. Auquel iour i'euz grād' cō-
 tentiō avec Sexuilus pour ta dignité: leq̄l

† Ces
 poullaiers
 leurs ce-
 stois cer-
 tains deu-
 nateurs q̄
 prenoient
 leurs res-
 ueries sur
 les gestes,
 & mines
 q̄ feroient
 les Poul-
 lets, quilz
 & nourris-
 soient pour
 ceste affai-
 re: en laq̄t
 le lanter-
 nierie il y
 auoit de
 grands su-
 perstitions
 touchāt la
 religiō Rō-
 maine.

ayant

ayant fait par son credit & authorité, que
 la sentence fust prononcee la premiere la
 plus part du Senat le laissa en son opiniõ,
 & suyuit les sentences des autres: & ainfi
 quvn grand nombre des Senateurs adhe-
 roit à ma sentence, laquelle fut prononcee
 la seconde à la requeste de Seruilius, Pu-
 blius Titus s'y opposa. L'affaire fut remise
 au Lēdemain. Seruilius s'y en vint appareil-
 lé: & entiemy certainement de Iupiter, au
 temple duquel tõ affaire se debattoit. I'ay-
 me mieux que tu cõgnoisses par les lettres
 des autres que par les miennes, comme i'ay
 rompu son entreprinse, & avec quelle con-
 cion i'ay repoussé Titius qui se estoit opposé
 à ma sentence, à la persuasion de Seruilius.
 Vne chose veux ie bien que tu congnoisses
 par mes lettres: cest, que le Senat neust peu-
 estre plus graue, constant & amy en tes loué-
 ges, quil sest mōstré alors. Et ne faut point
 que tu penses que le Senat t'ayt esté plus
 amy, que toute la cité. Car tout le peuple
 Rommain par le consentement des gēs de
 toutes qualitez ha merueilleusement cõspi-
 ré pour là deliurance de la Republique.
 Poursuy donc cõme tu fais: & fais que ton
 nom soit immortel: & ne tiens conte de ces
 tiltres dhõneur vains & caduques, qui nõt
 qu'vne espace de gloire brēue, & transitoi-
 re. Le

re. Le vray honneur gist en la vertu, laquelle est illustrée principalement par les seruités que nous faisons à la Republique. Tu as ce moyen en ta main : lequel puis que tu tiens, fais en sorte que la Republique ne te soit moins obligée que toy à elle. Quant à moy, tu me congnoistras non seulement fauteur de ta dignité, mais aussi amplificateur. Ce que ie mestime deuoir faire tant pour le respect de la Republique (laquelle me est plus chere que ma vie propre) que à cause de nostre amitié tant grande. Et en ceste sollicitude que iay pour maintenir ta dignité, iay prins grand plaisir de congnoître (par moy toutesfois bien esprouuée & congñue) la prudence, & loyauté de Titius Munatius en lincredible amour quil te porte, & en la diligence quil fait pour toy. Escrit le quatrieme iour deuant les Ides d'Auril. A Dieu.

M. T. Cic. à Plancus Empereur

Consul designé Salut.

INcontinent que iay eu le moyen de augmenter ta dignité, ie nay rien obmis à texalter de tout ce qui consiste au loyer de vertu, ou en lhonneur de paroles. Tu pourras congnoître cela par le decret & edit du Senat: car il ha esté ainsi receu par escrit, que ie disois ma sentence breuettée de-

dens

*Vt primū
potestas da
ta est.*

dens mes tablettes:laquelle sentēce la plus part du Senat ha fuyue avec grand affectiō & cōsentement, De moy, cōbien que ieusse cōgneu par les lettres que tu mauois enuoyees, que tu te delectois plus du iugement des gens de bien & vertueux, que des aornemens & tiltres de gloire:toutesfois il mha semblé que nous deuiōs cōsiderer (encores que tu ne demādasses rien) cōbien la Republique te deuoit. Quant à toy,tu feras que tes derniers actes correspondent à tes premieres entreprinſes & efforts. Car celuy qui opprimera Marcus Antonius, paracheuera du tout la guerre. Et à ceste cause Homere napelle point Ajax, ou Achilles expugnateurs des villes,mais Vlyſſes. A Dieu.

M. T. Cic. à Plancus Empereur

Consul designé Salut.

O gratā
ſamam.

O La ioyeuſe nouvelle, que nous receu mes deux iours deuant la victoire, touchant ton ſecours, ton ardeur, ta diligēces, & tes forces, Mais encore que les ennemis ſoient rompus,toute leſperance de la Republique est en toy. Car on dit que les plus illustres conducteurs des larrous ſen ſont fuyſ de la bataille Mutinense. Or ce neſt choſe moins agreable de deffaire le deſmeurāt de ces penduz, que les auoir chafſez.

lez. Certainement des long temps iattens lettres de toy: & aufsi font plusieurs. Et es perçois que Lepidus admōnesté par le cours des choses te satisferoit, & a la Republique aufsi. Je te prie donc de tascher à cela amy Plance, quil ne demeure point vne seule scintille de ceste meschante guerre. Laquel le chose si tu fais: tu feras vn merueilleux & diuin bien à la Republique: & acquerras gloire eternelle. Escrit le troisieme iour de uant les Ides de May. A Dieu.

M. T. Cic. à Plancus sien amy Salut. 10

DE mémoire dhomme ie ne pense estre aduenue chose plus glorieuse, ny plus agreable, ny plus opportune en ce temps, que tes lettres, amy Plance. Car elles furent presentees à Cornutus en plein Senat: lequel auoit recité au parauant les lettres de Lepidus froides, & inconstantes: apres lesquelles les tiennes ont esté leües publiquement, non sans grans clameurs. Car elles estoient fort agreables tant pour les affaires, dont elles traitoient, & pour les seruices, que tu as faits studieusement à la Republique, que pource qu'elles estoient pleines de paroles & sentences fort graues. Le Senat insta vers Cornutus, quil eust incontinent a referer de tes lettres. Il dist, quil vouloit considerer laffaire. Ainsi que pour

*Nihil post
hominum
memoriã.*

E sa resp

sa responce il luy eust, esté faite vne grand' iniure par le Senat vniuersel, cinq Tribūs du peuple misrēt en cōsultation le contenu de ton Epistre. Sur cela interrogué Seruilius, il differra sa sentence. De moy, ie dis la miēne, à laquelle adhererēt tous iusques à vn seul. Tu congnoitras par le decret du Senat, quelle elle fut. Quant à toy, cōbien que tu nayes que faire de conseil, & que tu en as plus tost trop que moins, si ta duerti rāy ie que tu dois estre resolu en tes affaires sans rien vouloir estre consulté par deça: & ne dois demander cōseil au Senat en choses tāt subites, & pressees. Feins, que tu fois le Senat toy mesme: à quelq̄ chose que le biē de la Republiq̄ tincitera, suy courageusēmēt. Dōne ordre, que plus tost nous entēdiōs ql̄q̄ acte excellēt fait par toy, que nous le cuydiōs deuoir aduenir. Ie te puis bien promettre que le Senat approuuera tout ce, que tu feras, nō seulement. comme heureusement fait, mais comme sagement, & prudemment entrepris. A Dieu.

M. T. Cicero à Plancus Salut. II

*Quāquā
gratiarū
actionem.*

Combien que ie ne desirois poinct d'actions de graces de toy, veu que ie sauois bien que tu n'estois ingrat ny de fait, ny de courage: toutesfois ceste action (car il le faut confesser) mha merueilleusēmēt pleu.

Pource

Pource que par cela iay veu (comme si ie le veois de mes yeux) que tu maymois grãdement. Tu pourras dire:& deuant, quoy? Certainement tousiours: mais iamais si apertement. Tes lettres, sont merueilleusement agreables au Senat, lesquelles sont fort graues, & pleines dvn grand courage & souuerain conseil:& fort excellentes aussy pour la grand' grauité, qu'elles ont tant en sentences quen paroles. Amy Plãce, fais en sorte, que tu acheues le demeurãt de ceste guerre ie souhaite toutes choses pour le bien de la Republique:mais me trouuãt lassé en la conseruation dicelle, ie ne fauorise gueres plus à la patrie, que à ta gloire: de laquelle augmenter les Dieux immortelz tont donne (cõme iespere) grande commodité: laquelle ie te prie que tu ne perdes, ou laisses aller follement. Car celuy, qui opprimerá Antonius, mettra fin à vne vilaine, & dangereuse guerre. A Dieu.

M. T. Cic. à Plancus Salut. 12

TOut ce, que lon nous rapportoit de pardela, estoit tãt incertain, que ie ne fauois bonnemēt que tescrire. Car tantost on nous annonçoit ce que nous voulions de Lepidus:tantost au contraire. Mais de toy le bruit estoit certain, que lon ne te pouoit deceuoir ne vaincre: desquelles deux

Ita erant omnia.

choses l'unes consiste en fortune : & l'autre
 en ta prudence . Mais iay receu des lettres
 de ton Collegal escrites le iour des Ides de
 May : dedens lesquelles il y auoit , que tu
 auois escrit , que Lepidus n'estoit receu
 par Antonius . Ce qui sera plus certain, si
 nous en auons lettres de toy . Mais para-
 uenture tu ne l'oses mander , a cause de la
 vaine ioye , que tu nous as baillee par tes
 dernieres lettres . Toutesfois comme tu
 as peu faillir (qui est celuy qui sen peut
 garder ?) qui ne voit aussi , que tu na peu
 estre trompé . Et maintenant la cause de la
 faute est desia ostee . Car la coulpe (qui est
 retourner deux fois en vne faute) est re-
 prinse par vn proverbe vulgaire . Mais si
 les choses sont , comme tu as escrit à ton
 Collegal , nous sommes maintenant deli-
 urez de tout soucy : toutesfois nous ne le
 ferons pas deuât , que tu nous en ayes faits
 certains . Quant à moy , comme ie t'ay sou-
 uent escrit , ma sentence est telle . Qui op-
 primera le demeurât de ceste guerre , il par-
 acheuera la guerre totalement . De ce , que
 mon affection enuers toy (à laquelle il ny
 ha de pareille) est tant agreable , que ie pé-
 fois , ie ne men esmerueille point , & en suis
 fort ioyeux . Et cōgnoistras q̄ si tu as bonne
 yssue de tō entreprinse , mō zele enuers toy
 deuie

deuiendra plus ardent, & plus graue. Escrit le quatriesme iour deuant les Calendes de Iuin. A Dieu.

M. T. C. à Plan. Consul désigné Salut. 13

Toute lesperance de la republicque, est en toy, & ton collegal: cela approuuans les Dieux. Vostre concorde, qui ha esté declairee au Senat par voz lettres, ha merueilleusemēt refiouy le Senat, & toute la cité. De ce que tu mas escrit de la diuision des champs à tes gens de guerre, si on eust mis cela en consultation au Senat, ain si que chacun eust dit hōnorablemēt sa sentence de toy, ie leusse suiuie: & certes ieusse esté tel. Mais à cause de la tardité des sentences, & la dilation des choses, voyāt que ce, de quoy on consultoit, ne venoit à aucune fin, il mha semblé fort commode & à ton frere aussi, vser de ce, que nous pouuions accorder à nostre volunté. Ie pense, que tu as cōgnu par les lettres de Plancus, qui est celuy qui tha donné empeschement. Mais soit, que tu ne trouues les choses à ton contentement dedens les edicts du Senat, ou autres choses, nonobstant ce persuade toy, que tu es fort cher & recōmādé à tous gens de biēs: de sorte, q̄ lō ne sauroit penser ou imaginer aucū genre de dignité fort ample, qui ne te soit préparé. Lattens

fort tous les iours tes lettres en grand' affection : & les attends telles , que ie les desire estre. A Dieu.

M. T: Cic. à Caius Furnius Salut! 14

Si interest.

Sil est necessaire (ce que aucuns pensent) que tu traualles pour la Republique (comme tu as deliberé, & desia fait) & que tu vaques à choses grandes , qui sont propres , & commodés pour supprimer le demeurant de ceste guerre, il me semble, que tu ne saurois faire chose meilleure, ny plus louable, ny plus honneste. Et suis daduis, que tu preferes ton labeur & dexterité, & ta bonne affection enuers la Republique à la trop grande ardeur & desir, que tu as d'estre esleu Preteur. Car ie ne veux point q tu ignores , quelle louenge tu as acquise (croy moy) prochaine à celle de Plancus: & ce mesme par le tesmoignage de Plancus: & outre, selon le bruit & la congnoissance, que chacun en ha. Parquoy sil te reste rien à faire, ie te conseille que tu le poursuiues. Car qu'y ha il plus honneste? que deuous nous preferer à honnesteté? Mais si tu penses, que tu ayes satisfait à la Republique, ie suis daduis que tu viennes soudain aux comices, puis quil doiuent estre en brief: moyennant que ceste hastiueté ambitieuse ne diminue rien de la gloire , que nous auons
acqu

acquise. Plusieurs illustres personnages, quand ilz se mesloient des affaires de la Re publique, silz aspiroiēt à quelque office, ilz ont souuent intermis leur brigue, & lan de leur petition. Ce qui nous est plus facile de faire, attēdu, que cest an ne test point destiné: & nest pas comme si tu auois esté Edile, & que deux ans apres tō an escheust. Mais maintenāt te deportāt de ce, q̄ veux faire, tu ne laisseras pour cela passer aucun tēps vsité, & legitime pour quelque fois demander la Preture. Et voy, que souz le Consulat de Plancus, combien que sans cela tu as autres moyens faciles, toutestois ta brigue fera plus magnifique, moyennant que tu mettes à fin tā charge selō tō desir. En somme: veu, que ton conseil & iugement est si grand, ie ne pensois point estre necessaire, de tescrire plus amplement de cecy: toutefois ie ne voulois pas, que tu ignorasses mō opiniō. De laquelle le sommaire est tel, que iayme mieux, q̄ tu ayes esgard à ta dignité, qu'à l'ambition dhonneur & estat: & que tu constitues plus grand fruit en la perpetuité de ta louēge, qu'au pourchas soudain de la Preture. Quand Dardanius ton Libertin estoit avec nous, iay tenu tel propos en ma maison, y estant appellé mon frere & Cecinna, & Caluissus grans ama-

teurs de ton bien & honneur. Ilz approuuoient tous mon propos ; mais tu en iugeras fort bien. A Dieu.

M T Ciceo à Furnius Salut. 15

*Lectis tuis
litteris.*

TEs lettres leües , par lesquelles tu declairois, quil failloit laisser la prouince Narbonne , ou quil failloit batailler en grand peril, iay plus craint cela , que ie ne suis marry, que lon lha euté. Tochant ce, que tu escriis de la concorde , & appointement de Plancus:& Brutus,iay en cela vne grand' esperance de victoire. Quant à lafectiõ des François,nous congnoitrõs quel que iour (comme tu escriis) par le moyen de qui elle ha esté principalemēt exercitee telle. Mais (crooy moy) nous lauons desia congnu. Parquoy lisant tes lettres tant plaisantes ie me suis courroucé vers la fin. Car tu escriis , que si les comices sont reiettez au moys d'Aoust, tu seras bien tost pardeça:& que si le cas est fait , tu y seras encores plus tost, à fin quil ne semble, que plus long tēps tu sois sot avec peril. O amy Furni, que tu congnois bien peu de ta cause, toy qui aprens les causes des autres tant facilement. Te penses tu maintenant briguer la Preture? as-tu ceste fantasie de venir aux comices, & elections des Magistrats? ou si cela est fait, de demeurer en ta maison, à fin (cõme

tu escris) que tu ne sois sot avec grand danger? Je ne pense pas, que tu ayes ceste opinion: ie congnois tous tes efforts pour acquerir gloire. Que si ton opiniõ est telle que tu escris, ie ne te veux point plus reprẽdre, que mõ iugemẽt de toy. La trop grand' haste, que tu as de paruenir à vn Magistrat de nulle estime, & vulgaire (si tu lobtiens, comme plusieurs) te priuera des louenges, par lesquelles vn chacun texaulce à bon droit iusques au ciel. Comment? est il question, que tu sois maintenant, ou par cy apres Preteur, & que tu ne fasses tant de ser uices à la Republique, que tu sois estimẽdigne de tout honneur? Ne scez tu point en quelz degrez de dignitez & honneurs tu es montẽ: ne prises tu rien cela? Si tu ne le scez, ie te pardonne: la coulpe est miẽne. Si tu lentens, y ha il aucune Preture, qui te soit plus chere, que ce, que dois faire pour la Republique (lequel deuoir bien peu y en ha, qui le facẽt) ou test il rien plus doux en ceste vie humaine, que la gloire, laquelle vn chacun poursuit? Nous te reprenons en ce la tous les iours moy & Caluissus, homme de grand iugement, & fort ton amy. Toutesfois, puis que tu as si grand' enuie de te trouuer aux comices, & pource que ie pense, que cela sera fort vtile à la Republique

pour beaucoup de causes; ie les prolonge tant que ie puis faire, iusques au moys de Ianuier. A Dieu.

M. T. Cicero à Marcus

Lepidus Salut.

16

*Quod mihi
p mea
summa.*

DAutant que pour l'affection, que ie te porte, iay en grande recommandation, que tu sois en grand' dignité & estime, iay esté desplaisant, que tu nas remercié le Senat, veu que par luy tu estois aorné de si grans honneurs. Ie suis ioyeux, que tu desires de moyenner vne bonne paix entre les citoyens. Et si tu separes ceste paix de seruitude, tu feras beaucoup pour la Republique, & pour ta dignité. Mais si ceste pais restitue ce meschant homme M. Antonius en la possession de sa domination insupportable, sache, que tous ceux qui sont en leurs bons sens, & bien affectionnez enuers la Republique, prefereront leur mort à seruitude. Parquoy tu feras mieux, selon mon iugemēt, si tu ne te mesles point de ceste pacification, & traitement de paix, lequel ne plaist ny au Senat, ny au peuple, ny à homme de bien qui soit. Mais tu entendras cecy par autres: ou on te le fera sauoir par lettres. Et quant à toy, tu congnoistras par ta prudence, ce qui sera le meilleur de faire. A Dieu.

M. T.

M. T. Cicero à Caius Tre-
bonius Salut.

17

Que ie voudrois bien, que tu meusses *Quàm vel*
inuité à ce beau banquet des Ides de *lem ad.*

Mars, ou la mort de Cesar fut conspiree: il ne resteroit maintenant aucun de ses complices. Lesquelz nous donnent à ceste heure tant d'affaires, que nous nous pouuons plaindre aucunement du plaisir & service plus qu'humain, lequel vous avez fait à la Republique; pource que pour vn coup vous hauez despeché tous cestyrans. Et suis auitunesfois vn peu courroucé contre toy (ce que toutesfois ie ne dois estre) pource que tu fus tant bon, quand on tuoit Cesar, que tu retiras Antonius vers la porte du Senat, & que par ton moyē ceste peste vit encores. Car par cela tu as laissé plus d'affaires à moy seul, qu'à tous autres, moy hors mis. Pource qu'apres l'infame depart d'Antonius, incontinct que le Senat se peut assembler sans crainté; ie retournay à mon premier courage & vouloir enuers la Republique: lequel vouloir tu as tousiours aymé, & manifesté en tout lieu avec ton pere, citoyen fort courageux. Car quand le treizieme iour deuant les Calendes de Ianuier les Tribuns du peuple conuoquerent le Senat, & mettoyent ie ne sçay quelles
autres

autres choses en consultation, ie prins lors de toute ma force la deffense de la Republique, & tins merueilleusement bon cōtre eux: & du grand courage, plus quē par les forces de mon esprit ie reuouquay le Senat languissant & amorty, à sa premiere vertu & coustume. Ceste iournee là fut la piecmie re, & ma contention, & action qui donna espoir au peuple de recouurer la liberté. Par apres ie nay intermis aucun temps non seulement de penser à la Republique, mais aussi de faire tout ce, que ie pourrois pour elle. Et si ie ne pēsois, que lon te portast tous les actes, qui se font en la ville, ie te les escrirois au long: combien que ie sois detenu en grandes occupations. Mais tu congnoiras tout cela par dautres: & de moy peu de cas, & brieuement. Nous auons le Senat assez constant & courageux: les Consulaires en partie craintifs, & en partie de mauuais vouloir. Nous auons fait vne grand' perte en Seruius. Lucius Cesar est de bon zele; mais pource quil est oncle de M. Antonius, ses sentencēs ne sont pas gueres aspres. Les Consulz sont gentilz personnages, & bien affectionnez: aussi est Decius Brutus, & le ieune Octaue Cesar pareillement: lequel iespere quil fera beaucoup de bien à la Republique. Tiens pour certain, que sil neust
amassé

amassé soudainemēt les veterans, & si deux legions de lexercite d'Antonius ne se fussent rendues à luy, & qu'il neust esté opposé, comme vne crainte & terreur à Antonius, il ny eust eu mal, meschanceté, ny cruauté, qu'Antonius neust desfaite. Combien que ie cuyde, que tu ayes entendu ces choses, toutesfois iay voulu, que tu les cōnoisses encores mieux par moy. Je tescriray pl^{us} au lōg, mais que iaye plus de loisir. A dieu.

M. T. Cic. à Appius Salut. 18

IE croy, que tu es aduertiy pâr les lettres de tes amis de mon affection, & diligence enuers ton salut & incolumité: auquelz *De meo studio er- ga salutē.* tiens amis ie suis certain que iay satisfait pleinement: & ne leur accorderay point (cōmbien, qu'ilz te portent vne singuliere affection) qu'ilz souhaittent plus ton salut que moy. Mais il faut qu'ilz m'accordent, que ie te puis plus prouffiter en ce temps, que eux: ce que ie nay cessé, & ne cesseray de faire: & lay desia fait en vne chose de grand' importance, & ay ietté bons fondemens de ton salut. Fais, que tu ayes bon courage & magnanime, & te fie, que tu nauras point de faute de moy en quelque chose que ce soit. Escrit le iour deuant les Nones de Iuillet. A Dieu.

LE XI. LIVRE DES
EPISTRES FAMIL.
DE M. T. CL-
CERO.



ARGUMENT.

Il exhorte Brutus, que puis quil ha si bien com-
mencé, il poursuyue son entreprinse, & quil
opprime Antouins, lequel seul empesche la li-
berté publique.

M. T. Cicero à Decius Brutus
Empereur Salut.

*Lupus fa-
miliaris
noſter.*



VAN D nostre familier Lupus
vint de deuers toy, & quil de-
moura à Rôme quelques iours,
ie mestois pour lors retiré au
lieu, ou ie pensois estre en seureté. Par ainsi
il est aduenu quil sen soit retourné vers toy
sans mes lettres, combien toutesfois quil
eust fait bonne diligence de me faire tenir
les tiennes. Or ie retourneray à Romme le
cinquieme iour deuant les Ides de Decem-
bre, & nay rien eu en plus grand recōmen-
dation, que de parler incontinent à Panfa:
par lequel iay entendu de toy les choses
que ie desirois le plus. Parquoy tu nas au-
cun besoin dexhortation, veu quen lacte,
que tu as fait le plus genereux, & le plus
grand.

grand, qui ayt esté fait de memoire d'homme, tu n'as voulu aucun hortateur. Toutefois ie te veux aduertir en peu de langage, que le peuple Rommain attend toutes choses de toy, & n'ha autre esperance de recouurer sa liberté. De ta part, si tu as souuenance iour & nuict (ce que ie sçay pour certain que tu as) quel acte tu as fait, tu noblieras point, quelles choses tu dois encores faire. Car si Antonius, duquel iay esté tousiours amy, deuant que ieusse entendu quil voulut faire guerre contre la Republique, non seulement apertement, mais avec vne affection extreme, vient à entrer en la Province Gallicane, ie ne voy aucune esperance de salut. Parquoy ie te prie en semblables prieres, que le Senat, & le peuple Rommain tha prié q̄ tu nous deliures à iamais de ceste domination Royale, à fin que l'issue de tes entreprinſes soit semblable au commencement. Cest ton office, cest ta charge tant honneste: la cité Rommaine, mais plus tost toutes nations attendent non seulement cela de toy, mais aussi le requierent. Mais puis que tu nas que faire de exhortation (cōme iay dit cy dessus) ie n'useray dicelle en plus lōgs termes, & feray ce, en quoy ie suis tenu pour mō deuoir, q̄ est, de toffrir & promettre tous plaisirs, serui-

ces, estudes, sollicitudes, & pensemens, qui pourront seruir à laugmentatiõ de ta gloire & louenge. A ceste cause ie veux que tu persuades, que pour lamour de la Republique (qui mest plus chere q̄ ma vie) & pour ce q̄ ie te fauorise, & desire ta dignité estre amplifiée, ie donneray secours'en tout lieu à tes conseilz & entreprinſes tant bonnes, & à ton amplitude & gloire. A Dieu.

M. T. Cicero à Decius Brutus

Empereur Salut.

2

*Lupus no
ster.*

A Pres que nostre amy Lupus fut venu de Mutine à Romme le sixieme iour, le lendemain matin il vint parler à moy, & m'exposa tout ce, dequoy tu luy auois donné charge, puis il me bailla tes lettres. De ce que tu me recomãdes ta dignité, sache que quand tu me recommandes la tienne, tu me recõmandes aussi la mienne: laquelle ie nay pas plus chere que la tienne. Parquoy tu me feras vn grand plaisir, si tu tiēs pour seur, que mon conseil, & mon estude ne defaudra à tes louenges. Quand les Tribuns du peuple eurent fait vn edit, que le Senat fust assemblé le quatorzieme iour deuant les Calendes de Ianuier, & eurent deliberé de mettre en consultation le fait de la deffense des Consuls designez: cõbien q̄ ie neusse volûté de venir au Senat deuant les

les Calendes de Ianuier, toutesfois pource que ce iour là ton edit deuoit estre proposé, iay pensé estre vn grand forfait que le Senat fust ainsi assemblé, sans tenir propos des diuins plaisirs & seruices, que tu as faits à la Republique (ce qui eust esté fait, si ie ny fusse venu) ou ne me trouuer là, si dauēture on disoit quelque chose honorifiquement de toy. Par ainsi ie vins le matin au Senat: ce que quand on congnt, plusieurs Senateurs sy trouuarēt. Iayme mieux que tu cōnoisses par les lettres des autres que par les miennes, ce que ie feis au Senat, & les propos que ie tins en vne grand' & publique assemblee du peuple. Vn cas veulx ie que tu te persuades: cest, que ientreprindray toutes choses, & les deffendray tousiours en singuliere affection, lesquelles ie penseray concerner laugmentation, & accroissement de ta dignité: laquelle toutesfois est de foy assez ample. Et nonobstant que ientēs biē que ie ne seray seul en cest effort, toutesfois iappeteray & tascheray de faire plus, que les autres en cela. A Ditu.

M. T. Cicero à Decius Brutus

Empereur Salut. J 3

Q Vand Lupus tint vne consultation *Cum ad-*
 en ma maison de tes affaires, à ce *hibuisset.*
 presents moy, Libo & Seruius ton cousin,
 F ie pense

ie pense que tu as entendu par Cneus Seius, qui se trouua en nostre propos, quelle fut pour lors ma sentence & opinion. Tu pourras congnoitre le demeurât par Greccius, combien quil partist tost apres Seius. Le principal poinct est (lequel ie veux que tu entendes, & gardes diligemment) que la cōseruation de la liberté, & salut du peuple Rommain tu nattendes lauthorité du Senat (qui mesme nest encores en liberté) à fin que par cela tu ne cōdamnes ton fait (car sans aucun conseil public tu as desliuré la Republique: dōt la chose en est plus grāde & plus noble) & que tu ne iuges cest adolescent, ou (pour mieux dire) ce ieune enfant Cesar auoir fait temerairement prenant la deffense de la Cause publique, de son conseil priué, sans estre sollicité de personne: brief, à fin que tu ne iuges ces gens rustiques, mais toutesfois de grand cœur & bons citoyens, auoir esté fols: entre lesquels premierement sont tes vieux soudars, en apres la Legion Martiale, & la Quarte: lesquelles legiōs ont iugé leur Cōsul ennemy de la Republique, & se sont cōuerties à deffendre le salut dicelle. La volonté du Senat te doit estre autāt, que lauthorité diceluy, puis que son autorité est empeschée par crainte. Finablement tu as

ja entrepris ceste cause par deux fois, de sorte que tu ny peux maintenant renôcer: premierement, tu lentrepris aux Ides de Mars, & par apres en leuât ton exercite, & preparant tes forces militaires prochainement. Parquoy tu dois estre appareillé, & remply dun tel courage, que tu nattendes point le commandement du Senat: mais que tu fasses choses, qui soiēt louees de chacun avec vne grand' admiration. A Dieu.

M. T. Cic. à Decius Brutus

Empereur Salut. 4

LOrs, que ie nauois que rescrire, à ceste heure là mesme ta femme Polla men- *Eo tēpore Polla.* poya dire que si ie te voulois mäder quelque chose, ie baillasse mes lettres. Car toutes choses estoient en suspens à cause que nous attédions les ambassadeurs: desquelz on nentendoit encores rien, & nestoit aucū bruit de ce quilz auoient fait. Toutesfois ie tay bien voulu escrire cecy ce pendant. Premierement que le Senat & le peuple Rômain est en soucy, non seulement à cause de son salut: mais à cause aussi de ta dignité. Car ta renômee, nous est merueilleusement recômâdee, & tous les citoyēs te portent vne singuliere amour. Car ilz esperēt, & se fient, que cōme par cy deuât tu as deliuré la Republique du Roy, maintenant tu

la deliureras du regne: si que aucun ne s'attribuera plus la puissance royale. On fait amas de gens à Rome, & par toute l'Italie (si ainsi est, qu'il faille appeller cela faire amas, quand tous s'offrent de leur bon gré) tât grande ardeur ha faisi les cœurs des hommes par un desir de liberté, & par une haine & horreur de ceste longue seruitude. Quant aux autres choses, nous deuous attendre lettres de toy, pour sauoir que tu fais, & que fait aussi nostre amy Hircius, & mon petit Cesar: lesquelz iespere que brief temps te seront fort conioints par une societé & participatiō de victoire, Reste, que ie taduertisse (ce que i'aymē mieux que tu congnoisses par les lettres de tes amis que par les mieunes) quen toutes choses ie defendray, & maintiendray ta dignité. Fais que tu sois tousiours sain. A Dieu.

M. T. Cic. à Decius Brutus

Empereur Salut.

*Mirabili-
ser mi Bru-
te, lator.*

IE suis merueilleusement ioyeux, amy Brute, que tu approuues mes cōseilz, & sentences, touchāt la creation des Decēvires, & de la dignité que i'ay pourchassée à l'adolescent Cesar. Mais que me n dois ie soucier? Croy moy cōme homme non glorieux, ie suis tout refroidi, amy Brute: car l'instrument de toute ma vertu estoit le Senat, le

quel est dissipé & aboly. Ceste belle faillie, que tu as faite à Mutine contre Antonius, & la fuite diceluy apres son camp rompu, auoit baillé telle esperance de certaine victoire, que chacun se trouuoit recreé, & en partie hors de crainte & sollicitude: & sembloit, que les vehementes concions, & oraisons vehemêtes que ie faisois au peuple sur ceste affaire, fussent combats feins & representez par imagination. Mais pour retourner à ton affaire: ceux qui congnoissent la legion Martiale, & la Quarte, nyent que lon les puisse induire par aucune cōdition daller vers toy. Quant à largêt que tu demandes, on y peult auoir esgard, & on ly aura aussi. Ie suis de tō aduis quil sera bon dappeller Brutus, & faire tenir Cesar ou il est pour la deffense d'Italie. Comme tu me mandes, tu as des detraçteurs ausquelz ie resiste facilement: neantmoins ilz me donnent de lempeschement. On attend des legions d'Afrique. Toutesfois on sesmerueille, que la Guerre soit renouvellee par dela. Iamais naduint chose tāt inopinee. Car estant la victoire annoncee le iour de ton Natal, nous esperions que la Republique seroit deliuree pour vn long temps. Nouuelles craintes renouvellet les troubles passez. Tu mas escrit par les lettres que tu

mas mādées aux Ides de May, que tu auois entēdu par les lettres de Plancus, que Antonius n'estoit point receu par Lepidus. Sil est ainsi, toutes choses seront plus faciles: si autrement, nous aurōs prou d'affaires: ton office est de donner ordre que nous n'en craingnons l'issue. Quant à moy, ie ne faurois ny mieux, ny plus faire, que iay fait. Toutesfois ie desire te voir (ce que ic'espere) le plus grand & le plus renommé de tous. A Dieu.

M. T. Cic. à Decius Brutus

Empereur Salut.

6

*Et si mihi
tua lite-
ra.*

Combien que tes lettres mont donné vn grand plaisir: toutesfois iay esté encores plus ioyeux, quen ta grande occupation tu as mandé à ton Collegal Plancus, quil texcusast vers moy par lettres: ce quil ha fait diligemment. Quant à moy, ie nayme rien plus, que ton office & diligēce. Ta conionction avec ton Collegal, la concord de vous deux, laquelle vous auez declai-
ree par voz lettres communes, ha esté fort agreable au Senat & au peuple Rōmain. Au demeurant, poulsé outre, amy Brute, & tasche non point de surmonter les autres, mais toy mesme. Je ne dois point vser de plus longue lettre principalement enuēré

toy,

toy, lequel ie veux imiter en briueté de lettres. Jattens fort de tes nouvelles, & les attens telles que ie les desire grandement. A Dieu.

M. T. Cic. à Decius Brutus
Empercur Salut.

7

LE temps, que ceste Epistre tha esté baillee, est de grand importance: cest auoir si elle tha esté presentee quãd tu estois en quelque facherie, ou quand tu estois du tout hors de melancolie & tristesse. Parquoy iay expressement enioint & commandé à celuy que ie tay enuoyé, quil obseruast le temps commode de te la presenter. Car tout ny plus ny moins, que ceux, qui viennent par deuers nous en tēps importū, souuent nous font molestes & facheux: en ceste sorte les Epistres offensent ceux à q̄ on les baille, si elles ne sont baillées en tēps & lieu. Mais si (cōme iespere) il ny ha riē q̄ te perturbe, ou qui tempesche: & que celuy, à qui ien ay donné charge ha eslu le temps assez opportun & cōmode pour tabborder, iay cōfiãce, que ie impetreray facilement de toy ce, que ie veux. Lucius Lamia pretēd, & demande loffic de Preteur. Il est fort mon amy, & y ha entre nous deux vne grãd' priuauté,

uauté, & antique: & qui plus est, il ne m'est rien plus plaisant que sa familiarité. Dauantage, ie suis fort obligé à luy pour beaucoup de plaisirs quil mha faits. Car du temps que Clodius me persecutoit si fort, & que luy estoit Prince de lordre Equestre, pource quil maintenoit fort mon salut, il fut relegué par Gabinius Consul: ce nestoit aduenü à Romme au parauant à aucun citoyen Romain. Si de cela le peuple Romain ha souuenance, ce me seroit vne grand' vilénie, si ie nen auois aussi memoire. Parquoy fais estat, amy Brute, & te persuade, que moy mesme demande la Preture. Car combien que Lamia en son Edilité ha exhibé des ieux au peuple avec vne grand' magnificéce & grand' faueur: neantmoins iay entrepris la charge de son affaire, comme sil nauoit point fait tout cela. Maintenant si tu mestimes & maymes autāt, que ie suis seur, que tu mestimes & que tu maymes, puis que tu as en ta puissance les centuries des cheualiers qui tobeissent tous, mādē à nostre amy Lupus, quil nous les assemble. Ie ne tescriray autre chose. Sache, amy Brute, que combien que iattende toutes choses de toy, tu ne me saurois faire chose plus agreable. A Dieu.

M. T. Cicero à Decius Brutus

Empereur Salut. 8

I'Vse familièrement de Lamia, plus que *Lamia*
 de tous mes amis. Il m'a fait de grans ie *vno.*
 ne dis point plaisirs, mais seruices & biens:
 ce que le peuple Rōmain sçait assez. Apres
 auoir fait de fort magnifiques ieux en son
 Edilité, il demande la Preture: & chacun
 congnoit quil n'ha point faute de reputa-
 tion, & faueur. Mais il semble, quil y aura
 si forte brigue & telle ambition de ses com-
 petiteurs, que ie crains presque toutes cho-
 ses: si que ie pense, que pour le meilleur il
 faut que ie soustienne toute la conduite de
 sa brigue. Je congnois facilement, combien
 tu me peux ayder en ceste affaire: & ne dou-
 te point, combien tu voudrois faire pour
 moy. Je veux dōc que tu te persuades, amy
 Brute, que ie ne te saurois demander cho-
 se de plus grand' affection, & que tu ne me
 pourrois faire vn plus grand plaisir, que si
 tu veux ayder Lamia de toutes tes forces,
 richesses & estudes en ceste sienne petition.
 Et de ce faire, ie te prie tres affectueuse-
 ment. A Dieu.

M. T. Cicero à Decius

Brutus Salut. 9

Combien que nous presumions par les *Et si ex*
 choses, que Galba & Volumnius ont *mandatis.*

F 5 remon

remonstré au Senat de ta part, ce que tu pouuois craindre ou souspeçonner: toutefois tu semblois estre en plus grand' crainte, que la victoire à toy, & au peuple Romain aduenue ne requeroit. Quant au Senat, il est magnanime & constant, & ha des chefs de semblable magnanimité . Parquoy il luy desplaisoit estre estimé par toy (lequel il tenoit pour le plus constant, & fort en courage, qui fut onques) craintif, & amorty . Car si à lors que estois assiégré & enclos par Antonius fort puissant & triomphant en armes, chacun auoit grand' esperance en ta vertu : qui est celuy, qui deust craindre quelque chose, estant ton ennemy rompu & deffait, & toy deliuré? De Lepidus, nous ne le craignons point. Car qui est celuy qui le penseroit si furieux & transporté du cerueau, que veu, que durant la guerre tāt grāde il requeroit la paix, maintenant en ceste paix tant desirée il vouldust signifier guerre à la Republique? Je ne doute point que tu ne preuoyes plus loing que moy. Toutesfois en vne si recente gratulation que nous auons faite pour lamour de toy à tous les temples des Dieux, ceste reuocation de crainte cause vne grande facherie & tristesse. Parquoy ie souhaite (ce que ie spered) que Antonius soit du tout rompu
& def

& deffait. Mais sil ramasse quelques forces, il sentira que le Senat nha point faute de conseil, ny le peuple Rommain de vertu, ny la Republique d'Empereur, toy viuât. Escrit le quatorzieme iour deuant les Calendes de Iuin. A Dieu.

M. T. Cicero à Decius Brutus

Empereur Salut.

10

L Es Dieux puissent confondre ce mes-
 chât Segulius, l'homme le plus meschant
 des meschans, qui sont, qui furent, & seront
 iamais. Quoy? pèses tu quil ayt dit ces cho-
 ses à toy seul ou à Cesar: luy, qui nha laissé
 personne, à qui il peust parler & tenir pro-
 pos, quil ne luy en ayt dit autant? Toutef-
 fois amy Brute, ie tayme, & te scez gré, cõ-
 me ie dois, de ce, que tu as voulu q̄ ie sceuf-
 se ces sots langages. Et en cela tu mas dñé
 vn grand signe damour. Et de ce, que Segu-
 lius dit que les veterans se pleignent que
 toy & Cesar nestes au nõbre des Decemui-
 res, pleust à dieu que moy mesmes ny fusse
 point. Car qu'y ha il plus facheux, ny de
 plus grãd' charge? Quand i'euz dit ma sen-
 tence & opiniõ, quil failloit qu'õ ordõnast
 de ceux, qui auoiët charge de guerre, iceux
 mesmes qui ont accoustumé de ce faire ont
 resisté à ma sentèce. Et par ainsi vous estes
 exceptez, cõbié q̄ t'y aye fort repugné. Lais-
 sons

*Dij isti
 Segulio
 malé fa-
 ciant.*

sons donc là Segulius, qui cherche choses

† Ceste di nouuelles: † non quil ayt menagé ses vieux
Etion, res, biens, car il nen auoit point: mais il ha de-
prinse de- uoré les nouueaux acquis. De ce que tu me
uersement scris, que tu fais pour moy ce, que tu ne fe
entre les rois pour toy, qui est, que tu as crainte quil
Latis, em ne maduienne quelque chose: O Brute, hō
pesche que me de bien & cher amy, ie veux que tu t'o-
ce passage stcs totalement de ceste crainte. Car ie ne
ne peut a seray trompé ny deceu aux choses ou lon
noir belle peut pouruoir: mais des accidēs ausquelz
grace en on ne peut donner ordre, ie ne me soucie
Frāçois q̄ pas beaucoup. Aussi ie serois impudent, si
en son na ie demādois plus quil ne peut estre donné
turel: tou- à lhomme par nature. Quant à ce, que tu
tesfois le ministruis que ie me dōne garde, qu'ē crain
sens y est gnāt ie ne sois cōtraint de plus craindre, tu
biē gardé. ministruis fort sagement & amiablement.

Mais ie veux que tu te persuades, que sil est
 certain, que tu es excellēt en ce gēre de ver-
 tu: cest auoir, que iamais tu nas crainte &
 que iamais tu nes perturbé, i'approche biē
 pres de ceste tienne vertu par vne constāce
 immuable. Ie ne craindray dōc riē, & pour
 uoiray à tout. Mais prens garde, amy Bru-
 te, que ce ne soit ta faute, si ie crains quel-
 que chose. Car pour lespoir, que nous auōs
 en tes forces & en ton consulat, combien
 que fussions craintifs, nous ietterions là

toutes

toutesfois toute peur, & crainte : attendu mesmement que nous tenons pour seur, & moy sur tous, que tu nous aymes vniquement. J'approuue grandement le conseil, que tu nous mandes touchant des quatre legiõs, & de la distributiõ & assignatiõ des châps, que toy & Cesar voulez faire à voz soudarts. En cecy voyant, que aucuns de noz Collegaux pretendoient au proufit quilz pourroient faire en la charge de ceste distribution, ie rompy toute ceste deliberation, & feis tant, que la chose vous seroit referuee en son entier. Sil suruiët quelque chose plus occulte, ou (cõme tu escriis) plus secrette & cachee, ie tenuoiray quelcũ des miens, à fin que mes lettres te soient portees plus fidelement. A Dieu. Escrit ce iour deuant les Nones de Iuin.

M. T. Cicero à Decius Brutus

Empereur Salut. II

ILy ha grande amitié entre moy, & Appius Claudius filz de Caius : laquelle ha cõmencé & est confirmee par plusieurs plaisirs quil mha faits, & moy aussi à luy. Je te prie grandement que par ton authorité, laquelle peult beaucoup, tu le conserues tãt pour le respect de ton humanité que pour lamour de moy. Je desire, que ainsi que lon te trouue homme fort magnanime, tu sois

Appia
Claudio.

aussi

aussi estimé plein de clemence . Ce te fera vn grand honneur, qu'vn ieune hōme tant noble, soit par ton moyen preserué de facherie & inconuenient. Duquel la cause est moins a reprobuer, pource que induit par pieté pour la restitution de son pere il sest ioint avec Antonius. Parquoy si tu nasvra ye, & certaine cause de luy faire plaisir, toutesfois tu pourras mettre en auant ceste là, assez certainement tolerable . La moindre declaration de ton vouloir que tu pourrois faire , est suffisante pour faire demeurer en la ville sans aucun dommage ce personnage, né de grand lieu, dvn grād esprit, dvue grād' vertu, plein de seruice, & moins ingrat, qu'homme viuant. Je te requiers de ce faire, amy Brute, & ten requiers en telle sorte que ie ne ten saurois requerit en plus grand' affection, ny de meilleur courage.

A Dieu.

M. T. Cicero à Decius

Brutus Salut. 12

Narratio.

IE te conte, que par cy deuant ie me courrouçois à la briueté de tes lettres: & maintenant il me semble que ie suis trop plein de lāgage: parquoy ie te veux imiter. Tu comprends beaucoup de choses en peu de paroles: Tu te portes bien, & mets ordre de te mieux porter tous les iours. Lepidus est de

est de bon vouloir: il nous faut auoir toute confiance à ces trois exercites. Si iestois timide, toutesfois par ceste Epistre tu neusses mis hors de toute crainte. Mais, comme tu madmonnestes, iay prins le frein aux dets: car si toy estât assiegé, & enclos, iay eu toute esperâce en ta vertu, que penses tu maintenant que iaye? Je desire fort de te remettre la cure & soucy, que ie soustiens pour la Republique: en telle façon toutesfois, que ie ne sorte point hors de ma cōstâce. Quāt à ce, que tu me mandes que tu demeureras en Italie, iusques à ce que tu ayes lettres de moy, si lennemy ny donne empeschement tu ne te trouueras trompé. Car il se fait plusieurs choses en Romme, que ie te manderois volontiers. Mais si par ta venue la guerre se peult finir, n'aye chose en plus grand' recommandation. Tout l'argent qui estoit prest, tha esté ordonné. Tu as vn grand amy en Seruilius: & quant à moy, ie fais tout ce, que ie puis en ton affaire. A Dieu.

M. T. Cicero à Decius

Brutus Salut.

13

Ainsi que de iour en iour iattēdois tes lettres, nostre amy Lupus me signifia soudainement, que si ie te voulois rien escrire, ie despeschasse mes lettres au pl^r tost.

*Expectatō
mibi tuas
quotidie li
teras.*

Nayant

Nayant que tescrire (car ie sauois, que lon renuoyoit tout ce, qui se fait par deça) & entendant qu'un vain & superflu discours de lettres ne te plaisoit point à limitation de toy iay vsé de brieueté. Sache donc que toute lesperance de la Republique est en toy & en ton Collegal. Quant à Marcus Brutus, il ny ha encores rien de certains: le quel (comme tu m'instruis) ie ne cesse d'appeller par lettres à la guerre cōmune. Que pleust à Dieu, quil y fust desia. Nous craignons moins la seditiō interieure de la ville, & les factiōs q̄ y sont: lesquelles ne sont petites. Mais que fais ie? ie n'en suys pas ta brieueté: la premiere page de ma lettre est desia pleine, & viens, à lautre. Vains, & retiens en santé. Escrit le quatorzieme iour deuant les Calendes de Iuillet. A Dieu.

M. T. Cicero à Caius

Matius Salut.

14

*Nondum
satis con-
stitui.*

IE nay pas encores bounement arresté, à sauoir mon, si nostre amy Trebatius (homme plein de seruice, & fort amateur de toy & de moy) m'ha donné plus de plaisir que de facherie. Car quand ie fus arriué le soir au Tusculan, le lendemain matin il vint à moy, n'estant encores bien guery. Le reprenant pource quil auoit peu desgard
à sa

à sa santé, il me dit que chose ne luy tarda
 iamaïs tant que de me voir. Y ha il rien de
 nouveau? dis ie lors. Sur cela il me conta sa
 querelle: à laquelle auant que ie responde,
 ie te tiendray quelque petit propos: de tât
 loing quil me peult souuenir, ie nay amy
 plus anciē que toy. Il est bien vray, que ce-
 ste ancienneté est aucunement cōmunē avec
 plusieurs: mais nō pas lamour. Des le iour,
 que ie te congnoz, ie taymay; & euz fanta-
 sie que tu maymois. Par apres tō absence,
 laquelle fut longue, & nostre ambition, &
 la dissimilitude de nostre vie ne permit pas
 noz volūtez estre coniointes par familiari-
 rité: toutesfois ie recongnuz ton bon vou-
 loir enuers moy plusieurs ans deuant la
 guerre ciuile quād Cesar estoit aux Gau-
 les. Car pēsant que cela me seroit fort vti-
 le, & nō dōmageable à Cesar, tu pourchaf-
 fas quil maymait, quil feist cas de moy, &
 quil me tint au nombre des siens. Ie passe
 beaucoup de choses, qui en ces tēps la furēt
 dites familièrement, & escrites, & cōmuni-
 quees entre nous: car choses plus graues se
 sont ensuyuies depuis. Et au commence-
 ment de la guerre ciuile, quand tu allois
 vers Cesar par le chemin, qui tend à Brun-
 duse, tu vins vers moy au Formiam. Pre-
 mierement, combié deuois ie estimer cela,

mesinement en telz temps? En apres, pèses tu que iaye mis en oubly ton conseil, ton propos, ton humanité? En ces choses là iay souuenâce, que Trebatius se trouua. Il me souuient aussi des lettres que tu mēuoyas, quand ie vins au deuât de Cesar, au châp, comme ie pense, Trebulan. Le temps vint, que ma honte ou mon deuoir, ou fortune me contraingnit de me retirer vers Pompee: quel plaisir, quel seruice, quelle honnesteté me feis tu lors ou à moy absēt, ou aux miens presens? Qui est celuy, que tous mes amis ayēt iugé plus estre miē, ou leur amy, que toy? Ie vins à Brunduse: penfes tu que ie ne sois recors en quelle diligence (incontinent que tu lentendis) tu vins vers moy par Tarente? & quelle fut lors ta priuauté, ton propos, & en quelles remonstrances tu confirmas mon esprit, & courage rompu par la crainte de ces communes miseres? A la parfin nous commençames à estre à Rome: quelle fut nostre familiarité en toutes choses d'importance? I'vsay de ton conseil, pour fauoir, comment ie me deuois gouverner enuers Cesar. En autres qualitez de deuoir amiable, à qui as tu porté telle faueur (i'excepte Cesar) sinon à moy, que tu fois venu en sa maison, & que souuent avec luy tu ayes consumé plusieurs heures

heures en propos humains, & familiers? lors mesmes, si l'en souuiët, que tu me pres-
 sas descrire plusieurs traitez de Philosophie. Apres le retour de Cesar, en quoy tra-
 uailles tu tant, qu'à me pourchasser la fa-
 miliarité intime de luy? ce q̄ tu auois desia
 fait. A quoy donc tend ce mië propos plus
 long que ie ne pensois? Pource, que ie me
 suis esmerueillé, que tu ayes creu par moy
 quelque chose estre faite, qui ne fust con-
 forme à nostre amitié. Car outre les cas
 dessusdits, lesquelz sont assez congnus &
 manifestes, ien ay plusieurs autres incon-
 gnus & secrets, lesquelz à grand' peine
 puis ie bien exprimer. Toutes tes vertus
 me delectent: mais sur tout ta fidelité en a-
 mitié, ton conseil, ta grauité, ta constance
 & honnesteté, & grace en parler, ton huma-
 nité & ton fauoir. Or ie viens maintenāt à
 ta plainte. Premieremēt ie nay point creu,
 que tu eusses baillé ta voix à la promulga-
 tion de la loy, que tu scez xen apres, si ie leuf-
 se treu, ie neusse iamais estimé que tu leuf-
 ses fait sans cause. Ta dignité fait, que lon
 observe & que lon prenne garde à tout ce
 que tu fais; & la maleuolence des hommes
 fait, que lon raconte aucunes choses par toy
 faites plus asprement quelles ne sont. Si tu
 ventens cela, ie ne sçay certainement que

ie dois dire:& si ie me trouue ou lon tien-
 ne telz propos de toy,ie te deffens comme
 ie sçay que ie suis deffendu par toy contre
 les meschantes paroles de mes maluueillās.
 Et en cela ma deffense est double. Il y ha
 aucunes choses que iay de coustume de
 nier, comme de ce quon dit que tu as ap-
 prouuē par ta voix & consentement. Au-
 tres choses y ha, que ie tiens estre par toy
 faites avec pietē & humanité,comme ta di-
 ligence enuers les ieux funebres faits à lhō-
 neur de Cesar. Mais toy, qui es homme
 tant docte, tu nignores pas, que si Cesar
 ha esté Roy (ce que certainement il me
 semble) on peult disputer, & debatre de
 ton deuoir en l'une & lautre partie : cest-
 assauoir en celle, de laquelle iay accoustu-
 mé d'vser, qui est, que ta fidelité & huma-
 nité merite destre louee, veu que tu aymes
 ton amy,encores quil soit mort:ou en lau-
 tre partie, de laquelle aucuns vsent, di-
 sans, que la liberté de la Patrie doit estre
 preferee à la vie particuliere dvn amy.Or
 pleust à Dieu,que les disputes que iay sou-
 stenues sur ces propos,te fussent bien rap-
 portees. Mais quant aux deux pointz qui
 sont les principaux de ta louēge:qui est ce-
 luy qui plus volūtiers,ou plus souuent les
 met en auant que moy?cest assauoir, que tu

as tousiours esté d'opinion, que l'õ se deportast de la guerre ciuile, & q̄ apres la victoire, on v'sast de modestie & attrempance. Et en cela ie nay trouué personne qui ne fust de mon aduis. Or ie remercie donc nostre familier Trebatius, qui ha esté cause, que ie tay escrit la presente: à laquelle si tu n'ad ioustes foy, tu mestimeras hõme sans hõneteté & humanité. Ce qui me sera merueilleusement grief; & ne sera point selon ton naturel. A Dieu.

M. T. C. à Marcus Oppius Salut. 15

Ainsi que iestois en doute (cõme sçait nostre amy Atticus) si ie deuois aller en Grece, ou non (pource quil me venoit beaucoup de chose en la fantasie, si ie deuois faire lvn, ou lautre) suruint tõ Epistre, par laquelle, congnoissant ton iugemēt & conseil, quant à cela, ie fus bien tost resolu. Car tu mas escrit apertement ce quil ten sembloit: & Atticus aussi men ha rapporté ton propos. Iay tousiours iugé; que tu es souuerainement prudent à prendre conseil dyne chose: & fidele à le bailler à autruy. Et lay ainsi experimenté, principalement quand au commencement de la guerre ciuile ie te demanday conseil par lettres, quil te sembloit que ie deuois faire: cest auoir, si ie deuois aller vers

*Dubitās
mibi.*

Pōpee, ou demeurer en Italie. Tu me donnas conseil, que ieusse esgard à ma dignité. Par cela ientendis ta fantasie, & me suis esmerueillé de ta fidelité & discretion à donner conseil: pource que, cōbien que tu pensasses, que ton grand amy Cesar aymeroit mieux le contraire, tu as preferé mon deuoir à sa volonté, me conseillant de suyure plus tost Pompee, que luy. Certainement ie t'ay aymé parcy deuant, & ay tousiours congnū que tu maymois. Et me soutient, que quand i'estois absent, & que i'estois en de grās dangers, tu me fis tous les plaisirs que tu peux en mō absence, & aux miens aussi, qui estoient à Romme. I'ay aussi pour tesmoins, ceux qui ont de coustume de prendre garde à telles choses, en quelle familiarité tu as vescu avec moy apres mō retour, & quelle ha esté mon opinion & propos de toy. Mais tu as fait vn grand iugement de ma fidelité & constance, quand apres la mort de Cesar tu te retiras du tout vers moy souz la conñiance de mon amitié. Lequel tien iugement si ie ne l'approuue par vne grand beneuolence, & tous plaisirs que ie te pourray faire, ie ne me reputeray point homme. Amy Oppi, tu conserueras lamour, que tu me portes (combien que ie scriscecy plus par coustume, que pour besoin

soin quil y ayt de tadmonester) & deffen-
 dras toutes mes affaires, lesquelles à fin que
 tu ne les ignorasses , iay mandé à Atticus
 qui ten aduertist. Tu auras lettres de moy
 plus longues, quand iauray vn peu de loy-
 sir. Donne ordre que tu te maintiennes en
 santé, car tu ne me saurois faire vn plus
 grand plaisir. A Dieu.

F I N.

LE XII. LIVRE DES
 EPISTRES FAMIL.
 DE M. T. CI-
 CERO.



A R G V M E N T.

*Les argumens des Epistres de ce Liure sont
 semblables à ceux du dixiesme, & de lonzieme.
 Car quand ceux, qui auoient iué Cesar, sen fu-
 rent suys de Romme, & que Antonius, qui auoit
 desia ietté son courage sur lempire Rommain, fa-
 soit toutes choses à son plaisir. Cicero escriuoit en
 ceste maniere aux fuitifs.*

M. T. Cic. à Caius Cassius Salut. 1



A N S cesse (& men croy, amy
 Casi) ie pense en toy, & en Bru-
 tus : cest adire en toute la Re-
 publique : de laquelle toute

*Finē nul-
 lum facio*

l'esperance est en vous deux, & en Decius Brutus. Et commence à lauoir meilleure, voyant la Republique tant bien administrée par nostre amy Dolabella. Car ce mal de la ville croissoit tant tous les iours, que ie perdois toute esperance de la tranquillité dicelle. Mais à present il est si bien reprimé quil semble, qu'à iamais nous soyons hors pour le moins de cest infame danger. Il y ha plusieurs autres choses grandes, qui consistent toutes en vous : toutesfois il faut despescher lune apres lautre. Ainsi que lon ha fait iusques à present, il semble, que soyons plus deliurez du regne, que du Roy. Car le Roy estre mort, nous ne laissons pas de voir les insolences, & commandemens royaux. Et ne souffrons seulement cela: mais ce que Cesar ne feroit, sil estoit en vie, nous laprouuons come par luy inuenté. Et ne voy aucune fin de ce malheur. Les tables, & nouvelles loix sont fichees par tout, les franchises sont donnees aux gens de guerre, pour venger la mort de Cesar, les grans deniers leur sont distribuez, les bannis sont rappelez, on introduit des faux decrets & edits du Senat: de sorte, que par la mort de Cesar il semble, que la hayne de si meschant homme soit seulement estainte, & la douleur de seruitude reiette : la Republique

que demeure aux troubles & perturbations, dedens lesquelles il lauoit precipitee. Il faut, que vous mettez ordre a tout cela, sans penser que la Republique ha assez receu de plaisirs de vous. Certes elle en ha receu autant, ou plus, que ien eusse iamais sceu penser. Mais elle n'est pas contente : & requiert encores de grans seruices de vous, veu la hautesse & grandeur de vostre courage, & l'excellence du benefice quelle ha desia receu de vous. Iusques à present vous auez seulement vengé par la mort du tyrant les iniures à elle faites. Quelle partie de ses ornemens ha elle recouuert ? Est ce à cause quelle obeyt à celuy mort, lequel elle ne pouoit souffrir vif ? Deffendons nous les choses escrites de la main de celuy, duquel nous deurions annuller les edits, & statuts ? Mais (diras tu) nous lauons ainsi delibéré. Il est vray : ce que toutesfois s'est fait pour ceder au malheur du temps, qui peut beaucoup en la Republique : mais noz aduersaires, & successeurs de Cesar abusent de nostre facilité par trop immoderément, & avec trop grande ingratitude. Nous parlerons de cela en brief, & rirons ensemble de beaucoup d'autres choses. Cependant ie veux que tu te persuades, que iay ta dignité en singuliere recommandation tant

pour la cause de la Republique laquelle iay eu tousiours fort chere, que pour le respect de vostre amitié. A Dieu.

M. T. Ciro à C. Cassius Salut. 2

Vehementer lator.

IE suis merueilleusement ioyeux, que tu trouues bonne ma sentence & oraison, de laquelle sil m'estoit licite vser plus souuent, il seroit facile de recouurer liberté, & la Republique. Mais ce meschant homme, plus meschant encores, que ce meschant, que tu dis auoir esté tué, ne cherche, que commencement de meurtres: & ne dit pour autre cause, que ie suis auteur de la mort de Cesar, sinon à fin que les veterans soient incitez cõtre moy. Lequel dâger ie ne crains point, moyennant que la gloire de vostre fait soit communicee avec ma louenge. En ceste sorte, il n'est loisible à Piso, qui sest attaché le premier à Antonius sans le consentement daucun, de venir seurement au Senat, ny à moy, qui en ay fait autât trête iours apres, ny à Publius Seruilius, qui m'ha ensuiuy. Car ce brigant & meurtrier ne demande que commencement de meurtres, & ha pensé premierement executer sa mauuaise volunté sur moy le treizieme iour de deuant les Calendes d'Octobre. Auquel iour il vint bien appareillé, ayant demeuré plusieurs iours en la mestairie de Metellus.

Mais

Mais quelle oraison ha il peu forger entre les paillardes, & en yurongnant? Aussi il sembla à tous (comme ie tay escrit par cy deuant) quil vomissoit plus tost, quil n'o-
roit. Parquoy quant à ce que tu mescriis, que tu as confiance, que par mon autorité & eloquence si se pourra faire quelque chose, desia est il ainsi aduenu assez bien, selon la vehemence de ces maux. Car le peuple Rommain congnoit, quil y ha trois Consulaires, lesquelz pource quilz on dit librement, ce quil leut sembloit estre bon à la Republique, ilz nosent venir seurement au Senat. Il ny ha rien dauantage que tu doiues attendre. Ton grand amy Lepidus se delecte de nouvelle affinité. Par ainsi il ne se soucie plus des ieux funebres, & est demy enragé du racueil, que lon fait à ton frere. Ton autre affin est amiellé par les nouveaux commentaires, & codicilles testamentaires de Cesar. Quant à ces choses là, elles sont tolerables: mais cecy ne se peult endurer: cest, quil y en ha vn si outrecuydé quil pense, que son filz sera Consul du rant vostre an: & pour ceste cause il se monstre fauoriser à ce larron. Lucius Cotta mou familier par ie ne sçay quelle desperation fatale (comme il dit) ne vient plus au Senat. Lucius Cesar tresbon & magna

magnanime citoyen, ny peult aussi venir, à cause de sa maladie. Seruius Sulpitius, hōme de grand' autorité & de bon zele enuers la Republique, est absent. Les autres Consulaires, exceptez ceux (pardōne moy, si ie ne les nombre) qui sont esleuz pour administrer les Magistrats, sont auteurs & conducteurs du conseil publicque : lequel nombre seroit petit, encores que les choses fussent en bon estat & prospere : quel doit il estre en ces miseres? Parquoy toute mon esperance est en vous: mais si vous estes absens, à fin q̄ soyez en seureté, elle n'est point en vous du tout: si au contraire, vous brassez quelque entreprinse digne de vostre gloire, ie voudrois bien que ce fust sans nostre dommage : & si ne se peult faire ainsi, toutesfois la Republique recouuera en brief son droit par vostre moyē. Tes amis, & domestiques nont & nauront faute de mon ayde, lesquelz soit quilz prennent conseil de moy, on non, ie feray neātmoins tout ce qui sera digne de ma beneuolence, & fidelité enuers toy. A Dieu.

M. T. Cic. à C. Cassius Salut. 3

*Auger tu-
os amicus.*

TOn amy Antonius augmente tous les iours de plus en plus sa fureur : premierement en la statue de Cesar, quil ha fait mettre au Rostres, il ha mis vn tel til-

tre: A V P E R E D E L A P A-
 T R I E, Q V I L V Y H A P O V R-
 C H A S S E' T O V T B I E N : à fin
 que vous soyez estimez non seulement ho-
 micides , mais meurtriers du deffenseur de
 la Patrie: que dis ie, que soyez estimez? mais
 de sorte , que desia on vous estime & tueur
 pour telz. Et ce transporté de cerueau dit,
 que iay esté le conducteur de vostre fait.
 Que pleust à dieu, quil fust ainsi: il ne nous
 ferait point maintenant de facherie. Mais
 tel fut vostre fait duquel puis que la com-
 modité est passée , ie voudrois bien auoir
 quelque conseil pour vous donner. Mais ie
 ne sçay pas bonnement moy mesme , que ie
 dois faire. Car que peut on faire, cõtre for-
 ce & violence, sans force & violẽce mesme?
 Or tout leur conseil est de venger la mort
 de Cesar, A ceste fin estant Antonius pduit
 le fixieme iour de deuant les Nones d'O-
 ctobre en lassemblée du peuple par Canu-
 tius Tribun, il se partit à sa grand' honte:
 toutesfois il dist choses des conseruateurs
 de la patrie, qui deuroient estre dites des
 traytres dicelle. De moy, ilz ne doutẽt pas,
 que vous & Canutius n'ayez tout fait par
 mon conseil. Quant à leurs autres actes, tu
 peux iuger quelz ilz sont, par la vilennie
 quilz ont faite à ton legat, en luy ostant ce
 qui

qui luy estoit ordonné pour son chemin.
 Quelle opiniõ penſes tu quilz ayent,quãd
 ilz font cela? ilz cuident que lon le porte
 aux ennemis. O chose miserable! nous n'a-
 uons peu souffrir Cesar pour Seigneur: &
 nous sommes seruiteurs d'Antonius son
 seruiteur. Et toutesfois plus par faueur,
 que ie te porte, que par espoir que iaye en
 toy,toute lesperance de la Republique gist
 en ta vertu. Mais ou font tesforces? iayme
 mieux que tu cõsideres cela en toy meſme,
 que si tu entendois les propos, que nous te
 nons entre nous de toy. A Dieu.

M. T. Cic. à C. Cassius Salut. 4

*Vellem Idibus Mar-
tius.* **I**E voudrois fort, que tu meusses inuité à
 soupper le iour des Ides de Mars: il ny
 fust rien demeuré. Maintenant, ceux que
 vous auez laissez viure, me tourmentent:&
 moy certainement par sus tous: toutesfois
 nous auons de gentilz Consulz, mais dis-
 fames Consulaires. Nous auons aussi le Se-
 nat magnanime, & de grand courage:& les
 petis Magistrats meſme ont vn grãd cœur
 & constant:quant au peuple & a toute l'Ita-
 lie, il ny ha rien plus seur, ny plus coura-
 geux. Mais au contraire, il ny ha rien plus
 infame ny plus meschant que Philippus &
 Piso noz Ambassadeurs:lesquelz estant en
 uoyez, à fin que de la part du Senat ilz an-
 nonça

nonçassent certaines choses à Antonius, n'ayant iceluy obey à aucunes dicelles, de leur bon gré ilz nous rapporterent de luy des requestes intolerables. Par ainsi chacua ha son recours vers moy, & suis deuenu fauteur du peuple en cest affaire salutaire. Mais quant à toy ie ne sauois que tu faisois, ny que tu deuois faire, ny ou tu estois. Le bruit couroit, que tu estois en Syrie, mais il ny auoit personne qui lacerテナst. Quant à Brutus, d'autāt quil est plus pres de nous, nous tenons pour plus certain ce, quon nous annonce de luy. Dolabella estoit fort vituperé daucuns personnages nō ineptes, pource quil te succedoit si tost, veu qu'à grand' peine auois tu encores esté trente iours en Syrie. Parquoy chacun estoit d'opinion, quil ne luy failloit receuoir. C'est vne grand' louenge & à Brutus aufsi, que lon vous estime auoir leué vne armee outte nostre esperance. Ie ten escrirois pl^o amplemēt, si ie cōgnoissois la chose, & la cause. Maintenant ce q̄ iea escriis, ie lescriis selon lopiniō des hōmes & bruit qui court. Iattens tes lettres en grand desir. A Dieu.

M. T. Cicero à Cassius Salut.

LHyuer (comme ié croy) ha empesché; que nous nauons peu entendre pouā certain que tu faisois, & principalement

ou tu

*Hyemem
credo ad-
huc probè
buisse.*

ou tu estois. Le bruit commun toutesfois estoit pource que chacun eust bien voulu, que tu eusses esté en Syrie) que tu auois armée. Ce que lon croyoit plus facilement, à cause quil estoit vray semblable. Nostre amy Brutus est venu à vne grand' louenge, car il ha fait de si grands choses, & tant inopinées, que si de soy elles sont agreables, encores plus agreables sont elles, à cause de la sodayneté, & diligence, de laquelle il ha vsé en icelles. Que si tu tiés, ce que nous pensons que tu tiennes, la Republique fera munie de grans renforts. Car depuis le commencement de Grece iusques en Egypte nous serôs muniz de puisâces & forces de bôs citoyens. Toutesfois (si ie ne suis trompé) laffaire est en tel estat, que tout le peril de ceste Guerre gist totallement en Decius Brutus: leq̄l sil fut sorty de Mutine, & eust donné la bataille à Antonius, la guerre eust esté finie. Somme toute: il estoit assiegé par petit nôbre de gens, pource que Antonius gardoit Bolôgne avec la plus grãd' part de son armee. Et nostre amy Hircius lun des Consuls estoit à Claterne: & Cesar à Fore Cornelia (tous deux avec vn puissant exercite) & Pansa autre Consul auoit amassé à Rome vn grand nombre de gens de Guerre, prins des monstres & reueües de
 Italic.

Italie. Lhyuer empeschoit encores de rien faire. Quant à Hircius il ne fera rien (comme il me mande par plusieurs lettres) sinon avec vne grand prudence & consideratiō. Nous tenons en nostre main toute la Gaule Cisalpine biē affectionnee enuers la Republique, sinō Bolongne, Rege, & Parme. Nous auons aussi merueilleusement conioints à nostre cause ceux, qui autre fois ont esté par toy deffenduz en iugement. Le Senat traueille fort pour le bien de la Republique, excepté les Consulaires: entre lesquels vn seul Lucius Cesar est constant & droit. Nous auons perdu vn grād support en la mort de Seruius Sulpitius. Les autres sont en partie sans sauoir, en partie meschans: aucuns portent enuie à la louenge de ceux, lesquels ilz voyent estre approuuez & soustenuz en ladministration de la Republique. La conspiration & vnanimité du peuple Rōmain & de toute l'Italie, touchant le bien commun, est grande. Voyla presque les choses, que ie voulois, que tu congusses. Maintenant ie desire, que la splendeur de ta vertu luyse iusques icy depuis ces parties d'Orient. A Dieu.

M. T. Cic. à C. Casius Salut. *6. Qui sta-*

TV pourras congnoitre par Caius *Ti-*
dius Strabo, homme de biē, & qui ha *tus rerum*
fuerit.

H fait

fait de grans seruices à la Republique, en quel estat estoient les choses quand ie luy baillay ces lettres. Pourquoy le diráy ie fort amateur de ta vertu, lequel laissant sa maison & ses biens sen est allé par deuers toy? Parquoy ie ne le te recommande point: sa venue mesme te le recommandera assez. Ie veux que tu estimes & que tu te persuades, que tout le refuge des gens de bien gist en toy, & en Brutus, si (ce que ie ne voudrois) il aduient quelque aduersité. L'affaire bellique quand i'escriuois cecy, estoit reduite en extreme danger. Car Brutus ne pouuoit à grand' peine soustenir à Mutine la force de ses assaillans. Lequel sil est conserué, la victoire est nostre: mais sil est là opprimé (ce que les dieux ne vueillent permettre) le refuge de tous sera vers vous. Parquoy fais, que tu ayes tel courage & tel appareil quil est de besoin, pour recouurer la Republique vniuerselle. A Dieu.

M. T. Cic. à C. Cassius Salut. 7

Quāto studio dignitatem.

CE me sera plaisir, que tu congnoisses plus tost par autres que par moy de quelle affection & ardeur, iay deffendu ta dignité au Senat, & enuers le peuple. Laquelle mienne sentence eust eu grand' authorité au Senat, si Pansa ne meust résisté
gran

grandement. Ceste mienne sentence prononcée. Marcus Seruilius Tribun du peuple me voulut produire en la concion : ce qui fut fait. Je dis lors de toy ce q̄ ie peuz, avec telle contention que le lieu des causes est grand : & avec vne telle elameur & consentement du peuple, que iamais ie ne veis telle chose. Pardonne moy, si ie lay faite contre le vouloir de la mere de ta femme. Ceste femmelette timide auoit peur, que Pansa ne fust offensé. Certainement Pansa dit en pleine assemblee du peuple, que ta mere & ton frere nauoient esté de consentement, que ceste sentence fust par moy proferee. Mais cela ne mesmouuoit en rien : ie pretendois à autres choses. Je fauorisois à la Republique (à laquelle iay tousiours fauorisé) & à ta dignité & gloire. Or quant à ce, que iay debattu pour toy au Senat en assez long langage, & en l'assemblee du peuple aussi, ie te prie quen cela ie sois trouué veritable, & que tu deliures par tes faits la foy, que ien ay promise. Car iay promis & presque confirmé, que tu nauois attēdu & q̄ tu nattendrois noz edits, & decrets : mais q̄ tu deffendrois la Republique à ta coustume. Et cōbiē q̄ nous neussions entēdu ou tu estois, ny quelle armee tu auois : toutesfois ie tenois tousiours, que toutes les richesses,

forces, & puiffances, qui estoient par dela estoient tiennes: & me couffois, que par ton moyen la Prouince d'Asie estoit desia reduite en la puiffance Romaine. Fais, que en laugmentation de ta gloire tu te surmontes toy mesmes. A Dieu.

M. T. Cic. à Cassius Salut.

Scelus affinis tui.

IE pèse, que par les actes lesquelz ie sçay de vray que lon tenuoye, tu as cõgnu la meschanceté, & extreme legereté de ton affin Lepidus. Or donques la guerre finie, cõme nous pensions, nous faisons Guerre de nouveau: & auons route nostre esperance en D. Brutus, & en Plancus: & lauons aussi (si tu veux sauoir la verité) en toy, & en Brutus mon familier, non seulement pour vn present refuge, si quelque accident (ce que ie ne voudrois) aduenoit: mais aussi pour vne confirmatiõ de liberté perpetuelle. Le bruit couroit icy de Dolabella, tels que nous le voulions: mais nous nauions certains autheurs de cela. Quant à toy, sache, que par vn iugemēt de la chose presente, & par lexpectatiõ de ce qui est à aduenir, on te tient pour vn grand homme. Te proposant cela, fais que tu aspiras & tefforces à routes choses grandes. Il ny ha rien si difficile que le peuple Romain ne pense pouuoir estre par toy fait & surmõté. A Dieu.

M. T.

M. T. Cic. à Cassius Salut. 9

LA brieueté de tes lettres me rend aussi *Breuitas*
 brief en escriuant: & à dire la verité, ie *tuarū li-*
 en trouue pas bonnemēt que tescire. Car *terarum.*
 quant à ce, qui se fait à Romme, ie suis cer
 tain que lon le tenuoye dedens les actes: &
 quant à tes affaires nous nen sauons rien.
 Car on ne nous apporte aucunes nouuel
 les, comme si l'Asie estoit close: sinon quel
 que bruit de la deffaite de Dolabella: le
 quel bruit dure ia assez long temps, mais il
 est sans autheur. Pensans que la Guerre
 estoit finie soudainement Lepidus nous ha
 mis en vne grād' sollicitude. Parquoy per
 suade toy, que la Republique ha vne grād'
 esperāce en toy & en tes forces. Nous auōs
 de bons, & fermes exercites: mais à fin que
 tout (comme iespere) aille bien, il est fort
 requis que tu viennes. Car lesperance de la
 Republique est petite (ie ne veux point di
 re nulle) mais quelle quelle soit, elle est fon
 dee sur lan de ton Consulāt. A Dieu.

M. T. Cic. à Cassius Salut. 10

TOn affin, & miē familier Lepidus fut *Lepidus*
 iugé le iour deuant les Calendes de *tuus affe-*
 Iuillet dedens le Senat par toutes les sentē *nis.*
 ces des assistans, ennemy du bien commū:
 & tous ceux qui auet luy auoient laisē le
 party de la Republique: ausquelz toutesfois

on ha donné faculté & puissance de retourner en leur bon sens, & se raduiser entre cy & les Calendes de Septembre. Le Senat se montre magnanime, principalement souz lespoir de ton secours & support. Quand i'escriuois cecy il y auoit grãd' guerre, pour la legereté & meschanceté de Lepidus. Nous entendõs tous les iours ce, que nous voulons de Dolabella; mais il ny ha aucun certain autheur, ou chef de ces nouvelles. Laquelle chose estant ainsi, toutesfois par les lettres, lesquelles nous auõs receües de toy, escrites au camp aux Nones de May, la cité s'estoit persuadée, & pësoit, que desia Dolabella estoit opprimé: & que tu venois en Italie, avec ton exercite, à fin que si cela estoit fait selon nostre desir, nous fussions corroborez par ton conseil & autorité: ou si nous aduenoit quelque infortune (comme le hazard de guerre le porte) nous nous tinsions forts de ton exercite. Lequel exercite i'aorneray en toutes sortes q' ie pourray. Et de ce faire lors nous aurons temps cõmode, quand on commencera à cõgnoltre, quel secours il pourra dõner, ou ha donné à la Republique, Car iusques à present nous entëdons seulement tes efforts, bons & nobles: mais nous en attëdons quelque effect, lequel iay confiance, quil est desia ou fera

sera bien tost. Il ny ha rien plus noble, que ta vertu & magnanimité: par quoy nous desirons, que bien tost te puissions voir en Italie: & nous tiendrons seurs de la Republique, si nous vous auons avec nous. La vi- stoire estoit belle pour nous, si Lepidus neust receu Antonius qui sen fuyoit def- froqué, & sans armes. Parquoy iamais An- tonius ne fut tant haï de la Cité que Lepi- dus. Car Antonius ha prins occasiõ de guer- re sur les troubles de la Republique: mais Lepidus lha excitee de paix & victoire. Nous auons des Consulz ia esluz qui luy seront opposez: ausquelz il y ha grãd' espe- rance: mais vne sollicitude fort douteuse à cause des incertaines yssues des batailles. Persuade toy dõques, que tout gist en toy & en Brutus, & que lõ vous attẽd, mesme- mẽt Brutus des lõg tẽps. Que si vo^r retour- nez (cõme iespere) victorieux de noz enne- mis, la Republique sera toute recreee par vostre autorité, & fortãt de ses misereres de- meurera en qlq̄ estat tolerable. Car il y ha plusieurs choses, ausq̄lles il faut remedier, cẽbiẽ q̄ la Republiq̄ semblaist estre deliuree de la meschãceté de ses ennemis. A Dieu.

M. T. Cic. à Cornificius Salut.

LA memoire & souuenance que tu as de moy mest grandement agreable,

*Grata mi
hi rebemẽ
ter.*

H 4 laquelle

laquelle tu mas signifiee par lettres. Je te prie de la garder : non que ie doute de ta constance, mais pource que cest la coustume de prier ainsi d'amy à amy. On nous ha rapporté pardeça tout plein de choses tumultueuses, qui se font en Syrie: les quelles d'autât quelles se font plus pres de toy que de moy, ien suis plus esmu pour ta cause, que pour la mienne. Il y ha grand' oisueté à Rome, de sorte, que tu aymerois mieux quelque salubre, & honneste negoce: ce que ie voy aduenir, puis que Cesar y met sa fantasie. Quant à moy, sache, que depuis ton depart iay prins comme vne certaine occasion & licence descrire vn peu plus librement & audacieusement : & autres choses, que parauēture tu m'accorderois. Iay escrit prochainement De la parfaite maniere de orer: en laquelle disputation iay eu fantasie souuent, que tu discordois de mon iugement quelque peu, comme vn hōme docte pourroit contreuenir à la sentēce & opinion dun non indocte. Je voudrois bien, que tu voulusses fauoriser à cest œuure, sinon par assentation, à tout le moins selon ce quil ten semblera. Je diray à tes seruiteurs, quilz le doublent, silz le veulent faire, & quilz te lenuoyent. Car ie pēse, qu'encores que tu ne le trouues gueres bon, tou

cesfois

tesfois en ceste tienne sollicitude tu prendras plaisir en tout ce qui viendra de moy. De ce que tu me recommandes ta reputation & dignité, tu fais en cela à la coustume des autres: mais ie veux que tu estimes, que ie ferois toutes choses pour nostre amour mutuelle: & ay telle opinion de ton grand esprit & de tes estudos, & de l'espoir de ta souueraine dignité, que ie ne prefere personne à toy, & en compare peu. A Dieu.

M. T. Ciceró à Cornificius
Salut.

12

IE respondray premierement au poinct *Quod ex-*
dernier de ton Epistre, laquelle iay pro *remum*
chainement receue de toy. Car iay prins *fuit.*
garde, que quelque fois vous autres grans
Orateurs faites ainsi. Tu te plains que ie ne
tescris pas assez souuent. certes ie nay ia
mais failli de t'euoyer de mes lettres, quand
on mha signifié quil alloit quelcun des tiens.
par deuers toy. De ce, quil me semble, que
ientens par tes lettres, que tu ne feras rien
follement, & que tu ne delibereras de rien
deuant que tu saches ou ce ie ne scay quel
Bassus se iettera, me fondant sur ta prudence
iesperois bien cela: & puis tes lettres
tant graues ont fait, que ien aye eu totale
confiance. Et te prie fort, que tu me fasses
H ; souuent

souuent fauoir de tes nouuelles, à fin que ie puisse fauoir que tu fais, quil se fait, & que tu fairas par cy apres. Or combien, que ie fusse fort desplaisant de son depart: toutes fois ie me consolais lors, pource que ie pensois que tu ten allois en vn grand repos, & que tu te departois sur le commencement de plusieurs, & grands affaires. Le contraire de ces deux choses est aduenu. Car la guerre sest esmue ou tu es, & nous auons la paix icy: mais paix telle, que si tu estois pardeça, plusieurs choses ne ty delecteroient pas: choses toutesfois, qui ne delectent pas aussi Cesar. Car l'issue des guerres ciuiles est tousiours telle, que les choses ne se font pas seulement à la volũté du victeur: mais quil est contraint souuent dobeir à ceux, par layde desquelz il ha eu la victoire. De moy, ie suis tant endurcy en ces miseres, qu'aux ieux de Cesar iay veu sans regret & douleur Titus Plancus, & ay ouy les Poësies de Laberius, & Publius. Et ny ha rien, de quoy iaye si grand' faute, que de quelque amy: avec lequel ie puisse rire familièrement, & doctement de ces resuerries. Tu seras celuy là, si tu viens bien tost pardeça. Et nest requis seulement pour moy, mais aussi pour toy, que tu le fasses ainsi. A Dieu.

M. T. Cicero à Corni-
ficius Salut.

13

I Ay leu volontiers tes lettres: dedens les- *Libentif-*
 quelles vne chose mha donné grãd plai- *sime legi*
 fir: cest; que iay entendu, que tu auois receu *tuas litem*
 les-miennes. Car ie ne doutois point, que *ras.*
 tu ne les leusses volontiers: mais ie crai-
 gnois, qu'elles ne te fussent pas baillées.
 Iay entèdu par ton Epistre que Cesar s'est
 demis à toy de la charge, & conduite de la
 guerre qui est en Syrie, & de la Prouince
 de Syrie mesme. Je desire, que ceste chose te
 vienne à bien & honneur. Ce que iespere,
 me confiant tousiours en ton industrie &
 prudence. La presumption que vous auez
 (côme tu mescris) de la guerre Parthique,
 mha certainement esmu. Par coniecture ie
 presumois à peu pres, combien tu pouuois
 auoir de gens, & puis ie lay congnu par tes
 lettres. Parquoy ie souhaite, que ceste gent
 Parthique ne s'esmeue encores, iusques à
 ce que les legions que ientès que lon te mei-
 ne, soient par deuers toy. Et si tu nas armee
 suffisante pour combatre à la campagne,
 tu sauras bien vser de la ruze de M. Bibu-
 lus, lequel se tint dedens vne ville forte &
 riche, ce pendant que les Parthes estoiet en
 la Prouince. Mais tu pourras prédre aduis
 sur cela selon les affaires, & selon le temps.

De moy,

De moy, ie feray tousiours en soucy de ce, que tu fais, iusques à ce, que ie sache que tu auras fait: Je nay iamais eu commodité de t'escrire, que ie ne taye enuoyé lettres. Je te prie fais en autant de ton costé: & sur tout escriis à tes amis & domestiqs en telle sorte, quilz sachent que ie suis tien. A Dieu.

M. T. Cicero à Cornificius Salut. 14

*Non modo
te.*

NON seulement toy: mais tout le peuple Romain congnoit la familiarité que iay avec Lucius Lamia. Car elle fut congneue & considerée en grand theatre & assemblée, quand il fut relegué & bāny par A. Gabinius Cōsul, pource quil auoit deffendu librement & constamment mon salut & honneur. Et de cela nostre amour nest pas procedee: mais pource, que icelle amour estoit de soy grande & anciēne, il nha crainct de se mettre en tout danger & peril pour moy. A ces plaisirs & merites on peult adiouster nostre familiarité si priuee, que ie ne me delecte point tant dhomme viuant que de luy. Je ne pense point que tu attendes, en quel langage ie te le recommanderay: il suffit que tu entendes la cause de nostre amour: & veux que tu penses que iay vsé de tout le langage quil y faut. Tiens pour certain, que si tu deffens les affaires de Lamia, ses enfans, sa famille, ses procureurs

teurs en ce qui fera de besoin, cela me sera plus agreable, que si telle tiennne liberalité & humanité s'eliendoit sur mon biẽ domestique. Et ne doute point que encores sans recommandation (tant bien tu congnois les hommes, qui meritent plaisir) tu ne fasses toutes choses de bõ cœur pour lamour de Lamia. Combien que lon mha dit, que tu estimois quil s'estoit trouué à escrire quelque decret du Senat, que lon faisoit contre ta dignité: lequel durant ces Consulz là ne se trouua iamais à rien escrire: & dauantage, tous les edits du Senat estoient pour lors faux. Si ce nest parauenture que tu guides que ie me fois trouué à la consultation Sempromiane idu Senat, combien que lors ie ne fusse à Romme, comme ie te manday, estant encores la chole recente. Mais cest assez parlé de cela iusques a present. Amy Cornifici, ie te prie tant que ie puis, que tu estimes toutes les affaires, & negoces de Lamia estre miens: & fais tãt pour moy q̃l entẽde ceste miẽne recõmẽdatiõ luy auoir prouité beaucoup. Tu ne me scaurais faire plus grand plaisir. Donne ordre, que tu sois toujours en santé. A Dieu.

M. T. Cic. à Cornificius Salut. 15 *Ita ne pra*

NY ha il autre que les litigateurs, qui *ter litiga*
te porte mes lettres. Certainement *tores.*
telles

telles lettres sont en grand nombre: car tu as fait, quil ny ha personne, qui se pense te estre assez recommandé sans mes lettres. Mais qui est celuy des tiens, qui mayt signifié estre quelquvn, qui allait par deuers toy, auquel ie naye baillé quelque Epistres? Ou quelle chose mest plus recreatiue, que de tescrire, ou lire tes lettres, puis que ie ne puis deuifer auecques toy en presence? Vne chose plus me fache: cest, que ie sois si empesché & plein de tant d'affaires que ie nay aucun temps de tescrire à mon plaisir. Car si ainsi estoit, ie ne te prouoquerois point par Epistres, mais par iustes volumes: par lesquelz il est besoin que ie te prouoque. Pource que combié que tu sois occupé, tu as encores plus de loisir que moy. Ou si tu nes hors d'occupations, ne sois point impudent, & ne me donne facherie, en me requerant de tant souuent tescrire, veu que iay si peu souuēt lettres de toy. Car si par cy deuant iestois detenu de beaucoup d'occupations, pource quen toute sollicitude ie voulois deffendre la Republique, maintenant ie suis encores plus empesché. Pource que tout ainsi que ceux, qui sont releuez de maladie silz viennent de rechef à retomber, sont plus malades que deuant: en telle sorte nous sommes en plus grand fache

facherie, que iamais, nous efforçant de faire guerre nouvelle, apres la guerre premiere supprimee & estainte. Cest assez parlé de cela. Amy Cornifici, persuade toy, que ie ne suis de courage tant imbecille, ou inhumain, que ie puisse estre surmonté par toy, ou damour, ou de plaisirs & seruices. Quant à ton amour, ie nen doutois point: toutesfois Cherippus me lha donné mieux à congnoitre. O que ce personnage mha tousiours esté cōuenable, & que maintenāt il mest recreatif! Il mha exprimé toutes tes contenance, non content dé me narrer ta beneuolēce & propos. Parquoy naye crainte, que ie me sois courroucé à toy de ce, que tu mas escrit en semblable substance qu'aux autres. Vray est, que ieusse bien voulu auoir lettres particulieres pour moy seul: mais ie ne les ay point requises avec autre plus grād' instance, & plus tost avec amour. Quāt à la despēse que tu te dis faire, & auoir faite au trein militaire, ie ne ty puis donner secours, pource que le Senat est tout desnueé ayant perdu ses Consulz, & quil y ha vne grand' destresse, & poureté, quant à la pecune publique: laquelle on amasse de tous costez, à fin de payer aux soudarts, qui lon meritē, ce quon leur ha promis: & ce ne se pourra faire sans
quelq

quelque contributiõ commune . Quant à Accius Dionysius, ie pense quil nē soit riē, pource que Stratorius ne m'en ha rien dit. De publius Luceius, ie ne taccorde point que tu laymes mieux que moy, car il est de mes plus grans amis. Quand ie instois enuers les arbitres de sa cause, quilz luy donnassent quelque delay pour la cause de nõ le pouuoir faire, il me misrent au deuant, quilz estoient empeschez par leur compromis & serment . Parquoy ie suis daduis, que Luceius sen vienne : toutesfois sil ha creu le conseil, que ie luy donnois par mes lettres, il doit desia estre à Romme. Quāt aux autres choses desquelles tu mas escrit, & mesmement de la pecune, tu en as escrit ignorant la mort de Pansa, cuydant que par son moyen nous peussions faire cela: ce qui ne teust trompé, sil viuoit, car il tay moit fort . Mais apres sa mort, nous ny voyons point dordre. Quant à Venuleius, Latinus, & Horatius, ie trouue bon ce qui en est fait . Mais ie ne trouue pas trop bon, que tu ayes osté les lecteurs à tes legats (comme tu escriis) à fin de les contenter . Car ceux qui estoient dignes dhonneur, ne deuoient estre cõparez avec ceux, qui sont dignes d'ignominie & vitupere: & suis d'auis que silz ne sen sont allez, on les

les fasse partir par l'edit du Senat. Voyla
 ce, que ie voulois respondre aux deux let-
 tres, que tu mas enuoyees d'une mesme sub-
 stance & argument. Au demeurant,
 ie veux que tu te persuades,
 que ma dignite ne mest
 point plus chere,
 que la tienne.

A Dieu.

FIN.

*

I L E

LE XIII. LIVRE DES
EPISTRES FAMIL.
DE M. T. CI-
CERO.



ARGUMENT.

Les deux Liures ensuiuans sont de grande facilité, & presque tous pleins de recômandatiôs. Qui sera causé, que nous en tronquerons la plus part: car soit en Latin, ou en François, ce ne peut estre que redite. Vray est, quen Latin il y ha quelque grace, qui seroit en nostre langue par trop inculquee: & pour grace seroit repetition indecente. Nous procederons dôc iufques à ce, que bon nous semblera.

M. T. Cicero à Mem-
mius Salut.

*Et si nõ sa-
tis mihi.
cõstiterat.*



OMBIEN que ie neusse conclud, si ie te verrois à Athenes avec plaisir ou facherie, pource que liniure que tu as receüe, me contristoit, & que la prudence & constance, de laquelle tu vsois à comporter cest outrage, me donnoit ioyé: toutefois iaymerois mieux tauoir veu. Car la facherie que iay, à cause de ce que dessus,

dessus, ne meust moindre, en ne te voyant: & le plaisir & volupté, que ie prens en ta constance, meust esté plus grande, me trouuant avec toy. Parquoy ie donneray ordre de te voir, quand ie le pourray faire commodément. Ce pendant ie traiteray avec toy ce (comme ie pense) qui se peult traiter & faire. Premièrement ie te veux prier que tu ne fasses rien pour la-mour de moy contre ton vouloir: mais des choses que tu entendras ne te greuer pas beaucoup, & à moy estre fort commodes, ie ne sois de toy refusé, moyennant quau parauant tu te persuades de le vouloir faire volontiers, & non à regret. Tout meust commun avec Patro Epicureus, si ce uest, que nous sommes fort discordans en Philosophie. Mais au commencement il faisoit grand cas de moy, & des tiens à Rome, & nous portoit vne grand' amitié & reuerence: & depuis peu de temps ayant obtenu, quant à ses commodités & loyers, vne partie de ce, quil vouloit, il mha eu presque pour le principal de ses deffenseurs & amis, & desia mha esté baillé & re-commandé par Phedrus, lequel, quand nous estions encores ieunes enfans, & deuant que nous cõgnussions Philo, nous plaisoit fort cõme Philosophe, & depuis nous

ha pleu, comme homme de bien, amiable, & plein de seruire. Quand donques ce Patro meut enuoyé lettres à Rōme, à fin que ie te reconciliaſſe à luy, & que ie te requiſſe que tu luy ottroyaſſes ie ne ſçay quoy des paroyſ d'Epicurus, ie ne ten ay rien eſcrit, pource que ie ne voulois que l'entreprinſe de ton baſtimēt fuſt empeschee par ma recommandation. Par apres, moy eſtāt arriué à Athenes, quand il m'eut prié que ie ten eſcriuiſſe, il obtint lors ſa demande, pource que tous tes amis tenoient pour certain, que tu auois laiſſé là ton entreprinſe de baſtir. Sil eſt ainſi, & ſi cela ne te touche pas grandement, ie voudrois bien que ſi tu as eſté aucunement offenſé par la peruerſité daucuns (car ie congnois ceſte nation) tu t'adonnaſſes à douceur, & clemence, ou à cauſe de ton humanité, ou pour lamour de mon honneur. Certainement ſi tu me demandes, quil men ſemble: à la verité ie ne voy point, pourquoy il requiert ſi fort cela: & ne voy point auſſi, pourquoy tu luy doiues refuſer: & en cela tu es moins excuſable que luy, ſi tu es en facherie ſans cauſe. Je ſuis certain que le propos & la cauſe de Patro, teſt aſſez congneue. Il dit, quil luy faut prendre garde à lhōneur, à loſſice, au droit

droir testamentaire, & autorité d'Epicurus: à lobtestation, au siege, au domicile de Phedrus, & à la trace des grans personna- ges. Si nous voulons reprendre ceste siene affection, nous nous pouuõs moquer de sa vie, & de sa façon de faire en l'estude de Philosophie. Mais puisque nous ne sommes pas trop aduersaires à ceux qui se delectent de semblables choses, ie ne sçay si nous deuons pardonner à cestuy cy, qui est en tel trauail desprit, lequel sil peche, il peche plus par sottie, que par malice. Pour venir au poinct (car il faut, que ie die rondement ce, que ie veux) i'ayme Atticus, comme vn mien frere, ie nay rien plus cher, ny plus agreable que luy. Or il m'ha prié (cõbien quil ne soit importun en requestes) bien fort de cecy, non comme estant de ces gens (car il est aorné de toute doctrine liberale) mais il ayne grandement Patro, & ha fort aymé Phedrus: & ne fait aucune doute, que ie n'impetre facilement cela de toy, encores que tu batisses. Maintenant sil entéd que tu as laissé ta fantasie de bastir, & que ie n'aye impetré cela de toy, il ne pensera pas que tu me l'ayes refusé, mais il me reputera negligent. Parquoy ie te prie que tu escriues à tes domestiqs; que tu veux bien, que ce decret des Arcopagites, lequel

ilz appellent admonitoire, soit aboly. Je re-
tourne à mon premier propos. Je veux,
que tu te persuades deuant que de faire
cecy, le vouloir faire volontiers pour la-
mour de moy. Sache toutesfois, que si tu
fais cela dequoy ie te prie, ce me sera chose
fort agreable. A Dieu.

M. T. Cicero à C. Mem-
mius Salut. 2

*Caius Auia-
no Euan-
dro.*

I Ay grande familiarité avec Caius Auia-
nus Euander, qui habitoit en ton sain-
tuaire: & pareillement avec M. Aemilius
son patron. Je te prie donc, si tu le peux
faire sans dommage, ou importunité, que
tu luy fasses plaisir en son habitation. Car
pour beaucoup douurages quil ha com-
mencez pour plusieurs, il luy faut sou-
dain retourner à sa premiere habitation
aux Calendes de Iuillet. Honte me garde
de te prier en plus long langage. Toutef-
fois ie ne doute pas, que si tu nas grand
interest, que tu ne sois de telle affection
que ie serois, si tu me requerois de quel-
que chose. Brief: tu ne me saurois faire
plus grand plaisir. A Dieu.

M. T. Cicero à C. Mem-
mius Salut. 3

*AulumFu-
sium.*

M On desir est, que tu traites, com-
me tu mas promis en ma presence,
Aulus

Aulus Fufius l'un de mes intimes & familiers, le plus studieux & obseruateur de tous en cas d'amitié enuers moy, homme docte & de grande humanité, & fort digne de ton amitié. Si tu le fais, tu me feras aufsi grand plaisir, que plaisir que tu me saurois faire. Outre plus tu l'obligeras à toy à iamais, luy, qui est plein de ser-vice & honneur. A Dieu.

M. T. Cicero à Q. Valerius filz de
Quintus Salut. 4

Publius Cornelius, lequel tha baillé ces lettres, m'est recommandé par P. Cuspius: pour lequel tu congnois bien, combien ie dois & voudrois faire. Ie te prie grandement, faire en sorte, que Cuspius congnoisse quelque effect de sa recommandation, & que pour cela il me remercie grandement, & soudain & souuent. A Dieu.

*Publius
Cornelius.*

M. T. Cicero à Brutus
Salut. 5

Par mon autre Epistre ie tay recommandé en commun les Legats des Arpinates, le plus diligemment que iay peu: par ceste cy ie te recommande particuliere-ment, & singulierement Quintus suffidius, avec lequel ie suis conioint par tous droits

*Alia Epi-
stola.*

damitié : & fais ce, non pour rien diminuer de ma premiere recommandation, mais pour y adiouster. Il est filz de la femme de Marcus Cefius, mien amy & familier: & ha esté avec moy en Cilice Tribun des gens de guerre : en laquelle charge il sest porté, & gouverné en telle sorte, que ie me sens plus auoir receu de plaisir de luy, que luy en auoir fait. Dauantage (ce que tu prises beaucoup) il ne hayt point noz études. Par quoy ie voudrois bien que tu le receusses liberalement, & que tu feisses, que son industrie se monstrest excellemment en ceste legation, laquelle il ha entreprinse contre son proufit, suyuant mon autorité. Or il veult (ce que chacun bien né ha par nature) acquerir grand' louenge enuers nous, qui lauons poulsé en ceste charge, & du municipe quil ha à gouverner. Ce qui luy aduiendra, si par ma recommandation il acquiert ta faueur, & support. A Dieu.

M. T. Cicero à Seruius
Sulpitius Salut. 6

Hageffaretus Larissens.

HAgeffaretus Larissens ne sest monstré ingratt, ou auoir mis en oubly les plaisirs que ie luy ay faits en mon Consulat, & mha par apres fort aymé. Ie te le recommande fort, comme mien hoste & familier,

lier, & homme non ingrat, plein de grand' bonté, & le premier de sa ville, fort digne de ton amitié. Tu me feras vn grand plaisir, si tu fais en forte, quil entende que ceste mienne recommandation luy ha beaucoup valu enuers toy. A Dieu.

M. T. Cicero à Acilius
Proconsul Salut. 7

Iay telle familiarité avec C. Otacilius Naso que ie nen ay point de telle avec homme de son ordre. Car ie me delecte fort en nostre conuersation quotidienne de son humanité & bonté. Il ne faut point que tu attendes, en quel langage ie te le recommande, veu quil mest tant amy, que ie ray escrit. Il ha des affaires en ta Province, lesquelles ses Libertins Hilarius, Antigonus, & Demonstratus procurent. Ie te les recommande, & tous les negoces aussi de Naso, ny plus ny moins, que si cestoyent les miennes. Tu me feras vn grand plaisir, si ientens que ceste mienne recommandation leur ayt beaucoup valu. A Dieu.

Cneo Otacilio.

M. T. Cicero à Acilius
Proconsul. Salut. 8

Lysso filz de Lyso Lilybetan des ses aulcêtres ha amitié hospitalè avec moy, & me

*Auitū mā
hi hospitiū
& me tium.*

& me reuere grandement, & lay congnu digne de estre descendu de la race, dont il est. Car il est de noble famille. Parquoy ie te recommande d'affection singuliere & luy & sa maison. Et te prie tres affectueusement que tu fasses en sorte quil entende, q̄ ceste mēe recommandation luy ha causé vn grād secours, & aornement enuers toy. A Dieu.
M. T. Cic. à Acilius Proconsul Salut. 9

*Hippiam
Philoxeni
filium.*

IE te recommande en toute affection Hippiam filz de Philoxene Calatin, mon hoste & amy. Ainsi, que lon mha donné à entendre, ses biens sont publiquement possedez souz nom daustruy, contre les loix des Calatins. Si la chose est telle, sans ma recommandation, il doit impetrer de ton equité, que tu luy suruiennes. En quelque sorte que ce soit, ie te prie que pour le respect de mon honneur tu l'expedies, & que tu luy fasses plaisir tāt en cest affaire, quen autre chose, autāt q̄ ta foy, & dignité le permettra. Cela me sera merueilleusemēt agreable. A dieu.

M. T. Cicero à Q. Philippus
Proconsul Salut. 10

*Et si non
dubito.*

Combien que ie ne doute point, que pour l'affection q̄ tu me portes, & pour le respect de nostre amitié, que tu n'ayes en memoire la recommandation, que ie tay faite pour Oppius: toutes fois ie te recomman

de de rechef iceluy mesme qui est pardela, & les affaires de Lucius Egnatius mien familier qui est absent. Iay telle amitié, & familiarité, avec luy, que si cestoit mon affaire propre, ie nen ferois en plus grãd soucy. Parquoy tu me feras vn grand plaisir, si tu fais en sorte quil cõgnoisse, que tu maymes autant, que ie pense. Et te prie bien fort dainsi le faire. A Dieu.

M. T. Cic. à Allienus Proconsul Salut. 11

TV icez combien iay tousiours estimé *Et te scire arbitror.*
 C. Auianus Flaccus : & ay entendu de luy (homme de bien, & non ingrat) en quel le liberalité & honnesteté tu lauois traitté. Ie te recommande ses filz dignes de tel pere, & fort mes amis, & lesquelz iayme vniquement : & te les recommande en telle sorte, que ie ne les saurois recommander en plus grande affection. C. Auianus est en St cile. Marcus est avec nous. Ie te prie, que tu aornes & deffendes la dignité, & bié, de luy & de lautre. Tu ne me saurois faire chose en ta Prouince plus agreable. Et te prie grandement dainsi le faire.

A Dieu.

LE XIII. LIVRE DES
EPISTRES FAMIL.
DE M. T. CI-
CERO.



ARGUMENT.

Toutes les Epistres de ce quatorzieme Livre sont presque dun argument, lesquelles il enuoyoit à sa femme du temps quil estoit en exil. Si donc ie ten traduis deux, ou trois, contente toy, & ne requiers d'estre chargé de redite.

M. T. Cicero à Terentia sa femme,
& Tullia sa fille, & Cicero son
filz Salut.

Et literis
mutlorū.



ENTENS par les lettres de plusieurs, & par le commun bruit de chacun, que ta vertu & constance est incredible, & que tu ne te lasses ny de labeur desprit, ny de corps. Moy miserable ! Est il possible, que toy pleine de si grand' vertu, foy, bonté, & humanité sois tombee pour lamour de moy en si grandes calamitez ? & que ma fille Tulliola reçoie pour moy tant de pleurs, par le moyen duquel elle ha eu tant de plaisirs & voluptez ? Que diray ie de
mou

mon filz Cicero ? lequel incontinent qui
 ha commencé dauoir congnoissance , il ha
 esté affligé de grieues douleurs, & miserés.
 Lesquelles choses si iestimois, qu'elles fuf-
 sent aduenues par cas fortuit, ie les porte-
 rois plus aisement : mais tout est aduenu
 par ma coulpe, qui pensois que ceux may-
 moyent , lesquelz me portoyent enuie , &
 ne suyuois ceux qui me voloyent faire plai-
 sir. Que si ieusse seulement vsé de mon
 conseil , & que les propos de noz sors , ou
 meschans amis neussent eu telle autorité
 enuers moy , ie viurois maintenant en
 heur & felicité. Maintenant, puis que noz
 amis me conseillent dauoir esperance , ie
 donneray ordre de maintenir ma santé
 pour suruenir à ton labeur. Ientens bien
 que la chose est difficile , & quil eust esté
 plus facile de demeurer à Rome, que dy
 retourner . Toutesfois si les Tribuns , &
 Lentulus est autant studieux de mon bien,
 quil semble : & si aussi Pompee & Cesar est
 autant mon amy , quil monstre, ie ne me
 dois point desesperer. Quant à nostre fa-
 mille , ien feray , comme tu mescriis , quil
 plaist à noz amis estre fait. Quant à lair de
 pardeça, la pestilence sen est allée de ce lieu,
 & tandis quelle y ha esté, elle ne mha point
 touché. Plancus homme plein de plaisir &
 seruice

seruice, desire fort que ie demeure avec luy. Je voulois me retirer en lieu plus desert, & caché en Epire, ou Hispo ne peut venir, ny les gens de guerre: mais Plancus me retient encores: & espere quil pourra aduenir, que tous deux irons en Italie. Lequel iour si ie puis voir, & puis estre embrassé de vous, il me semblera auoir receu vn grand fruit de vostre pieté & la mienne, comme si i'auois recouuert ma fortune & la vostre. Piso vse de si grand' humanité, vertu & amour enuers nous tous, quil nest possible de plus. Dieu vueille, que cela luy tourne à bien: pour le moins ie sçay, quil en receura vne gloire immortelle. Quant à mon frere Quintus, ie ne reprens ce que tu en as fait: mais ie voudrois quattendu que vous estes en si peu de nombre, vous vesquissiez en bonne amitié & concorde. Iay remercié ceux que tu voulois: & leur ay mandé, que cestoit par ton aduertissement. De ce que tu me mandes, amie Terentia, que tu veux vendre le lieu que nous auons aux champs, ie te demande (ô moy miserable) que sera ce de moy? Et si ceste misere, en laquelle nous sommes, nous presse tous iours, quelle pitié y aura il en nostre enfant Cicero? Je ne te puis escrire le demeurant (tant est grande labondance de mes larmes

larmes) de peur de rattirer à semblable tristesse que la mienne. Je diray seulement vne chose : qui est, que si noz amis font leur devoir, nous naurons point faute d'argent : & filz ne le font, ton argent ny pourra suffire. Donne ordre (& ainsi Dieu nous couserue noz biens) que nous ne mettons en plus grand' misere nostre filz Cicero assez miserable de soy mesme. Auquel si nous laissons quelque chose, à fin quil ne soit necessiteux, par cy apres il ne luy fera besoin que d'une vertu & fortune mediocre, pour parvenir à quelque estat honneste. Maintiens ta santé, & menuoye quelque messager express, à fin que ie sache ce qui se fait, & ce que vous pourchassez. De moy, ien espere sauoir en brief le court, ou le long. Salüe de ma part ma fille Tulliola, & mon filz Cicero. A Dieu. Escrit le sixieme iour deuant les Calendes de Decembre, A Dyrhache. Auquel lieu ie suis venu, pource que cest vne ville de liberté, de grãd amour enuers moy, & prochaine d'Italie. Mais si la multitude des gens my fache, ie men iray en autre lieu, & te lescriray.

M. T. Cic. à Terentia, & Tullia,
& Cicero son filz Salut.

NE pense pas, que iescriue à personne lettres autrement longues, si ce n'est, que

Noli putare.

que quelque vn mescriue amplement, auquel ie doieue respondre. Car ie nay que escrire : & ne fais rien maintenant en plus grande difficulté. Quand à toy & à ma fille Tullia , ie ne vous puis escrire sans grandes larmes. Car ie vous voy estre tresmiserables, lesquelles ie voulois estre tresheureuses : ce que ie vous voulois pourchasser : & leusse fait, si ie neusse esté trop craintif. Iayme nostre amy Piso pour beaucoup de plaisirs, quil mha faits. Je lay exhorté par lettres, le mieux que iay peu, & lay remercié, comme ie deuois. Ientens, que tu as quelque esperance de ma reuocation aux nouueaux Tribuns: ce qui sera certain, si Pompee y veult entendre: toutesfois ie crains Crassus. Je voy bien, que tu te portes magnaniment, & avec grand' amour en mon affaire, dont ie ne mesmerueille : mais si suis ie dolent de tel accident & si grief quil faille que par tes miseres mes miseres soient consolees. Car P. Valerius (homme plein de seruice) mha escrit (ce que iay leu avec grans larmes) comme du temple de Vesta tu auois esté menee à la table Valeriane. Hem Terentia! (la lumiere de ma vie, mon desir) est il possible, que toy, dont tous soloient demãder ayde & secours, sois maintenant ainsi ve-

xee, & precipitee en larmes & miserables? est il possible, quil soit aduenu par ma coulpe & default, que nous soyons en telle infortune: apres que ien ay tant preserue? De ce, que tu mescris de ma maison (cest adire, dun lieu desert, & desnue de bastiment) ie me penseray estre restitue, si elle mest restituee. Mais cela nest pas en nostre puissance. Ie me deulx, que la despense quil faut faire en vne partie de maison, est tant miserable & inutile. Mais si nous venons au dessus de nostre affaire, nous recouurerons tout: & si nous sommes tousiours dressez de semblable fortune, pour cela, veux tu ietter là le demeureant? Ie te requiers, Terentia ma vie, quant à ce, qui appartient à la despense, laisse la faire à ceux, qui la peuvent faire, si ainsi le veulent: & ne tourmente ainsi (si tu me veux faire plaisir) ta santé tant debile. Car iour, & nuict il me semble que ie te voy. Ie voy, que toute la charge est sur toy: & ay crainte, que tu ne la puisses pas soustenir: toutesfois tout gist en toy. Parquoy à fin que nous paruenions à ce que nous esperons, & que tu pourchasses, conserue toy en santé. Ie ne sçay, à qui ie dois escrire, sinon à ceux qui mescriuent quelque chose, ou à ceux desquelz vous mescriuez. Ie ne me retireray plus loing,

B. puis

puis quainfi il vous plaist : mais ie te prie que tu mescriues souuent , principalemēt, fil y ha rien de certain que nous puissions esperer. A Dieu, mes desirs. A Dieu. Escrit à Thessalonique le troizieme iour deuant les Nones d'Octobre.

M. T. Cicero à Terentia, Tullia,
& Cicero son filz Salut. 3

*Accepi ab
Aristocri-
to tres epi-
stolas.*

I'Ay receu trois Epistres d'Aristoncritus, lesquelles iay presque effacees à force de larmes. Car ie suis presque mort de douleur & regret, mamie Terentia: & mes miserables ne me tourmentent point plus que les tiennes, & celle de noz enfans. Mais quant à moy, ie suis de ce plus miserable que toy, qui est tresmiserable, pource que nostre calamité est commune à nous deux: mais la coulpe est toute mienne. Cestoit à moy, deuiter ce peril par legation, ou y resister par diligence & richesses, ou me soubmettre à la mort courageusement. Car il ny ha chose plus miserable, ou vilaine, ou infame, que ma fortune. Parquoy ie suis consommé non seulement de douleur, mais costé aussi en honte. Car iay vergongne, que par ma vertu & diligence, ie nay fait mon deuoir enuers ma femme tant bonne, & mes enfans tant plaisans & recreatifs.

Car

Car iour & nuict iay deuant les yeux vostre misere & langueur, & lestat piteux, auquel vous estes pour moy, & la debilité de ta santé: & quant à l'esperance de ma restitution, ie l'ay bien perite. Quant aux ennemis, i'en ay plusieurs, & denuieux vn nombre infini. De vous ietter hors de Rome, cela ha esté bien difficile: mais maintenant de nous en tenir forclus, cela est par trop facile. Toutesfois ce pendant que vous serez en quelque esperance, ie ne perdray point cœur, & feray mon deuoir, à fin quil ne semble, que par ma faute tout soit venu en ruine. De ce que tu es en soucy, que ie ne sois en seureté, cela mest facile: & qui plus est, mes ennemis sont contens que ie viue en si grans miseres. Nonobstant ie feray ce que tu me mandes. Iay remercié les amis, que tu as voulu, & en ay baillé lettres à Desippus, & leur ay escrit, que tu mauois aduertit de ce, quilz auoient fait pour moy. Ie tongnois, & chacun dit aussi que nostre amy Piso vse d'une grand' affection & ardeur en nostre affaire. Les Dieux facét, que nous puissions ensemble, & avec noz enfans auoir la conuersation de luy. Le demeurât de nostre esperance est aux nouueaux Tribuns, sur tout au premiers iours de leur Magistrat. Car

si la chose est differée, & quilz soient inuenterez en leur office, il ny faut auoir aucune esperance. Je tay enuoyé Aristocritus, à fin que incontinent tu mescriues le commencement des menez, & lestat & conduite de tout laffaire: nonobstant que iaye commandé à Desippus, quil retournaist soudainement: & ay mandé à mon frere, quil men uoyast souuent ses messagers. Car ie suis maintenant à Dyrrhache, à fin que ienten- de promptement tout ce qui se fera: à fin aussi, que ie soye en seureté. Car iay tousiours deffendu ceste ville. Quand mes ennemis viendront, alors ie men iray en Epire. A Dieu. Terentia mamie: laquelle il me semble que ie voy; & par cela ie suis presque suffoqué de larmes. Escrit à Dyrrhache le iour deuant les Calendes de Decembre,

E I N.

LE XV. LIVRE DES
EPISTRES FAMIL.
DE M. T. CI-
CERO.



ARGUMENT.

L'argument de ceste Epistre est tout compris aux Epistres du second & troisieme Livre, ou il est escrit pleinement de son Proconsulat, quil administra en Cilice. Or il escrit icy la cause quil auoit esmu de faire a sauoir au Senat le passage des Parthes.

M. T. Cicero Proconsul, aux Con-
sulz, aux Preteurs, aux Tribuns,
au Senat & au peuple
Romain
Salut.



I vous estes en prosperité, & si vos b.
santé, ien suis aise: de ma v.b.e.
part, ie me porte bien. Com-
biē quon me rapportast pour
seur, que les Parthes auoient
passe le fleue Euphrates avec toute leur
armee: toutesfois pource que ie pensois,
que le Proconsul Bibulus vous pouuoit
escrire plus certaines nouvelles de cecy, ie
presumois en moy mesme, quil nestoit
K 3 point

point necessaire d'enuoyer lettres publiques de ce, que lon mannonçoit de la Province d'autruy . Mais apres que i'ay entendu par certains auteurs, par Legats, messagers, & lettres la chose estre ainsi, il mha semblé bon de vous escrire ce, que lon mauoit rapporté, pource que la chose estoit grande, ou pource que nous nauions point encores entendu, que Bibulus fust venu en Syrie, ou pource que l'administration de ceste guerre m'estoit presque commune avec luy. Les Legats du Roy Antioche Commagene mont aduertí les premiers, qu'une grand' armee de Parthes auoit commencé de passer le fleuue Euphrates . Laquelle nouvelle entendue, estans plusieurs, qui pensoient que lon ne se deuoit trop fier au Roy, ie deliberay d'attendre iusque à ce, que nous sceussions plus certaines nouvelles de ce que dessus. Le treizieme iour deuant les Calendes d'Octobre, ainsi que ie menois mon exercite en Cilice, sur la sortie de Lycaonie, & Cappadoce ie receuz lettres de Tarchondimote (lequel est estimé allié, & confederé fidele, & amy au peuple Rommain, & le plus fidele de tous ceux, qui sont outre le mont Taurus) comme Pacorus filz d'Orodes Roy des Parthes auoit passé le fleuue Euphrates avec

vn grand

Vn grand nombre de gēs de cheual, & quil auoit planté son camp à Tybe, & quil auoit esté excité vn grand tumulte en Syrie. Ce iour mesme i'euz lettres de Iamblichus Philarchus Roy des Arabes (lequel on pense auoir bon zele, & estre fort amy de nostre Republique) faisant mention de ces mesmes choses. Lesquelles choses entendues, combien que ie congnoissois, que noz alliez estoient de petit courage, & bien mal seurs, & suspens pour lexpectation des choses nouvelles, iesperois toutesfois que ceux, vers lesquels ie m'estois retiré, & qui auoient congnu nostre façon de faire, & nostre integrité, estoient fort amis du peuple Rommain: & quant à la Cilice, quelle seroit plus cōstante, si elle estoit participante de nostre gendarmerie. A ceste cause, & à fin que les Ciliciens qui estoient en armes, fussent opprimez, & que lennemy qui estoit en Syrie, sceust que lexercite du peuple Rommain, apres auoir entēdu ces nouuelles, non seulement ne se reculloit point, mais approchoit de plus pres, ie deliberray de mener mon exercite au mont Taurus. Si mon autorité ha quelque lieu enuers vous, mesmemēt en ces choses, lesquelles vous auez entendues, & lesquelles ie

voy deuant mes yeux, ie vous exhorte & admonnesté tant que ie puis, que vous don-
 nez ordre à ces Prouinces. Vray est, que
 ce sera bien tard : mais encores vault il
 mieux tard que iamais . Vous n'ignorez
 pas en quel ordre, & avec quelle puissan-
 ce vous mauez enuoyé sur laduenement
 d'une si grand' guerre. Laquelle charge iay
 acceptée, non point comme aucunement
 aueuglé de folie, & sottie : mais par vne
 honte de la refuser. Car iamais ie nay esti-
 mé danger & peril si grand, que ie le vou-
 lusse plus tost fuyr que doptemperer à vo-
 stre autorité. Or maintenant la chose est
 en tel estat, que si vous n'enuoyez par de-
 ça de bonne heure vn tel exercite, que vous
 auez accoustumé de faire en grand' guer-
 re, il y ha grand danger, que vous ne per-
 diez toutes ces Prouinces, auxquelles les re-
 uenu principal du peuple Rommain con-
 siste. Dauoir esperance aux gens de guerre,
 que l'on peult leuer icy, vous vous trompez :
 car il y en ha peu : & ceux qui y sont sen-
 fuyent deça, & dela, pour la grand crainte
 quilz ont. Et Marcus Bibulus (homme ex-
 cellent en fait de guerre) donna biē à enten-
 dre en Asie, quelz gēs de guerre se estoient : le-
 quel ayant permisio de vous de n leuer vn
 nombre

nombre, il ne le voulut faire. Quant au secours de noz cōfederez, à cause de nostre rigueur, & des iniures quilz ont receües de nostre empire, ilz sont si imbecilles, quilz ne nous peuuent pas beaucoup ayder: ou si estrangez de nous, quil ne faut rien attendre d'eux, ny sy fier daucune chose. Je pense, que le vouloir & les forces de Deiotarus, telles qu'elles sont, sont nostres. La Cappadoce est sans pouuoir. Les autres Roys, & tyrãs ne sont trop fermes & secourables ou de puissance ou de volonté. En ce peu de gens que iay, le cœur ne me faudra point, ny (comme iespere) le cōseil. De ce qui peult aduenir, cela est incertain. Dieu vueille que ie puisse contregarde mō salut: quant à maintenir ma dignité, ie y donneray assez bon ordre. A Dieu.

M. T. Cicero Proconsul à S
M. Cato Salut,

Q Vād les Legats à moy enuoyez par Antiochus Commagenus furent ve-
nuz au cāp pres d'Iconie le troisieme iour
deuant les Nones de Septembre, & quilz
m'eurent signifié, que le filz du Roy des
Parthes, avec lequel estoit mariee la sœur
du Roy des Armeniens, estoit venu vers le
fleue Euphrates avec vne grand' armee
de Parthes, & avec vn grand nombre de

*Cū ad me
legati.*

k 5 gens

gens de guerre d'autre nation, & que desja il auoit commencé de passer le fleuve Euphrates: plus, que le bruit estoit que le Roy Armenius deuoit faire quelque insult sur la Cappadoce: lors il me sembla que pour le respect de nostre amitié, il ne seroit q̄ bon, de tescrire de cela. Mais ie nay rien eserit publiquemēt pour deux causes, porce que les Legats disoient, que Commagenus voyant ces tumultes auoit incontinent enuoyé lettres, & messagers au Senat: & que iestimois que Bibulus Proconsul, lequel environ les Ides d'Aouust estoit allé par mer d'Ephese en Syrie, ayant vent a gré, deuoit ia estre arriué en sa Prouince: par les lettres duquel iestimois, que le Senat seroit informé entierement de toutes choses. Quāt à moy, ie tafche fort quen si grand' affaire, & en si grand' guerre ie garde par ma continence & mansuetude, & par la fidelité de noz alliez les places que ie ne puis tenir par le peu de gens & puissance que iay. Ie te prie, suyuant ta coustume, ayme moy, & me deffens autant absent, que present.

A Dieu.

M. T. Cicero à Cato Salut.

3

Letus

*sum, lau-
dari me.*

LA sentence d'Hector est telle dedés le Poëte Neuius, comme ie pense. Ie suis
(dit il)

(dit il) aise, de estre loué de toy, mon pere, & toy homme cōblé de louenge. Car la louēge est douce & plaisante, qui part de ceux, qui ont vescu en louenge & honneur. Or donc il n'est rien que ie ne pense auoir obtenu par la gratulation de tes lettres, & par le tesmoignage de ta sentence. Et trouue fort magnifique & de grand plaisir que tu mas attribué à cause de nostre amitié ce, que clerelement tu pourrois m'attribuer selon la verité. Et si y auoit non seulement vn, mais plusieurs Catons en nostre cité (en laquelle ie mesmerueille qu'vn seul s'y soit trouué) quel triomphe penses tu, que ie voulusse comparer avec la louenge que tu me bailles? Car il ny ha rien plus plein de louenge, selon mon opinion, & selon tout iugement subtil, que ceste tienne oraison, laquelle mes amis mont enuoyee. Or ie tay exposé par mes dernieres lettres la cause de ma volunté (ie ne diray pas ambition) laquelle si tu trouue peu iuste, toutesfois elle est fondee sur telle raison, que ie ne desire pas trop lhonneur dont il est question: mais si le Senat me loffre, il me semble que ie ne le dois refuser. Et iespere que lordre des Senateurs ne mestimera indigne de tel hōneur (hōneur mesmemēt vfi-

ré) veu les trauaux que iay prius pour la Republique. Si cela aduient ie veux seulement (ce que tu mescriis) que si tu mas attribué par ton iugement choses grandes, tu te resiouisses, si ce que iaymoys mieux m'est accordé. Car ie voy bien que tu mas procuré cela: & le fait mesme de monstre, que lhonneur des supplications publiques que le Senat mha ordonné, cha esté agreable, pource que tu tes trouué en ceste consultation, & las veu escrire. Et nignore pas, que telz decretz du Senat ont de coustume de estre escrits par les amis de celuy, de lhonneur duquel on fait quelque arrest. Ie te verray (comme iespere) en brief: & prie à Dieu, que ce soit en meilleur estat de la Republique, que ie ne pretens. A Dieu.

M. T. Cicero Proconsul à C.
Marcellus Consul désigné Salut.

*Maxima
sum leti-
tia affe-
ctus.*

I Ay receu vne grande ioye, quand iay entendu que tu estois Consul: & prie les Dieux qui te dōnent bon heur en ceste office, & te facent la grace que tu la puisses administrer selon ta dignité & reputation, & la renommée de ton pere. Car si ie tay tousiours aymé & tenu cher, pource que ie tay trouué amy en toutes mes fortunes: à cause aussi, que iay receu plusieurs plaisirs de ton

de ton père, soit pour auoir esté deffendu
par luy en mes infortunes, ou aorné en ma
prosperité, il est besoin que ie sois, & que ie
doie estre tout vostre: veu mesmement,
que ta mere (femme de singuliere grauité
& bonté) ha fait pour mon salut & digni-
té, plus beaucoup quil ne se peut espe-
rer d'une femme. Parquoy ie te
prie tant que ie puis, que
tu maymes, & deffen-
des en mon ab-
sence.

A Dieu.

F I N.

LE XVI. LIVRE DES
EPISTRES FAMIL.
DE M. T. CI-
CERO.



ARGUMENT.

Cicero aymoit son Libertain Tiro autant ou plus, que sil eust esté son filz, tant pour son sauoir que pour sa fidelité singuliere. Parquoy luyant laissé malade en Achaye, il y escriuoit plusieurs lettres, luy consaillant de donner ordre à sa santé.

M. T. Cicero à Tiro homme fort humain, & de grand bonté Salut.

Vide,
quanta in
te sit sua-
uitas.



O Y, quelle douceur il y ha en toy: iay esté deux heures à Thyree: Xenomenes mō hoste t'ayme autāt que sil auoit demouré avec toy. Il m'ha promis de te faire auoir tout ce qui te seroit necessaire: & pense quil le fera. Je trouuois bon, que si tu te fusses vn peu renforcé, tu te feisses porter à Leucade, à fin de te remettre là du tout en nature. Tu verras quil en semblera à Curius, & à Lyso tes medecins. Je te voulois enuoyer Mario, lequel tu me renuoyois, apres

apres que tu te trouuerois mieux: mais iay pensé, quil ne me pourroit apporter, que vne lettre de toy, & que ien attës plusieurs. Tu pourras donc faire, & le feras si tu maymes, que tous les iours Acastus soit au port. Tu trouueras plusieurs ausquelz tu pourras bailler tes lettres, & me les apporteront volontiers. De moy, ie ne laisseray aller personne à Patres, par lequel ie ne tescrue. Ie me fie du tout en Curius, touchant de te bien guerir. Il ny ha rien plus humain, & ne se pourroit trouuer homme qui nous ayme mieux. Remets toy du tout sur luy. Iayme mieux te voir par cy apres en santé, que de te voir incontinent, estant encores malade & debile. Ne prens donc autre soucy que de recouurer santé: & me laisse soucier du demeurant. A Dieu, & derechef à Dieu, Escrit ainsi que ie partoys de Leucade, le septieme iour deuant les Ides de Nouembre.

M. T. Cicero à

Tiro Salut.

ILy ha ia sept iours que nous sommes ar restez à Corcyre. Nous estions en soucy moy, mon frere, & mon filz, à cause de ta maladie: & ne nous esmerueillions de nauoir point lettres de toy, car le vent qui court,

*Septimio
eandem diem.*

court, n'est bon pour nauiger en ça, partant du lieu ou tu es : & si n'estoit ce vent, nous ne demeurerions tant icy. Donne donc ordre de recouurer santé, & de te renforcer : & quand tu te trouueras sain, & quen bonne saison tu te pourras mettre commodément sur la mer, viens ten vers nous, qui taymons tant. Il ny ha homme, qui nous ayne, qui ne te porte bonne affection. Tu ne viendras point que tu ne sois bien desiré, & attendu. Amy Tyro, donne ordre de te remettre en santé. A Dieu. Escrit à Corcyre le quinziesme iour deuant les Calendes de Nouembre.

M. T. Cicero à Tiro

Salut.

Non queo ad te, nec libet scribere. **I**E ne te puis, & ne te veux escrire, quel-
le affection ie te porte : ie veux que tu saches seulement, que tu feras beaucoup pour toy & pour moy, si ie te voy bien tost en santé. Trois iours apres que ie fuz party dauec toy, iarriuy à Alyzia. Ce lieu est pardeça Leucade cent & vingt stades. Je pensois que ie te verrois à Leucade, ou que ie receurois de tes lettres par Mario. Sur autant que tu maymes, ou que tu scez, que ie tayme. fais que tu recouures santé. Escrit à Alizia aux Nones de Nouembre. A Dieu.

M. C.

M. T. Cic. à Tiro Salut.

Nous auons demeuré vn iour à Alyze; *Nos apud Alyssiam.*
 duquel lieu ie tauois enuoyé au parauant des lettres : & y demeurions , à cause que mon frere **Q**uintus ne nous auoit pas encores attains. Ce iour estoit aux Nones de Nouembre. Partant de là deuant iour, le huitieme des Ides de Nouembre, ie tay enuoyé ces lettres. Si tu nous aymes, & principalement moy, qui suis ton maistre, donne ordre de te renforcer. Je t'attens en grand' doute & suspension d'esprit : & attends aussi Mario avec tes lettres. Nous desirons tous, & moy principalement, de te voir en brief en bonne santé, amy Tiro. Mais ne te haste point : ie te verray assez tost, si ie te voy sain. Je me puis passer de ton seruice : mais ie desire, que tu sois en santé tant pour toy, que pour moy, amy Tiro. À Dieu.

M. T. Cicero à Tiro Salut 5

J'ay esté esmu diuersement par tes lettres. *Variè sum affectus.*
 Car par la premiere page dicelles iay esté fort perturbé : & par lautre fort recreé. Parquoy ie ne doute point, que tu te garderas de te mettre sur mer, ou à chemin, iusques à ce que tu sois du tout guerry. Je te verray assez à temps, si ie te voy en santé, & en bon point. Quant au me-

decin, tu me mândes, que lon en ha bonne estime: & de ma part, ien oy autant dire par deça : mais ie napprouue pas trop ses manieres de curer. Car il ne te failloit point bailler de medecine liquide, attendu que tu auois mauuais estomach. Toutesfois ie luy ay escrit de ton affaire diligemment, & à Lyso aussi. Quant à Curius (homme de grand' douceur, de grand seruice, & humanité) ie luy ay escrit bien amplement: & entre autres choses, ie luy ay mândé, que sil te sembloit bon, il te transportast en son logis. Car ie crains que nostre amy Lyso ne soit plus negligent, quil ne faut: premierement, pource, que tous les Grecs sont tels. en apres, pource qu'ayât eu lettres de moy, il ne mha rien rescrit. Mais tu les loues: parquoy tu verras, que tu as affaire touchant cela. Je te prie dune chose, amy Tiro: cest, que tu nespargnes rien de ce, qui sera besoin pour ton traitement. Iay escrit à Curius, quil baillast au medecin ce, que tu luy dirois. Je suis daduis, que lon luy donne quelque chose, à fin quil ayt meilleur courage de te bien penser. Les plaistrs, & seruices sont grans, lesquelz tu mas fais en ma maison, en la court forense, aux affaires de la ville, des Prouinces, en prinçes en public, & en noz estudes, & vacations

teraires. Mais tu surmonteras tout cela, si tu fais en sorte, que ie te voye en santé. Si tu te trouues bien, ie pense, que tu pourras fort commodement monter sur mer & venir en ça avec le Questeur Mescinius: car il n'est point inhumain, & tayme, à ce, quil me semble. Lors que tu auras donné ordre diligemment à ta santé, regarde aussi de te mettre sur mer avec opportunité, & bonne commodité. En quelque sorte que ce soit, ie ne veux point, que tu te hastes: car ie nay autre soucy, sinon que tu sois en santé. Tieus pour certain amy Tiro, quil ny ha personne qui mayme, qui ne tayme pareillement: & que principalement il nous touche, que tu sois en santé: il y en ha plusieurs aussi qui en sont en soucy. Iusques à present tu ne tes peu confirmer, & renforcer, ne voulant me faire faute de ton seruice en aucune chose. Maintenant il ny ha rien, qui tempesche: laisse tout: vacque à bien traiter ton corps. Iestimeray estre enuers toy en telle reputation, que tu te traiteras. A Dieu, amy Tiro, à Dieu, à Dieu, & te maintiens en santé. Lepta te salüe, & tous se recommandent à toy. A Dieu. Escrit à Leucade ce sixieme iour deuant les Ides de Novembre.

M. T. Cicero à Tiro Salut &

*Tertiã ad
se hanc.*

VOicy la troisieme Epistre, que ie t'ay
escrite en vn mesme iour : & ce pour
demeurer plus tost en ma coustume de sou
uent tescrire, que pour auoir conuenable
argument d'Epistre. Ie t'admouneray
donc à la maniere accoustumee. Ayes au
tant de soucy & sollicitude de ta santé, que
tu me portes d'amour. Et si par le passé tu
mas fait plusieurs plaisirs, adiousté y en
eore cestuy cy, qui me fera le plus agrea
ble de tous. Quand tu auras eu esgard à
ta santé, prens garde aussi de ne te mettre
sur mer, quen bonne saison, & temps op
portun. Et tout ainsi, que ie ne laisse aller
personne à Patres, à qui ie ne baille lettres
pour toy : en ceste maniere baille lettres
pour moy à tous ceux, qui viendront en
Italie. Gouverne, gouverne toy bien, amy
Tiro. Puisque il n'est venu à point, que
nous nous missions sur mer ensemble, tu
mas aucune cause de te haster : & n'ayes
autre soucy, que de recouurer santé. A
Dieu, à Dieu derechef. Escrit à Acte, ce
soir, septieme iour deuant les Ides de No
uembre.

*Magna no
bis est soli
tudini.*

M. T. Cicero à Tiro

Salut.

Nous sommes en grand sollicitude à
cause

cause de ta maladie : car combié que ceux, qui viennent de deuers toy, nous dient, que ton mal est sans peril, & seulement long : toutesfois en ceste consolation il y ha vne grand' sollicitude, sil faut que tu sois long temps absent de nous : toy, duquel nous congnoissons l'usage, & douceur, pour le desir, que portons, de te recouurer bien tost. Toutesfois encores que de toute mon affection ie desire de te voir, ie te prie du tout, que tu ne te mettes en nauigation & voye si longue, si tu ne te sens bien guery & renforcé : & que tu ne commences à nauiguer, sans sauoir bien comment, & avec vne grand' tranquillité de marine. A grand' peine peult on eiter la froidure dedens les villes, & maisons mesmes, si on est detenu de quelque maladie : tant sen faut, quil soit facile de eiter ceste incommodité du temps, estant sur mer, & en chemin. Car il ny ha chose plus contraire à vn corps maigre, que la froidure, comme dit Euripides. Duquel ie ne scay combien tu estimes les vers : de moy, ie tiens chacun d'eux pour tesmoinage de verité. Fais, si tu maymes, que tu recouures santé, & que tu viennes incontinent par deuers nous bien guery, & renforcé. Ayme moy : & à Dieu. Mon frere

tu se recommande bien à toy.

M. T. Cicero à Tiro

Salut.

*Nos à te,
vt scis.*

Nous sommes (comme tu scez) partis
dauec toy le quatorzieme iour de-
uant les Nones de Nouembre; & le huy-
tieme des Ides de Nouembre nous som-
mes arriuez à Leuade: & le septieme à
Aste. A cause de la tempeste nous demou-
râmes là iusques au sixieme des Ides. De là
nous nauigeames en grand' tranquillité
vers Corcyre le çinquieme des Ides mes-
mes. Et demeurâmes là iusques au feizie-
me iour deuant les Calendes de Decem-
bre à cause de la tourmente, qui nous rete-
noit. Le douzieme iour deuant les Calen-
des de Decembre nous partîmes du port
de Corcyre, & feîsîmes six vingts stades
vers Cassiope. Là aussi nous fusîmes rete-
nuz par les vents iusques au neuuieme
des Calendes. Cependânt la plus part de
ceux qui festoient partis hastiuement, est
perie sur mer. Ce iour là nous feîsîmes
voyle apres soupper. De là soufflant dou-
cement le vent Auster, en vne nuit fort se-
rene, le lendemain nous vinsîmes en Italie,
comme nous iouans dedens la nauire,
sans aucune tourmente, ou facherie. Et
de ce mesme vent le lendemain (qui estoit

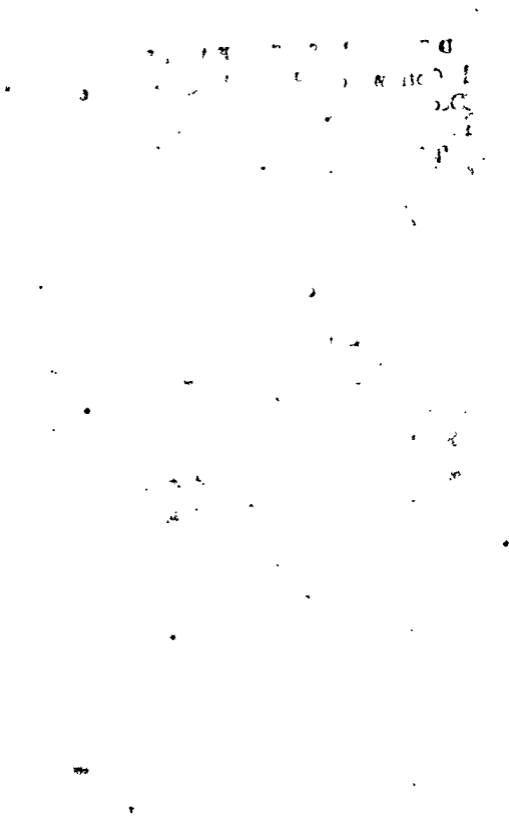
le sep

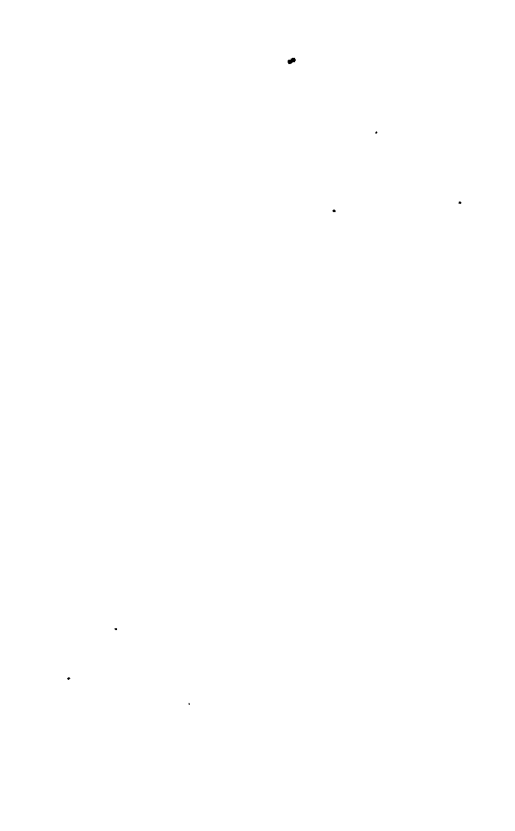
le septieme iour deuant les Calendes de
Decembre) nous vinsmes à quatre heu-
res à Brunduse : & à ceste heure la mesme
Terentia, laquelle testime beaucoup,
entra avec nous en la ville.

A Dieu, Tiro. Iay e-
crit au medecin,
& à Curius,
& à Ly-
sa
diligemment de
ton affai-
re.

FIN DES EPISTRES
FAMILIAIRES DE
CICERO













23

17 T

